

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.
DÉDIÉ
A MONSIEUR,
FRÈRE DU ROI.

*Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat.
Cic. De Nat. Deor.*

DE JUILLET 1787.



LXXII.



PARIS,
Chez BROUILLON, Libraire, rue des Mathurins,
N° 32.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUILLET 1787.

OBSERVATIONS
FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES
HÔPITAUX CIVILS (*).

N^o 5.

*Topographie de la ville & de l'hôpital
d'Auxonne ; par M. ROUSSEL, mé-
decin-adjoint de l'hôpital de cette ville.*

AUXONNE, petite ville du duché de
Bourgogne , à soixante-quatorze lieues

(*) Les numéros qui auroient dû paroître
dans les cahiers de mai & de juin , sont inférés
dans ce cahier de juillet.— Le numéro qui auroit
dû paroître en juillet , sera joint au cahier d'août

A ij

de Paris, est située sur la Saône, qui baigne ses murs à la partie occidentale. Sa longitude est de 23 degrés 3' 35" ; sa latitude de 47 degrés 11' 24". Le territoire de cette ville est plat, & le sol en est argileux & marécageux. A l'occident sont de superbes prairies qui vont du nord au midi, & qui sont terminées par de petites collines, couvertes de forêts en divers endroits. On voit à l'orient des terres excellentes, couronnées aussi, à peu de distance de la ville, par des collines & par des montagnes, qui bornent l'horizon de ce côté ; & c'est vers ces montagnes que les nuées orageuses se dirigent le plus souvent.

On y fait des récoltes abondantes en blé, seigle, avoine, orge & maïs. On y trouve des légumes & des fruits de toute espèce ; & l'on peut dire que la nature y récompense d'une main libérale l'activité du cultivateur.

Les vents du sud & du nord dominent en général pendant le cours de l'année ; mais le vent d'ouest est celui qui règne le plus fréquemment dans le printemps. Cette saison est presque toujours froide & humide, & cette température persévère souvent jusqu'en été. Le commencement de l'automne est or-

dinairement fort agréable ; mais la fin en est très-humide , à cause des brouillards dont l'atmosphère se trouve chargée à cette époque. Les froids de l'hiver commencent à se faire sentir à Noël ; mais pendant toute cette saison le thermomètre ne descend pas souvent au-delà du dix ou douzième degré au-dessous du terme de la glace.

Le cimetière est placé hors la ville , & du côté du nord , depuis dix-huit ans.

L'eau qui sert de boisson à Auxonne est de l'eau de puits , qui est dure , froide & séléniteuse. On pourroit fournir aux habitans une boisson plus salutaire , en faisant arriver dans la ville l'eau d'une fontaine qui sourde au bas d'un côteau , qui n'en est éloigné que d'une demilieu. Cette eau est limpide , légère & savonneuse ; & les frais qu'il faudroit faire pour la conduire à un réservoir commun seroient peu de chose en comparaison de l'avantage qui en résulteroit.

Les vins du comté de Bourgogne forment la boisson ordinaire ; & ils sont à si bon marché, que les plus pauvres n'en manquent pas. Les villages circonvoisins fournissent du bœuf & du veau d'une qualité assez médiocre. Le cochon y est assez bon ; le gibier y est devenu rare ;

& malgré la proximité de la Saône , le poisson s'y paie très-cher.

Vauban fortifia la ville d'Auxonne en 1673. Il y a un château , commencé par Louis XI , & continué par les rois Charles VIII & Louis XII. On y remarque un édifice beaucoup plus moderne ; ce sont des casernes qui sont toujours occupées par un régiment d'artillerie.

Ces casernes , situées près des fossés des fortifications, sont très mal-saines, soit à cause des eaux stagnantes d'où il s'exhale une odeur infecte , soit par la position des latrines qui tombent précisément dans les mêmes eaux.

L'hôpital d'Auxonne est du nombre des hôpitaux civils , attachés aux hôpitaux militaires. L'administration est entre les mains de MM. les officiers municipaux ; sous la direction de M. l'archevêque de Besançon. Les malades y sont soignés par des Dames hospitalières.

Cet hôpital est à la partie méridionale de la ville. Il est renfermé dans une petite enceinte. A son entrée est un corps de bâtiment , qui se prolonge intérieurement sur la gauche , dans lequel sont la pharmacie, le laboratoire , la salle d'assemblée , & différentes pièces employées pour le service.

Au milieu de l'emplacement qui appartient à l'hôpital , on voit un corps de bâtiment où sont les salles. Ces salles sont au nombre de deux ; la première , qui est particulièrement affectée aux militaires , renfermoit autrefois vingt-deux lits , sur trois rangées ; mais elle n'en contient plus que quatorze. Par cet arrangement , cette salle est devenue beaucoup plus salubre qu'elle n'étoit auparavant ; mais la grandeur & la forme bizarre des lits , qui ressemblent à des espèces d'armoires , empêchent qu'elle ne soit aussi bien aérée qu'elle pourroit l'être.

A l'extrémité de cette salle est un petit espace , dans lequel est placé le sanctuaire.

A droite de l'autel est une salle , occupée par les pauvres de la ville , dans laquelle il y a dix-huit lits , qui sont absolument de la même forme que les lits de la salle militaire dont nous venons de parler.

Pendant long-temps l'hôpital d'Auxonne n'a eu que ces deux salles ; mais en 1783, les maladies devinrent si multipliées , que l'on disposa deux greniers qui sont au-dessus des salles , de manière à y recevoir des malades. Ces deux salles

contiennent chacune vingt & un lits. Elles servent à placer des soldats , qui sont toujours en beaucoup plus grand nombre que les bourgeois ; mais quelque avantage qu'elles aient procuré en doublant l'espace donné aux malades , on ne peut s'empêcher de desirer qu'on en construise d'autres , parce que le local n'a pas permis de réunir dans ces salles toutes les conditions nécessaires pour que les malades y respirent un air pur ; & y jouissent d'une température convenable. En effet , les fenêtres y sont petites , & les malades sont exposés pendant l'hiver à éprouver un froid assez vif , & à supporter en été une chaleur trop considérable.

Il y a à Auxonne quatre ou cinq mille habitans , sans compter un régiment d'artillerie qui en forme la garnison.

Le peuple est doux & affable ; mais depuis quelques années la licence des mœurs y a introduit des vices qui ont porté atteinte au commerce & à l'aisance. Le principal de ces vices est l'usage immodéré du vin , auquel les plus pauvres se livrent avec plus de licence.

L'habitant des campagnes qui environnent Auxonne est en général pauvre & mal à l'aise ; il se nourrit de pain de sei-

gle ou d'orge , souvent mélangé de légumes, & d'une sorte de bouillie , faite avec la *gaude*, espèce de maïs.

Les maladies les plus fréquentes à Auxonne sont les fièvres intermittentes ; elles y sont même si générales, qu'on peut les regarder comme endémiques. On attribue la fréquence de ces maladies à l'humidité du sol , au fréquent débordement de la rivière , & aux eaux qui sont perpétuellement stagnantes dans les fossés des fortifications. Après ces maladies, les plus communes sont les affections catarrhales & les péripneumonies bilieuses. Dans le printemps de 1784 , une maladie de cette espèce régna épidémiquement dans les villages de Périgny, la Marche & les trois Maillys , qui sont placés sur les bords de la Saône , dans la proximité de la ville , & dans la direction du nord au midi. Dans l'été & dans l'automne de la même année , la petite vérole produisit les plus grands ravages dans la ville & dans les environs. Cette maladie, qui paroît à-peu-près tous les huit ans à Auxonne, y est ordinairement d'un caractère beaucoup plus bénin. A l'époque où cette maladie se développa , on creusoit un canal qui traverse la ville du nord au midi, & qui est le ré-

ceptacle de toutes les espèces d'immondices , faute d'une eau courante pour entraîner ces matières putrescentes. Il s'en exhala pendant long-temps des émanations méphitiques qui étoient très-sensibles à l'odorat. Je suis bien éloigné de croire que la malignité de cette petite vérole ait été entièrement due à cette cause ; mais je pense que la mauvaise disposition de l'eau aura pu concourir à rendre cette maladie plus compliquée & plus fâcheuse.

PRÉCIS des Observations de médecine pratique , faites dans les salles bourgeoises de l'hôpital d'Auxonne , pendant les années 1785 & 1786 , par M. GIRAULT , premier médecin de l'hôpital de cette ville. Année 1785.

P R E M I E R T R I M E S T R E.

Les maladies qui ont régné sur les bourgeois dans l'hôpital d'Auxonne pendant le premier trimestre de l'année 1785, sont des fièvres quartes , des crachemens de sang , des coliques & des affections de poitrine aiguës.

Les fièvres quartes commençoient toutes par un froid de quatre heures , qui étoit suivi d'une chaleur très-vive , même dans les tempéramens foibles & cachectiques. Dans le commencement de la chaleur , le pouls étoit petit & concentré, les malades ressentoient des douleurs très-vives dans tous les membres ; ils éprouvoient beaucoup d'altération & un grand mal de tête ; la chaleur augmentant, les douleurs devenoient moins sensibles, à l'exception de celles de la tête. Au bout de huit à dix heures l'accès tiroit vers sa fin, & le pouls étoit plus ample & plus mou, sans cesser d'être vif.

Pendant toute la durée de l'accès, les anxiétés étoient fortes , & les malades ne cessoient de se plaindre. La bouche étoit chaude & amère , la langue blanche sur les bords & jaune vers le milieu. Les malades étoient presque toujours tourmentés par l'envie de vomir. La peau étoit humectée dès les premières heures du redoublement ; mais sur la fin , la sueur devenoit considérable. Les urines, qui étoient limpides dans le commencement du redoublement , se troubloient sur la fin. Presque tous les malades avoient le ventre gonflé, dur, & éprouvoient des coliques assez fréquentes.

Le traitement de ces fièvres consistoit d'abord à faire vomir avec l'émétique, une & le plus souvent deux fois, & à purger trois fois, en laissant entre chacune de ces médecines l'intervalle nécessaire. Après ces purgatifs, on donnoit aux malades quelques prises de quinquina, uni à la scammonée ou à la rhubarbe, suivant qu'ils avoient le ventre plus ou moins libre, & lorsque par ces moyens leurs premières voies paroissoient bien nettoyyées, on leur faisoit prendre trois fois par jour l'opiat fébrifuge simple & des tisannes amères. Le plus souvent la fièvre persistoit malgré tous ces remèdes; l'on avoit recours alors au bol contre la fièvre quarte du formulaire des hôpitaux militaires, en y joignant les amers apéritifs, & quelquefois même on étoit obligé, pour fondre les duretés de l'abdomen, de recourir à l'opiat apéritif majeur. Si le tempérament étoit bilieux & irritable, & qu'il parût quelque tension douloureuse dans quelque partie que ce fût, on préféroit pour apéritifs les remèdes diurétiques froids. La crème de tartre unie à l'infusion de camomille romaine, réussissoit à quelques malades; mais il en étoit d'autres auprès desquels tous les moyens échouoient :

ce qu'il n'est pas rare de voir arriver dans la mauvaise saison.

Les crachemens de sang étoient sans fièvre , & avoient lieu chez les femmes ou filles dont la menstruation étoit retardée , & chez lesquelles le spasme se trouvoit joint à la pléthore. Ces accidens ont cédé aux saignées , aux pédilüves & aux infusions vulnéraires. D'autres femmes sont arrivées à-peu-près à la même époque , avec des coliques dues à la langueur & à la foiblesse ; on leur a donné des calmans au moment du paroxisme ; on leur a fait prendre ensuite des amers , auxquels on a joint quelquefois la teinture de mars , pour augmenter la force tonique , ce qui les a guéries rapidement.

Dès le commencement du mois de février, nous eûmes occasion d'observer des péripneumonies inflammatoires ; elles débutoient par un frisson de trois heures , qui étoit suivi d'une chaleur vive , de douleurs générales , de mal de tête & d'une oppression très-marquée. Bientôt il se déclaroit une toux sèche , les malades rendoient quelques filets de sang dans les crachats , leur bouche étoit sèche & brûlante , le ventre dur & tendu , l'urine en petite quantité & rouge , la constipa-

tion étoit constante , & sur la fin de la chaleur il s'établissoit une sueur fort limpide. Après quelques heures de tranquillité , la fièvre redoubloit , & tous les symptômes continuoient à augmenter d'intensité jusqu'au troisième ou au cinquième jour , & le crachement de sang sur-tout devenoit très-considérable. Vers le sixième ou septième jour, tous ces symptômes paroissoient diminués ; la fièvre étoit moins forte , le pouls plus ample & plus doux , la peau moite , la tête moins douloureuse & la bouche moins sèche. A compter de ce moment , les crachats ont changé de nature & ont paru muqueux & abondans ; le ventre a acquis de la liberté & de la souplesse , la respiration est devenue plus libre , & le sommeil plus tranquille.

Dans cette espèce de péricneumonie il falloit calmer l'effervescence du sang , adoucir la toux & favoriser la sortie des crachats. Les saignées , les boissons tempérantes & les lavemens ont rempli les deux premières indications. Il a fallu souvent répéter les saignées , & quelquefois même les porter jusqu'à trois. Les loochs adoucissans , les potions béchiques , rendues incisives par le moyen du kermès , ont servi à remplir la troisième indication ;

& le traitement a été terminé par quelques purgatifs minoraifs.

DEUXIEME TRIMESTRE.

Dans le mois d'avril les péripneumonies étoient humorales. Les malades étoient tout-à-coup saisis d'un frisson qui duroit deux heures , & qui étoit suivi d'une chaleur modérée; mais bientôt on voyoit naître des symptômes qui annonçoient la nature de la maladie ; tels étoient une toux fréquente , des crachats séreux & en petite quantité, une douleur gravative sur le devant de la poitrine ; les yeux étoient larmoyans, les narines sèches, & la langue couverte d'un sédiment jaunâtre & épais , il y avoit des envies de vomir , la bouche étoit amère , & la région de l'estomac boursouflée. Ces différens accidens duroient jusqu'au septième jour ; à cette époque, soit effet de l'art, soit effet de la nature, les accidens se mitigeoient , la respiration devenoit plus libre , la toux moins fréquente, les crachats un peu plus épais & faciles , la peau douce & moite , les urines plus copieuses & le ventre libre.

Cette solution presque critique étoit déterminée par le traitement suivant. D'abord on faisoit vomir les malades,

on leur donnoit ensuite des lavemens adoucissans, des lavemens rendus laxatifs par la casse ; on favorisoit les crachats par le moyen du kermès, dont on rapprochoit les doses , de manière qu'il devenoit quelquefois laxatif. On en venoit ensuite aux purgatifs minoratifs , qu'on répétoit plus ou moins souvent, selon la disposition des malades.

Il y avoit en même temps des fièvres aiguës rémittentes. Les redoublemens venoient tous les jours à la même heure. Il est à remarquer que tous ceux qui ont été attaqués de cette maladie avoient eu un appétit dévorant quatre jours avant que la maladie se déclarât. L'invasion de la fièvre étoit accompagnée de vomissemens de matières glaireuses & jaunâtres. Le froid de cet accès étoit au moins de quatre heures & la chaleur de douze, avec des douleurs dans les membres, sur-tout dans la tête & aux lombes. La sueur étoit assez considérable, mais ténue, limpide, & ne soulageant aucunement les malades. Pendant le temps de la rémission, les malades paroissoient mieux ; mais le redoublement prochain revenoit à la même heure, & étoit accompagné des mêmes accidens jusqu'au sixième accès. Vers cette période, la

chaleur & la douleur diminoient d'intensité, la sueur étoit un peu plus épaisse, la peau moins brûlante & plus douce. Souvent vers la fin du septième paroxisme, il survenoit une diarrhée qui soulageoit beaucoup le malade. Les urines même, qui jusque-là avoient été roussâtres & sans aucun dépôt, laissoient précipiter vers ce temps un sédiment épais & rougeâtre, & alors la déclinaison de la fièvre étoit évidente.

On voit facilement que le traitement de cette fièvre devoit commencer par l'émétique ; mais l'observation instruisit qu'il étoit fort utile de le réitérer. Comme plusieurs malades avoient la diarrhée, on préféra de se servir, pour évacuer leur estomac, de l'ipécacuanha, auquel on unifioit quelques fractions de tartre stibié. La boisson ordinaire des malades étoit la limonade. Après l'émétique on administroit, de deux jours l'un, des minoratifs, qu'on répétoit jusqu'à quatre fois. La maladie paroissant alors dans son état, le ventre étoit souple & les urines copieuses & de bonne qualité ; on restoit en expectation, en se contentant de faire boire aux malades une tisanne de tamarins, légèrement aiguillée avec le sel de Glauber. Bientôt la coction paroissoit ac-

complie , & l'on terminoit la cure par l'usage des purgatifs.

Il y avoit à la même époque des fièvres tierces fort bénignes , auxquelles il étoit convenable de donner l'émétique dès les premiers accès , & qui se terminoient d'elles-mêmes avant le cinquième sans prescrire aux malades autre chose que la tisane de chicorée.

Il n'en étoit pas de même d'un grand nombre de diarrhées , qui cédoient difficilement aux remèdes les plus propres en apparence à les guérir. Ces maladies étoient pour la plupart venues à la suite de fièvres intermittentes , dont la durée avoit été longue & la guérison incomplète. Le pouls étoit tel qu'on l'observe dans les fièvres étiques. Les malades étoient dans le marasme ; on ne decouvroit point par le tact d'obstruction dans le foie ni dans la rate ; mais les viscères devoient être desséchés & raccourcis ; car le ventre étoit si fort rentré en dedans , qu'il paroissoit collé au dos.

Nous avons plutôt cherché à combattre cette fâcheuse maladie par un régime médicamenteux que par des remèdes. Cependant nous n'avons pas tardé à faire prendre à plusieurs malades une espèce de teinture de rhubarbe avec le sel

d'absinthe & le sirop de chicorée composé. Après avoir répété trois fois cette teinture , en laissant un jour d'intervalle entre chaque prise, la langue nous a paru nettoyée & moins rouge, la salive moins épaisse & plus savoureuse. Nous avons prescrit alors pour alimens du riz léger au gras , quelques laits de poule , & nous donnions pour médicament des bols de confection d'hyacinthe, avec quelques grains d'ipécacuanha. Ensuite , les forces revenant , & le corps reprenant un peu de volume, nous avons fait usage d'un vin stomachique , à la dose d'un ou deux verres par jour. En augmentant par degrés les alimens, nous sommes venus, au bout d'un mois , au point de permettre un peu de viande le matin & ensuite le soir. Enfin , après deux mois de séjour dans l'hôpital , ces malades ont été assez bien rétablis pour pouvoir s'en aller chez eux ; & je leur ai conseillé , pour assurer leur convalescence, de prendre quelques verres de lait de chèvre le matin.

On a vu les mêmes maladies persévérer dans le mois de mai , avec très-peu de différence dans leur naissance , dans leurs progrès & dans leur terminaison.

Au mois de juin il y avoit encore quelques fièvres tierces de même nature

que celles du mois d'avril ; mais on avoit occasion d'observer un nouvel ordre de maladies , tels que des rhumatismes , des jaunisses & des galles dartreuses.

Les rhumatismes étoient anciens , les douleurs étoient intermittentes , & se réveilloient sur-tout quand le vent du nord souffloit. Nous nous sommes contentés d'employer pendant quelques jours une tisane légèrement sudorifique , des potions diaphorétiques & calmantes. Les douleurs ont été bientôt mitigées , le pouls est devenu souple ; & des sueurs assez abondantes ont été le signal de la guérison. Nous avons fini le traitement par un ou deux purgatifs.

Les jaunisses commençoient toutes par des accès de fièvre , qui se répétoient pendant cinq à six jours. Les malades étoient accablés de lassitude ; ils avoient le blanc des yeux jaune ainsi que toute la peau ; leur ventre étoit gros, tendu & resserré ; la bouche étoit amère , la langue chargée , épaisse , & il y avoit quelquefois des nausées ; les matières excrémentielles étoient brunes , quelquefois blanchâtres ; les urines chargées , & teignant le linge en jaune. Il faut remarquer que ces malades avoient eu pendant l'hiver , à différentes reprises , des accès de fièvre

intermittente. L'émétique en lavage , répété deux fois dans le début de la maladie, deux ou trois purgatifs minora-tifs aussi en lavage , placés avec les interstices convenables , des bouillons amers & apéritifs, aiguïsés avec le tartre vitriolé, l'usage des pillules savonneuses à forte dose , tels sont les moyens curatifs auxquels nous avons eu recours , & qui ont eu assez de succès pour guérir tous ces malades en quinze jours.

Les gales dartreuses n'étoient accompagnées d'aucune fièvre , mais de beaucoup de chaleur & de démangeaison. Les boutons étoient gros , en forme de pustules , & il en découloit quelquefois une sérosité ichoreuse. La guérison de cette affection cutanée n'a pas été difficile , & s'est opérée en moins d'un mois par l'usage des amers , des purgatifs drastiques & des bols fondans , tels que des pillules faites avec l'æthiops & le soufre, ou les pillules de Belloste. Il est bon d'observer que ces malades ainsi que ceux qui avoient la jaunisse , n'ont pas pris de bouillons de viande pendant la majeure partie de leur traitement.



T R O I S I È M E T R I M E S T R E.

Le troisième trimestre nous a offert quelques péripneumonies inflammatoires, quelques fièvres aiguës, putrides & quelques fièvres intermittentes ; mais la description de ces maladies offre à-peu-près le même tableau que celui des maladies du printemps & de l'été.

Notre attention pendant cette période s'est principalement fixée sur les galeux & sur les filles affectées de cette maladie à laquelle on donne le nom de chlorose, ménostasie, ou pâles couleurs.

La gale avoit été spontanée chez quelques malades, & contagieuse sur le plus grand nombre. Elle se manifestoit chez les uns & chez les autres par de petites vésicules survenant entre les doigts, qui étant crevées, épanchoient une sérosité âcre qui enflammoit non-seulement la circonférence environnante, mais qui passoit de l'entre-deux des doigts sur le dos de la main, ensuite sur les bras, les cuisses, les jambes, le bas-ventre & le dos, où elles causoient un prurit vif, désagréable, & assez fort pour susciter la fièvre. Chez les uns, les boutons étoient

remplis de pus , comme dans la petite vérole ; chez les autres , ils étoient très-secs , il en découloit une sérosité jaunâtre , & il se formoit aussitôt une croûte. Les uns étoient d'un tempérament sanguin ou pituiteux ; les autres étoient bilieux , secs , & d'un tempérament chaud.

D'après cette différence dans la constitution des malades , & dans le caractère des boutons , il est aisé de présumer qu'on n'employoit pas la même méthode pour traiter les uns & les autres. Ceux qui avoient un tempérament sec , bilieux & des boutons croûteux & peu renflés , étoient saignés plus ou moins souvent , suivant que la fièvre & l'évétisme étoient plus ou moins marqués. Ensuite on passoit aux apozèmes fondans , tels que des bouillons aux herbes , & aux purgatifs. On ne nourrissoit pendant ce temps les malades qu'avec des herbages. On ne faisoit point de saignée aux malades de la deuxième classe ; on purgeoit fréquemment , & on rendoit les apozèmes plus actifs & plus stimulans par le moyen du cresson de fontaine , donné à forte dose. Les pillules d'æthiops minéral , celles de Belloste , étoient des médicamens nécessaires à ces malades. Quant aux remèdes externes , on n'y avoit recours qu'a-

près l'usage des remèdes internes ; & au lieu de faire usage d'onguent citrin , on a employé le plus souvent des substances plus simples , aussi actives , mais moins dangereuses & plus sûres ; tels sont le beurre frais , le chou gras & le sel marin .

Les pâles couleurs ou la chlorose dépendoient ou de l'obstruction des viscères du bas-ventre , ou de quelque cause extérieure propre à porter du trouble & du dérangement dans les fonctions de l'utérus .

Dans le premier cas , il falloit combattre la cachexie dominante , travailler à fondre l'engorgement intérieur . Ainsi les délayans apéritifs , les purgatifs unis aux amers & aux stomachiques , les toniques propres à ranimer l'action de l'estomac , les emménagogues chauds , étoient les remèdes dont on faisoit usage .

Dans le second cas , c'est-à-dire lorsque l'action du froid , l'impression de la frayeur ou quelque autre cause physique & morale avoit subitement supprimé ou diminué notablement l'évacuation menstruelle , & engourdi , pour ainsi dire , l'action de l'organe qui en est l'instrument , les saignées du pied , les boissons chaudes , calmantes & antispasmodiques , étoient les moyens que nous mettions
en

DES HÔPITAUX CIVILS. 25
en usage , & presque toujours avec un
succès décidé.

QUATRIÈME TRIMESTRE.

Les fièvres intermittentes étoient plus fréquentes & plus graves qu'au printemps ; car outre les symptômes qui se rencontrent ordinairement dans ces maladies , il y avoit quelquefois de l'assoupissement ou des convulsions : cependant , en employant la méthode que nous avons exposée dans le trimestre du printemps , avec les modifications qui naissoient de la différence de la constitution & de l'idiosyncrasie particulière , les fièvres tierces guérissent toutes , mais les fièvres quartes avoient beaucoup plus de peine à se terminer.

Nous ne nous étendrons pas sur les affections de poitrine qui régnoient alors , parce que la toux quelque opiniâtre qu'elle parût d'abord , se calmoit , par les adoucissans & les loocks béchiques , & qu'après avoir établi un régime doux , on laissoit au temps le soin de la guérison de ces maladies.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans le tableau de ce trimestre , ce sont les maladies du mois de décembre , qui étoient multipliées & graves. Nous eûmes à traiter

à cette époque des fièvres rémittentes , qui dans le premier septenaite étoient accompagnées d'anxiétés , de tremblemens convulsifs , de dysurie & de ténésme , & d'une douleur gravative à la région de l'estomac ; ces complications diminuoient par degrés dans le second septenaire , & la maladie se guériffoit communément au commencement du troisième.

D'autres malades , frappés plus vivement , & saisis par un frisson violent , avoient avec les accidens ordinaires aux fièvres aiguës , plusieurs symptômes de péripneumonie humorale , tels que toux sèche , oppression de poitrine , douleur de côté , bouche humide & chaude , langue couverte d'un limon jaunâtre , pouls vif & fréquent , mais sans dureté. La nature servit plusieurs de ces malades , en suscitant des vomissemens d'une matière visqueuse , jaunâtre & amère. On suppléa chez les autres à ce mouvement salutaire , en leur donnant l'émétique. Le troisième jour la toux devenoit moins sèche , & les crachats commençoient à s'établir ; quelquefois ils étoient sanguinolens ; mais en peu de jours tous les symptômes déclinoient. La peau devenoit souple & moite ; & l'on n'avoit besoin pour terminer la maladie , que de faire

usage des béchiques adoucissans & incisifs , & des purgatifs minoratifs , qu'il étoit nécessaire de répéter. La plupart des malades qui furent attaqués , soit de la fièvre rémittente , soit de la fièvre péripneumonique , étoient des hommes.

La fièvre aiguë avoit un autre caractère chez les femmes : c'étoit une fièvre érysipélateuse. Les malades se plaignoient dans l'invasion, de mal-aise , d'anxiété , de froid ; bientôt elles étoient prises d'un tremblement qui duroit deux ou trois heures , & qui étoit suivi d'une chaleur vive , de huit ou dix heures. Pendant cet accès , il y avoit des anxiétés , des nausées & souvent des vomissemens ; & à peine étoit-il terminé , que l'on voyoit paroître sur le front une rougeur avec élévation & tension de la peau. Cette rougeur se propageoit ensuite sur les paupières , sur le tour du visage & du cou ; mais ce progrès se faisoit d'une manière lente. Les parties affectées se tuméfoient ; il se formoit des vésicules de distance en distance , & pendant ce progrès , la fièvre continuoît toujours , sans que le pouls devînt ni plus fort ni plus dur. Le gonflement érysipélateux du visage & du cou alloit ainsi en croissant jusqu'au septième jour , & il diminuoit

ensuite à-peu-près dans la même proportion qu'il s'étoit formé. La tension & la tuméfaction n'a pas été poussée au même degré chez tous les malades ; mais la desquamation de la peau est un accident qui a été général. Les seuls remèdes dont on ait fait usage dans les sept premiers jours, sont l'émétique & les boissons adoucissantes & tempérantes. Dans le plus haut point de la maladie, les émulsions & les lavemens ont paru propres à modérer la vivacité de la circulation ; & nous avons été autorisés à croire que ces moyens simples avoient plus d'une fois empêché le délire, qui paroissoit menaçant. Dans la déclinaison, nous avons fait usage des purgatifs & des amers.

A N N É E 1786.

PREMIER TRIMESTRE.

Les maladies qui ont été observées pendant l'hiver de 1786, étoient des fièvres continues, des affections de poitrine de différente nature, des dysenteries invétérées, des fièvres quartes, des diarrhées simples, des affections *hystérico-épileptiques*, des douleurs de tête périodiques & des coliques hépatiques.

Les fièvres continues présentent les symptômes suivans : une chaleur modérée, les urines rouges & épaisses, un pouls fréquent & assez fort, mais égal ; le visage étoit rouge, la tête lourde & pesante, toutes les veines paroissoient saillantes, & le corps même avoit l'air un peu gonflé. Les malades avoient en outre la respiration un peu gênée & le sommeil inquiet ; leurs déjections étoient crues, ou laissoient appercevoir des résidus de mauvaise digestion, & plusieurs d'entr'eux vomissoient des matières crues ou mal digérées.

Ces symptômes indiquent assez que ces fièvres étoient des fièvres synoques simples, ou des fièvres stercorales. Une des principales causes de la multiplicité de ces fièvres, dans l'hiver, sur les gens du peuple, me paroît être le mauvais régime & l'abus du vin, auquel ils se livrent sur-tout aux environs du carnaval, & dont les suites sont d'autant plus fâcheuses, que ces malades, au lieu de s'arrêter aux premières indispositions qui en résultent, travaillent à les combattre par de nouveaux excès. Souvent ces maladies négligées deviennent des fièvres putrides ou malignes très-compiquées.

En voyant ainsi chaque année se pré-

parer & se former , pour ainsi dire , sous mes yeux des fièvres de différente nature , j'ai plus d'une fois pensé que la connoissance de ce principe morbifique , introduit par le vice des premières voies , pouvoit donner une idée aussi simple que vraie de la cause de la plupart des fièvres putrides , & des pleuro-péritumoniés qui règnent à la fin du printemps.

Ces fièvres synoques ou stercorales n'ont pas été d'une nature fâcheuse cette année , & leur traitement a été simple. Quelques malades robustes & pléthoriques , fort reconnoissables à la rougeur de leur visage & à la force de leur poulx , ont été saignés jusqu'à deux fois. L'émétique en lavage répété plusieurs fois , du bouillon aux herbes , des lavemens rafraîchissans , & des purgatifs minoratifs , ont été les remèdes dont on a fait usage pour ceux dont la maladie étoit plus bénigne.

Les malades affectés de la poitrine étoient presque tous des hommes d'une mauvaise constitution , & sujets depuis long-temps à des catarrhes , qui augmentoient ou qui diminuoient selon le changement des saisons ; ils avoient l'habitude du corps grêle & maigre , le cou long , les digestions mauvaises , & de tems en tems

des accès de fièvre irréguliers. Chez les uns la toux étoit ou sèche, ou suivie d'une petite quantité d'humeur claire expulsée avec beaucoup d'effort; chez les autres, les crachats étoient fades ou salés, & assez abondans, quoique limpides. Dans ce cas, la paume des mains étoit brûlante; il y avoit des sueurs nocturnes, & le marasme étoit beaucoup plus sensible.

Ces espèces de pulmonie catarrhales avoient été négligées dans le commencement; ou si les malades avoient pris quelques remèdes, ils n'y avoient mis ni choix, ni constance. Ceux de ces malades qui étoient arrivés au second degré, n'ont trouvé qu'un adoucissement momentané dans les remèdes qui leur ont été administrés; leurs forces ont décliné par degrés, & ils ont succombé à la diarrhée colliquative qui termine cette maladie; les autres, dont la maladie étoit plus récente, & qui ont été traités avec succès, ont pris une tisane pectorale, une potion de gomme arabique, un narcotique tous les soirs. Ces moyens simples ont donné le temps à la nature de reprendre ses droits; les crachats sont devenus en peu de jours plus épais & plus rares; & quand la coction a été établie, on a employé

avec le plus grand avantage le loock avec l'oxymel, le sirop d'erysimum & la bourrache, quelquefois une potion légèrement diaphorétique ; & le traitement a été terminé par un ou deux purgatifs. Ceux-là ont guéri le plus promptement, dont la maladie étoit due à des causes plus prochaines & moins graves, comme à la transpiration supprimée.

Les dysenteries étoient de la classe des dysenteries anciennes ou invétérées, puisqu'elles datoient pour la plupart de trois mois. Les malades avoient mal à la tête, le sommeil étoit peu tranquille, les yeux étoient fatigués, les paupières rouges, le nez effilé, les narines sèches, les lèvres pâles, & sur-tout le visage étoit jaunâtre ; la bouche étoit mauvaise, pâteuse, la langue épaisse, les gencives blafardes, la respiration gênée, l'estomac & le ventre étoient gonflés ; il y avoit des borborygmes, & les selles, qui étoient glaireuses & sanguinolentes, alloient à dix ou douze, tant le jour que la nuit. Le poulx étoit fébrile, mais foible ; & quoique leur estomac fût en fort mauvais état, ces malades mangeoient encore.

On leur avoit déjà prodigué bien des remèdes ; ils avoient presque tous pris l'ipécacuanha plus d'une fois ; on les

avoit purgés avec des teintures de rhubarbe, & ils avoient été soumis pendant long-temps à l'usage de différens astringens, tels qu'eau de riz, thériaque, diascordium; mais ce qui avoit contrarié l'effet de ces médicimens, c'est le mauvais régime qu'ils avoient observé pendant leur usage, les bouillons, les biscuits, les échaudés; les rôties au vin bien sucrées & aromatisées avec la muscade, & plusieurs autres secrets populaires fort en vogue parmi le peuple dans le traitement de cette maladie, avoient été des moyens pratiqués par le plus grand nombre.

La méthode qui m'a le mieux réussi auprès de ces malades, a été de leur donner pendant trois jours de suite l'ipécacuanha à la manière de Pison, de les purger avec la rhubarbe & la manne, en observant les intervalles nécessaires, jusqu'à ce que je visse la bouche bien vermeille & la langue nettoyée. Je les mettois ensuite à l'usage d'une tisane d'ipécacuanha, dont ils prenoient deux ou trois verres dans la journée; le soir on leur donnoit un calmant. Leur nourriture étoit légère, & les viandes en étoient exclues. La cure a été terminée par les amers & par le vin stomachique.

Les vapeurs que j'appelle hystéricko-épileptiques étoient anciennes, & da-toient de la suppression du flux menstruel causée par la frayeur, ou par l'application de l'eau froide sur les extrémités. Ces malades éprouvoient une douleur de tête vive, de l'éblouissement, un tintement d'oreille, des anxietés; ensuite la tête s'égaroit, la perte de connoissance devenoit totale, & les membres étoient agités de mouvemens convulsifs. Ces accès se succédoient d'une manière irrégulière; car tantôt il n'y avoit qu'un jour de repos, tantôt l'intervalle étoit de trois jours.

Après avoir inutilement employé les pédiluves, les lavemens & les potions antispasmodiques, j'eus recours à la saignée du pied, qui apporta un soulagement de bon augure. Des minoratifs doux que je répétai plusieurs fois, produisirent aussi un effet avantageux; & ces accidens ayant diminué par degrés, se sont totalement dissipés sans employer d'autres remèdes que des bains tièdes, du petit-lait, & les mêmes potions antispasmodiques, qui d'abord n'avoient pas paru jouir d'une grande efficacité.

Les douleurs de tête périodiques survenoient à la suite des fièvres intermit-

tentes, ou même paroissoient sur des sujets qui n'avoient point été affectés sensiblement de ces maladies. Les unes & les autres cédoient à l'usage du quinquina, auquel j'ai cru devoir joindre la poudre de Guttette & le sel sédatif.

Dans le mois de mars plusieurs malades étoient affectés de coliques, que je regardois comme coliques hépatiques. Une femme entre autres en avoit bien évidemment les symptômes; sa maladie avoit commencé par un sentiment de douleur, de tension & de chaleur à l'hypochondre droit, qui s'étoit ensuite propagé dans la région épigastrique du même côté jusqu'à la ligne blanche. Ces parties étant devenues de jour en jour plus douloureuses, il n'étoit plus possible d'y toucher sans faire éprouver une douleur poignante à la malade. La chaleur de sa peau étoit assez naturelle; mais elle avoit la paume des mains brûlante: elle avoit le teint jaune, le ventre très-resserré, & les lavemens n'amenoient que des matières blanchâtres. La malade me dit avoir eu autrefois un ictère, pendant lequel elle avoit rendu des matières dures qui étoient susceptibles de fuser sur le feu.

Il falloit calmer la douleur dans les

accès, & fondre doucement le principe de l'engorgement biliaire. Pour remplir la première indication, je faisois prendre, dans le moment des *crises*, des portions dans lesquelles je faisois entrer de l'huile de camomille, le laudanum liquide de Sydenham, & les gouttes anodynes d'Hoffmann; je faisois administrer très-fréquemment des lavemens émolliens & laxatifs, & la malade buvoit une tisane adoucissante.

Les douleurs ayant été calmées par ces moyens, j'eus recours aux doux apéritifs. Je donnai du savon sous toutes les formes; je purgeai souvent avec une tisane royale, & la malade est sortie bien guérie.

DEUXIEME TRIMESTRE.

Les fièvres tierces & doubles tierces, qui étoient fort communes pendant le mois d'avril, étoient d'un caractère fort irrégulier, & avoient fort peu d'analogie avec les fièvres tierces simples & dépuratoires du printemps. Les accès étoient de quinze à dix-huit heures, les symptômes étoient graves, & on pouvoit à peine saisir le moment de l'apyrexie; le pouls étoit toujours fiévreux, la peau étoit le plus souvent baignée de sueur.

Elle faisoit éprouver quand on y portoit la main, la sensation d'une chaleur âcre & mordante ; les anxiétés étoient vives & fréquentes ; les intestins étoient agités de borborygmes, & plusieurs malades avoient du dévoiement.

Les malades, étant tous d'une constitution plus foible que forte, & aucun d'eux ne présentant des signes de pléthore, j'ai cru devoir m'abstenir de la saignée ; mais trouvant tous les signes qui annoncent de la saburre dans les premières voies, je me suis principalement occupé du soin de l'évacuer. Il n'est aucun malade auquel je n'aie prescrit deux fois l'émétique & trois minoratifs, & dans les jours d'intervalle, les amers dont ils faisoient usage étoient rendus laxatifs. Je ne saurois trop répéter combien cette méthode simple m'a toujours paru préférable aux spécifiques que l'on prodigue quelquefois bien imprudemment dans le commencement de ces maladies.

Dans le temps où ces fièvres étoient le plus fréquentes, nous observions une autre maladie qui nous faisoit voir comment l'humeur morbifique produit différens symptômes, en se portant sur des parties différentes. C'étoit une fluxion

sur la tête qui présentoit les symptômes suivans. D'abord les malades se plaignoient d'une pesanteur & douleur à la tête, & d'une sécheresse dans les sinus maxillaires, comme dans le corisa; la moitié de la face paroissoit légèrement enflée; ensuite ils éprouvoient une douleur vive à l'oreille; il se formoit une fluxion érysipélateuse, autour de la partie externe de cet organe, & quelques jours après il en suintoit une humeur âcre, qui excorioit les parties sur lesquelles elle tomboit. Le pouls étoit vif & fréquent, & il y avoit dans le courant de la journée de petits frissons intercurrents; la bouche étoit pâteuse; il y avoit même quelques maux de cœur; mais ces accidens étoient légers, & ils déclinoient du quatre au septième jour, époque à laquelle il survenoit une diarrhée. Ce flux de ventre n'étoit pas décisif, & il indiquoit plutôt une surabondance de matière qu'un mouvement tout-à-fait critique. Aussi les purgatifs répétés, quelquefois même l'ipécacuanha, ont été nécessaires pour terminer la maladie.

Nous ne dirons rien sur les affections de poitrine chroniques & sur une dysenterie longue, qui a régné dans le mois de mai; mais nous ne passerons

pas sous silence des maladies de femmes en couches que nous avons eu occasion d'observer dans le mois de juin. Ces maladies étoient des fièvres continues, avec diarrhées, maladies reconnues de tout temps comme fort dangereuses dans ces circonstances. Deux femmes sont arrivées presqu'en même temps à l'hôpital, très-gravement affectées de ces fièvres puerpérales; elles n'avoient point été malades dans leur grossesse; l'accouchement avoit été très-naturel; mais l'une & l'autre de ces malades avoit senti, le quatrième jour après l'accouchement, un mal-aise, un froid, une douleur de tête & des membres, qui avoit été suivie de chaleur & de fièvre avec serrement du poulx. Le sein, au lieu de grossir, s'étoit affaibli. Le ventre s'étoit gonflé avec météorisme, & étoit devenu douloureux, quoique les lochies ne fussent pas supprimées. La bouche étoit pâteuse, la langue chargée d'un limon blanc sur les côtés, & jaunâtre au milieu. Ces malades, après avoir éprouvé des nausées & toutes les anxiétés dont elles sont accompagnées, avoient été saisies de dévoiement, & on ne leur avoit donné aucun secours.

Quand on les transporta à l'hôpital,

elles avoient l'une & l'autre une diarrhée considérable, la face presque hippocratique, les yeux éteints, le pouls petit & tremblotant. Le flux de ventre ne fit qu'augmenter; l'abdomen se tuméfia considérablement, & les malades finirent par une léthargie mortelle.

J'employai, pour tâcher de les sauver, l'ipécacuanha, quelques teintures de rhubarbe, une porion absorbante & anodyne, le cachou & la decoction de quinquina acidulée; mais il étoit trop tard pour que ces remèdes pussent avoir quelque efficacité.

TROISIEME TRIMESTRE.

Les maladies aiguës du printemps ont continué, quoique avec moins d'intensité, jusque vers le mois d'Août. A cette époque on observa beaucoup de diarrhées simples, qui n'avoient d'autre origine qu'un amas saburral dans les premières voies. L'ipécacuanha administré deux fois, la teinture de rhubarbe & le régime ont suffi pour guérir cette mauvaise disposition du canal intestinal. On voyoit en même temps des affections vermineuses non fébriles, qui ont cédé à quelques évacuans & à un usage plus long-temps continué des amers.

Dans le mois d'Août il y avoit des fièvres véritablement putrides. Il étoit aisé de les reconnoître à l'odeur fétide qui s'exhaloit du corps des malades & de leurs excrétiions, à la noirceur, & à la sécheresse de leur langue, aux tressaillemens des tendons, aux anxiétés précordiales, à la foiblesse, aux déjections involontaires, & au peu de connoissance que les malades avoient de leur situation, puisque dans le plus grand danger ils répondoient qu'ils ne sentoient de mal nulle part.

Je n'entrerai pas dans un long détail sur le traitement de cette maladie, parce que j'ai déjà fait connoître quelle étoit la marche curative qu'il me paroïssoit nécessaire d'employer en pareille circonstance. En général, après avoir fait prendre deux fois l'émétique, je donnai des teintures de casse ou de tamarins, dans lesquelles j'ajoutois des follicules ou de la manne, suivant que les épi-phénomènes étoient plus multipliés ou plus rebelles. Non-seulement les boissons étoient acidulées, mais les bouillons étoient altérés avec les suc de bette, de cerfeuil & d'oseille. Lorsque le type de la fièvre étoit devenu simple, je cessois les boissons médicamenteuses, je

rendois le régime moins sévère , & je laissois agir la nature jusqu'à ce que la coction fût achevée.

J'eus occasion de voir à cette époque une maladie peu commune , & dont la cause m'a paru difficile à assigner. Une jeune fille de campagne , dont la santé avoit toujours été fort bonne , à quelques migraines près , se mit en service chez un débitant de tabac , qui l'occupa toute la journée à couper & à tamiser du tabac. Cette fille ne tarda pas à éprouver des maux de cœur & des foibles. Bientôt il lui survint une douleur de tête à la partie supérieure de l'occiput , avec battement & chaleur locale , mais sans fièvre. La malade ne dormoit ni jour ni nuit , à cause de l'intensité de la douleur. On lui fit divers remèdes , & entr'autres une saignée du pied , qui ne lui apporta pas le plus petit soulagement. Ayant été transportée à l'hôpital , à cette époque , elle fut de nouveau soumise à tous les remèdes généraux , qui ne lui apportèrent aucun soulagement. Dans ces circonstances , je me déterminai à lui appliquer sur la partie douloureuse un vésicatoire , qui la fit beaucoup souffrir , mais qui produisit un grand effet ; car non-seulement la

suppuration fut abondante, mais il survint sur la face & aux yeux une fluxion érysipélateuse considérable qui apporta beaucoup de diminution dans la douleur.

La poussière de tabac seroit-elle la cause de cette vive douleur? je ne le puis concevoir.

QUATRIÈME TRIMESTRE.

Les fièvres intermittentes qui régnerent pendant l'automne étoient presque toutes accompagnées de diarrhées; les unes étoient précédées de froid; dans les autres, les malades ne ressentoient aucun frisson; ils éprouvoient presque toujours un accès plus fort que l'autre, avec des douleurs de tête très-vives. C'étoit au second ou au troisième jour de la maladie, que l'on voyoit paroître un dévoiement de matière bilieuse assez fort pour obliger les malades à se relever six fois dans la nuit. La bouche étoit amère, la salive fort épaisse, & la langue étoit recouverte d'un limon très-salé. La peau étoit aride dès les premiers jours, & ne s'est ramollie que vers le quatorzième.

Nous n'avons pas trouvé de remède

plus propre à combattre cette fièvre & ces symptômes dans le commencement, que de donner l'ipécacuanha jusqu'à deux fois, & de mettre ensuite les malades à l'usage des teintures de rhubarbe & de tamarins, de deux jours l'un. Au bout de quelques jours le dévoiement commençoit à se calmer, & les déjections avoient une consistance de purée. On s'appercevoit dès-lors de la diminution des accès, & les moyens les plus simples suffisoient pour favoriser & accélérer la terminaison de la maladie.

Il n'en étoit pas de même pour les malades attaqués de fièvre quarte; ils avoient presque tous pris beaucoup de remèdes, & sur-tout des remèdes évacuans : nous les avons traités avec les amers & les apéritifs, tels que l'opiat apéritif majeur du formulaire des hôpitaux militaires : nous y avons ajouté un vin stomachique & fébrifuge ; & dans l'espace d'un mois, ils se sont rétablis peu-à-peu.

Dans le même temps on voyoit des jaunisses bénignes, qui cédoient en dix ou quinze jours aux remèdes évacuans & aux apéritifs les plus légers.

Dans le mois de décembre, les maladies dominantes furent des fièvres ver-

mineuses & des éruptions pforiques sur la peau.

La fièvre vermineuse commençoit par une grande douleur de tête, qui étoit suivie d'une grande chaleur. Il y avoit des battemens artériels dans plusieurs endroits de la calotte du crâne. Les yeux étoient vifs & étincelans, les pommettes rouges, les narines sèches, & les malades y portoient souvent la main. Leur bouche étoit amère; leur haleine sentoit l'aigre; ils éprouvoient des douleurs piquantes, tant à l'estomac qu'aux intestins, & leurs déjections étoient d'un blanc jaunâtre. Un émético-cathartique faisoit rendre à ces malades des lombrics longs & rougeâtres: ensuite nous les purgions avec des minoratifs administrés dans des potions antivermineuses; ce qui faisoit encore rejeter des vers. La limonade servoit de boisson ordinaire. Nous terminions le traitement par les amers & par le vin de quinquina.

Les éruptions pforiques étoient survenues à la suite des fièvres tierces, qui sur la fin s'étoient terminées par quelques petites pustules sur la peau, assez semblables à ce que nous appelons *cirons*, & qui après avoir été grattées, devenoient des boutons assez gros, d'où sortoit une

matière purulente, qui en se séchant formoit des croûtes épaisses qui se multiplioient. Quoique ces malades eussent assez bon appétit, nous avons cru devoir faire précéder le traitement par un purgatif; ensuite nous leur avons fait prendre des bouillons de plantes dépuratives, & une tisane amère animée avec le sel de Glauber. Au bout de quinze jours nous les avons purgés de nouveau, & nous avons terminé le traitement par l'usage des bols de soufre & d'æthiops minéral, ou les pillules de Belloste pour ceux dont la maladie étoit la plus rebelle.



OBSERVATIONS faites dans le département des hôpitaux civils.

N° 6.

Topographie de la ville & de l'hôpital de Dax ; par M. GRATELOUP, médecin-adjoint de cet hôpital.

La ville de Dax, ou d'Acqs, ancienne ville de France en Gascogne, capitale des Landes, de la généralité de Pau & de Bayonne, est située sur la rive gauche de l'Adour, au fond d'une plaine qui est traversée de l'Est à l'Ouest par cette rivière. Le sol de la ville est élevé de trente-cinq pieds au dessus du niveau de la mer, & de quinze au dessus de celui de l'Adour. Cette élévation de la ville au dessus de la rivière, est trop petite, parce que l'Adour est sujet à de fréquentes inondations, qui quelquefois sont très-considérables. Le territoire de la ville de Dax est borné au Nord par l'Adour qui le sépare des Landes de Bordeaux, à l'Ouest par la mer, qui n'en est éloignée que de cinq lieues, & au Sud par les montagnes des Pyrénées, qui sont à quatorze lieues de distance. La latitude

est de 43 degrés 47 minutes, & la longitude de 16 degrés 30 minutes.

Toutes les terres qui sont au Nord de la ville sont légères, sablonneuses, & présentent une surface plane : telles sont celles qui se trouvent entre la rivière d'Adour & le Leuy, ruisseau considérable & fort étendu, qui est au Nord de la ville, & qui se décharge dans l'Adour. Les terres qui sont au Nord-Ouest de la ville, ont aussi, & d'une manière plus marquée, cette nature sablonneuse, & elles conservent cette qualité jusqu'aux environs de Bordeaux. Dans les environs de la ville de Dax, le terrain est couvert en plusieurs endroits par des étangs ; on y trouve encore des mines de fer d'une bonne qualité ; mais on n'y rencontre point de pierre. Ce qui est sous le sable est du tuf, qu'on appelle dans le pays *arriorse*. A quelques lieues au-delà de Dax, du côté du Nord, commence une vaste plaine, couverte en grande partie de grandes forêts plantées de pins, qui s'étendent jusqu'à la mer.

Tout ce pays paroît avoir été couvert autrefois par la mer. Ce qui porte à le croire, c'est que les fouilles faites dans un grand nombre d'endroits, font voir des dépouilles maritimes ; telles que des coquilles

coquilles pétrifiées , des bancs d'huitres , des glossopètres triangulaires , des ourfins très-variés , des os de poissons , & des vertèbres énormes qui appartoient vraisemblablement à des cétacées.

Le peu d'élévation du sol de la ville de Dax & de ses environs , a non-seulement l'inconvénient de favoriser l'étendue des débordemens , mais il en résulte encore un autre effet non moins fâcheux , c'est que les eaux , soit de source , soit pluviales , ne peuvent pas se dégorger dans la rivière , malgré les grandes saignées & les fossés qu'on a multipliés de tous les côtés. L'humidité qui pénètre continuellement le terrain , le transforme en marécage. La terre est molle & fléchit sous les pieds ; dans certains endroits , c'est de la véritable tourbe , mais qui est maigre ; dans d'autres , l'argile paroît dominer. La stagnation des eaux produit en été des exhalaisons putrides & malfaisantes , qui se font particulièrement ressentir au nord & à l'est de la ville.

Ces exhalaisons seroient beaucoup plus abondantes & bien plus pernicieuses , si ce terrain submergé étoit rempli de plantes dans toute son étendue. Il ne s'y trouve heureusement que du jonc & du glayeul , placés à des intervalles assez éloignés.

Il n'en est pas de même des exhalaisons qui s'élèvent des fossés de la ville, immédiatement après que les eaux débordées se sont retirées. Ces fossés étant presque entièrement cultivés & couverts de différens végétaux usuels, tels que choux, raves & poireaux, les cadavres de ces plantes à demi putréfiés exhalent une grande abondance de miasmes d'une mauvaise nature. J'ai souvent observé dans ces circonstances, que ces lieux & leur voisinage étoient remplis d'une quantité immense d'insectes fort petits, tant rampans qu'ailés, qui se plaisent dans les endroits où s'opère la décomposition des corps, que nous connoissons sous le nom de putréfaction.

Le quartier appelé *Bibi*, qui forme une partie du faubourg, est un des côtés de la ville qui est ordinairement le plus maltraité par les inondations. J'y ai observé plusieurs fois une dysenterie puride & vermineuse, régnant particulièrement dans les maisons qui ont été submergées, & qui conservent pendant long-temps une humidité & une odeur qui attestent l'inondation qu'elles ont essuyé. Dans les temps les plus éloignés des débordemens, le sol de ce quartier est humide & très-bas; & l'on remarque

que ceux qui l'habitent ont un teint livide , & une apparence cachectique.

Cependant quelque défavorable que puisse paroître , d'après ces observations , la nature du terrain des environs de Dax , il est essentiel d'observer qu'il est beaucoup moins insalubre qu'il n'étoit autrefois , & que les effets des inondations deviennent successivement moins dangereux. Cette amélioration , que le temps semble amener par degrés , dépend de l'élévation du sol , qui , par des causes lentes , mais continues , devient de jour en jour plus considérable. Ces causes sont les débordemens eux-mêmes qui laissent sur les terres un limon gras & épais , & le cours des eaux fluviales & pluviales , qui y déposent sans cesse une partie de la matière terreuse qu'elles charient & qu'elles tiennent en dissolution.

Le pays est généralement fertile dans la partie gauche de l'Adour. Il produit très-abondamment du vin de plusieurs espèces , & pour la plupart de bonne qualité. Les grains y sont assez abondans ; celui qui est le plus généralement cultivé est le maïs , qui fait la principale nourriture des payfans. Les arbres à fruit y sont très-multipliés , & de fort bonne espèce.

La nourriture des habitans de Dax est bonne & presque toujours abondante & variée ; on y mange d'excellent poisson de mer & de rivière ; les viandes y sont tendres & de bon goût. L'eau dont on use est l'eau de fontaine ; celle qui est la plus généralement employée pour boisson est l'eau de la fontaine de la place-Dauphine , qui est très-bonne. Mais ce qu'il est important de remarquer, c'est que l'on emploie ordinairement pour pétrir le pain, l'eau d'une fontaine chaude qui se trouve à l'extrémité de la ville. L'eau de cette source est assez chaude pour faire monter le thermomètre au cinquante-fixième degré. Elle contient des principes minéraux , qui , dans le pain , sont mêlés avec la farine , & s'introduisent journellement dans les humeurs de tous les habitans de la ville qui s'en nourrissent. C'en est assez pour prouver que ces principes n'ont rien de malfaisant ; mais il seroit plus difficile de déterminer l'influence que cette pratique peut avoir dans la santé des d'Acquois.

Les vents qui soufflent à Dax sont en général variables. Il y a ordinairement beaucoup de pluie en hiver , & de grandes chaleurs en été , qui sont souvent interrompues par des orages , accompa-

gnés de tempête , & quelquefois d'une grêle qui ravage nos campagnes. Le vent de nord-ouest est le plus violent, & celui qui domine en hiver. En été, le vent du nord nous rend assez souvent les chaleurs supportables ; & les vents du sud-ouest nous amènent les orages.

Ces différens météores, & les grands courans d'air que nous éprouvons à Dax, sont devenus beaucoup plus sensibles par les coupes immenses de bois qui ont été faites, tant pour le chauffage que pour la construction. Ils contribuent sans doute à purifier l'atmosphère de cette ville, qui, par le voisinage de la mer, par les débordemens de l'Adour, par l'évaporation continuelle de la fontaine d'eau chaude, & par le peu d'élévation du sol, doit tendre à être chargée de brouillards humides & méphitiques.

Ce qui prouve que l'air n'est pas aussi mauvais à Dax que son exposition semble l'annoncer, c'est qu'on y vit longtemps, que les octogénaires y sont multipliés, que la population y est florissante & s'augmente chaque année, que les habitans ont généralement les dents belles, & que malgré le terrain fangeux & l'humidité de l'atmosphère, les affections scorbutiques y sont fort rares. Le seul

vice qui soit général aux Dacquois, c'est que leur teint est en général décoloré.

Sauvages, à l'article de la chlorose, remarque que la pâleur est endémique à Dax & dans les environs, & dit qu'on en attribue la cause aux vapeurs chaudes qui s'exhalent des bassins d'eaux minérales.

Je ne pense pas que cette décoloration soit due à l'impression des vapeurs de la fontaine d'eau chaude; & il me paroît beaucoup plus probable qu'elle a sa cause dans la situation & dans l'exposition de la ville. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est que depuis que la ville gagne du côté de la salubrité, par l'élévation du sol, le teint des Dacquois a quelque chose de moins pâle & de plus animé.

Bien loin d'attribuer une mauvaise influence à l'évaporation de l'eau thermale, dont le réservoir est au milieu de la ville, on pourroit trouver des preuves que les émanations de cette fontaine ont paru salutaires. On rapporte dans la chronique de la ville de Dax, qu'une fièvre pestilentielle fit périr en 1555 presque tous les habitans, à l'exception de ceux du quartier de la fontaine chaude.

Le tempérament des Dacquois est bi-

lieux , vif & un peu fec ; ils font bien faits , vigoureux , adroits , & jouiffent en général d'une bonne fanté. Leurs mœurs font douces ; ils font naturellement affables & prévenans. On leur reproche d'aimer la table & la vie fédentaire.

Les filles & les femmes font bien faites , & réuniffent beaucoup de graces naturelles aux charmes de la figure ; le mariage leur donne ordinairement de l'embonpoint. Elles font réglées vers la quatorze ou quinzième année , & ceffent de l'être ordinairement entre quarante-cinq & cinquante ans. Leur temps critique entraîne affez fouvent des incommodités.

La ville eft petite ; mais elle eft régulièrement bâtie. Les murs qui l'entourent , font , en formant fon enceinte , un carré irrégulier , flanqué de tours à l'épreuve du canon. Ces murs , ainfi que les courtines , font bâtis de petites pierres carrées , efpacées de diftance en diftance par des lits de brique , à la manière de quelques ouvrages des Romains. Les rues font percées du nord au fud & del'oueft à l'eft ; elles font affez bien alignées & d'une largeur convenable. Les maifons font bâties de bonne pierre , & font prefque toutes élevées de deux étages au-deffus du rez-

de-chauffée. Les appartemens y sont propres & convenablement aérés; les planchers sont faits avec du bois de pin; ils sont fort unis & bien joints, sans pavé de brique. Le rez-de-chauffée n'est ordinairement destiné que pour la cuisine, le bûcher & autres décharges; il est très-bien pavé. Le terrain, qui est aquatique dans la majeure partie de la ville, à la profondeur de 10 à 12 pieds, ne permet pas qu'on y creuse des caves. Presque toutes les maisons sont unies les unes aux autres par des murs mitoyens, ce qui met à l'abri des inconvéniens qui résulteroient, dans une ville comme Dax, de laisser entre les maisons une séparation, qui serviroit de réservoir aux eaux pluviales, & à l'eau fétide & croupissante des *égouts*. Les fosses d'aisance, quelques soins que l'on en prenne, répandent une odeur puante, surtout dans les mauvais temps. Les rues sont tenues assez proprement pendant toute l'année, excepté pendant l'hiver, malgré les pressantes ordonnances d'une sage police concernant le balaiement & l'enlèvement des boues, &c.

Au reste, le terrain de la ville & de ses environs, étant, comme l'on voit, par sa nature très-susceptible de l'humidité & de la sécheresse, doit influer plus

ou moins sensiblement sur les corps , suivant que l'une ou l'autre de ces constitutions est plus ou moins dominante. Les catarrhes de différente espèce , les fluxions , les douleurs de rhumatisme , en un mot les affections dépendantes de la pléthore séreuse , ont lieu presque les deux tiers de l'année , & prennent un caractère analogue à la constitution individuelle des habitans. Quand les vents de nord & d'est soufflent seuls ou ensemble , au printemps ou en hiver , la constitution catarrhale devient inflammatoire , ce qui fait qu'on est obligé dans ce dernier cas d'insister sur la saignée. Cette première constitution , soit simple , soit combinée , est suivie pendant presque tout l'été & les deux premiers mois de l'automne , de la constitution putride bilieuse , dont les caractères sont plus marqués dans certaines années que dans d'autres , ce qui dépend sans doute de l'intensité ou de la continuation des chaleurs , & de la qualité plus ou moins mauvaise du fruit. Les fièvres tierces , double tierces , paroissent les premières , & sont bientôt suivies de fièvres aiguës , plus graves , sur-tout à la campagne.



HÔPITAL DE DAX.

La ville de Dax a possédé pendant très-longtemps deux hôpitaux, dont l'un étoit situé au nord sur la rive droite de la rivière dans le faubourg du *Sablar*, & l'autre au midi, dans le faubourg Saint-Pierre de Vicq, quartier Saint-Eutrope.

On appelloit le premier, l'hôpital du *Saint-Esprit*, & le second, celui de *Saint-Eutrope*.

Le premier de ces hôpitaux étant situé dans un endroit des plus aquatiques, & des plus exposés aux débordemens, avoit une position trop fâcheuse, pour qu'on ne songeât pas à préparer aux malades un asyle plus salubre. Plusieurs autres raisons, parmi lesquelles l'économie étoit la principale, prouvoient d'un autre côté qu'un seul hôpital suffiroit pour tous les malades de la ville de Dax, en y faisant les dispositions propres à les recevoir.

Ces idées frappèrent M. *Dufau*, médecin en chef de ces hôpitaux, dès les premiers momens qu'ils furent confiés à ses soins, & il travailla aussitôt à réaliser le projet qu'il avoit conçu, en faisant sentir la nécessité de la réunion des

deux hôpitaux en un seul, à M. d'*Aulan*, alors évêque de Dax. Les soins & les efforts de ce prélat n'avoient pas encore pu réussir à opérer ce changement, lorsqu'il mourut ; mais M. de *la Neufville*, son digne successeur, a eu la satisfaction d'achever cette bonne œuvre.

L'hôpital du Saint-Esprit fut donc supprimé, & celui de Saint-Eutrope fut considérablement augmenté. M. *Dufau*, auteur du projet de la réunion, a été un des principaux directeurs de cette entreprise, dont on n'a pas tardé à ressentir les heureux effets.

On ne peut rien ajouter à l'avantage du site de l'hôpital de *Saint-Eutrope*. Il est solidement bâti à deux cents pas au-delà des murs de la ville, du côté du midi. Placé sur le terrain le plus sec & le plus élevé des environ de Dax, il domine sur des jardins potagers & d'autres terres agréablement cultivées, au centre desquelles il se trouve situé. Une allée d'arbres qui se prolonge de l'est à l'ouest, sur une étendue d'environ quatre cents pas, forme à une distance convenable de l'hôpital vers le sud-est, un point de vue agréable & utile, en ce que la fraîcheur des arbres tempère pendant l'été la chaleur de l'atmosphère.

L'ensemble des principaux bâtimens représente un carré régulier, d'environ cent vingt pieds de long, & d'autant de large. Il est composé d'un corps de logis sur le devant, destiné pour les sœurs & pour les différens offices de la maison, de deux ailes sur le côté, où sont les infirmeries, & sur le derrière, d'une chapelle qui se trouve ainsi placée au centre du bâtiment, & qui fait face à la porte d'entrée. Tout l'enclos de l'hôpital contient trois arpens & un tiers.

La façade & la porte d'entrée sont à l'ouest à l'extrémité du faubourg, à côté d'un grand chemin public. Cette porte ouvre sur un vestibule, qui communique à droite avec un large corridor, bien aéré, & à gauche, avec une grande cour pavée, qui forme un carré régulier.

La partie du corridor à droite, mène à une belle cuisine, très-bien éclairée, où se trouve un office fort commode. Près de la cuisine, & à l'entrée de l'aile droite, sont placées trois pièces très-propres, savoir le réfectoire, la lingerie & la décharge de la lingerie.

Immédiatement après se trouve une salle basse, destinée aux femmes, qui a environ cinquante pieds de longueur,

sur dix-huit de largeur & quinze de hauteur. Il y a deux portes aux deux extrémités, qui s'ouvrent toutes les deux sur le même corridor que les trois pièces ci-dessus désignées. Cette salle contient dix lits, entre lesquels il y a, comme il est aisé de voir, autant d'espace qu'il est nécessaire pour qu'ils soient isolés les uns des autres. Elle est éclairée par des croisées opposées & correspondantes.

L'autre partie du corridor, qui est à gauche, près de la grande porte d'entrée, contient au rez-de-chaussée, une salle d'assemblée pour l'administration, une pharmacie, un laboratoire, & une salle pour les hommes, qui a soixante-douze pieds de longueur, sur vingt-quatre de largeur & quatorze de hauteur.

On monte au second par un bel escalier en bois de chêne, & l'on y aperçoit d'abord un corridor fort bien éclairé, semblable à celui du rez-de-chaussée, & qui règne le long du dortoir & des infirmeries des sœurs. Aux deux extrémités de ce corridor, sont placées en équerre deux salles entièrement semblables, & qui ont quatre-vingt onze pieds de longueur, sur vingt-quatre de largeur & quatorze de hauteur. Il n'y a que vingt lits dans chacune de ces salles,

qui se prolongent de l'est à l'ouest; leurs croisées opposées & correspondantes répondent au nord & au sud, les unes sur des jardins potagers, & les autres sur la grande cour.

Les deux aîles latérales sont liées chacune à leur extrémité vers l'est, & sur la même ligne, avec un bâtiment de quarante-cinq pieds de longueur, & de vingt-quatre pieds de largeur. Une partie de ce corps de logis, forme au rez-de-chaussée des portiques, & en haut une belle galerie, qui sont en regard d'un côté, & de l'autre, & où les convalescens vont prendre l'air de plein pied, quand la saison ne permet pas qu'ils s'exposent à l'air libre. Au bout de ces promenoirs couverts, sont les latrines.

Le reste de ce bâtiment accessoire contient du côté droit une salle, contenant six lits, qui est destinée à un cours d'accouchement, & où couchent des élèves qui se destinent à être sages-femmes. Cette salle a vue sur un jardin potager & fruitier, & sur la campagne.

Du côté gauche, il y a en bas une école publique, & en haut un appartement agréable à deux lits, destiné pour des malades d'une certaine classe.

Derrière la chapelle, & latéralement,

sont de jolies promenades pour les convalescens , & où l'on va de chaque côté de la cour par des portes en console , pratiquées entre des banquettes , avec une claire-voie.

L'hôpital donnant asile depuis longtemps aux filles enceintes & aux enfans trouvés , on a été obligé de bâtir , pour cet effet , une salle à rez-de-chauffée , faisant un angle droit sur la longueur du jardin , avec l'extrémité de l'aile droite vers l'est.

Cette salle est isolée , & ne peut avoir aucune espèce de communication avec les autres salles. Elle a soixante-dix pieds de longueur , sur vingt de largeur. Elle se prolonge du sud au nord. On l'a divisée en trois parties égales ; la première contient huit berceaux , & sert d'entrepôt aux enfans trouvés , en attendant qu'on les mette en nourrice. La seconde est destinée aux filles-enceintes malades ; & la troisième à celles qui sont bien portantes.

Le soin des enfans trouvés est confié à une sœur , & celui des filles enceintes à une gouvernante d'un caractère ferme & de très-bonnes mœurs , qui est sous la direction de la supérieure.

Les croisées de cette salle sont op-

posées, & répondent au levant & au couchant. Les unes ont vue sur le jardin, & les autres sur la basse-cour.

Cette basse-cour communique d'un côté avec le jardin & le corps de logis, & de l'autre avec le chemin public, par le moyen d'une porte-cochère, qui sert à introduire toutes les denrées nécessaires à la consommation de l'hôpital. On trouve dans cette basse-cour le bûcher, la buanderie, la boulangerie & une grande pompe qui fournit abondamment de l'eau, pour certains usages de la maison.

L'intérieur du rez-de-chaussée & les salles sont pavées de carreaux de brique, & chaque salle a une grande cheminée. On a suivi en ce point essentiel, le conseil du docteur *Pringle*, qui désapprouve l'usage des poêles. Le feu, dit-il, qu'on fait dans les cheminées, agit comme un ventilateur perpétuel.

Les lits des malades ont trois pieds & demi de large, ils sont garnis d'une paillasse, de deux matelats, de deux couvertures, & souvent d'une troisième plus longue qui sert de courte-pointe, & en outre d'un carreau blanc. Les rideaux sont d'une serge d'Aumale. On se propose d'en faire de blancs pour l'été. Ces

lits sont séparés par un intervalle de six pieds, & les malades y sont couchés seul à seul. C'est dans l'intervalle qui existe entre les lits, que sont placées les croisées, qui ont treize pouces de largeur, sur près de cinq pieds de hauteur, & qui sont élevées à sept pieds, au-dessus du sol de la salle. Il y a entre chaque lit une chaise de commodité bien fermante, &c. Enfin l'ordre, la propreté & la tranquillité qui règnent constamment dans les salles, ne laissent rien à désirer.

Les sœurs sont au nombre de sept, & elles se partagent le service de la maison, dans l'ordre suivant. Il y en a une à la cuisine, une à la pharmacie, une à la lingerie, & trois pour le service des salles & de l'école. La supérieure étend sa vigilance sur toutes les parties de l'administration. Il y a de plus différens employés & domestiques, tels qu'un infirmier, une infirmière, un boulanger, un jardinier, &c.

On ne peut rien ajouter au zèle & à l'exactitude avec laquelle chaque sœur remplit les fonctions qui lui sont confiées. Elles se lèvent à quatre heures du matin. On donne le bouillon de trois heures en trois heures, & les remèdes sont distribués dès cinq heures du ma-

tin, si l'état du malade ne s'y oppose point. On fait à neuf heures & demie du matin, & à quatre heures & demie du soir, la distribution du pain & du vin. On sert le dîner à dix heures du matin, & la soupe à cinq heures du soir. Le pain & le vin sont d'une excellente qualité. Le bœuf & le mouton sont la viande dont on fait ordinairement usage; mais l'on y ajoute souvent de la volaille. Nos convalescens sont très-grands mangeurs, spécialement ceux de la ville & des faubourgs, & l'on est à cet égard obligé de se conformer à leur habitude. Les malades à qui la viande ne convient pas, ont des confitures, du riz préparé sous différente forme, des œufs, &c.; & le régime est en tout point conforme aux ordonnances du médecin.

Les hommes que l'on reçoit à l'hôpital, sont des soldats, des matelots, des gens appelés *fossyeurs*, &c. parce qu'ils travaillent au défrichement des terres, des journaliers & des mendiens. On ne reçoit pas assez de garçons boulangers, menuisiers, tailleurs & autres, pour que nous en puissions faire une mention particulière.

Les soldats & les matelots qui entrent

dans l'hôpital de Dax, y viennent presque tous pour prendre les bains, ou pour profiter des boues, qui ont, ainsi que les eaux, une célébrité fort ancienne.

Sur la fin de la guerre d'Amérique, nous reçûmes un grand nombre de matelots qui n'avoient pu être admis dans l'hôpital de Bayonne. La plupart étoient plus épuisés par la faim, la soif, & par les fatigues qu'ils avoient éprouvées, que par les maladies ou par les blessures. On auroit cru d'abord que l'appauvrissement des humeurs & le relâchement des solides étoit fort considérable, & qu'ils étoient dans une cachexie scorbutique fort difficile à guérir; mais quelques remèdes simples, des légumes frais & bien cuits, du bouillon bien fait, leur rendirent la santé en peu de jours. Leurs lits étoient placés dans une salle nullement humide & bien aérée.

Les matelots qui viennent habituellement à l'hôpital, sont bien plus gravement malades. Les uns sont affectés de rhumatismes chroniques, de fausses ankyloses, de rétraction des membres ou d'engorgement des extrémités inférieures. Les autres ont des plaies scorbutiques, des plaies d'armes à feu anciennes & d'un mauvais caractère. Quelques-

uns ont des catarrhes anciens qui finissent quelquefois par la phthisie, & dans presque tous ces malades la complication du vice scorbutique est évidente. Les maladies les plus rebelles sont les rhumatismes, qui dans certaines occasions, bien loin de céder à nos eaux, prennent un caractère plus fâcheux, pendant que les malades en font usage. Nous avons alors tout lieu de croire que ces douleurs dépendent du virus vénériens, mêlé à la cachexie scorbutique.

En administrant les bains aux matelots & aux soldats de marine, nous sommes très-attentifs à modérer le degré de chaleur, parce que l'abus continuel que ces malades font du vin & de l'eau-de-vie, les dispose aux maladies inflammatoires. Nous veillons aussi fort attentivement à ce qu'ils n'éprouvent pas au sortir des bains une suppression de transpiration. Il seroit bien à souhaiter que les soldats affectés de rhumatisme portaient continuellement sur la peau un gilet de laine. Leurs marches longues & pénibles, en temps de guerre, leurs déplacements en temps de paix, & leurs exercices dans les garnisons, les exposent très-souvent aux maladies qui naissent de la suppression de la transpiration.

Les payfans qui s'occupent du deffèchement des marais , & du défrichement des terres , font des Miquelets originaires de la Bigorre & des environs de Saint-Bertrand de Comminges. Plus robustes que les payfans qui s'occupent de l'agriculture ; ils ne se nourrissent que d'un pain lourd fait avec du maïs. Ils mangent beaucoup d'ail , & ne boivent que de l'eau. Les maladies auxquelles ils sont sujets , sont des rhumatismes , des maux de jambe , des rhumes , des douleurs de tête très-vives , des démangeaisons & des fièvres intermittentes avec œdème des extrémités inférieures. Ils sont très-rarement attaqués de maladie putride ; mais il est bon d'observer qu'ils cessent leurs travaux vers le milieu du printemps , & qu'ils évitent d'être soumis à l'influence de l'été , dangereuse dans notre territoire , en se retirant dans leur pays , qui est plus salubre que le nôtre à tous égards.

Nos laboureurs n'ont pas d'autre pain que les Miquelets ; ils font ainsi qu'eux un grand usage d'ail & d'oignons ; mais ils mangent de plus , des choux & de la viande salée : ils unissent à l'eau , du cidre ou de la *piquette* , espèce de boisson , préparée par une digestion du marc de raisin for-

rement exprimé dans une certaine quantité d'eau ; quelquefois même ils boivent du vin.

Pendant les trois quarts de l'année, les maladies sont très-rares chez eux : on n'y voit guère que la colique & la gale. La première maladie paroît due à la crudité de leurs eaux, & à la mauvaise qualité du cidre ; la seconde est l'effet de la malpropreté, du peu de soin qu'ils prennent pour en arrêter la contagion. On pourroit peut-être encore en trouver la cause dans l'abus qu'ils font du sel, & dans la grande quantité d'ail qu'ils mangent habituellement.

Le temps où les maladies règnent dans les villages des environs de Dax, est la fin de l'été & le commencement de l'automne. On voit naître constamment à cette époque des fièvres d'un caractère grave, & des dysenteries qui deviennent souvent meurtrières. Les fièvres commencent avec les symptômes de la fièvre bilieuse simple, ou de la fièvre putride vermineuse ; mais l'on y voit survenir bientôt, du moins dans la plupart, des symptômes très-alarmans, parmi lesquels on distingue sur-tout une ardeur intérieure très-vive, & un froid extérieur très-sensible & très-considérable. Les

grandes chaleurs de l'été, dont ces paysans supportent tout le poids en vaquant aux travaux de la moisson, le défaut d'une nourriture propre à tempérer les effets de cette chaleur, sont les causes principales de cette maladie.

Vers la fin de l'été, & dans le commencement de l'automne, l'alternative du chaud & du froid dans une même saison, l'usage des fruits qui ne sont pas bien mûrs, ou la disette de ces fruits, qui sont fondans & savonneux dans leur maturité, font naître des dysenteries bilieuses, qui sont quelquefois si générales, qu'on peut les regarder comme épidémiques.

On doit ajouter à toutes ces causes de maladies, la mal-propreté & l'incurie des habitans de nos campagnes, L'intérieur de leurs habitations est généralement peu aéré & mal nettoyé, & ils amoncèlent devant leurs portes & leurs fenêtres des terres pourries & des fumiers, qui y restent pendant les trois quarts de l'année.

Les mendiens qui viennent chercher un asyle à l'hôpital, ont le plus souvent des maladies chroniques, telles que des engorgemens du foie, des dartres & autres maladies de la peau, des maladies a

serosâ colluvié , & des hydropisies. Quelquefois ils sont attaqués de maladies aiguës ; mais ils arrivent trop tard à l'hôpital pour que les secours qu'on leur donne puissent être efficaces.

Les femmes que l'on voit dans l'hôpital de Dax sont des blanchisseuses, des femmes de campagne, des servantes, des femmes d'artisans tombées dans la misère, & des filles enceintes. Les maux de la plupart de ces femmes ont déjà jeté de profondes racines, lorsqu'elles prennent, ou plutôt qu'on leur fait prendre la résolution de venir à l'hôpital ; & nous voyons avec regret combien leurs maladies prêtent peu à l'observation.

Les blanchisseuses, presque toutes jeunes, éprouvent des suppressions de règles, qu'elles appellent refroidissement. Des ulcères aux jambes, des furoncles, l'œdématie des jambes, sont souvent les suites de cette ménostasie. Quand elles sont plus âgées, ces femmes sont affectées, pour l'ordinaire, de rhumatismes, de catarrhes & d'autres maladies, qui naissent de la suppression de la transpiration.

Les femmes de la campagne rapportent presque toujours leurs maux & leurs infirmités, à l'époque de quelque grande maladie, quelquefois à des couches malheureuses,

heureuses, ou à des affections laiteuses. Leur épuisement est presque toujours extrême, quand on les apporte à l'hôpital.

Une observation fort générale & fort constante sur nos paysannes, c'est que leurs règles sont très-peu abondantes; aussi l'époque de leur temps critique est beaucoup moins orageuse qu'elle ne l'est communément chez les femmes de la ville.

Le changement d'air & de nourriture, la différence du travail & la nostalgie, sont la cause des maladies qu'éprouvent la plupart des jeunes filles de la campagne qui viennent se placer à la ville. Ces maladies sont des fièvres continues légères, des maux d'estomac, des icères, & d'autres maladies de cette espèce.

Les femmes d'artisans qui, par le mauvais état de leurs affaires se trouvent sans ressource, sont en proie aux maladies qui naissent de la faiblesse des solides & de l'appauvrissement des humeurs. Les obstructions du bas-ventre & la cachexie, qui en est la suite, sont les affections les plus communes.

Le nombre des malades du ressort de la chirurgie surpasse ordinairement, pendant les trois quarts de l'année, celui des

malades affectés de maladies internes. On traite dans cet hôpital de toutes les différentes espèces de maladies chirurgicales : on y voit fréquemment des plaies d'arme à feu , des hernies avec étranglement , des fractures , des luxations , des plaies considérables , parce qu'on reçoit non-seulement les blessés de la ville & des environs , mais les habitans des pays circonvoisins à qui il survient quelque accident considérable du ressort de la chirurgie.

Les maladies chirurgicales les plus ordinaires sont des ulcères aux extrémités inférieures , qui sont entretenus pour la plupart par un vice scorbutique. Les douches de notre eau thermale , des pansemens simples avec de la charpie sèche , guérissent presque toujours ces maladies , même lorsqu'elles sont anciennes , & qu'elles ont été déjà traitées par l'usage d'autres eaux thermales. Nous avons même la satisfaction de voir guérir quelquefois les malades dont les os sont cariés. Il sortit dernièrement de l'hôpital un jeune homme du pays des *Landes* parfaitement guéri , & marchant bien , auquel on avoit enlevé , pendant le cours de son traitement , une portion du tibia de la longueur de six pouces. Les plaies simples , & même compliquées , de la tête , se guérissent promptement & faci-

lement dans notre hôpital ; enfin les fausses ankyloses , & différentes autres maladies des articulations , ne résistent pas ordinairement à l'usage des douches , combiné avec l'application de nos boues.

Il résulte de nos remarques , que les maladies que nous traitons à l'hôpital de Dax sont chroniques pendant les trois quarts de l'année , particulièrement chez les femmes.

Cette observation peut s'appliquer à tout le pays , où le règne des maladies aiguës n'a lieu que dans le mois d'août , de septembre & d'octobre , où l'on voit naître & se développer , comme nous l'avons dit , des fièvres aiguës & des dysenteries. Les seules maladies que l'on observe pendant le resté de l'année dans toute cette contrée , sont des fièvres péri-pneumoniques , qui sont beaucoup moins inflammatoires que putrides , & dans lesquelles , après quelques saignées , nous recourons avec succès aux évacuans & à l'application du vésicatoire sur la partie douloureuse.

Pour rendre la topographie médicale de l'hôpital de Dax plus complète , nous joignons les Statuts qui ont été faits & arrêtés , lors de la réunion des deux hôpitaux en un seul.

STATUTS
DE L'HÔPITAL
DE
LA VILLE DE DAX.

TITRE PREMIER.

Bureau de Direction & d'Administration.

ARTICLE PREMIER.

Le bureau de direction & d'administration sera composé, conformément aux lettres-patentes du mois de décembre 1777, enregistrées en la Cour le 13 mars 1778, de six administrateurs nés, & de cinq administrateurs élus; l'élection de ces derniers se fera tous les deux ans, le vendredi avant le dimanche de la Passion.

ARTICLE II.

Le bureau ordinaire de direction s'assemblera tous les premiers vendredis du

mois, à commencer le premier vendredi après le 20 novembre, jusqu'au premier vendredi de juillet; il vaquera alors jusqu'au dimanche qui suivra le 15 du mois d'août; il s'assemblera ensuite tous les quinze jours jusqu'au premier octobre; époque à laquelle il vaquera jusqu'au vendredi qui suivra le 20 novembre. Le bureau se tiendra aux heures fixées par MM. les Administrateurs, & aux lieux accoutumés; savoir: dans le palais épiscopal, lorsque M. l'Evêque y devra présider; & dans une des salles de l'hôpital, lorsque tout autre administrateur y devra présider. Les administrateurs seront convoqués par billet pour la tenue de tous les bureaux.

A R T. I I I.

Les délibérations prises par le bureau de direction, seront écrites sur un registre paraphé par le lieutenant-général du présidial, ou l'officier qui le représente, & seront signées par tous les administrateurs qui auront assisté au bureau.

A R T. I V.

Le bureau de direction & d'administration nommera, à la pluralité des voix, deux directeurs, dont les fonctions seront

ci-après détaillées ; il nommera aussi un syndic à gages , qui pourra être révoqué ou continué suivant les circonstances.

A R T. V.

Le bureau députera tous les mois , & à tour de rôle , un administrateur qui fera l'inspection générale de l'hôpital : il ordonnera , de concert avec les directeurs , ce qui sera nécessaire pour les réparations & entretien de l'hôpital , pour l'achat & réparation des meubles & ustensiles dudit hôpital , pour le service des malades , & la police de l'intérieur. Si l'administrateur député remarque , en faisant sa visite , quelque abus à réformer , ou quelque changement à faire , & que les directeurs soient absens , il laissera une note de ses remarques à la supérieure de l'hôpital , pour être communiquée aux directeurs , afin qu'ils puissent tous agir de concert.

A R T. VI.

Il sera fait choix d'un lieu commode à l'hôpital , où l'on placera une armoire , dans laquelle seront enfermés & mis par ordre , les titres & papiers concernant les biens & droits de l'hôpital ; laquelle ar-

moire sera fermée à trois clefs, dont une sera remise à M. l'Evêque, en son absence au chanoine administrateur ; la seconde, au lieutenant-général du présidial ; & la troisième, au maire de la ville : il sera fait un inventaire des titres & papiers, sur un livre qui demeurera dans l'armoire ; il en sera tiré trois copies, dont l'une sera remise au trésorier, l'autre aux directeurs, & la troisième au syndic.

A R T. VII.

Lorsque le syndic aura besoin de quelque titre, il écrira sur le livre où sera contenu l'inventaire déposé dans les archives, le papier qu'il aura pris, & l'usage qu'il en doit faire, en énonçant la liasse d'où il l'aura tiré. En le remettant ensuite dans la liasse, il barrera la note qu'il aura mise sur le livre, moyennant quoi il en demeurera déchargé.

A R T. VIII.

Les actes nouveaux concernant les affaires de l'hôpital, ainsi que les comptes du trésorier, & les pièces justificatives d'iceux seront déposés dans les archives, & portés sur l'inventaire.

A R T. I X.

Les baux à ferme des biens & revenus de l'hôpital, ne pourront être faits que dans le bureau de direction, après des publications, affiches & enchères accoutumées.

A R T. X.

Il ne sera entrepris aucun bâtiment ; ouvrage nouveau , ni réparations considérables , intenté ni soutenu de procès , fait aucun emprunt ni acquisition , ni accepté aucun remboursement de capitaux , sans une délibération expresse , prise dans le bureau.

T I T R E S E C O N D.

Des Directeurs.

A R T I C L E P R E M I E R.

Les deux directeurs nommés par le bureau seront chargés de la police de l'hôpital ; ils veilleront au service des malades ; ils pourvoiront à tous les besoins de l'hôpital , & feront de concert avec l'administrateur de semaine , & dans les saisons les plus favorables, les pro-

DES HÔPITAUX CIVILS. 81
visions en bled, vin, bois & viandes fa-
lées.

A R T. I I.

Ils feront faire les réparations néces-
saires aux bâtimens ; & si elles sont de
quelque importance , ils les soumettront
au bureau d'administration.

A R T. I I I.

Ils examineront scrupuleusement la
dépense & la consommation ; ils se feront
représenter, une fois par semaine , le re-
gistre d'entrée & de sortie , pour con-
noître le nombre des bouches , & régler
en conséquence la consommation.

A R T. I V.

La pharmacie excitera leur zèle d'une
manière particulière ; ils la pourvoieront
de drogues & remèdes , & des ustensiles
nécessaires.

A R T. V.

Les directeurs prendront l'expédition
des actes de donation & legs faits à l'hô-
pital, qu'ils remettront dans les archives ,
après les avoir enregistrées dans l'inven-
taire qui sera dans leurs mains & dans cel-
les du trésorier : ils veilleront à ce que le

syndic fasse les diligences & les poursuites nécessaires pour faire rentrer les sommes données ou léguées à l'hôpital, & à ce que le receveur en retire le montant, & en charge son livre de raison.

A R T. V I.

Les directeurs expédieront les mandats des sommes qui devront être payées par le trésorier, auquel il n'en sera alloué aucun en dépense, qu'en rapportant lesdits mandats; ils visiteront chaque mois les livres de recette & de dépense du trésorier, pour connoître la situation & les revenus qui seront arriérés, afin qu'ils puissent agir de concert, & avertir le syndic de poursuivre les débiteurs.

A R T. V I I.

Les billets d'entrée à l'hôpital ne seront donnés que par l'administrateur député, & par les directeurs; ils n'admettront dans l'hôpital aucun incurable; & dans le cas où ils auroient été trompés, & que le médecin ordinaire décidât que le malade qui auroit été reçu par erreur, ne peut point être guéri par les moyens & secours ordinaires, les directeurs auront le soin de le faire mettre dehors.

A R T. VIII.

Les directeurs visiteront tous les ans, le lendemain du premier bureau qui se tiendra après les vacations, les tronc*s* qui sont dans les églises, en présence de l'administrateur de semaine ; l'argent qui s'y trouvera sera remis au trésorier, qui s'en chargera en recette, & en donnera quittance aux directeurs, qui la représenteront au premier bureau.

A R T. IX.

Les directeurs enverront à M. l'Intendant, des états des soldats à la charge du Roi & des régimens, qui auront été reçus à l'hôpital ; & lorsqu'ils auront reçu les ordonnances pour le paiement du montant des avances faites par ledit hôpital, ils les feront enregistrer avec le montant, sur le livre du trésorier ; ils en procureront ensuite le paiement, qu'ils remettront au trésorier qui en fera chargé sur son registre, & en donnera quittance aux directeurs, qui la représenteront au prochain bureau.

A R T. X.

Chaque directeur sera remplacé tous les trois ans, ou plus tôt, s'il le demande,

ou que le bureau le juge nécessaire ; & afin qu'un ancien directeur puisse instruire le nouveau , ils ne seront changés & remplacés qu'alternativement , & l'un après l'autre.

A R T. X I.

Les directeurs assisteront à tous les bureaux , pour y faire part de ce qu'ils auront observé pendant le mois , & que le bureau puisse se déterminer en connoissance de cause.

TITRE TROISIEME.

Du Trésorier.

A R T I C L E P R E M I E R.

Le trésorier de l'hôpital sera , conformément à l'usage , nommé par l'assemblée générale de la communauté , pour en faire les fonctions pendant trois ans ; il fera la recette de tous les revenus & de toutes les sommes quelconques appartenantes à l'hôpital , à quelque titre que ce soit ; & il ne paiera que sur les mandats des directeurs , qu'il sera tenu de représenter en rendant les comptes ; faute de quoi , aucune somme ne lui sera allouée en dépense.

ART. II.

Le trésorier présentera au bureau de direction qui sera tenu chaque mois , l'état de sa recette & de la dépense du mois précédent , qui sera arrêté & signé par ceux qui auront assisté au bureau précédent ; il présentera aussi dans les trois premiers mois de chaque année , le compte de la recette & dépense de l'année précédente : il y joindra les états arrêtés chaque mois , pour être ledit compte arrêté par le bureau.

ART. III.

Le trésorier recevra tous les dons ou legs faits à l'hôpital & acceptés par le bureau , en donnera quittance avec l'assistance du syndic , en chargera son registre , & en avertira le bureau , qui en déterminera l'emploi de la manière la plus utile.

TITRE QUATRIEME.

Du Syndic.

ARTICLE PREMIER.

Le syndic sera tenu de se trouver à tous les bureaux ordinaires & extraordi-

naires , de faire & d'envoyer les billets d'invitation pour la tenue desdits bureaux; il transcrira sur les registres toutes les délibérations qui seront prises & arrêtées.

A R T. I I.

Le syndic rendra un compte exact au bureau de tous les procès & de leurs circonstances , qu'il aura à poursuivre ou à défendre au nom du bureau , afin de mettre en état ceux des administrateurs qui sont instruits dans le droit & dans la pratique , de donner leur avis & de diriger sa conduite.

A R T. I I I.

Le syndic fera toutes les diligences nécessaires pour faire rentrer les fonds dus à l'hôpital ; il ne laissera jamais passer l'année après l'échéance des rentes ou autres paiemens, sans les exiger ; & faute par lui de faire dans le temps des diligences & des exécutions au préjudice des débiteurs, lorsqu'il en aura été averti par les directeurs ou le trésorier , il sera tenu personnellement d'en faire la remise entre les mains du trésorier.

A R T. I V.

Le syndic prendra dans les archives

les titres & papiers dont il aura besoin pour la poursuite & défense des procès, en s'adressant aux administrateurs, & se conformera à l'article VII du titre premier.

A R T. V.

Le syndic fera toutes les diligences pour le renouvellement des baux à ferme, & représentera le bureau dans tous les actes, contrats ou quittances qui requerront le ministère d'un notaire.

A R T. V I.

Le syndic sera tenu de faire tous les états qui regardent les soldats qui seront reçus à l'hôpital & le nourissage des enfans trouvés, qu'il remettra aux directeurs qui en procureront le paiement; il donnera aussi en toute occasion aux directeurs les secours pour tirer des comptes & faire des mémoires dans l'intérêt de l'hôpital.

TITRE CINQUIEME.
Des Sœurs de la Charité.

A R T I C L E P R E M I E R.

Les sœurs de la charité seront char-

gées de tout le district de l'intérieur de l'hôpital, de la pharmacie, de la sacristie, lingerie, cuisine, boulangerie, du service des malades & des enfans trouvés, suivant & conformément à leur règle. La supérieure distribuera les emplois à chaque sœur.

A R T. I I.

Les billets d'entrée à l'hôpital seront présentés à la supérieure; le pauvre malade sera enregistré. La supérieure écrira ses nom, surnom, âge, sexe, profession, le lieu de sa naissance & de son domicile; à l'une des marges du registre se trouvera le jour de l'entrée, & à l'autre marge le jour de la sortie ou de la mort; il sera fait un état des habits du malade, & autres effets, quels qu'ils soient, pour lui être rendus lorsqu'il sortira.

A R T. I I I.

La supérieure fera les achats du linge, lin, étoupes & laine; il sera tenu un compte exact du linge, & de tous les meubles, effets & ustensiles de l'hôpital, qui sera vérifié tous les mois par les directeurs, & tous les ans par le bureau qui se tiendra le premier vendredi après le 20 novembre.

A R T. IV.

La sœur qui sera chargée de la pharmacie, sera autorisée à faire & vendre des remèdes au compte de l'hôpital ; elle tiendra à cet effet un registre qui sera vérifié chaque mois par les directeurs.

T I T R E S I X I E M E.

Des Médecins & des Chirurgiens.

A R T I C L E P R E M I E R.

L'hôpital sera servi par un médecin ordinaire, & par un adjoint, qui seront nommés par le bureau ; l'un d'eux fera la visite de l'hôpital, au moins une fois chaque jour, & deux fois lorsqu'il y aura des malades en danger. Les deux médecins consulteront ensemble dans les cas extraordinaires.

A R T. II.

Le médecin sera attentif sur l'état des malades, pour faire avertir à temps l'aumônier, lorsqu'ils seront en danger de mort.

A R T. III.

Il y aura également pour le service de

l'hôpital un maître-chirurgien & un adjoint, qui seront aussi choisis par le bureau ; l'un des deux visitera tous les jours les malades qui auront des plaies ou des ulcères ; il les pansera ou les fera panser par son garçon en sa présence : ils seront également tenus d'accoucher les filles enceintes qui seront reçues à l'hôpital, & généralement faire toutes les opérations de leur état ; ils seront également tenus de faire raser par leurs garçons les malades , tous les vendredis de chaque semaine.

A R T. I V.

Il ne sera fait aucune dissection anatomique sur les cadavres de l'hôpital , sans une permission expresse de l'administrateur de semaine & des directeurs.

T I T R E S E P T I E M E.

Du Prieur, ou de l'Aumônier.

A R T I C L E P R E M I E R.

L'aumônier visitera tous les jours les salles des malades ; il les examinera autant que leur état le leur permettra : il s'attachera sur-tout à ceux qui sont en dan-

ger ; il les disposera , par ses instructions , à recevoir les sacremens de pénitence & d'eucharistie.

A R T. I I.

Il se rendra à l'hôpital toutes les fois qu'il y sera appelé pour quelque cas pressant & imprévu.

A R T. I I I.

Il fera tous les dimanches la lecture de l'évangile aux pauvres , & le leur expliquera : il fera , au moins une fois la semaine , le catéchisme aux domestiques & aux enfans de la maison , & les convalescens y assisteront : il choisira pour la messe une heure commode aux personnes employées pour le service de l'hôpital.

A R T. I V.

Il baptisera les enfans qui naîtront à l'hôpital , & tiendra un registre des naissances , conformément aux ordonnances ; il fera enterrer aussi les morts , après le temps porté par les ordonnances , & couchera sur un registre mortuaire le nom de la personne , son âge , le lieu de sa naissance & de son dernier domicile , le jour de son entrée à l'hôpital , & le

jour de sa mort, le tout conformément aux ordonnances.

A R T. V.

L'aumônier ne recevra rien des pauvres , même sous prétexte de dire ou de faire dire des messes ; les autres personnes au service de l'hôpital observeront scrupuleusement cette règle.

TITRE HUITIEME.

Des Filles enceintes reçues à l'hôpital.

A R T I C L E P R E M I E R.

Les filles enceintes ne seront reçues à l'hôpital , pour y faire leurs couches , que sur le huitième mois de leur grossesse , sauf celles qui seront séquestrées par ordonnance du juge ; & il n'y aura que les filles de la ville de Dax, banlieue, celles de la prévôté & des paroisses d'Arancou , de Pey , de Taler , de Gourberar , de Narrosse & de Candresse , Saint-Pandelon & Bénéfle , qui pourront être reçues , en rapportant toutefois un certificat de M. le procureur du Roi , qui certifie que la déclaration de grossesse a été faite , & qu'il a été décerné , ou non , provision au profit de l'hôpital.

A R T. I I.

Il sera fait choix d'une personne d'un âge mûr & de bonnes mœurs, pour gouverner & soigner les filles enceintes, laquelle sera sous la dépendance de la supérieure de l'hôpital.

A R T. I I I.

Les filles enceintes entreront & sortiront par la porte de la basse-cour; elles ne seront reçues que par la femme chargée d'en avoir soin, & elles ne seront admises qu'en produisant le billet de l'un des directeurs, ou de l'administrateur de semaine, & elles n'en sortiront que sur une attestation du chirurgien.

A R T. I V.

La personne chargée du soin des filles aura l'attention de les tenir occupées à travailler, autant que leur état le leur permettra, au profit de l'hôpital; elle sera toujours présente aux opérations que les garçons chirurgiens iront y faire, & ne permettra point que des chirurgiens inconnus, ni autres personnes quelconques, sous quelque prétexte que ce soit, s'introduisent dans la chambre des filles, ni que celles-ci en sortent non plus, sous quelque prétexte que ce soit.

TITRE NEUVIÈME.

Des Enfants trouvés.

ARTICLE PREMIER.

Les enfans qui naîtront à l'hôpital , ou qui y auront été portés , exciteront d'une manière particulière le zèle & l'attention de la supérieure ; elle préférera les nourrices de la campagne à celles de la ville ; & on aura le plus grand soin de faire visiter ces enfans , pour savoir s'ils n'ont point de maladie contagieuse.

ART. II.

Il sera tenu un registre séparé , sur lequel on enregistrera les enfans trouvés , en marquant le jour de la réception , toutes les circonstances relatives audit enfant ; & s'il y a quelques marques écrites ou signaux , il en sera également fait note sur le registre.

ART. III.

Les personnes qui voudront des enfans de l'hôpital , qui commenceront d'être en état de prendre quelque métier , seront obligées de passer un contrat avec

les directeurs de l'hôpital, par lequel elles s'engageront d'élever, nourrir & entretenir l'enfant qui leur sera donné jusqu'à l'âge de seize ans, & l'enfant tenu de rester avec elles jusqu'à cette époque, & de travailler à leur profit.

TITRE DERNIER.

Des Malades.

On ne recevra point à l'hôpital d'autres malades que ceux qui pourront être guéris par les moyens & les soins ordinaires, & qui seront habitans de la ville de Dax, faubourgs & banlieue; ceux des paroisses de Narrosse, Candresse, Saint-Pandelon, Bénése, Arancou, Pey, Taler & Gourberar.

OBSERVATIONS générales & particulières sur les maladies qui règnent dans l'hôpital de Dax, extraites de la correspondance de M. DUFAU, premier médecin de cet hôpital.

Les maladies aiguës les plus communes à l'hôpital de Dax sont les fièvres

tierces & double-tierces, les fièvres rémittentes-putrides & malignes, les catarrhes & péripneumonies humorales, les dysenteries & les rhumatismes aigus.

Les fièvres intermittentes sont souvent bénignes, & sont alors facilement guéries par les remèdes propres à évacuer par haut & par bas, & par l'usage des amers, tels que les chicoracées, & la racine de patience sauvage.

En général, on peut dire qu'il est fort important à Dax de traiter ces maladies par des moyens doux & sagement gradués; car les malades, pour la plupart, secs & bilieux, ont la plus grande disposition à l'érétisme & à l'inflammation. On envoie des exemples malheureusement trop fréquens dans les malades qui négligent de demander du secours dans le commencement de leur maladie, & dans ceux qui, auparavant d'être transportés à l'hôpital, se sont fait traiter chez eux par des ignorans sans titre, ou par des charlatans. Les premiers, à raison du régime incendiaire par lequel ils ont voulu chasser les principes du mal; les seconds, par l'usage téméraire des substances âcres, telles que les drastiques violens, sont en proie à des inflammations intérieures très-dangereuses. Dans l'année 1783,
un

un homme tomba dans cet état après avoir pris un demi-gros de jalap dans les premiers jours d'une fièvre double-tierce. Il éprouvoit des douleurs atroces, lorsqu'on l'apporta à l'hôpital, & déjà il avoit un hoquet très-violent & les mains froides. Rien ne put diminuer ses accidens, & il mourut au bout de quelques jours.

Dans l'automne de 1784, les malades affectés de fièvre intermittente, étoient si disposés à l'éréthisme & à la tension inflammatoire, qu'il fallut administrer les évacuans, qui étoient indiqués d'ailleurs, avec la plus grande circonspection. On fit usage de pulpe de casse dissoute dans quelques verres d'infusion de fleurs de pêcher. On donnoit ensuite un peu de manne dans une légère infusion de séné, & on modéroit l'effet de ces boissons laxatives, par le moyen des boissons les plus tempérantes, telles que l'eau de poulet, l'eau de lin avec la crème de tartre, &c.

Quelquefois les fièvres tierces & double-tierces dégénèrent en fièvres comateuses. Cette dégénérescence est annoncée par des redoublemens plus forts & plus longs. On la reconnoît à un sentiment de froid intérieur, & à une chaleur extérieure très-remarquable, à une douleur de tête gravative, à un assoupis-

sement plus ou moins profond, à un délire sourd, & à une prostration de forces extraordinaire. Dans les premiers jours, les intervalles des accès sont très-marqués, & les malades se trouvent très-bien dans ce temps de repos. Sur la fin de la maladie, tous les jours sont égaux en accidens & en danger pour ceux qui doivent y succomber : ordinairement, cette complication n'est funeste que pour les valétudinaires ou les vieillards usés ; mais quelquefois elle s'étend à tous les âges. En décembre 1786, nous avons perdu plusieurs enfans atteints de ces fièvres pernicieuses.

En général, les moyens qui m'ont le mieux réussi dans le traitement de ces fièvres dangereuses, sont ceux-ci. Je fais saigner les malades lorsque leur âge & leurs forces le permettent ; je fais prendre ensuite l'émétique en lavage : quand le délire, l'affoupissement ou la douleur de tête sont considérables, je fais réitérer la saignée, & je fais donner, de deux jours l'un aux malades, une décoction de casse, avec un peu de manne & avec un grain d'émétique.

Quand la chaleur extérieure est très-forte, & que les malades se plaignent d'un froid intérieur, ce qui caractérise

la fièvre lipyrique ; j'emploie avec succès l'eau de pòuler émulsionnée avec les graines de pavot & les gouttes anodynes de Sydenham.

Enfin, si l'assoupissement persévère, je fais appliquer des vésicatoires aux jambes, dont j'ai presque toujours observé de bons effets en pareille circonstance.

Le quinquina en décoction ou en substance est non-seulement utile dans cette première période ; mais il est souvent très nécessaire de s'en servir dans les autres, soit en l'unissant aux purgatifs, soit en le donnant seul : telle étoit la marche curative qui étoit employée dans notre hôpital pendant l'automne de 1781, où ces maladies étoient assez communes.

Les fièvres que nous observons à Dax sont de différente nature, suivant la différence des saisons & de la constitution dominante dans chacune d'elles.

Les fièvres catarrhales règnent dans l'automne & dans l'hiver ; elles se déclarent par des frissons & un sentiment de froid sur les reins, par des douleurs vagues qui s'étendent alternativement sur toutes les parties du corps, & qui se fixent à la gorge ou à la poitrine. Nous sommes presque toujours obligés de pratiquer une ou deux saignées, qui

suffisent ordinairement avec des boissons délayantes pour opérer la détente. A peine ce relâchement a-t-il lieu, que nous faisons prendre par cuillerée une potion composée avec quatre onces d'infusion de guimauve, une once de sirop de capillaire, & un grain d'émétique. Cette potion dégage les poumons, & tient le ventre libre. Quand la toux est sèche & fatigante, sans que la fièvre réponde à cette irritation, on donne le soir aux malades le sirop de pavot blanc, avec quelques gouttes de laudanum liquide.

En général, ce traitement est à-peu-près celui qui réussit dans presque toutes les péripneumonies, qui doivent être regardées, pour la plupart, comme des fièvres péripneumoniques, plutôt que comme de véritables inflammations.

On voit quelquefois à Dax des fièvres phlegmoneuses ou érysipélateuses, pour lesquelles on se trouve fort bien de la marche curative que nous venons d'indiquer plus haut pour les affections catarrhales aiguës.

Les fièvres putrides & malignes sont souvent la suite des fièvres intermittentes, ou des fièvres stercorales qui sont mal traitées; quelquefois ces maladies

sont marquées par des accidens de spasme & d'irritation, tels que des nausées, des douleurs dans les hypochondres, ou dans quelque partie de la région abdominale. Dans ces cas, le traitement antiphlogistique doit précéder l'usage des évacuans. En 1783, on a vu plusieurs malades de cette espèce périr par des inflammations du foie.

Le plus souvent, ces fièvres sont accompagnées de tous les symptômes qui annoncent la foiblesse & l'engorgement des viscères les plus essentiels à la vie, soit à cause de la mauvaise constitution des malades & de la dissolution de leurs humeurs, soit par rapport à la négligence & à l'abandon dans lequel ils ont languì. Pour avoir une idée de l'état dans lequel sont la plupart de ces malades quand on les apporte dans les hôpitaux, je rapporterai l'observation suivante, prise parmi une infinité d'autres qui lui sont analogues.

Le 15 octobre 1780, des marchands de bestiaux conduisirent à l'hôpital un enfant de douze à treize ans, sans connoissance, sans parole & sans pouls; il avoit les yeux fermés & la face cadavéreuse. On lui donna d'abord une demi-cuillerée de vin avec une cuillerée de

bouillon, qu'il put à peine avaler. On réitéra plusieurs fois la même potion, mais toujours avec la même difficulté. Le lendemain 16, je lui fis appliquer deux vésicatoires aux jambes, & le soir, je lui fis donner un lavement avec une décoction de séné & deux cuillerées de miel, ce qui l'évacua copieusement, sans qu'il s'en apperçût. Le 17, on leva les vésicatoires, & pour la première fois, le petit malade fit entendre sa voix en poussant des cris aigus; à compter de ce moment, il ouvrit un peu les yeux. Le 18, je lui prescrivis deux grains d'émétique dans quatre cuillerées d'eau qu'on lui fit prendre par cuillerée à café, en lui donnant de l'eau chaude dans l'intervalle. Ce remède le secoua; il vomit, il évacua par en bas, & parut moins mal après, qu'auparavant cette opération. Du 19 au 24, il fut à l'usage d'une eau légèrement émérifée, & il prenoit toujours du bouillon & du vin mêlés ensemble. La tête paroissoit meilleure de jour en jour; il suivoit bien des yeux les personnes qui lui parloient, mais il ne pouvoit pas répondre. Du 25 au 30, je ne lui fis prendre autre chose que des alimens. Le 30, le malade étoit beaucoup mieux; il répondoit juste, & se

plaignoit d'éprouver de la douleur à la tête, au ventre & aux jambes. Il reprit l'eau émétisée jusqu'au 5 novembre. Le 10, il fut purgé avec un minoratif. Le 11, il commença à manger. Le 16, il fut purgé de nouveau; & le 28, il fut en état de sortir.

Vers la fin de l'été, les fièvres sont souvent accompagnées de diarrhée; il n'est pas rare que ces diarrhées dégénèrent en dysenteries, qui quelquefois deviennent épidémiques, & sur-tout dans les campagnes. Les payfans, fatigués par la chaleur, & couverts de sueur, sont surpris par le froid du vent du nord, qui souffle souvent le soir dans cette saison, & qu'ils aiment à respirer. En ajoutant à cette cause première de la transpiration supprimée, le mauvais régime & les remèdes astringens ou incendiaires qui sont en vogue chez les gens de la campagne en pareille circonstance, on voit comment ces maladies peuvent être très-pernicieuses. Ainsi, si dans un grand nombre de circonstances, nous employons dans le traitement de cette maladie l'ipécacuanha, les boissons émollientes, les lavemens de même nature, les purgatifs doux, & ensuite les toniques discutifs, tels que l'ipécacuanha, la rhubarbe, &c.

il en est d'autres dans lesquels nous sommes obligés d'avoir recours aux antiphlogistiques & aux calmans.

Dans le mois d'août 1782, un artisan attaqué d'une forte diarrhée ayant été purgé avec des substances drastiques & résineuses, fut apporté à l'hôpital. A l'extérieur il étoit froid, mais il se plaignoit de ressentir intérieurement vers la région épigastrique un feu qui le brûloit. Ce sentiment d'ardeur interne lui ôtoit, disoit-il, la faculté de respirer. Il avoit le pouls très-petit & très-fréquent; il ressentait un mal-aise extrême, & éprouvoit des anxiétés continuelles. Je lui fis faire sur le champ une première saignée, qui le soulagea; mais ce calme ne fut pas de longue durée, ce qui m'engagea à la redoubler. Ayant fait prendre ensuite au malade douze gouttes anodynes dans deux cuillerées de tisane, il éprouva un peu de repos. Enhardi par cette épreuve, je fis préparer la potion suivante.

℞. D'eau de Suréau, six onces.

De Sirop capillaire, une once.

De Camphre, dix grains.

De Laudanum liquide, 30 gouttes.

J'ordonnai qu'on en donnât une cuillerée

toutes les heures. Ce remède produit un effet si salutaire, que le lendemain à quatre heures après midi, le malade étoit parfaitement guéri.

Les affections rhumatismales sont très-communes à Dax : quelquefois ce sont des douleurs générales vagues, mais vives, qui se portent à la poitrine, aux épaules, aux bras, à la tête, aux oreilles, aux yeux ; plus souvent ces douleurs se fixent sur les extrémités. La saignée est un des moyens les plus efficaces & les plus sûrs pour combattre cette maladie, & il faut souvent la réitérer plusieurs fois. Les boissons tempérantes, les bains à une chaleur modérée, les laxatifs, sont des moyens auxiliaires qu'il ne faut pas négliger : quelquefois cependant les purgatifs sont le remède essentiel ; l'expérience apprend à régler leur usage ; mais nous préférons toujours ceux qui portent le moins d'irritation, comme la pulpe de casse & de tamarins, la crème de tartre & la manne. Les rhumatismes les plus difficiles à guérir sont ceux qui ont leur siège dans les lombes, ou dans les os des iles.

Il m'est arrivé quelquefois d'employer avec succès dans ces rhumatismes rebelles un moyen assez hardi, dont le peu

de courage des malades ne permet pas qu'on use assez fréquemment. Ce moyen consiste à tirer une beaucoup plus grande quantité de sang qu'on ne fait ordinairement.

Une fille âgée de quarante-cinq ans , d'un tempérament sanguin & fort irritable , souffroit très-vivement d'une douleur rhumatismale qui s'étendoit depuis les reins jusqu'à la plante des pieds ; les saignées , les purgatifs minoratifs , les bains , les linimens avoient été employés sans succès. Excité par les plaintes , & encouragé par la résolution qu'elle avoit prise de se soumettre à tout pour essayer de sortir d'un état aussi fâcheux que le sien , je lui proposai de se laisser saigner jusqu'à la défaillance , en lui assurant que ce moyen m'avoit déjà réussi en pareille circonstance , & que j'en concevois la plus grande espérance. Elle se soumit aussitôt à mon conseil. Le chirurgien , muni d'un grand vase , avoit déjà tiré plus de deux livres de sang , sans que j'ordonnasse d'arrêter. Quelques instans après , voyant dans les yeux de la malade que la syncope étoit prochaine , je fis signe au chirurgien de faire la ligature. A peine étoit-elle faite que la malade eut des convulsions effrayantes , qui

durèrent cinq à six minutes : au bout de ce temps , la malade parut tranquille , & bientôt elle s'endormit. A ma visite du soir , j'appris qu'elle avoit dormi d'un bon sommeil pendant deux ou trois heures. Les douleurs, qui depuis long-temps n'avoient cessé de tourmenter la malade, étoient absolument disparues, & elle n'en éprouva plus que quelques légers ressentimens , qui survinrent deux ou trois jours après, mais qui se dissipèrent promptement.

Les maladies chroniques les plus communes à Dax , & dans les environs, sont les hydropisies , les affections dartreuses & les paralysies.

Nous recevons à l'hôpital un grand nombre d'hydropiques. Les malades qui sont affectés de l'hydropisie ascite , sont presque tous des malheureux qui sont tombés dans cet état après avoir ruiné leur santé par la débauche , & sur-tout par la boisson immodérée du vin & de l'eau-de-vie. La situation de ces malades est d'autant plus fâcheuse, qu'ils ne viennent à l'hôpital qu'à la dernière extrémité. Les viscères du bas-ventre & de la poitrine sont farcis d'obstructions, & souvent squirrheux.

Les hydragogues sont nuisibles à ces

malades. Nous nous trouvons fort bien de leur donner pour boisson une légère décoction de racine d'oseille, dans laquelle nous ajoutons quelques tranches d'orange ou de citron. La crème de tartre, à la dose de deux gros tous les matins, est un remède doux dont nous usons souvent, soit pour favoriser les urines, soit pour tenir le ventre libre, & nous en augmentons progressivement la dose jusqu'à quatre ou six gros. Lorsque par ces moyens on est parvenu à diminuer la tension & l'érétisme des viscères abdominaux, on emploie l'écorce moyenne de sureau, on fait usage des bols de savon & des pilules toniques, &c. Quelquefois ces remèdes guérissent nos malades; mais le plus souvent ils ne font que les soulager. La paracentèse nous sert alors à prolonger leurs jours; quelquefois cette opération a paru guérir complètement; mais au bout de quelque temps, les malades ont éprouvé des rechûtes qui sont devenues mortelles.

Dans la leucophlegmatie, les purgatifs sont plus indiqués, & ont plus de succès. La diète des malades est ordinairement moins humectante. On leur fait boire une tisane apéritive, à laquelle on joint l'infusion des cendres de sarment.

On purge plus volontiers que dans l'ascite, mais on évite les purgatifs drastiques, & on y substitue les sels cathartiques, & quelques purgatifs fort adoucis.

Les affections dartreuses, auxquelles le mauvais régime, la mal-propreté & la débauche, donnent le plus souvent naissance, sont quelquefois fort rebelles & très-difficiles à guérir. Après les remèdes généraux, tels que les évacuans & les apozèmes amers, nous nous sommes très-bien trouvés des pilules de Belloste, des sucres d'herbe & des frictions avec l'onguent citrin : quelquefois les affections dartreuses succèdent aux fièvres quartes. Dans ce cas, il faut insister davantage sur les remèdes internes.

Les paralytiques ont plus d'avantage dans l'hôpital de Dax, que dans d'autres pays, parce qu'après avoir été soumis aux remèdes généraux, ils trouvent, dans nos bains d'eaux thermales, & dans nos boues, des secours beaucoup plus efficaces que ceux qu'ils peuvent attendre dans les hôpitaux qui sont dépourvus de ce moyen de guérison.

Il est une maladie chronique qui est le fléau de la médecine & des médecins, que nous voyons dans notre hôpital comme on le voit dans les autres, c'est

l'épilepsie. Après avoir employé comme tout le monde, sans aucun succès, les spécifiques les plus vantés, j'ai tenté les fleurs de zinc, qui dans une occasion remarquable m'ont parfaitement réussi.

*MALADIES qui ont régné à Paris
pendant le mois de mai 1787.*

La colonne de mercure s'est soutenue du premier au huit, de 28 pouces à 28 pouces 3 lignes; du neuf au treize, elle s'est abaissée de 27 pouces 10 lignes à 27 pouces 7 lignes; du quatorze au vingt-trois, elle s'est soutenue de vingt-huit pouces, à 28 pouces 4 lignes; du vingt-quatre au vingt-huit, elle s'est abaissée de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 8 lignes; du vingt-neuf au trente-un, elle s'est soutenue de 28 pouces à 28 pouces 5 lignes; de sa plus grande élévation 28 pouces 5 lignes, elle s'est abaissée à 27 pouces 7 lignes; ce qui a donné pendant ce mois une différence de 10 lignes.

Le thermomètre, du premier au douze, n'a marqué au matin que de 5, 6 à 9, à midi de 7 à 12, au soir de 5 à 10; du treize au vingt-cinq, au matin de 11 à 14, à midi de 14 à 16 (une fois 19 le vingt-deux, & 17 le vingt-trois), au soir de 10 à 14; du vingt-six au trente-un, au matin de 8 à 10, à midi de 11 à 13, au soir de 8 à 10. Le plus grand degré de chaleur a été 19, le moindre 5 au-dessus de 0. La différence a été de 14 degrés.

Les vents ont soufflé du premier au quinze,

MALADIES RÉGN. A PARIS. 111

trois jours N.; un jour N.-O.; un jour N.-O. matin, N. soir; un jour N. matin, O. soir; un jour O. matin, N. soir, trois jours S; un jour S.-O.; deux jours O.; un jour S. matin, O. soir; un jour S.-O. matin, S. soir; du seize au trente-un, trois jours E., trois jours N.-E., deux jours N.; deux jours N.-O., deux jours O.; deux jours S.-O.; un jour S.; un jour S.-E. matin, S. soir.

Le ciel a été clair deux jours, couvert neuf, & variable vingt jours; il y a eu 27 fois de la pluie, dont continue les 4 & 10, orage & tonnerre; le 17 les vents de N. ont été vifs & piquans, le S. & l'O. impétueux.

Du premier au quinze, l'hygromètre a marqué au matin, de 0 à 4 au-dessus de 0; au soir, d' $\frac{1}{2}$ à 6. Du seize au trente-un, il a marqué au matin, de 1 à 9; au soir, de 2 à 13. Les jours les plus humides ont été les 4 & 10, pendant lesquels la pluie a été continue par O. & S.-O.

La température a été semblable à celle du mois d'avril, soit par l'inconstance des vents; soit par l'état du ciel, presque toujours chargé de gros nuages qui faisoient ressentir à leur passage un froid humide & piquant, soit par les pluies abondantes continues ou par averse, qui ont eu lieu, soit par le peu de ressort de l'atmosphère, ce qui a donné lieu à des coups de vents très-fréquens pour ce mois. Cette température a été constamment froide & humide, de manière que du premier au quinze la végétation a été presque stationnaire, & quoique du quinze au trente-un, la température ait été un peu moins froide & humide, & qu'il y ait eu quelques instans de chaleur à midi, la végétation cependant n'a fait que très-peu de progrès.

112 MALADIES RÉGN. A PARIS.

La constitution de ce mois , à-peu-près la même que celle d'avril, a entretenu à-peu-près les mêmes maladies, occasionnées, pour la plupart, par le dérangement de la transpiration, les affections catarrhales, les rhumatismales & les fièvres intermittentes ont continué de régner. On a vu beaucoup de diarrhées, de rhumes, de courbatures, &c. En généra les affections catarrhales ont cédé facilement à l'usage des légers diaphorétiques ; les moiteurs soutenues qu'ils ont procurées ont amené le calme, & les purgatifs ont achevé leur guérison ; il a été nécessaire, à plusieurs de faire précéder les purgatifs par un émétique. Les affections rhumatismales ont été moins nombreuses, moins inflammatoires & plus régulières que le mois précédent. Les maladies aiguës de la poitrine, dépendantes de cette affection réunie à la catarrhale, ont été nombreuses dans la classe du peuple ; elles étoient, à leur invasion, accompagnées de symptômes graves & alarmans : point de côté aigu, crachement de sang, langue ou saburree ou sèche & aride, oppression, pouls vif & irrégulier ; les malades qui ont succombé ont péri dans les premiers jours ; les points douloureux dans la poitrine ont persisté long-temps chez ceux qui en ont réchappé.

Les fièvres intermittentes ont été très-nombreuses ; les unes ont cédé promptement au traitement de ces fièvres printannières ; les autres, en nombre à-peu-près égal aux premières, ont été rebelles & fréquemment irrégulières, prenant tantôt le type de quotidiennes, tantôt de tierces, de double-tierces, tantôt de quarte ; revenant ensuite à leur caractère primitif. On a été forcé d'abandonner à la nature

plusieurs de ces fièvres, après avoir résisté au traitement des fièvres intermittentes automnales, & de s'en tenir à des sucs de plantes, &c.

Les synoques ont été fréquentes : partie ont été bénignes, & se sont jugées du sept-au-onze de la maladie ; à celles-ci, les émétiques ont dissipé les symptômes graves qui les accompagnent dans leur début ; partie ont tourné à la malignité dans leurs cours ; alors se manifestoit une douleur de tête ou aiguë, ou sourde & profonde, du délire, suivis bientôt de mouvemens convulsifs ; ces symptômes prenoient successivement de l'intensité à mesure que la maladie avançoit ; ce n'étoit guère que vers le neuf ou dix que les convulsions se manifestoient. Plusieurs ont succombé ; ceux qui en sont échappés ont eu une convalescence longue & laborieuse.

On a vu quelques petites véroles : en général elles ont été rarés & bénignes. Les affections dartreuses ont été communes & rebelles. On a continué d'observer des maladies éruptives.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

M A I 1787.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	<i>Au lever du Soleil.</i>	<i>A deux heures du soir.</i>	<i>A neuf heures du soir.</i>	<i>Au matin.</i>	<i>A midi.</i>	<i>Au soir.</i>
	<i>Degr.</i>	<i>Degr.</i>	<i>Degr.</i>	<i>Pouc. Lig.</i>	<i>Pouc. Lig.</i>	<i>Pouc. Lig.</i>
1	1, 2	5, 12	4, 3	27 7, 4	27 8, 9	27 9, 9
2	1, 11	8, 1	7, 11	27 10, 9	27 11, 0	27 11, 0
3	7, 11	11, 11	9, 0	27 10, 10	27 10, 11	27 10, 7
4	6, 0	11, 9	9, 0	27 9, 6	27 9, 5	27 10, 0
5	6, 0	10, 11	5, 17	27 10, 6	27 11, 3	28 0, 6
6	3, 10	10, 15	5, 6	28 0, 7	28 0, 3	28 0, 7
7	3, 0	10, 17	8, 18	27 11, 11	27 11, 9	27 11, 5
8	6, 4	14, 10	9, 15	27 10, 3	27 9, 0	27 8, 5
9	8, 10	14, 0	9, 7	27 7, 4	27 7, 0	27 6, 7
10	7, 5	7, 10	6, 8	27 5, 6	27 5, 0	27 5, 6
11	7, 4	12, 5	8, 5	27 5, 10	27 6, 5	27 7, 4
12	6, 17	13, 17	9, 5	27 7, 10	27 9, 5	27 9, 5
13	7, 0	14, 3	10, 0	27 7, 6	27 7, 6	27 7, 10
14	8, 3	14, 13	10, 7	27 8, 4	27 9, 5	27 10, 1
15	7, 0	11, 18	11, 5	27 10, 6	27 11, 0	27 11, 0
16	8, 0	17, 14	11, 10	27 10, 11	27 10, 9	27 10, 7
17	8, 0	17, 7	9, 12	27 10, 1	27 10, 3	27 10, 10
18	8, 12	18, 0	10, 8	27 11, 3	27 11, 11	28 0, 4
19	8, 2	16, 0	11, 5	28 0, 9	28 1, 1	28 1, 3
20	8, 0	16, 4	11, 14	28 1, 4	28 1, 6	28 0, 9
21	8, 12	17, 3	13, 8	28 0, 8	28 0, 8	28 0, 6
22	11, 3	18, 15	11, 7	28 0, 2	27 11, 9	28 0, 2
23	11, 7	17, 12	12, 8	28 0, 9	27 10, 6	27 9, 5
24	9, 0	12, 7	7, 9	27 8, 9	27 7, 0	27 6, 8
25	8, 0	12, 0	7, 12	27 6, 4	27 7, 5	27 9, 4
26	8, 0	12, 0	9, 15	27 9, 6	27 8, 1	27 8, 1
27	7, 4	11, 16	8, 0	27 8, 6	27 9, 0	27 10, 6
28	6, 17	10, 5	7, 10	27 9, 3	27 7, 5	27 7, 11
29	5, 0	10, 14	7, 4	27 8, 7	27 10, 0	27 10, 4
30	6, 0	12, 4	9, 7	27 9, 3	27 10, 11	28 0, 7
31	5, 2	13, 0	10, 5	28 1, 9	28 2, 3	28 2, 5

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après-midi.</i>	<i>Le soir à 9 heures.</i>
1	N-O. nu froi v.	N-O. n. fr. v. g. pl.	S-O. co. fra. ve.
2	N. ser. fro. gel. bl.	N-O. cou. cha v.	S-O. <i>idem.</i> ch. pl.
3	N-O. co. frai. v.	S. <i>idem.</i> tem.	O. <i>idem.</i> doux, gra de pluie.
4	S-O. <i>idem.</i> dou.	S-O. <i>idem.</i> tem.	S-O. <i>id.</i> do. pl.
5	N-E. <i>idem.</i> frai.	N. <i>idem.</i> doux.	N-E. <i>id.</i> fra. ve.
6	N-E. do. froi. v.	N-E. <i>id.</i> temp. v.	N. nua. froi. ve.
7	N-E. <i>idem.</i> froi.	N-E. <i>id.</i> temp. v.	N-E. cou. dou. v.
8	E. nuage. froi. v.	E. couv. chau. v.	O. <i>idem.</i> do. v. pl.
9	N-E. cou. do. v. brouil.	N-E. couv. cha.	N-E. <i>idem.</i> dou.
10	N. <i>idem.</i> doux.	N-E. <i>id.</i> tem. pl.	O. <i>idem.</i> dou. pl.
11	S-O. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i> temp.	E. <i>idem.</i> doux.
12	N. nuage. frais.	E. co ch. gr. d. pl.	E. nua. tempéré.
13	E. couv. frais.	E. nuag. chaud.	E. <i>idem.</i> tempéré.
14	E. <i>idem.</i> doux.	S-O. couv. chau.	S-O. nua. tem.
15	E. nuag. doux.	S-O. co. tem. pl.	E. couv. tempé.
16	E. couv. doux.	E. <i>idem.</i> chaud.	E. <i>idem.</i> tem. é.
17	E. ferein, doux, vent.	S-E. couv. cha.	S-O. cou. temp. ton. v. pl.
18	S-O. cou. dou.	S-O. <i>idem.</i> cha.	S-O. <i>idem.</i> temp.
19	E. ferein, doux.	E. ferein, chau.	E. ferei. tempér.
20	E. <i>idem.</i> vent.	E. <i>idem.</i> vent.	E. <i>idem.</i>
21	S. nua. dou. ve.	S. ferein, chaud.	E. <i>idem.</i> chaud.
22	S-E. dou. tem.	S-O. cou. ch. pl.	N. fere. chaud.
23	E. couv. chaud.	S-E. nu. chaud.	S-E. nua. chau.
24	S. <i>idem.</i> doux.	S-O. cou. tem. pl.	S-O. co. do. pl. v.
25	S-O. <i>idem.</i> pl. v.	S-O. <i>id.</i> dou. ve.	N-E. nua. fr. v.
26	S. <i>idem.</i> frai. ve.	S-O. <i>id.</i> te. pl. v.	S-O. co. fra. v.
27	S-O. <i>idem.</i> plu.	S-O. <i>idem.</i>	O. nuag. frais.
28	S-O. <i>idem.</i> frais.	S-O. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i>
29	O. ferein, froid.	O. couv. temp.	O. couv. frais.
30	S-O. cou. fra. pl.	N-O. <i>id.</i> fra. pl.	N-O. <i>idem.</i> do. pl.
31	S-O. fere. frais.	N-O. couv. cha.	N. <i>idem.</i> chaud.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur... 18, 15 deg. le 22

Moindre degré de chaleur... 1, 11 le 2

Chaleur moyenne..... 10, 14 deg.

Plus grande élévation du *pouc. lig.*

Mercure... 28 2, 5, le 31

Moindre élév. du Mercure... 27 5, le 10

Elévation moyenne.. 27 10, 0

Nombre de jours de Beau..... 5

de Couvert.. 21

de Nuages.. 5

de Vent.... 9

de Tonnerre. 1

de Brouillard. 1

de Pluie.... 7

de Neige... 6

Quantité de Pluie..... 73, 9 lign.

Evaporation..... 52, 3

Différence..... 21, 6

Le vent a soufflé du N..... 6 fois.

N-E..... 13

N-O..... 9

S..... 3

S-E..... 4

S-O..... 28

E..... 24

O..... 6

TEMPÉRATURE : humide, fraîche d'abord ;
& sur la fin, assez chaude.MALADIES : fièvres intermittentes assez com-
munes, mais sans suite.

OBS. MÉTÉOROLOGIQUES. 117

Plus grande sécheresse...	28, 4	degr. le 23
Moindre	7, 1	le 9
Moyenne	14, 1	

A Montmorency ce premier juin 1787.

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de mai 1787; par
M. BOUCHER, médecin.*

Ce mois n'a été rien moins que chaud, la liqueur du thermomètre ne s'étant guère élevée, durant tout son cours, au-dessus du terme de 12 degrés, si l'on excepte trois jours, savoir, le 20, le 21 & le 22, où elle s'est élevée à environ quinze degrés. Il a même gelé dans les deux premières nuits du mois.

Il y a eu peu de pluie du 2 au 24; mais il en est tombé copieusement dans les jours qui ont suivi le 24. Le vent, qui avoit presque toujours été nord-ouest du 1^{er}. au 24, a été, après ce dernier jour, presque toujours observé sud.

Il y a eu des variations dans le baromètre: le mercure, dans les huit premiers jours du mois, s'est maintenu à la hauteur de 28 pouces; ou très-près de ce terme; mais dans les jours suivans, il est descendu de six à sept lignes au-dessous de ce terme; ensuite il a remonté de nouveau jusqu'au dessus du terme de 28 pouces, & il est redescendu encore au dessous de ce terme jusqu'au 30 du mois.

118 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de $15 \frac{1}{2}$ degrés au-dessus du terme de la congélation, & son plus grand abaissement a été de 3 degrés au-dessus de ce terme. La différence est de $12 \frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 2 lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 5 lignes $\frac{1}{2}$. La différence entre ces deux termes, est de 8 lignes $\frac{1}{2}$.

Le vent a soufflé 10 fois du Nord.

2 fois du Nord vers l'Est.

3 fois de l'Est.

3 fois du Sud vers l'Est.

7 fois du Sud.

6 fois du Sud vers l'Ouest.

8 fois de l'Ouest.

4 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 20 jours de temps couvert ou nuageux.

13 jours de pluie.

1 jour de grêle.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille dans le mois de mai 1787.

La maladie dominante de ce mois a encore été la pleuro-péritonéumonie, qui dans les uns étoit purement inflammatoire, & dans les autres inflammatoire bilieuse. Cette dernière espèce a exigé beaucoup de circonspection dans le traitement. Des saignées ménagées ont dû être suivies de laxatifs antiphlogistiques, placés

à propos : il falloit même quelquefois recourir à l'émétique. Un certain nombre de malades auxquels les secours de l'art n'avoient pas été administrés à temps ou d'une manière convenable, sont tombés dans la phthisie.

Quelques personnes ont été attaquées de rhumatisme inflammatoire, qui étoit rebelle aux remèdes.

Nous avons vu dans nos hôpitaux de charité un certain nombre de personnes attaquées de la fièvre continue putride, portant à la tête, dont presque tous ont échappé par un traitement méthodique, quoique affectés de symptômes graves, le délire, &c.

Cette maladie continuoît à régner épidémiquement dans un canton de la campagne assez voisin de notre ville, mais sans s'étendre au-delà. Néanmoins, presque tous les sujets guérissent, moyennant l'administration convenable des remèdes & autres secours indiqués.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

A C A D É M I E.

Historia & commentationes Academiæ Theodoro-Palatinae, *Volume V*, physicum; in-4°. *A Mannheim, chez Schwan.*

1. Ce volume contient deux articles qui ont rapport à la médecine.

Le premier, qui est de M. *Hemmer*, roule sur les effets de l'électricité, pour la guérison des maladies. L'auteur, en employant cet agent, se con-

tente de tirer des étincelles des malades ; il donne très-rarement des commotions , & ne fait presque jamais durer ses expériences au-delà d'un quart-d'heure. Il croit par-là tenir le juste milieu entre les électriseurs qui prétendent , avec *Cavallo* , que l'électricité la plus douce est la plus efficace , & ceux qui ne craignent pas de donner aux malades des commotions même assez fortes.

Il n'est pas encore prouvé que l'électricité négative produise sur le corps animal les effets que sa dénomination indique , c'est-à-dire que dans le cas de surcharge , elle en soutire le fluide électrique surabondant , & lui communique la faculté de prévenir de nouvelles accumulations vicieuses. *M. Hemmer* , sans refuser à l'électricité négative des avantages dans certains cas , n'a fait néanmoins usage que de l'électricité positive.

Après avoir décrit son appareil ; qui n'a rien de particulier , il donne l'énumération des maladies qu'il a tenté de guérir avec l'électricité. Il l'a vu réussir deux fois contre la fièvre intermittente ; une fois dans l'esquinancie œdémateuse ; une fois sur un malade attaqué d'arthritisme , & dont les doigts inflexibles ont repris leur mobilité dès la première séance ; une fois contre le mal de tête ; une fois dans le rhume ; trois fois contre le mal de dents ; deux fois contre les douleurs ostéocopes ; une fois contre des inquiétudes insupportables dans les jambes & dans les pieds ; seize fois dans les rhumatismes ; une fois contre un affoiblissement de la vue ; trois fois contre la surdité (dans un de ces cas , le malade n'a recouvré l'ouïe qu'après avoir rendu par l'oreille une matière jaune ; & dans un autre , la guérison n'a eu lieu qu'après que l'oreille , extrêmement aride , est devenue humide) ; trois fois contre la paralysie ;

lysie ; une fois contre la démence (bien que dans ce cas la guérison n'ait pas été parfaite , on n'a pas moins trouvé que la malade , après l'électrification , conservoit souvent , pendant plusieurs mois consécutifs , la justesse de son jugement) ; une fois contre l'épilepsie ; une fois contre les spasmes ; trois fois dans la suppression des règles ; une fois contre l'atrophie d'un bras ; quatre fois contre la bouffissure du bas-ventre , à la suite de la fièvre ; une fois dans la noueure.

Parmi les observations peu communes qu'a produites M. *Hemmer* , deux sont singulières ; la première regarde une femme très-sensible , chez laquelle l'écoulement périodique s'arrêtoit aussitôt qu'on l'électrifoit ; l'autre , un homme vaporeux , que l'électricité constipoit.

Ce mémoire est terminé par l'exposé de quatre observations sur des paralysies , tintemens d'oreille & rhumatismes , contre lesquels ce moyen curatif a échoué.

La seconde dissertation a pour auteur M. *Colmi* , & pour sujet le tarentisme. On y trouve rassemblées les instructions verbales du P. *Minofi* , & les recherches les plus importantes , exposées dans un ouvrage que M. *Scrao* , docteur en médecine , a publiées sous le titre de *Lexioni academiche della tarantola*.

Les symptômes du tarantisme sont généralement les mêmes que ceux qui affectent les personnes hystériques & hypochondriaques. Leur nombre est immense , & trop considérable pour les indiquer ici. D'ailleurs tous les malades ne sont pas indistinctement sujets aux mêmes accidens : les uns rient , les autres pleurent ; ceux-ci se plaignent d'avoir froid , ceux-là étouffent de chaleur ; il y en a qui chantent , s'égosillent à

force de crier, sautent, dansent & font mille contorsions ridicules; d'autres ne disent mot, se tiennent immobiles, ont l'humeur morne. Tel malade joue tour à tour ces différens rôles, passe de l'excès de la joie à la plus noire mélancolie, & *vice versa*; tel autre conserve constamment le même ton de folie. On en voit que le son des cloches incommode singulièrement, qui prêchent, prophétisent, révèlent des choses cachées, portent sur eux-mêmes une main homicide. Les femmes sont tourmentées par des appétits dépravés; quelques-unes avalent à pleines mains de la chaux, des poils, des charbons, &c. Cette maladie semble observer des retours périodiques: elle reparoit en été à une époque fixe, quelquefois le même jour, à l'occasion de cette fête.

Des expériences réitérées, & faites dans la Calabre, lors des chaleurs les plus ardentes, prouvent que la morsure de la tarentule, même vivement irritée, n'est point venimeuse, & incapable de produire les accidens qu'on lui attribue. Plusieurs médecins italiens ont prétendu en conséquence que la maladie elle-même n'étoit qu'une momerie; mais notre auteur assure que ce soupçon n'est pas toujours fondé, & qu'il y a des observations directes qui prouvent la réalité de la maladie. D'ailleurs rien n'est plus facile que de rendre compte de la singularité de la nature. On sait que de tous les temps les Calabrois ont été passionnément attachés à la musique & à la danse, comme d'un autre côté les maladies hypochondriques & hystériques sont très-communes parmi eux. Le délire mélancolique paroît endémique dans leur patrie, & long-temps avant la fable du tarantisme, on a regardé la musique comme le remède spécifique & adapté au caractère des na-

turels contre ces affections. La danse est souvent un mouvement mécanique déterminé par la musique : il n'est donc pas étonnant que par cette seule raison on les ait réunies ensemble pour le traitement des malades. Ajoutez à cela l'instinct imitateur & la force du préjugé ; qui s'emparent de tous ceux dont la maladie est regardée comme une suite de la piqure de la tarentule , & l'on concevra sans peine pourquoi on a recours à ces moyens , & pourquoi ils sont si efficaces dans le prétendu tarentisme ; pourquoi ils arrêtent pour un temps les accidens qui l'accompagnent , & pourquoi ceux-ci reparoissent lors des grandes chaleurs , si propres à faire naître & à rappeler les affections nerveuses. D'ailleurs ce n'est pas dans la Calabre seule qu'on emploie la musique dans les maladies des nerfs. Nombre d'exemples déposent dans tous les pays en faveur de son efficacité dans ces affections , & particulièrement dans la maladie connue sous le nom de *danse de Saint-Guy*.

Abrégé des transactions philosophiques de la Société royale de Londres, ouvrage traduit de l'anglois, & rédigé par M. GIBELIN, docteur en médecine, membre de la Société médicale de Londres, &c. &c. avec des planches en taille-douce. Première partie, histoire naturelle ; tome premier & second. A Paris, chez Buiffon, libraire, hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins, n° 13, 1787 ;

*in-8°. Prix 5 liv. chaque vol. broché ;
6 liv. relié , & 5 liv. 10 s. broché , franc
de port par la poste.*

2. Un abrégé peu coûteux , selon M. *Gibelin* , peut suppléer à un certain point , à l'immense recueil des transaktions philosophiques. Un tel ouvrage lui a paru devoir être bien reçu des savans & des personnes qui , sans faire des sciences leur occupation ordinaire , les aiment & les cultivent. Cette vaste collection contient des mémoires & des observations sur presque tous les objets dont l'esprit humain peut s'occuper. Des savans & des observateurs de tous les pays ont contribué , depuis le milieu du siècle dernier , à la former & à l'enrichir. Cette riche collection est plus célèbre que connue en France ; son étendue & sa cherté font qu'elle y est très-rare ; elle ne se trouve guère complète que dans la bibliothèque du Roi. D'ailleurs la langue étrangère dans laquelle elle est écrite , & qui est trop peu familière à la plupart des amateurs des sciences , en interdit la lecture à un grand nombre de personnes. Ainsi le public doit la plus grande obligation à M. *Gibelin* , pour avoir levé de si difficiles obstacles.

Il s'est imposé la tâche longue & pénible de donner en françois ce que le recueil des transaktions philosophiques contient de plus intéressant sur chacune des sciences naturelles. Son discernement déjà connu doit inspirer la confiance , & décider le public à s'en rapporter à cet estimable auteur pour le choix des matières. Cependant , pour lui faire perdre le moins qu'il est possible , M. *Gibelin* a tâché de suppléer aux omissions

forcées qu'il a faites , en plaçant à la fin de chaque division des différentes parties de cet ouvrage , un catalogue des articles qu'il n'a pas cru pouvoir y faire entrer. Il a donné le nom de *notice* à ce catalogue , parce qu'indépendamment des articles dont il s'est contenté de donner le titre , il indique le tome & le numéro où ils se trouvent. Il en contient plusieurs , sur lesquels il est entré dans des détails plus ou moins étendus , selon qu'il les a cru plus ou moins importants ; de sorte que ce catalogue & ces notices rendront cet ouvrage aussi complet qu'il puisse être.

On doit savoir gré à M. *Gibelin* de s'être fixé à ce plan , qui réunit tous les avantages , & fait disparaître les inconvéniens attachés aux plus précieuses collections , qui renferment toujours des articles qui méritent à peine d'être lus. Il a tâché d'abrégé , sans les dénaturer , les mémoires & les articles dont il a fait usage , en élaguant tout ce qui n'est que de pur remplissage , en évitant les répétitions inutiles , & en ne donnant que les faits , qui sont la partie essentielle qu'on doit rechercher. Car on convient généralement aujourd'hui que ce n'est que par la connoissance des faits qu'on peut se flatter d'arriver un jour à la connoissance des causes. « Moins on est avancé , dit M. *Gibelin* , dans une science , plus on est enclin à généraliser ses idées , & à former un système du peu qu'on sait. A mesure que les sciences naturelles ont fait des progrès dans la connoissance des faits , les anciennes hypothèses se sont évanouies , parce qu'elles ne portoient que sur l'erreur & l'illusion. On n'ose presque plus maintenant proposer des explications , qu'un nouveau fait peut rendre vaines ; & tous les sa-

vans se livrent uniquement à la recherche des phénomènes de la nature, laissant à un petit nombre d'esprits orgueilleux, qui dédaignent l'observation lente & pénible, le plaisir de forger dans leur cabinet des systèmes aussi faux que plausibles, & de renfermer l'immense nature dans les bornes étroites de leur génie ».

La commodité des lecteurs a déterminé M. *Gibelin* à disposer son travail par ordre des matières, au lieu de l'ordre chronologique qui se trouve dans les transactions philosophiques. Chacun sent l'avantage d'un plan qui met tout à la fois sous les yeux les objets qui ont beaucoup de rapport entr'eux. L'histoire naturelle lui a paru devoir précéder les autres sciences, parce qu'elle est la plus intéressante pour le plus grand nombre des lecteurs. Elle est contenue dans les deux volumes que nous annonçons. M. *Gibelin* l'a divisée en quatre parties, dont la première contient les grands phénomènes de la nature, les *tremblemens de terre* & les *volcans*; la seconde, les *curiosités naturelles* & les événemens *extraordinaires*; la troisième, les *fossiles* & *pétrifications*; & la quatrième, la *zoologie*: celle-ci est divisée en cinq sections, dont la première contient les *quadrupèdes*; la seconde, les *oiseaux*; la troisième, les *amphibies*; la quatrième, les *poissons*; & la cinquième, les *insectes* & les *vers*. Lorsque les différens volumes de cette importante collection renfermeront des articles relatifs à la médecine, nous nous ferons un devoir de les faire connoître plus particulièrement.



D. GUALTH. VAN-DOEVEREN, medicinæ in Academia Batava, quæ Leidæ est, professoris, primæ Linææ de cognoscendis mulierum morbis, in usus academicos recudi curavit, D. JOAN. CHRIST. TRAUGOTT SCHLEGEL, medicus apud Longosalfenses. *A Leipfick, chez Schneider ; & se trouve à Strasbourg, chez Amand Kœnig, libraire très-assorti, 1786 ; in-8^o de trois feuilles & demie. Prix 20 sous.*

3. M. Van-Doeveren, professeur de médecine en l'université de Leyde, mort il y a environ deux ans, a laissé un livre élémentaire sur les maladies des femmes, lequel parut pour la première fois en 1755. Vingt ans après on le réimprima ; & l'année dernière M. Schlegel, médecin de Langensalza en Thuringe, fit paroître la troisième édition que nous annonçons. Ce manuel a d'ailleurs été traduit en allemand en 1776, par *Wichard*. Ces élémens, que l'auteur expliquoit dans ses leçons publiques, sont présentés avec méthode & clarté.

The domestic physician, &c. C'est-à-dire,
*Le Médecin domestique, ou le Gardien
de la santé ; exposant de la manière la*
F i y.

plus familière les symptômes de toutes les maladies auxquelles les hommes sont sujets, ainsi que leurs progrès successifs, & la méthode curative qui leur convient; principalement adapté à l'usage des familles particulières, bien qu'également essentiel aux membres de la Faculté; par M. B. CORNWELL; in-8°. A Londres, chez Murray, 1786.

4. Ces sortes de livres, aujourd'hui très-multipliés, ont fait & font encore plus de mal au genre humain que la famine, la guerre & la peste; ils favorisent le charlatanisme, autre fléau destructeur; ils communiquent à des personnes, même charitables & zélées, des connoissances insuffisantes, ou, pour micux dire, un faux savoir sur lequel elles se reposent, & la confiance qu'elles ne réussissent que trop à inspirer, devient funeste à la plupart de ceux qui s'y abandonnent témérairement.

Le *Médecin domestique* que publie M. Cornwell, fera sans doute moins dangereux que les autres ouvrages de ce genre; c'est une compilation si mal rédigée, si décousue, si triviale, qu'elle ne fera point fortune.

Dissertatio medica de morbis epidemiciis: Dissertation de médecine sur les maladies épidémiques; par M. JEAN-BENOIT ZANDYCK, de Bergue-

Saint-Vinox, docteur en médecine. A Douay, chez Desbaix, 1786. In-4^o de 26 pag.

5. L'auteur parle dans cette dissertation, des épidémies en général; il en décrit les causes, les symptômes, les caractères, les signes favorables, dangereux & mortels; & indique les moyens de curation les plus convenables.

Istoria delle febbri epidemiche che corsero nella città di Novi l'anno 1783, &c. C'est-à-dire, Histoire des fièvres épidémiques qui ont régné à Novi en 1783; par le docteur PAGANINO CAPURRI, premier médecin de la ville; avec cette épigraphe:

Sin quod vero propius est: vix ulla præcepta medicinalis ars recipit. CELSUS, in præfat.

A Milan, chez Galeazzi, 1786.

6. Novi est située au pied d'une colline qui la garantit en grande partie des vents du midi. Au nord, elle a devant elle une grande plaine: à un mille de là, coule la rivière de Scrivia, dont les rives opposées s'élèvent en collines détachées, qui se réunissent à l'Apennin, & forment un rideau coupé, lequel s'étend jusqu'au couchant. L'air qu'on respire à Novi seroit des plus salubres s'il n'étoit pas en partie méphitisé par la corruption des restes de cocons du ver à soie,

& par l'évaporation des tas de fumier que les particuliers amoncelent dans leurs cours. Les habitations des pauvres sont extrêmement basses & resserrées. L'extrême sécheresse de l'été de 1782, avoit causé une grande disette de légumes, de blé & autres grains. L'hiver avoit été, au moins en apparence, des plus salutaires ; mais dès le commencement du printemps, les vents du midi avoient commencé à régner. L'épidémie s'étoit manifestée, même avant l'équinoxe du printemps, dans quelques endroits de la Lombardie ; mais elle n'a exercé ses premiers ravages à Novi qu'au mois de mai ; les pluies, qui sont tombées au mois de juillet, en ont abattu la violence ; en sorte qu'au mois d'août on n'a presque plus rencontré d'autres malades que ceux qui avoient gagné la contagion par contact. Les temps orageux l'ont ensuite fait renaître de temps à autre ; & bien qu'au mois de novembre elle eût paru entièrement éteinte, on n'en a pas moins rencontré quelques traces près d'une année après.

Cette fièvre s'est présentée sous trois aspects différens dans son invasion. Un mal être général, l'abattement, la perte d'appétit, des douleurs vagues par tout le corps, & la pesanteur de tête en ont été généralement les avant-coureurs. Outre le frisson & le mal de tête, qui ont été communs à tous les malades, le grand nombre d'entre eux s'est plaint de tension, accompagnée d'un sentiment pénible à l'épigastre quelquefois de nausées ; la respiration a été entrecoupée, sanglottante ; il y a eu prostration des forces, découragement, &c. Un très-grand nombre a eu la peau moite ; les pétéchiës, qui accompagnent presque toujours cette moiteur,

ont souvent paru même avant le troisième jour, & ont été fréquemment réunies au millet, qui n'a jamais paru sans elles. Le pouls a été inégal, le plus souvent fréquent & dur; les malades ont rendu des urines, tantôt épaisses rougeâtres, tantôt crues, rarement troubles. Durant les trois ou quatre premiers jours, à la fin des rémittences & mêmes des intermittences, un frisson très-sensible a marqué le commencement des redoublemens.

D'autres fois cette maladie s'est déclarée d'abord avec violence; les malades se sont plaints d'une douleur de tête insupportable, en apparence rhumatismale. Ils ont eu une très-grande chaleur, délire, un pouls dur, fort, fréquent; & la maladie n'a pas eu de rémittences.

Enfin chez quelques-uns, qui étoient le plus violemment attaqués, on ne remarquoit point de fièvre; mais la langue étoit sèche, bien que les malades ne se plaignissent pas d'altération, ni d'aucun autre sentiment pénible: ils étoient comme stupides, découragés; on observoit chez eux des soubresauts dans les tendons, une très-grande prostration des forces, un pouls inégal. Le petit nombre de ceux qui ont été attaqués de cette manière, y a succombé.

Après le quatrième jour de l'invasion, les symptômes propres à l'épidémie ont commencé à se développer; la fièvre a fait des progrès; une chaleur âcre, mordante, a été bientôt suivie d'un pouls fréquent, serré, vibratil; la respiration est devenue difficile, les yeux rouges & ternes, le saignement du nez considérable; les soubresauts des tendons, & quelquefois des mouvemens convulsifs, s'y sont joints assez fréquemment, & les malades ont passé de mau-

vaîses nuits. Vers le huitième jour, presque tous disoient sentir comme une *vapeur*, qui leur montoit du bas-ventre vers la tête, laquelle portant l'irritation dans l'estomac & dans l'œsophage, a causé des envies de vomir, le hoquet, & assez constamment une difficulté d'avaler (*dysphagie*), qu'il ne falloit pas confondre avec la douleur & la chaleur à la gorge, lesquelles gênoient également la déglutition. Alors il y avoit roideur dans les muscles du cou & de la tête, comme dans le tétanos. Ceux du visage devenu livide, étoient dans le même état. Les malades tomboient dans l'assoupissement, avoient l'ouïe dure, ils étoient stupides ou ils déliroient; leurs membres trembloient ou étoient dans un état de roideur; le tremblement de la langue, chargée, aride & gonflée, gênoit la parole; le ventre étoit rarement tendu ou tuméfié.

Les selles, même fréquentes, survenues vers l'état de la maladie, ont été avantageuses, & il a été dangereux de les arrêter; les déjections ont été tantôt vertes, tantôt jaunes bilieuses, souvent comme le crottin de brebis: elles se sont soutenues abondantes pendant le déclin de la maladie.

Du neuvième au onzième jour, la fièvre étant à son plus haut point, il n'y a plus eu de remittences sensibles; l'insomnie & les inquiétudes ont été des plus fâcheuses; les sueurs n'ont point amené de soulagement, & les pétéchies, qui avoient disparu, sont revenues, tandis que celles qui avoient persisté sont devenues livides. Vers ce temps plusieurs malades ont eu des taches gangréneuses plus ou moins grandes en différens endroits du corps.

Cet état critique a duré jusqu'au quatorze, que le sort du malade a été décidé. Toutefois la fièvre n'a quitté que du dix-septième au vingt-unième jour. Lorsque les vers ont compliqué cette maladie, elle a été plus grave & de plus longue durée.

Le danger de cette fièvre a été moins grand pour les femmes grosses, que pour les autres malades; mais elles ont fait des fausses-couches. La toux survenue le quatorzième, a généralement annoncé un changement favorable. Bien que la moiteur de la peau se soit assez constamment soutenue, elle n'a pas eu des effets décidés. La surdité & un léger assoupissement, lorsqu'ils n'ont pas été accompagnés de symptômes graves, se sont dissipés d'eux-mêmes, & à l'avantage des malades. Les parotides, survenues au délire, ont mis fin aux convulsions: plusieurs de ces engorgemens ont passé en suppuration, & ont été critiques. Les dépôts à l'os sacrum, au coccyx & aux parties voisines, ont été assez fréquens. Dans ces seuls cas la gangrène n'a pas été mortelle. Il faut lire dans l'ouvrage même les observations sur les différences qui font exception à la règle générale. Nous rapporterons seulement la suivante.

« Au mois de septembre, dit M. *Capurri*, le teraps orageux & les transitions subites du chaud au froid, sans changer l'espèce de fièvre, en ont, en quelque façon, varié les périodes: quelques malades ont été enlevés subitement par de violentes convulsions; d'autres, étant au premier période, ont essuyé des maux de tête atroces, & une très-grande difficulté de respirer. On a vu des malades qui, vers le cinq, ont eu

une intermission totale, après laquelle la fièvre a repris sa marche ordinaire. Le temps s'étant remis ensuite, ces variations n'ont plus eu lieu.»

La saignée, répétée quatre à cinq fois, a été nécessaire à tous les malades : les pét-chiez n'ont pas empêché de la faire lorsque le pouls l'a indiquée : il a fallu même y avoir recours le cinquième, le septième, le neuvième ou le onzième jour, toutes les fois que la fièvre & l'oppression étoient considérables, & qu'il y avoit délire. Dans les circonstances où cette évacuation ne pouvoit pas avoir lieu, les ventouses scarifiées à la nuque, au dos, &c. ont été utiles en tout temps. Les cathartiques ou les émético-cathartiques, les vomitifs seuls, selon les indications, ont été placés ensuite, & l'observation ayant appris que les évacuations fréquentes par bas étoient salutaires, les malades ont été mis à l'usage du petit-lait, rendu laxatif avec la casse, les tamarins ou le sel végétal. La constitution a été constamment plus ou moins préjudiciable. Malgré toutes ces évacuations soutenues, ce n'a été que vers le onze que la nature a opéré l'expulsion de matières dures, noires, en forme de crottins, qui n'ont pas laissé douter du long séjour qu'elles avoient fait dans le canal intestinal.

Les boissons acidules, la panade, la semoule, les fruits, ont été les alimens qu'on a accordés aux malades. Les ventouses appliquées à la nuque, ou les sangsues aux tempes, ont soulagé dans les grands maux de tête ; le camphre a calmé le délire. Les vésicatoires n'ont réussi que dans les cas où le pouls étoit foible, les forces épuisées, la respiration difficile, & les

malades couverts de sueurs froides. On a eu recours au quinquina comme anti-gangréneux, comme fortifiant & restaurant. Le vin a été insupportable aux malades, à cause des impressions trop vives qu'il caufoit sur l'estomac & à la gorge. Le point essentiel dans le traitement a été de faire respirer aux malades un air sain & frais.

MM. *Capurri* & *Verri* ont essayé sur quelques malades, dans lesquels ils ont remarqué des symptômes de malignité, l'efficacité du quinquina, donné à fortes doses; mais le succès ne les a pas invités à réitérer ces tentatives. Trois malades chez lesquels il y avoit des preuves évidentes de putridité, ont été traités avec les frictions glaciales : leur effet a été marqué chez tous; mais ils ne sont pas soutenus, de manière qu'il a fallu y revenir après les avoir interrompues au moment que les apparences favorables sembloient indiquer cette suspension; & malgré leur reprise, deux de ces malades ont succombé à la violence de la maladie.

Cet opuscule doit intéresser par l'exactitude & les détails de la description, comme aussi par un très-grand nombre de faits, & de remarques pratiques, dont il est enrichi, & qui présentent des sujets de réflexion très-propres à éclairer le médecin clinique.

Storia della peste che regnò in Dalmazia, anni 1783, 1784, C'est-à-dire, *Histoire de la peste qui a régné en Dalmatie pendant les années 1783 & 1784; par le docteur JULES BAJA-*

MONTI, membre de plusieurs Académies. In-8° de 207 pages, avec deux cartes, dont l'une représente le district de Sign, & l'autre la Dalmatie, l'Albanie, & la presqu'île de Morée. A Venise, de l'imprimerie de Vincent Formaleoni, 1786.

7. Cette brochure contient, en quatorze chapitres, des notices historiques exactes sur l'apparition & les progrès de la peste apportée de la Turquie, en Dalmatie. Il paroît que le principal objet de l'auteur a été de rectifier les faux bruits qui ont couru sur les prétendus ravages excessifs qu'elle avoit, a-t-on dit, exercés dans cette dernière contrée ; de fixer les époques auxquelles elle a commencé & fini ; enfin de mieux déterminer sa nature. Le voisinage de la Bosnie, & les liaisons de commerce entre ces deux provinces, sont la principale cause des dangers que la Dalmatie court si souvent d'être dévastée par ce fléau. Pour obvier à ce désastre, le gouvernement entretient constamment un cordon dans les parties limitrophes, savoir dans les districts de Kain, Sign, Imoski, Vergoray & Narenta. Ces précautions ont été insuffisantes en 1783, parce que l'hiver rigoureux a empêché les troupes (composées de Morlaques & de Pandoures) de faire exactement leur devoir. La contagion s'est donc introduite. La variole, la dysenterie & les fièvres aiguës s'étoient déclarées dès l'année 1782 dans la Bosnie, & avoient enlevé beaucoup de monde. On avoit

déjà soupçonné alors que ces maladies étoient les avant-coureurs de la peste, & cachoit le virus pestilentiel. Effectivement cette maladie contagieuse s'est manifestée au mois de mai dans le village de Seeirizze, & s'est répandue en peu de temps dans toute la province. Ces faits sont constatés par les extraits des rapports envoyés des frontières. Vers le milieu de juin 1783, la peste s'est déclarée en Dalmatie, dans les environs de Pogliza : lors des premiers jours du mois d'août, on l'a observée à Bilibrigh dans le canton de Sign; vers la mi-août elle avoit gagné Posufice dans le district d'Imoski : vers le milieu de septembre, on l'a observée à Clissa. Dès les premiers jours d'octobre, elle s'est introduite dans le canton de Kain, & au mois de novembre elle a porté ses ravages à Spalatro. Une fausse sécurité & le défaut des précautions nécessaires qui s'en est suivi, a été cause qu'elle s'est répandue au mois d'avril suivant à San-Martino.

On devoit s'attendre à quelque chose de plus instructif de la main d'un médecin qui paroît très-éclairé, qui a été sur les lieux dans le temps que la peste y a régné ; qui par conséquent a été à portée de bien observer & de décrire la nature & la marche d'un fléau qu'il importeroit tant de bien connoître.

JOSEPHI EMMANUEL DE DAVALOS,
 Limani apud Peruvianos, in pontificiâ
 divi Ildephonsi universitate philoso-
 phi, artium magistri, doctoris medici,
 & regiæ limanæ divi Marci universi-

tatis membri, &c. specimen Academicum de morbis Limæ grassantibus, ipsorumque therapetiâ; quod auctor in Ludovico Monspeliensi publicis subjiebat disputationibus, die 5 mensis martii, anni 1787, pro primâ apollinari laureâ consequendâ. *A Montpellier, chez J. F. Picot, imprimeur du Roi & de l'université. In-8° de 136 p.*

8. M. de *Davalos*, dans la dédicace de son livre à la ville de Lima, rappelle les noms des personnes qui ont le plus illustré cette ville par leur savoir & leurs grandes qualités, & s'en sert pour réfuter les assertions de M. *Paw*, qui, dans ses *Recherches sur les Américains*, a ravalé autant qu'il a pu les habitans de cette partie du monde, parce qu'il avoit un systême à soutenir, & qu'en pareil cas la vérité est la dernière chose à laquelle on pense. M. de *Davalos* est lui-même un des hommes qu'on peut opposer aux détracteurs de sa patrie. Il y a déjà un grand mérite à venir au travers des mers immenses qui séparent l'Europe de l'Amérique, & sur-tout du Pérou, pour augmenter ses connoissances; mais il s'acquitte envers nous d'une manière bien honorable par les lumières qu'il nous apporte à son tour. C'est dans son propre pays, où il avoit exercé la médecine avec distinction avant de le quitter, qu'il a puisé les principes & les observations qui servent de base à son ouvrage.

La peinture qu'il fait du Pérou plaît à l'ima-

gination, & prouve que cette partie du globe n'a pas été aussi maltraitée par la nature que le prétend M. *Paw*. Elle n'est pas cependant exempte de maladies. Il est vrai que celles qu'on y voit dépendent plus de la conduite & du régime des habitans, que de l'influence du climat, qui est un des plus sains qui existent. Elles sont le résultat des alimens visqueux & difficiles à digérer, dont on y fait usage. Une autre cause de maladies à Lima, est le peu de précaution avec laquelle on s'expose, après la chaleur du jour, à la fraîcheur de la nuit.

Aucune espèce de fièvre n'est plus fréquente à Lima, que la fièvre tierce intermittente. La méthode de la traiter qui y est en usage, consiste à évacuer les premières voies avec les émétiques ou les cathartiques; & s'il n'y a pas lieu à la saignée, à donner la teinture de quinquina combinée avec le sel cathartique. M. *de Davalos* pense que la fièvre tierce n'est si souvent suivie, au Pérou, de la jaunisse, de l'hydropisie & d'obstruction, que parce qu'on y donne trop tard le quinquina. Elle dégénère quelquefois en continue rémittente mésentérique, ou en fièvre tierce maligne. La première est tantôt bilieuse, tantôt lymphatique. Celle-ci paroît moins dangereuse, mais elle est plus difficile à guérir; elle est sans délire, mais accompagnée d'une grande prostration des forces. L'obstruction des viscères & l'engorgement des premières voies donnent lieu à la fièvre lymphatique. La surabondance d'une bile dégénérée produit la fièvre bilieuse. Le traitement que M. *de Davalos* indique pour l'une & l'autre, est fondé sur les principes les plus avoués, ainsi que celui de

la fièvre tierce maligne , soit soporeuse , soit cardialgique.

La cardialgie est une affection très-commune à Lima , plus fréquente en été que dans toute autre saison. Elle est le produit de l'acrimonie des humeurs & de la bile , altérées par le mauvais régime , par l'abus de la chair de cochon , de l'ail , de l'oignon , des fruits qui n'ont point atteint leur maturité , que le peuple préfère à des mets plus sains dont il pourroit faire usage. Cette affection cependant peut aussi tirer son origine des qualités de l'air , des vents , des vers , des spasmes , des passions , &c. Le plus souvent elle est à Lima l'effet de la saburree , & alors l'émétique est le plus sûr remède qu'on emploie. Après les évacuans , les remèdes qui calment , & ceux qui fortifient l'estomac , sont très-convenables , & sont mis en usage.

Le cholera est , selon *M. de Davalos* , produit , à Lima , par les mêmes causes qu'*Hippocrate* assigne à cette maladie , c'est - à - dire , par le mauvais régime. Cependant elle s'y termine rarement par la mort. Rien n'est plus sage que ce que ce médecin dit de l'emploi des purgatifs & de l'opium dans ce cas.

Il parle avec le même discernement de la dysenterie. Celle qui règne à Lima en automne , est d'une nature catarrhale , ou tient à la saburree des premières voies. Elle est ordinairement bénigne , & se guérit aisément. Ce n'est pas qu'elle n'y soit quelquefois maligne. La dysenterie symptomatique y est ordinairement mortelle. Les huileux , dans aucun cas , ne nous paroissent guère convenables , quoiqu'ils aient été recommandés par plusieurs auteurs ; parce que c'est

surcharger les organes digestifs d'une matière indigeste. Les autres moyens indiqués par M. de *Davalos* sont très-adaptés aux différentes circonstances de cette maladie.

Le climat, souvent nébuleux & humide de Lima, y rend l'hydropisie, & sur-tout la cachexie qui se rapproche de l'anasarque, très-communes. M. de *Davalos* dit avec raison qu'on doit peu compter sur les émétiques & les purgatifs pour évacuer les eaux amassées dans les cavités du corps. Nous sommes portés à croire cependant que l'émétique donné au commencement de la maladie pourroit être efficace. Il pense que les sudorifiques sont aussi rarement utiles aux hydropiques, & que les diurétiques sont les remèdes qui leur conviennent le plus. Il avoue qu'il est des cas où la saignée a réussi, ce qui est très-vrai. Il est de l'opinion de M. *Bacher* à l'égard du régime humectant; il pense que la méthode qui condamne les hydropiques au supplice de Tantale, est doublement vicieuse; en ce qu'elle tourmente les malades, & en ce qu'elle aggrave la maladie.

M. de *Davalos* a consacré aussi un chapitre au cancer. Il regarde, ainsi que la plupart des médecins, cette cruelle maladie comme au dessus des efforts de l'art, & le plus grand nombre des remèdes, ou comme suspects, ou comme inutiles. Cet auteur dit s'être servi avec avantage d'un liniment fait avec le vert-de-gris, le suc de limon, la cire & l'huile commune. Ce liniment a beaucoup de rapport avec l'onguent *nutritum*, que plusieurs médecins ont recommandé contre le cancer.

On peut bien se douter que la maladie vénérienne est une de celles qui règnent le plus

communément au Pérou. M. de *Davalos* est cependant un de ceux qui pensent qu'elle n'a pas pris son origine en Amérique. Tous les peuples se sont défendus de l'imputation d'avoir donné naissance à cette maladie. Ici M. de *Davalos* écoute peut-être un sentiment louable plutôt que la raison. Une maladie est un malheur aux yeux du philosophe, & non point une tache qui intéresse l'honneur. Ceux qui pensent que le mal vénérien a régné de tout temps dans l'ancien monde, abusent de quelques passages d'auteurs anciens qui prouvent seulement que l'excès de la débauche a été quelquefois expié par des maux qui naissent du fond même du délit. La maladie vénérienne connue aujourd'hui n'est pas toujours le fruit de la débauche; l'homme le plus sage y est aussi exposé que le seroient *Tibère* & *Héliogabale*. Il seroit d'ailleurs bien singulier qu'*Hippocrate*, *Arétée*, *Galien*, &c. eussent gardé un profond silence sur une maladie aussi commune, aussi tranchante & aussi grave, & eussent laissé aux poètes satiriques le soin d'en parler en se jouant dans un vers malin. M. de *Davalos* est très-éloigné de confirmer la vertu antivénérienne que M. *Kalm* attribue à la *lobelia syphilitica* & à l'*alurbus inermis*. Le mercure, selon cet auteur, tient le premier rang parmi les remèdes antivénériens.

On trouvera encore dans son ouvrage un chapitre sur la gale, & un autre sur la *maladie des sept jours* des nouveau-nés. Cette dernière est plus commune dans les climats chauds de l'Amérique, que par-tout ailleurs. On a proposé différens remèdes plus ou moins efficaces. M. de *Davalos* dit avoir réussi trois fois, en plongeant l'enfant-nouvellement né dans un bain

fait avec la décoction de l'herbe du Paraguay, & en frottant son corps avec un liniment fait avec l'onguent d'althéa, l'onguent martial & les huiles de succin & de castoreum. Dans tous les objets que M. de *Davalos* a traités, il montre les connoissances les plus étendues & un très-grand discernement.

A Dissertation on the lues venerea, gonorrhæa and tabes dorsalis, &c. C'est-à-dire, *Dissertation sur la maladie vénérienne, la gonorrhée & la consommation dorsale*; par S. PERRY, chirurgien; in-8°. A Londres, chez Murray, 1786.

9. Les agrémens du style & beaucoup de plaisanteries font le principal mérite de cette brochure. Quant à la partie dogmatique, elle est très-défectueuse. L'auteur prétend que la source de la gonorrhée est un ulcère qu'il faut consolider par des remèdes mercuriels & des injections. Pour cet effet, il prescrit de prendre soir & matin des pilules qui contiennent un grain de calomélas par prise. Cette dose est évidemment trop petite pour opérer les effets qu'il croit nécessaires. Nous ferons encore une remarque sur la composition de ces pilules. M. *Perry*, qui fait entrer, en raison assez forte, proportionnellement au tout, le sel de tartre & le nitre, se plaint de ce que les pilules ne conservent pas leur consistance. Il en auroit aisément reconnu la cause, s'il eût fait attention à la propriété qu'a le sel de tartre d'attirer l'humidité de l'air.

Thesaurus medicus, sive disputationum in Academia Edinensi ad rem medicam pertinentium delectus. Tomus III. Grand in-8° de 558 pag. Tome IV de 572 pag. A Edimbourg, Londres & Dublin, chez Elliot Robinson & Gilbert, 1785; avec quatre planches en taille-douce.

10. Ce recueil, commencé en 1778, par *I. D. Smellie*, vient d'être continué sous la direction de la Société royale de Médecine d'Edimbourg, sous le titre de *THESAURUS MEDICUS Edimburgensis novus, &c.*

Le premier des deux volumes que nous annonçons, renferme les dissertations suivantes:

1°. *RICARDUS PULTENEY, de Chinchona officinali L.* soutenue en 1764. *M. Jacquin* a le premier découvert dans les îles Caraïbes l'espèce de quinquina dont il s'agit ici, & en a donné la description.

2°. *JOAN. TYPHE PALMER, de vermibus intestinorum*, de 1766.

3°. *JOAN. MERVIN, de rachitide*, de 1766. *Hippocrate* connoissoit déjà la noueure, & *Suétone* en parle. Elle n'est point endémique en Angleterre, & le quinquina administré tant intérieurement qu'à l'extérieur, occupe un des premiers rangs parmi les remèdes qui lui sont appropriés.

4°. THOM. SMITH, de *affione musculari*, 1767.

5°. JAC. LIND, de *febre remittente putrida paludum quæ grassabatur in Bengalâ A. D. 1762*, de 1768.

Cet écrit académique contient quelques observations que l'auteur a faites pendant son séjour au Bengale, une description physique & topographique des différens lieux qu'il a visités, enfin l'assertion qu'à Calcutta on remarque très-évidemment l'influence de la lune sur la marche des affections fébriles.

6°. ALEX. MONRO DRUMMOND, de *febribus arcendis*, 1770.

7°. LUDOV. ODIER, de *elementariis musicæ sensationibus*, 1770.

8°. THOM. CRAWFORD, de *cynanche stridula*, 1771.

9°. JAC. HAMILTON, de *perspiratione insensibili*, 1771.

10°. JOAN. PARNHAM, de *cystirrhæa*, 1772.
L'auteur observe que le catarrhe de la vessie, ou l'évacuation d'une plus ou moins grande quantité de mucus avec les urines, est souvent produit par les hémorrhoides ou par l'arthritisme. Cullen rapporte dans ses Préleçons trois exemples de malades chez lesquels cette affection alternoit avec les accidens arthritiques.

11°. OGLETHORP WAINMAN, de *vino observationes*, 1772.

L'auteur établit dans cette dissertation, par le raisonnement aussi bien que par l'expérience, la grande utilité du vin dans certaines fièvres, surtout dans celles qui sont de l'espèce des nerveuses & putrides.

146 M É L A N G E S.

12°. JAC. GREGORY, *de morbis cæli mutatione medendis*, 1774.

Il paroît difficile après la lecture de cette dissertation, de nier que le changement de climat influe sur la santé des pulmoniques, des gouteux, des mélancoliques ou atrabillaires, des vieillards, &c.

13°. G. G. LILIE, *de plumbi virtutibus medicis*, 1775.

L'auteur se déclare contre l'usage intérieur du plomb, & des substances qu'on en tire.

14°. RICARD DENNISON, *arterias omnes & venarum partem irritabilitate præditas esse*, 1775.

15°. JOAN. HUNTER, *de hominum varietatibus & harum causis*, 1775.

16°. GEORG. BELL, *de physiologia plantarum*, 1776.

17°. EDUARD STEVENS, *de alimentorum concoctione*, 1777.

18°. JOAN. HEYSHAM, *de rabie canina*, 1777.

Les dissertations réunies dans le second volume, sont

1°. JOAN. EVANS, *de fœtus humani nutrimento & quibusdam eidem propriis*, 1778.

2°. GUIL. KIES, *de attractione chemica*, 1778.

3°. CAR. WADE, *de nutritione*, 1778.

4°. GUIL. CLEGHORN, *theoriam ignis completens*, 1779.

5°. CAR. GUIL. QUIN, *de hydrocephalo interno*.

C'est d'après Robert Whytt que l'auteur dé-

crit cette maladie, souvent méconnue, & dont la durée ne s'étend que de vingt-huit à trente-cinq jours. M. *Quin* croit par conséquent qu'on peut la classer parmi les maladies aiguës, & qu'on doit la distinguer de l'enflure œdémateuse de la tête, à laquelle il conviendrait, suivant lui, de donner le nom d'hydrocéphale externe chronique (*hydrocephalus externus chronicus*), tandis qu'on pourroit appeler l'autre apoplexie infantile (*apoplexia infantilis*). C'est au D. *Withering* que l'auteur doit l'idée de la nature inflammatoire de cette maladie; idée dans laquelle plusieurs ouvertures de cadavres l'ont confirmé. Tous les sujets qu'il a disséqués avoient essuyé les accidens ordinaires de l'hydrocéphale interne, & les vaisseaux de leurs cerveaux étoient gorgés de sang. M. *Quin* suppose que l'épanchement du fluide aqueux est une suite de cet état inflammatoire, de même que l'hydropisie de la poitrine est produite par l'inflammation des poumons. Il conseille donc d'avoir recours pendant le premier période à la saignée, particulièrement à celle de la jugulaire, d'appliquer des ventouses scarifiées, & des sangsues, d'administrer le mercure doux à fortes doses, ou bien de donner, pour évacuer, le sel de Glauber combiné avec la crème de tartre lorsque les malades revomissent les autres purgatifs. Il fait couvrir la tête d'un emplâtre vésicatoire, & entretenir long-temps la suppuration, ou bien ouvrir un séton. Ce dernier moyen paroît même avoir rempli les vues prophylactiques, dans des sujets exposés à l'hydrocéphale héréditaire.

6°. HENR. CULLEN, de consuetudine ejusque vi & effectibus in corpus humanum, 1780.

7°. *ARCHIBALD CULLEN*, de frigore ejusque effectibus in corpus humanum, 1780.

8°. *LAURENT NIELL*, de cerebro, 1780.

9°. *CUV. STUART*, de systematis nervosi officii ejusque conditionibus nonnullis, 1781.

10°. *JOAN. WINTERBOTTEN*, de vasis absorbentibus, 1781.

11°. *JAC. HARE*, de syncope, 1782.

12°. *SAM. DE BUTT*, quosdam aëris effectus in corpus humanum complectens, 1782.

13°. *GUIL. MUNRO*, de tetano, 1783.

L'auteur conseille de préférence l'usage interne & externe du camphre, ainsi que celui du bain froid. M. *Jean Hunter* a obtenu de bons effets de la ciguë dans le trismus, & le docteur *Gilpin* s'est servi avec succès, à la Grenade, de l'éther vitriolique, contre la même maladie. Cette dissertation mérite d'être consultée par ceux qui désirent des éclaircissemens sur la nature & le traitement du tétanos.

14°. *HUGO OWEN*, de contagione, 1783.

15°. *ROB. CLEGHORN*, de somno, 1783.

16°. *JAC. PETERSON*, quædam de evaporatione, 1783.

17°. *JOAN. UNTHANK*, de leucophlegmatia, 1783. Il y est déjà fait mention des propriétés diurétiques de la digitale pourprée.

18°. *THOM. ADDÈS EMMET*, de aëre fixo seu acido aëreo, 1784.

19°. *SAM. FERRIS*, de sanguinis per corpus vivum circulantis putredine, 1784.

L'auteur cherche à établir que le sang qui

circule dans les vaisseaux , peut réellement contracter un certain degré de putréfaction.

20°. JAC. M. DONNELL, *de submersis*, 1784.

Ce volume est terminé par une liste de toutes les dissertations qui ont été publiées à Edimbourg, depuis 1758 jusqu'en 1784; elles font au nombre de 444.

RAHN, Archiv. gemein nutziger physicher und medizinischer, &c. *Archive de connoissances familières à la médecine & à la physique, pour l'usage des habiles chirurgiens de campagne du canton de Zurich. Tome premier, partie première. A Zurich, chez Fuesslin; & se trouve à Strasbourg, chez Amand Koenig, libraire. Grand in-8° de 413 pages, avec figures, 1787. Prix 4 liv. 10 sous.*

11. Ce recueil a été fait par M. J. H. Rahn, chanoine, professeur de physique & de mathématiques à Zurich. Cette première partie que nous annonçons, contient des instructions sur la physique, sur l'histoire naturelle de l'homme, sur la médecine philosophique, la diététique, l'éducation physique, & enfin sur la connoissance des maladies & des remèdes.

On a annoncé dans ce Journal deux ouvrages de ce genre; savoir, tom. lxxvj, pag. 343, & tom. lxxix, pag. 132.

Histoire d'une symphyséotomie, pratiquée avec succès pour la mère & pour l'enfant, le 23 janvier 1786; par M. VERDIER DU CLOS, docteur en médecine de l'université de Nancy, correspondant de la Société royale de médecine de Paris, &c. Au Mans, chez Charles Monnoyer, imprimeur du Roi & de Monsieur, rue du Grand-Pont-Neuf; & se trouve à Paris, chez Didot le jeune, imprimeur, quai des Augustins; Méquignon, libraire, rue des Cordeliers, & Croullebois, libraire, rue des Mathurins, 1787; in-8° de 37 pages. Prix broché 1 liv. 4 s.

12. La dissertation historique de M. *Verdier du Clos* prouve que l'opération de la symphyse peut se pratiquer avec succès dans quelques circonstances, qui, selon toute apparence, sont fort rares. Cela n'empêche pas qu'on n'en ait abusé, qu'on ne l'ait souvent faite sans nécessité, &c. que plusieurs femmes n'aient été estropiées, uniquement pour faire briller les talens de l'opérateur. M. *Verdier du Clos* dit avoir obtenu, par la section de la symphyse du pubis, un écartement de vingt-six lignes.



Traité des bandages herniaires , dans lequel on trouve , indépendamment des bandages ordinaires , des machines propres à remédier aux chûtes de la matrice & du rectum , à servir de récipient dans le cas d'anús artificiel , d'incontinence d'urine , &c. ; par M. JUVILLE , chirurgien herniaire. A Paris, chez Belin, libraire, rue Saint-Jacques ; Hardouin & Gattey, libraires, au Palais-Royal, n° 13 & 14 ; & chez l'Auteur, rue du Hazard-Richelieu, n° 6 ; à Strasbourg, à la librairie académique, 1786. In-8° de 232 pages, avec des planches enluminées.

13. Rien n'est plus affligeant que les descentes. C'est un mal commun à tous les sexes & à tous les âges , mais plus fréquent parmi les femmes , les enfans & les vieillards. Un traité des hernies , tel que celui que M. Juville offre au public, est précieux. Il est le fruit de quarante ans d'expérience , pendant lesquels il s'est continuellement efforcé de perfectionner cette partie de l'art de guérir. Il y donne une idée générale des hernies , de leur division , du nombre d'hommes plus ou moins grand qu'elles incommodent, relativement aux différens climats de l'Europe , & rapporte les différens moyens mis en usage pour

y remédier. Chaque espèce de hernie y est très-bien caractérisée. M. *Juville* dit ne s'être point aperçu que les habitans de l'Artois fussent plus sujets aux descentes que les habitans des autres pays. Cependant, observe-t-il, il ne seroit point étonnant que des hommes gras & replets, tels que les Flamands, y fussent plus exposés que d'autres. Il croit que les descentes ne sont pas plus communes parmi les modernes que parmi les anciens. Cependant il pourroit bien se faire qu'une plus grande mollesse & des mœurs plus délicates, en énervant le corps, disposassent les premiers à cette incommodité ; puisque M. *Juville* a observé lui-même que les peuples du nord, & les habitans des campagnes y sont moins sujets que les peuples du midi & les habitans des villes.

L'époque de l'art herniaire ne lui paroît pas remonter plus haut que le milieu du siècle dernier. *Blegni* lui paroît être le premier qui ait joint, dans cette partie, la théorie à la pratique. Il rapporte tous les progrès que l'art a faits depuis ce chirurgien, & apprécie toutes les fautes qu'on a commises. On verra que, dans son ouvrage, M. *Juville* discute & approfondit tout. Les principes fondamentaux de l'art de construire les bandages, & d'en faire l'application au corps humain, y sont exposés avec beaucoup de clarté & de discernement. Il y considère l'objet qu'on a en vue en les appliquant, la structure des parties sur lesquelles on les applique, la forme générale la plus convenable au corps qui doit servir de bandage, le choix & la préparation de la matière première, la forme particulière du fer à bandage, l'établissement d'un point d'appui solide & du point de compression, la

position & la forme du corps compressif ou de la pelotte.

Les principes que M. *Juville* établit sur tous ces différens objets, sont éclaircis & justifiés par un grand nombre d'observations bien faites. Comme les hernies varient, suivant leur volume, la dilatation de l'anneau, les parties qui les forment, & leur impulsion hors du ventre, & que les bandages doivent différer aussi, il y a joint des instructions très-détaillées sur leur usage; & les planches enluminées, qui sont très-belles & très-bien exécutées, sont très-propres à en faciliter l'intelligence.

Differtatio de remedio febrifugo nostrate, cortici peruviano pari, vel forsan ei præstantiori, cui accedit appendix de balneorum usu in febris essentialibus, auctore NATALE LETTIERI, med. doct. *Grand in-8° de 118 pages.*
A Naples, chez Raymond, 1784.

14. M. *Lettieri*, après bien des tentatives inutiles, pour trouver un fébrifuge aussi assuré que le quinquina, est enfin parvenu, en 1775, à découvrir ce qu'il desiroit. Depuis cette époque, jusqu'à celle de la publication de sa dissertation, il a fait de nombreuses expériences à l'hôpital des incurables de Naples, qui toutes ont concouru à le fortifier dans l'opinion favorable qu'il avoit conçue de son spécifique. C'est ce que l'introduction présente de plus essentiel.

Dans l'ouvrage, l'auteur débute par la description de l'épidémie qui régna, en 1775, en Italie, & principalement autour de Naples, à la suite d'un été très-chaud. Cette épidémie y a affecté la forme d'une fièvre double-tierce, accompagnée tantôt de point de côté, tantôt de fluxion de poitrine ou bien de l'érysipèle, quelquefois de colique. Le quinquina administré de bonne heure a suffi pour guérir le plus grand nombre des malades. Dans tous les cadavres des sujets morts de cette fièvre à l'hôpital, on a constamment trouvé une bile corrompue, d'un jaune noir. M. *Lettieri* l'a soumise à des expériences; & les conclusions qu'il en tire, sont que les acides végétaux & minéraux, non-seulement l'épaississent, mais lui communiquent encore une couleur verte. Plus les acides sont concentrés, plus ces changemens s'opèrent promptement. Voici la gradation que l'auteur a remarquée, & qui sans être invariable, s'observe néanmoins le plus constamment. L'esprit de vitriol, celui du sel marin, l'acide du nitre, l'eau de Pisciarelli, la solution d'alun, le jus de citron, le vinaigre.

Les alkalis & les sels neutres n'ont altéré ni la consistance ni la couleur de la bile. Cette liqueur étant de nature savonneuse, il n'est pas étonnant, selon M. *Lettieri*, que les eaux sulfureuses la délaient & la dissolvent facilement. Le quinquina s'incorpore aisément avec la bile, & en change un peu la couleur, tandis que le sel essentiel de cette écorce ne produit point ces effets. M. *Lettieri* demande à cette occasion, si ce n'est peut-être pas pour cela que le quinquina en substance agit plus efficacement que lorsqu'on l'administre d'une autre manière.

Les eaux de *Pischiarelli* sourdent dans la proximité de *Solfaterra*, dans un bassin extrêmement profond, rempli de soufre & d'alun, & d'où s'élancent continuellement de la fumée & des flammes. L'analyse chimique que *M. de Andria* en a faite, a produit un sel acide qu'on distingue au goût dans ces eaux. Il a mis évaporer deux livres de cette eau; elles ont fourni un sédiment pesant soixante-douze grains, composé de vitriol, d'alun, de sélénite & de terre. Nous remarquerons que les proportions de ces différens produits sont mal indiqués.

Après avoir prouvé par plusieurs citations, que les acides ont été de tout temps regardés comme de puissans fébrifuges, l'auteur passe au récit des bons effets de l'eau de *Pischiarelli*, dans les fièvres qui ont régné en 1780, 1781 & 1782. On commençoit par prescrire aux malades un vomitif, (qui étoit sur-tout très-avantageux aux femmes en couche, attaquées de ces fièvres) après quoi les malades prenoient depuis une jusqu'à trois livres de cette eau dans l'espace de vingt-quatre heures; donnée même dès le commencement de la fièvre, elle n'a jamais excité aucun symptôme d'obstructions. L'auteur remarque qu'on peut lui associer l'usage de toutes sortes de remèdes, à l'exception néanmoins des mercuriaux & de ceux qu'on tire de l'antimoine. Il a observé que l'eau de *Pischiarelli*, étoit très-efficace dans les flux de ventre, les ophthalmies chroniques & l'érysipèle.

L'impossibilité de se la procurer par-tout, a engagé *M. Lettieri* à en composer une artificielle, douée des mêmes propriétés. Il y a réussi en faisant fondre deux scrupules d'alun dans deux livres d'eau, & en y ajoutant vingt

gouttes d'esprit de soufre. Cette eau artificielle guérit non-seulement la fièvre, mais peut encore être regardée comme un excellent préservatif contre cette maladie.

M. *Pierre Orlandi* confirme de son côté les éloges que M. *Lettieri* a donnés aux eaux de *Pisciarelli*, dans une lettre adressée à ce dernier, & datée de Rome, le 31 août 1784.

Dans l'addition, l'auteur parle de l'usage des bains dans les fièvres essentielles, c'est-à-dire, selon lui, dans celles qui proviennent d'une dégénérescence volatile de la bile, & au nombre desquelles il compte la peste. Il observe que les bains froids sont ordinairement nuisibles dans les fièvres, à l'exception des putrides & de celles qui surviennent aux douleurs rhumatismales invétérées. Il déclare que les bains chauds sont constamment très-préjudiciables dans ces maladies, & que les tièdes sont les seuls qui conviennent.

Lettere due di NATALE LETTIERI al signor D. PIETRO ORLANDI, &c.
C'est-à-dire, *Deux Lettres de NOEL LETTIERI, à M. le docteur PIERRE ORLANDI, contenant deux nouvelles observations de médecine, l'une sur la guérison des fièvres aiguës, & l'autre sur celle des fièvres chroniques avec l'eau de Pisciarelli, & quelques réflexions particulières; grand in-8° de 32 p. A Naples, chez Raymond, 1785.*

15. Ces deux lettres, dont la première datée du 5, & l'autre du 15 février 1785, ne sont

qu'une confirmation de ce qui a été dit dans la dissertation précédente.

Voyage au Cap de Bonne-Espérance, & autour du monde avec le capitaine Cook, & principalement dans le pays des Hottentots & des Caffres; par ANDRÉ SPARRMAN, docteur en médecine, de l'Académie des sciences, & directeur du cabinet royal d'histoire naturelle de Stockholm, avec cartes, figures & planches en taille-douce; traduit par M. LE TOURNEUR. A Paris, chez Buiffon, libraire, hôtel de Mesgrigny, rue de Poitevins, n° 13, 1787, 3 volum. in-8°. Prix 15 liv. brochés, 18 liv. reliés, & 16 liv. 10 s. br. francs de port par la poste; deux vol. in-4° 24 liv. brochés, 28 liv. reliés, & 26 liv. broc. francs de port par la poste.

16. Ce voyage de M. Sparrman est encore le fruit de cette forte impulsion que Linné a donnée aux naturalistes suédois, & qui leur a fait parcourir toutes les parties du globe pour l'avancement de l'histoire naturelle. Leurs entreprises n'ont point été vaines, & nous leur devons les connoissances les plus précieuses. Sans les travaux de ces savans, qui n'ont pas craint

de traverser des mers immenses, & de braver les influences des climats lointains & étrangers, nous n'aurions qu'à des hypothèses puériles, fabriquées dans l'ombre d'un cabinet, tout au plus fondées sur des traditions incertaines, & sur les relations plus suspectes encore de voyageurs plus occupés du négoce que du progrès des sciences. Le journal de *M. Sparrman* est une suite de faits bien vus, & présentés avec simplicité. Mais la confiance qu'on a dans celui qui les rapporte, leur donne sur-tout un intérêt que n'ont point les livres où l'auteur parle d'après le témoignage d'autrui. Son enthousiasme pour le savoir & la vérité se communique à son lecteur: on aime à le suivre dans les déserts sauvages de l'Afrique, où la nature s'offre partout sous des traits originaux & caractéristiques, sans cesse entouré d'objets qui sont nouveaux pour lui; tantôt assis à l'ombre d'un arbre qu'il voit pour la première fois, & entendant le rugissement du lion; tantôt se trouvant tout-à-coup en face d'un éléphant, d'un rhinocéros ou d'un hippopotame, lorsqu'il ne s'occupoit que de l'examen d'une nouvelle plante.

Le *Viverra Ichneumon* est un des animaux que ce naturaliste a vus au Cap. On sait que cet animal arrête la propagation des crocodiles en détruisant leurs œufs. Il passe aux Indes orientales pour l'ennemi des serpens venimeux; c'est par son moyen qu'on a découvert que l'*ophiorhiza* est un excellent antidote contre les morsures des serpens.

M. Sparrman réfute ce qu'on a dit jusqu'à présent de la conformation particulière des femmes hottentotes, & de leur prétendu tablier. Il nie aussi l'existence de l'usage qu'on attribue aux

hottentots de couper un testicule à leurs enfans mâles.

Une occasion où se trouva M. *Sparrman*, suffit pour faire voir un des inconvéniens des systèmes botaniques. Il se rencontra dans un bois formé de grands & beaux arbres ; mais comme la plupart, dit-il, n'étoient plus en fleurs, il ne put s'assurer de quel genre ils étoient. Plusieurs de ceux qu'il examina étoient absolument inconnus aux botanistes, & probablement la plupart des autres étoient dans la même catégorie. Il est donc à désirer, ajoute-t-il, que quelque botaniste ait occasion de s'établir en cet endroit une année entière pour les examiner. Il n'est personne qui ne sente le vice d'une méthode qui demande, pour la connoissance d'un végétal, la résidence pendant une année sur un même lieu.

On trouve en note, dans le chapitre neuvième de l'ouvrage de M. *Sparrman*, la description d'un arbre, qui porte le nom de frêne parmi les colons hollandois, & qui avoit été jusqu'à présent absolument inconnu aux botanistes. C'est la même description qu'il en a donnée dans les transactions de l'Académie de Suède ; il y est décrit sous le nom d'*Ekebergia Capensis*, que M. *Sparrman* lui a donné, pour témoigner sa reconnaissance à M. *Charles Gustave Ekeberg*, qui a le premier apporté de la Chine en Suède & en Europe le thé vivant.

Non-seulement M. *Sparrman* rectifie les descriptions qu'on avoit de plusieurs animaux, & concilie les contradictions qui régnoient à cet égard entre les naturalistes, mais il fait encore connoître de nouvelles espèces : telle est celle du rat, auquel il donne le nom de *Mus pumilio*.

L'ouvrage de M. *Sparman* n'intéresse pas seulement les naturalistes, il peut encore être lu avec plaisir par le commun des personnes qui ne cherchent qu'une lecture variée. La multiplicité même des objets qu'on y trouve, nous empêche d'en donner un extrait plus étendu & plus détaillé.

Recueil des coquilles fluviatiles & terrestres qui se trouvent aux environs de Paris, dessinées, gravées & enluminées d'après nature ; par DUCHESNE, peintre d'Histoire naturelle à Paris.

17, Ces coquilles, disposées suivant l'ordre que leur a donné M. *Geoffroy*, docteur-régent de la fac. de médec. de Paris, dans son petit *Traité des coquillages des environs de Paris*, sont au nombre de quarante-six, divisées en deux familles. Celle des univalves, qui est la première, renferme cinq genres, savoir, les limas, les buccins, les planorbes, les nérites & les anciles. Celle des bivalves, qui est la seconde, ne contient que les camées & les moules. Tous ces coquillages, très-bien représentés & enluminés, se trouvent sur trois feuilles, *petit in-folio*.

Les Nymphes de Chateldon & de Vichy, dialogues. Sur mes bords, 1785. Brochure in-8° de 62 pages.

C'est la rivière d'Allier qui parle, & qui rapporte deux entretiens qu'ont eu la nymphe de Chateldon & la nymphe de Vichy. On se

doute bien qu'il s'agit entre elles d'une dispute sur la prééminence de leurs eaux. A les entendre, il n'y a pas de maladie qu'elles ne puissent guérir avec la plus grande facilité. Elles se disent des injures fort grossières, sans en prouver mieux leurs prétentions : elles parlent plutôt comme des femmes de la halle, que comme des déesses ; tant l'intérêt fût toujours opposé à la politesse !

La forme mythologique de cette brochure est assez convenable au sujet. C'est en effet à la superstition qui peupla jadis toute la nature de génies, que les eaux minérales doivent leur crédit. Comme les hommes renoncent le plus tard qu'ils peuvent aux sottises anciennes, la vénération pour les eaux minérales s'est conservée par l'influence de deux causes très-puissantes, l'amour de la vie & celui de l'argent. A la vérité, il n'y a plus de nymphes au fond des eaux ; mais la chimie a mis à leur place quelques grains de sélénite, de sel marin, de fer, de soie de soufre, quelques bulles d'air ; cela suffit encore pour alimenter la crédulité de tous les malades, & la cupidité de quelques médecins, qui ont quitté la médecine, pour se faire *porteurs-d'eau*. Les vrais médecins ne pensent pas qu'il faille envoyer les malades à cent lieues, pour leur procurer l'avantage d'avaler quelques grains de sel ou de fer dans leur boisson, mais pour les arracher à l'inaction, à la mollesse, à leurs habitudes, à leurs excès, à l'atmosphère dans laquelle ils croupissent, pour les plonger dans l'espérance plus efficace que l'eau ; en un mot, sous le nom d'eaux minérales, ils prescrivent un autre remède, parce que le mensonge semble nécessaire aux hommes, même pour les guérir.

La nymphe de Chateldon, qui n'oublie aucune des formalités relatives à ses intérêts, à le soin de donner son adresse aux amateurs d'eau. Il est vrai que puisqu'elle vend de l'eau, il faut bien qu'on sache où est sa boutique. Pour lui faire plaisir, nous la rapportons ici : *A la nymphe de Chateldon, poste restante, au bureau de Cusset, par Saint-Gerand, à Cusset.*

PRIX proposés par l'Académie des sciences, arts & belles-lettres de Dijon, pour l'année 1788.

Les fièvres catarrheuses deviennent aujourd'hui plus communes qu'elles ne l'ont jamais été ; les fièvres inflammatoires deviennent extrêmement rares ; les fièvres bilieuses sont moins communes : déterminer les raisons qui ont pu donner lieu à ces révolutions dans nos climats & dans nos tempéramens.

L'Académie a déjà eu plusieurs fois la satisfaction de couronner des Mémoires intéressans sur les fièvres ; elle espère que le problème proposé aujourd'hui, réveillera l'attention des médecins, qui doivent être convaincus de la nécessité de déterminer avec exactitude le caractère le plus général des maladies régnantes, d'autant plus que les apparences ont pu souvent en imposer, & faire adapter aux fièvres catarrheuses, au grand danger des malades, le traitement réservé à l'inflammation.

L'Académie a demandé, pour sujet du Prix de 1787 :

PRIX PROPOSÉS, &c. 163

Quelle est l'influence de la morale des gouvernemens sur celle des peuples ?

Elle avoit proposé pour sujet du Prix qu'elle devoit distribuer dans la séance publique du mois d'août 1786 :

De déterminer, par leurs propriétés respectives, la différence essentielle du phlogistique & de la matière de la chaleur.

L'Académie, n'ayant pas été dans le cas d'adjudger le Prix, a déjà annoncé qu'elle propose le même problème, pour le sujet du Prix double qu'elle aura à décerner dans sa séance du mois d'août 1789.

Tous les savans, à l'exception des Académiciens résidens, seront admis au concours. Ils ne se feront connoître ni directement, ni indirectement; ils inscriront seulement leurs noms dans un billet cacheté, & ils adresseront leurs ouvrages, francs de port, à M. Caillet, secrétaire perpétuel, qui les recevra jusqu'au premier avril inclusivement.

L'Académie annonce que dans la suite elle n'ouvrira aucun paquet considérable non affranchi, de quelque pays qu'il soit envoyé.

Le Prix, fondé par M. le marquis du Terrail & par madame de Crussol d'Uzès de Montausier son épouse, à présent duchesse de Caylus, consiste en une médaille d'or de la valeur de 300 liv. portant, d'un côté, l'empreinte des armes & du nom de M. Pouffier, fondateur de l'Académie, & de l'autre, la devise de cette Société littéraire.



A N N O N C E S.

*Bibliopolium hydrologiæ medicæ. A
Halle en Saxe, chez Swilkert; & à
Leipsick, chez Goeschel, 1787.*

Cet ouvrage, entrepris par M. *Wöber*, contiendra une histoire exacte de toutes les eaux minérales, thermales & acidules d'Europe. La première partie paroîtra à la foire d'automne. Le prix est de quatre livres.

Etat actuel de l'Herbier de la France.

Il paroît aujourd'hui soixante-dix-sept cahiers de cet ouvrage; chaque cahier ou numéro, format petit in-folio, contient les figures de quatre plantes représentées au moyen de l'impression, & par des procédés nouveaux, avec leurs couleurs naturelles, leurs détails anatomiques, & une description qui indique d'une manière sûre, leurs noms françois & latins, la classe & l'ordre dans lesquels se trouvent rangées ces plantes, suivant le *système sexuel* & la *méthode analytique*, les lieux où elles se trouvent, le temps où elles sont en fleur & en fruit, & leurs propriétés comme aliment, comme médicament, ou comme utiles dans les arts... chaque année il en paroît douze cahiers.

L'*introduction* à cet ouvrage forme un volume, qui a pour titre : *Dictionnaire élémentaire de Botanique*. On y trouve tous les préceptes de cette science, tous les termes, tant françois que latins, consacrés à l'usage des botanistes, & un

nombre considérable de figures destinées à faciliter l'intelligence de chaque terme, & à aider à faire une juste application de chaque précepte. Ces figures sont dessinées d'après nature, & coloriées de la même manière que celles qui composent les cahiers.

L'*Herbier de la France*, dans son ensemble, formera un cours complet de botanique pour les plantes naturelles ou naturalisées à notre climat seulement ; elles seront rangées dans un ordre simple, dont tout le monde pourra faire usage.

Comme il y a beaucoup de personnes pour lesquelles une partie de cette collection est plus utile que ne leur seroit la totalité, l'on a fait des coupes ou divisions, dans lesquelles on a rassemblé les figures d'un certain nombre de plantes, dont la connoissance est indispensable aux uns, & conforme au goût des autres ; telles sont l'*Histoire des plantes vénéneuses* ; l'*Histoire des champignons* ; celle des *plantes médicinales* ; celle des *plantes alimentaires* ; celle des *plantes propres au meilleur fourrage* ; celle des *plantes utiles dans les arts*, &c. Chacune de ces divisions formera un ouvrage complet, que l'on pourra se procurer séparément ; on y trouvera réuni ce que les auteurs les plus dignes de foi auront écrit sur le même sujet, avec ce que les expériences les plus récentes nous auront appris de plus concluant.

PRIX de l'ouvrage entier & de ses divisions.

Le *Dictionnaire élémentaire de botanique*, se vend séparément, 15 liv.

Chaque cahier ou numéro de l'*Herbier de la France*, lorsqu'on prend la collection entière,

se vend 3 liv. 10 s. Dès qu'on est au courant des livraisons, chaque cahier ne se paie plus que 3 liv. Somme totale des cahiers jusqu'à ce jour, 269 liv. 10 s.

Lorsqu'on ne prend qu'une partie de l'*Herbier*, telle que l'*histoire des plantes vénéneuses*, celle des *champignons*, celle des *plantes médicinales*, &c. &c. l'on paie chaque plante 20 sols. Les discours imprimés, qui compléteront chaque division, seront payés séparément.

On se fait inscrire à Paris, chez l'auteur, M. BULLIARD, isle Saint-Louis, n^o. 1, en face du Pont-Rouge, & chez *Didot jeune*, *Barrois jeune*, & *Belin*, libraires.

Pour la facilité des personnes qui n'ont pas connu cet ouvrage à son origine, & qui desireroient en faire l'acquisition, on leur délivrera deux, trois, quatre ou cinq cahiers par mois, qu'elles paieront à mesure; ou bien un nombre de plantes à leur choix.... on ne reçoit rien d'avance des personnes qui habitent Paris: quant aux personnes de province, si elles veulent qu'on leur envoie de suite & *francs de port*, les cahiers toutes les fois qu'il y en aura six à expédier, il est nécessaire qu'elles soient toujours en avance de 36 livres; on leur tiendra compte de cette somme par un dernier envoi.... Elles voudront bien affranchir le port de l'argent & des lettres.

I^{re} division, *Histoire des plantes vénéneuses du royaume*; le discours se vend séparément 6 liv. réuni à 85 figures, brochées en carton, 94 liv.

N^{os} 1, 3, 6, 7, 9, 10, 14, 15, M. GRUNWALD.
2, 8, 12, 13, 16, M. ROUSSEL.
4, 5, 11, 15, 17, M. WILLEMET.

Fautes à corriger dans le cahier de mai 1787.

- Page 261, ligne 16, au lieu de chevrotine, *lisez chevrotines.*
 Page 277, ligne 17, périeuse, *lisez périëure.*
 Page 285, note, ligne 11, une sorte de séparation, *lisez, une sorte de réparation.*
 Page 292, ligne pénultième, place, *lisez plaie.*
 Page 316, ligne 11, eaux, *lisez chaux.*
 Page 329, ligne 4, Radcliffe, *lisez Radcliff.*
 Page 337, ligne 1, pourroient, *lisez pourroient.*
 Page 353, ligne 9 après M. Pasta, ajoutez, dans la seconde partie.
Ibid. Kerkrang, *lisez Kerkring.*
 Page 366, ligne 7, Quajal, *lisez Quajac.*
 Page 370, ligne 18, coléoplètes, *lisez coléoptères.*
 Page 372 ligne 26; Marksehneide, *lisez Märkscheide.*

Cahier de juin.

- Page 435, ligne 21, au dessus, *lisez au dessous.*
 Page 447, ligne 10. passent, *lisez passant.*
Ibid. ligne 15, l'épaule, *lisez l'aisselle.*
 Page 448, ligne 17, *lisez*, dont il place le chef lit-
 bre obliquement devant la poitrine, où il le fait
 tenir par un aide, tandis qu'il en conduit le
 globe sur la fracture, derrière les parties laté-
 rales de la poitrine, sous le coude du côté ma-
 lade, autour du corps, sur l'épaule du côté ma-
 lade, sur la fracture, sous le coude, derrière la
 poitrine, sur l'épaule & la fracture, sous le coude,
 autour du corps, sur l'épaule & la fracture, sous
 le coude, derrière la poitrine, &c.
 Page 509, à la fin du titre, ajoutez la date de 1786.
 Page 512, ligne 16, Calzuclos, *lisez Calzuelos.*
 Page 513, ligne 13, Jeauson, *lisez Genson.*

T A B L E.

OBSERVATIONS faites dans le département des
 hôpitaux civils, année 1787, n° 5. Topographie de

<i>la ville & de l'hôpital d'Auxonne.</i> Par M. Rouffel, médecin	Page 3
<i>Précis des observations de médecine pratique.</i> Par M. Girault, méd. Premier trimestre,	10
<i>Année 1786.</i> Premier Trimestre,	28
<i>Observations faites dans le département des hôpitaux civils, n° 6. Topographie de la ville & de l'hôpital de Dax.</i> Par M. Grateloup, méd.	47
<i>Statuts de l'hôpital de la ville de Dax.</i> Titre premier, &c. &c.	76
<i>Observations générales & particulières sur les maladies qui règnent dans l'hôpital de Dax, extraites de la correspondance de M. Dufau, méd.</i>	95
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de mai, 1787,</i>	110
<i>Observat. météorologiques faites à Montmorency,</i>	114
<i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>	117
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	118

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Académie.</i>	119
<i>Médecine,</i>	127
<i>Mélanges,</i>	144
<i>Chirurgie,</i>	149
<i>Matière médicale,</i>	153
<i>Histoire naturelle,</i>	157
<i>Histoire littéraire,</i>	160
<i>Prix proposés par l'académie des sciences & belles-lettres de Dijon,</i>	162
<i>Annonces,</i>	164

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de juillet 1787. A Paris, ce 14 juin 1787.

Signé; POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1787.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

A O U S T 1787.

OBSERVATIONS
FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES
HÔPITAUX CIVILS.

N° 7 (*).

*Topographie de l'hôpital de Clermont en
Beauvoisis; par M. BIANCHI, ancien
médecin de cet hôpital.*

CLERMONT EN BEAUVOISIS est
une petite ville du gouvernement de l'île
de France, qui est devenue très-célèbre
pour avoir été donnée en apanage par
S. Louis, à Robert de France, son troi-

(*) Les Numéros 8 & 9 paroîtront dans le
cahier de septembre.

fième fils, tige de la maison royale de Bourbon. La ville de Clermont est placée sur un endroit élevé entre Beauvais, Senlis & Compiègne ; mais cependant l'air n'y est pas, à beaucoup près, aussi pur que dans ces trois autres villes. On en trouve facilement la raison, en considérant particulièrement les choses qui sont de nature à concourir à la salubrité de cette ville.

1°. Les vents dominans à Clermont sont des vents d'ouest, qui y amènent ou de grands orages, ou de petites pluies qui ont beaucoup de durée, & qui sont nuisibles à la santé. Le vent du sud-ouest cause des fièvres catarrhales, des pyralismes, des œdèmes, des rhumes de cerveau & des diarrhées; celui de l'ouest-nord, fait naître des fluxions de poitrine, des toux sèches, des phlegmons, des migraines & des rhumatismes. Le nord-ouest est celui de tous les vents dont l'influence est la moins défavorable.

2°. Malgré l'élévation de Clermont, son sol est inondé, & constamment humide & marécageux. A trois quarts de lieues de la ville, au nord-nord-ouest, il y a un étang d'une demi-lieue de circonférence. Un quart de lieue plus loin, en tournant vers le nord, on en trouve

un autre qui a les deux tiers de la surface du premier ; & à 500 toises de la ville à-peu-près, il y en a encore deux autres plus petits. A l'est de Clermont commencent des prairies marécageuses, qui s'étendent vers le sud dans l'espace d'une lieue & demie de longueur, sur près d'une demi-lieue de largeur. Au commencement du printemps & de l'automne, lorsque le vent du midi souffle, les émanations qui s'élèvent de ces eaux stagnantes, sont très-nuisibles. Les maladies que l'on observe ordinairement à cette époque sont des affrimes, des catarrhes & des tumeurs érysipélateuses.

3°. Les rues de cette ville sont presque toujours mal-propres & boueuses, & les maisons du peuple y sont basses, humides & mal éclairées.

Les eaux dont on fait usage à Clermont ne sont pas des eaux de puits, mais elles viennent de deux sources un peu plus pures, qui sont conduites par des canaux particuliers dans deux fontaines publiques. placées l'une dans la ville, & l'autre dans les fauxbourgs.

Outre les maladies que nous avons attribuées au voisinage des eaux stagnantes, & aux vents froids & humides qui règnent le plus souvent, on voit encore

à Clermont des affections de poitrine très-multipliées & très-graves, & un assez grand nombre de scrophuleux. La cause de ces scrophules paroît assez difficile à assigner, à moins qu'on ne l'attribue aux suites de la débauche, combinées avec les effets inévitables de l'intempérie de l'atmosphère.

Il y a à Clermont une maison de charité, qui non-seulement sert d'hôpital pour les bourgeois & pour les soldats malades, mais dans laquelle on trouve des vieillards infirmes de l'un & l'autre sexe, & une école pour les enfans des pauvres.

Cette maison est située hors de la ville, derrière le faubourg, sur la pente d'un coteau du côté du nord & du couchant. Elle est placée entre une cour de grandeur médiocre & des jardins très-étendus, qui se prolongent par derrière, & en descendant le long de la colline. Le principal bâtiment, qui se présente en face en entrant dans la cour, a une étendue de trente-quatre toises de longueur, sur quatre toises un pied six pouces de largeur. A droite de ce bâtiment, l'on voit un autre corps de logis qui a neuf toises trois pieds de long sur quatre toises six pouces de large. La surface occupée par les bâ-

timens de l'hôpital, en y comprenant l'église & les bûchers qui sont en face de l'aile droite, & la cour qui est au milieu, forme un quarré long, dont le contour est de quatre-vingt-quinze toises & demie. La face du principal bâtiment regarde le midi & l'orient.

Il y a dans l'hôpital de Clermont huit salles destinées à recevoir les malades & les infirmes, dont cinq en bas & trois en haut. On trouve en bas deux salles pour les vieilles femmes, une salle pour les vieillards infirmes ; & deux autres salles, dont l'une est destinée pour les hommes malades, & l'autre est occupée par les femmes malades.

Au centre de ces différentes salles sont placés différens offices, tels que la cuisine, le réfectoire & la chambre de la supérieure.

En haut, l'on voit, 1°. la salle des invalides au dessus du réfectoire ; 2°. un grand dortoir pour les garçons au dessus de la salle des hommes, & une pièce à-peu-près semblable pour les filles, située au dessus de la cuisine.

L'infirmerie des hommes a six toises deux pieds neuf pouces de longueur, sur trois toises trois pieds sept pouces de largeur ; elle contient ordinairement dix

lits, qui servent le plus souvent pour les soldats. En cas de nécessité, on augmente le nombre des lits de cette salle ; l'infirmierie des femmes a cinq toises deux pieds de long, sur la même largeur que celle des hommes, & l'on y met neuf lits.

Les autres salles ne sont pas beaucoup plus grandes, mais elles contiennent plus de lits. On en compte vingt dans celle des garçons, dix-sept dans celle des vieillards, quinze dans celle des vieilles femmes, & dix-neuf dans celle des filles.

Les vieux hommes & les vieilles femmes sont presque tous affectés d'infirmités graves, telles que l'aveuglement, l'imbécillité ou la perte de quelque membre.

On n'admet point dans les salles destinées aux malades les personnes attaquées de la maladie vénérienne, de la gale, de l'épilepsie, ou de toute autre maladie contagieuse, ou absolument incurable de sa nature.

Quelquefois les lits des infirmeries sont tous pleins ; d'autres fois on est obligé de refuser une partie des malades qui se présentent ; mais ces cas sont rares, & le plus souvent il n'y a que deux ou trois femmes, & cinq ou six hommes.

Les hommes qui entrent à l'hôpital

sont en beaucoup plus grand nombre que les femmes ; les uns, & c'est le plus grand nombre, sont des ouvriers, ou des soldats passagers ; les autres sont des payfans des campagnes environnantes.

Le régime des pauvres & des malades est simple, mais bon. Le service de la maison se fait par trois religieuses de l'ordre de S. Thomas de Villeneuve ; qui ont sous leurs ordres une sœur converse pour le détail de la cuisine, un infirmier pour la salle des hommes, une infirmière pour la salle des femmes, & deux autres domestiques.

OBSERVATIONS sur l'électricité médicale ; par M. POMA, médecin de l'hôpital militaire de Nancy, ci-devant médecin de l'hôpital de Saint-Diez, & M. ARNAUD, pharmacien de la même ville.

Il n'est aucune partie de la physique qui soit plus connue aujourd'hui que l'électricité, & il n'est aucun moyen de guérir qui ait été plus préconisé dans ce siècle. Des médecins & des physiciens célèbres ont donné un grand nombre de traités sur cette matière, dans lesquels on trouve d'excellentes considérations physiques & médicales, des détails très-précieux sur

les différentes manières d'appliquer l'électricité au corps humain, & des observations intéressantes sur les différentes maladies pour lesquelles on a employé cet agent physique. Les succès obtenus par l'électricité dans différens pays, étoient faits pour exciter tous les médecins à renouveler les mêmes essais. En marchant sur les traces de ceux qui nous ont précédé dans cette carrière, nous avons eu pour objet de porter du secours à la classe la plus pauvre & la plus malheureuse de la société; telle que celle qui vient ordinairement chercher un asyle dans les hôpitaux, & d'ajouter quelques vérités à celles que la médecine a déjà recueillies dans un champ qui a été cultivé par des mains aussi habiles. Nous avons répété un grand nombre d'expériences déjà connues, en travaillant à ranimer la chaleur & le mouvement chez des malades paralytiques & rhumatisans : nous avons eu l'avantage d'étendre l'usage de l'électricité à des maladies pour lesquelles elle avoit été moins employée : telles sont les maladies scrophuleuses & rachitiques.

Nos observations présenteront l'état des malades que nous avons soumis à l'électricité, les différens procédés que

nous avons employés pendant le cours de leur traitement, & les résultats que nous avons obtenus, soit qu'ils aient été heureux, soit qu'ils n'aient point été suivis du succès dont nous avons pu concevoir l'espérance.

Dans les provinces, & sur-tout dans les campagnes, on doit s'attendre à trouver, dans l'établissement d'un appareil & d'un traitement électrique, une multitude d'obstacles qui sont beaucoup moins fréquens à Paris & dans les grandes villes où le progrès des lumières a déjà dissipé jusqu'à un certain point les préjugés du peuple sur cette matière. Ainsi nous avons eu des malades qui sont venus trop tard réclamer un secours qui leur eût été beaucoup plus salutaire, si leur confiance eût été moins tardive : nous en avons vu d'autres abandonner, & fuir le traitement, dans le moment, où le soulagement qu'ils avoient éprouvé nous faisoit augurer très-favorablement de leur guérison. Nous pouvons même affurer, que nous aurions manqué le but de nos expériences, sans le zèle & la bienfaisance du prélat respectable que nous possédons, & de M. l'intendant de Lorraine, qui se sont réunis pour favoriser nos essais, en encourageant par leurs libéralités les pan-

vres & les infirmes à se soumettre à un genre de traitement qui étoit tout nouveau pour eux.

Nous diviserons les maladies qui ont fait l'objet de nos observations en deux classes. Dans la première, nous offrons une suite d'expériences comparatives sur plusieurs genres de maladie; dans la seconde, nous ne pouvons présenter que des expériences isolées sur plusieurs maladies différentes.

Les maladies de la première classe sont les rhumatismes, les paralysies, la surdité & les écrouelles. Les maladies de la seconde sont la chlorose, le rachitis, l'ankylose & la goutte-sereine.

Suite d'expériences sur l'électricité appliquée dans les affections rhumatisantes, paralytiques & scrophuleuses.

§. I. Affections rhumatisantes.

PREMIERE OBSERVATION.

N. Gigout, boulanger, âgé de quarante ans, d'une constitution phlegmatique, étoit depuis quatre ans attaqué d'un rhumatisme goutteux qui l'empê-

choir de pouvoir fléchir convenablement les genoux & les pieds ; ce qui rendoit sa marche très difficile. Ce malade a subi deux fois le traitement électrique.

Le premier traitement a duré depuis le premier juin 1782, jusqu'au 24 septembre suivant. Pendant cet espace de temps le malade a été soumis, pendant une demi-heure, & ensuite pendant une heure, une ou deux fois par jour, au bain électrique. On lui tiroit des étincelles de la partie affectée une fois, & quelquefois deux fois dans l'espace de vingt-quatre heures. On a passé ensuite aux frictions électriques, & de-là aux commotions d'une force médiocre, au nombre de deux, trois, quatre, six, que l'on faisoit traverser depuis les hanches jusqu'au genou, & depuis le genou jusqu'au pied. Ces différens moyens électriques n'étoient pas administrés d'une manière constante & régulière. Il y avoit des jours où l'on ne donnoit pas la commotion. L'on a compté cinquante-six jours dans lesquels l'électricité a été appliquée d'une manière très-ménagée, & plusieurs dans lesquels le repos a été absolu.

Dès les premières séances, le malade s'est trouvé soulagé ; à la seconde, il s'est senti plus fort ; il a marché sans bâton,

& l'enflure des jambes paroissoit déjà un peu diminuée. A la troisième, la jambe gauche étoit moins enflée. A la sixième, l'appétit étoit meilleur, les doigts du pied commençoient à être flexibles. A la huitième, la jambe droite étoit beaucoup dégonflée, & la gauche ne présentait plus de tuméfaction qu'à la cheville. Le progrès en mieux devint chaque jour plus sensible. Le dixième, les jambes étoient diminuées de moitié. Le quinzième, la gauche n'étoit plus enflée; la droite l'étoit peu, le genou paroissoit notablement dégorgé. Le 18^{me} jour, le malade plioit les genoux & les pieds. Vers la vingtième électrisation, il a ressenti une douleur assez vive aux deux talons. Après la vingt-cinquième, il a pu se mettre à genoux. A la vingt-septième, il s'est senti plus fort, & a fléchi aisément les doigts du pied; enfin la trentième fois qu'il a été électrisé, il a pu descendre les escaliers.

Cette amélioration dans l'état du malade a duré jusqu'au quarante-sixième jour : à cette époque, il ressentit une douleur à la hanche gauche. A la quarante-septième séance, les douleurs s'étendoient dans toute la région lombaire, & elles augmentoient par intervalle. A la cinquantième, la jambe droite devint

fort enflée, la cuisse étoit très-douloureuse. A la cinquante-deuxième, les douleurs descendoient près du genou, & de-là au dessus du pied : quelques jours après, la tension de la jambe étoit moins forte. A la cinquante-cinquième & cinquante-sixième électrisation, l'enflure de la jambe & du pied étoient plus considérables. A la cinquante-septième, on apperçut sur le col du pied une rougeur qui avoit deux pouces de long, & un demi-pouce de large. A la cinquante-neuvième & à la soixantième, la jambe étoit très-enflée & foible, la rougeur du pied étoit la même, mais les douleurs étoient dissipées. La soixante-unième séance n'a eu lieu qu'après plusieurs jours de repos ; alors la jambe n'étoit presque plus enflée, mais il y avoit une éruption, dont l'apparence étoit dartreuse, sur toute la surface du corps, & qui étoit particulièrement remarquable au ventre & aux articulations.

Pendant tout le temps de ce premier traitement, le malade étoit à l'usage des tisanes sudorifiques, & il fut purgé deux fois. Dès les premières séances, l'action de l'électricité se marqua par des évacuations & par des sueurs pendant la nuit. A la troisième séance, il avoit moins sué.

A la sixième, la transpiration étoit abondante. A la dix-huitième, elle étoit très-considérable.

Il y a une particularité assez singulière dans l'histoire de ce malade ; auparavant qu'il fût électrisé, on trouvoit tous les matins aux environs du col du pied, des matières vermineuses sur les linges qui servoient à envelopper les parties tuméfiées. Cette affection pédiculaire a cessé peu de temps après les premières séances, & depuis il n'en a plus été question.

Le second traitement a commencé le 5 septembre 1782, & a duré jusqu'au 23 avril suivant, sans être plus régulier que le premier. Il y a eu vingt-quatre jours de repos ; & pendant tous les autres, on a suivi la même méthode d'électriser, en mettant en œuvre le bain électrique, les étincelles, les frictions & les commotions. Enfin le malade a subi un autre petit traitement depuis le 10 octobre 1783, jusqu'au 19 suivant ; traitement léger & peu exact, qui doit être regardé à-peu-près comme nul.

A la première séance de cette reprise, ou plutôt à la soixante-troisième, en comptant du premier essai, la jambe étoit un peu enflée, mais les douleurs du genou droit étoient considérables.

A la soixante-cinquième, les douleurs étoient dissipées. Vers la soixante-neuvième, la jambe étoit un peu droite, le soir seulement. A la soixante-onzième, le malade se trouvoit bien. La soixantedouzième & soixante-treizième furent suivies d'un mieux plus marqué; *Gigout* fut alors en état de tourner la machine électrique sans éprouver ni fatigue, ni mal-aise. A la quatre-vingt-quatrième, le bas de la jambe étoit très-tendu. A la quatre-vingt-neuvième, elle étoit rouge. A la quatre-vingt-dixième, elle étoit plus molle, mais douloureuse pendant la nuit. A la centième, le bas du mollet de la jambe gauche étoit seul un peu dur. A la cent vingt-quatrième électrisation, il survint au bas de la jambe des boutons qui ont suppuré. A la cent cinquante-fixième, le malade étoit plus ferme sur ses jambes. Enfin, depuis ce moment jusqu'à la cent soixante-dix-septième séance, il a beaucoup gagné; la matière rhumatifante atténuée & portée à la peau, est sortie pendant les nuits sous la forme de sueurs. L'amélioration très considérable obtenue par ce traitement, s'est soutenue en très-grande partie. Les extrémités inférieures exécutent beaucoup mieux leur mouvement; & il y a lieu de croire que le suc-

cès eût encore été plus complet, si le malade eût été soumis plutôt à ce genre de traitement, & si l'on eût pu seconder davantage les effets de l'électricité par les soins d'un bon régime.

II^e OBSERVATION.

Christine Maine, âgée de cinquante ans, d'une constitution languine, étoit attaquée d'un rhumatisme goutteux depuis deux ans. Elle a commencé le traitement le premier août 1782, & l'a suivi jusqu'au 29 du même mois; mais il y a eu des irrégularités, & même des interruptions totales dans l'administration de l'électricité.

Elle a été mise à l'usage des bains électriques pendant une demi-heure, ou trois quarts d'heures, une fois par jour. On lui a administré des frictions sèches, des frictions électriques, & on a tiré des étincelles sur la cuisse & sur la jambe droite.

A la troisième séance, la malade a beaucoup souffert des reins. A la quatrième, elle a été soulagée, & a passé une nuit plus tranquille que la précédente. Le jour de la cinquième & de la sixième séance, les douleurs ont été foibles, & ne se sont fait sentir qu'à la région lom-

baire droite. La septième & la huitième électrisation ont été suivies de sueurs. A la neuvième, au lieu d'un sentiment de froid que la malade éprouvoit à la partie affectée, elle ressentait une douce chaleur & de la moiteur. Après la dixième, elle se plaignoit des jambes. Après la onzième, les règles survinrent ; ce qui fit accorder quelques jours de repos.

La malade ne fut plus électrisée depuis, que pendant l'espace de quatre jours, au bout desquels les douleurs étoient fort diminuées. Cette amélioration s'est soutenue, & il y a tout lieu de croire que cette malade auroit été plus parfaitement guérie, si, au lieu de se borner à seize séances, elle eût continué de se soumettre à l'application électrique pendant un autre mois.

III^e OBSERVATION.

Nicolas-Vincent Homme, résidant à Mandran, juridiction de Saint-Diez, âgé de cinquante-neuf ans, d'une constitution bilieuse, portoit depuis dix ans un rhumatisme goutteux qu'il avoit contracté pendant son service dans les troupes.

Il a essuyé le traitement électrique depuis le 11 octobre 1783, jusqu'au 18

du mois suivant , avec différentes interruptions qui forment un total de huit jours de repos. On a employé pour lui les différentes manières d'appliquer l'électricité dont on s'étoit servi pour les malades précédens , telles que bain , frictions , étincelles & commotion. Pendant le bain , on soutiroit le fluide électrique de la cuisse , par le moyen des pointes de métal qu'on promenoit le long de sa surface. Les commotions étoient au nombre de trois ou quatre. On les faisoit passer depuis les lombes jusqu'au dessous des genoux.

Quant à l'intérieur , on a fait prendre constamment des boissons sudorifiques : on a purgé deux fois le malade.

Les excrétiions n'ont pas paru sensiblement augmentées ; mais l'on a observé que le pouls , qui avant l'opération n'avoit que cinquante-six pulsations par minute , s'est élevé au point de battre jusqu'à quatre-vingt fois dans le même espace de temps.

Après la première séance , le malade s'est trouvé soulagé ; & la nuit suivante , il a dormi trois heures ; ce qui ne lui étoit pas arrivé depuis fort long-temps. Dès la seconde , les douleurs étoient moins fortes. A la troisième , le malade

a commencé à marcher plus librement. A la cinquième, il a senti plus de liberté dans le mouvement du genou. A la septième, il a moins souffert encore. Le jour de la huitième, neuvième & dixième séance, les douleurs ont été plus vives, mais cantonnées seulement dans le genou. Après la douzième électrisation, la jambe étoit toujours très-foible, mais il n'y avoit plus de douleurs, si ce n'est une très-légère au genou. Le malade n'a pas été au-delà de treize séances, & s'est retiré dans le moment où le bien-être qu'il éprouvoit devoit l'encourager à persévérer dans son traitement.

IV^e OBSERVATION.

Jean-Baptiste Grandhomme, garçon, demeurant à Ginfoue, paroisse de Coinche, juridiction de Saint-Diez; âgé de dix-neuf ans, & d'une constitution phlegmatique, étoit attaqué de douleurs rhumatisantes depuis un an; il a été soumis au traitement électrique depuis le 11 décembre 1783, jusqu'au 25 du mois suivant: il a bu, ainsi que les autres, des décoctions sudorifiques. Pendant tout le traitement, on a joint au bain électrique les frictions, & les commotions que l'on

a fait passer depuis les lombes jusqu'aux genoux, & que l'on a portées depuis deux jusqu'à huit.

Le pouls avant l'administration de l'électricité battoit soixante-dix fois; il est devenu plus fréquent pendant le traitement, & a été jusqu'à quatre-vingt-cinq pulsations. Les sueurs ont commencé à la sixième séance, & ont continué jusqu'à la treizième, qui a été la dernière.

Dès le quatrième jour ce malade avoit beaucoup plus de facilité dans le mouvement des reins, & il commençoit à avoir de bonnes nuits; ce qui ne lui étoit pas arrivé depuis long-temps. Le progrès en mieux est devenu ensuite plus sensible de jour en jour; & lorsque le malade nous a quittés, il ne ressentoit plus qu'une très-légère douleur à la région lombaire, accompagnée de foiblesse.

V^e OBSERVATION.

Anne Finance, âgée de quarante-cinq ans, d'une constitution bilieuse, étoit une pauvre femme obligée de faire les travaux les plus rudes pour gagner sa vie. Ayant été, par un temps très-froid, chercher de la salade dans la campagne, & s'étant trouvée dans la nécessité de tenir pendant long-temps ses mains dans

la neige, elle fut attaquée d'un engourdissement considérable aux deux mains, qui fut suivi d'une sorte de contraction paralytique qui l'empêchoit de les fermer. Il y avoit de plus, des douleurs constantes qui devinrent plus considérables pendant la nuit. La malade étoit dans cet état depuis quatre ans, lorsqu'elle a commencé à subir le traitement électrique le premier janvier 1785.

Depuis cette époque jusqu'au premier avril, elle a eu cinquante séances. On la soumettoit au bain électrique pendant une demi-heure ou trois-quarts d'heure. On lui faisoit des frictions douces sur l'avant-bras & sur les parties affectées, & on finissoit par lui tirer quelques étincelles.

Cette malade a été soulagée dès les premières séances. A la cinquième, les douleurs étoient moindres. A la sixième, elle commençoit à remuer la main. A la huitième, elle a pu la fermer; l'amélioration continuant par degrés, les doigts ont repris de la flexibilité, le mouvement des mains est devenu de jour en jour plus libre, & ces parties ont repris leur état & leur vigueur naturelle.

Il est bon d'observer que cette femme n'avoit point eu ses règles depuis quatre

mois, quand elle est montée sur l'appareil électrique, & qu'elles ont reparu pendant la quatrième séance, sans avoir cessé de venir depuis à des périodes fixes & réglées.

VI^e OBSERVATION.

Anne Stoker, femme âgée de quarante ans, d'une constitution bilieuse & sanguine, étoit attaquée depuis six mois d'un rhumatisme à la région lombaire, *lumbago*, qui lui faisoit jeter les plus hauts cris, & qui troubloit absolument son repos, sur-tout pendant la nuit.

Elle a subi le traitement électrique depuis le 13 septembre 1783, jusqu'au 2 février 1784, non sans plusieurs jours d'interruption.

Elle a pris des bains électriques, d'abord pendant une demi-heure, ensuite pendant trois-quarts d'heure, & une heure. Les frictions, les étincelles, les commotions, ont été des moyens mis en œuvre chaque jour. Les hanches, le genou, les mollets, ont été les parties soumises au choc électrique.

Il n'y a eu aucune évacuation sensible. Les urines seulement ont été troubles; cependant, dès la seconde séance, il y a eu une meilleure nuit, car les dou-

leurs nocturnes ne se font sentir que vers les trois heures du matin. Après la quatrième séance, la nuit a été mauvaise & agitée, & les douleurs ont continué d'être assez vives jusqu'à la huitième séance. Depuis la huitième jusqu'à la onzième, le sommeil a été meilleur, quoique les douleurs persistassent encore. A compter de la onzième fois que la malade a été électrisée jusqu'à la vingt-troisième, qui a été la dernière, les douleurs ont diminué graduellement; le sommeil est devenu fort bon, & il n'est, pour ainsi dire, plus resté d'autres accidens qu'une foiblesse à la jambe qui avoit été affectée. La malade a conservé long-tems ce qu'elle avoit gagné à ce traitement, & la guérison auroit été beaucoup plus complète, si à l'automne suivant, lorsque les douleurs se font un peu renouvelées, elle eût voulu se soumettre une deuxième fois à l'action électrique.

VII^e OBSERVATION.

J. Baptiste Grivel, âgé de quarante-six ans, d'une constitution sèche & bilieuse, ressentit pour la première fois, en 1754, des douleurs rhumatisantes au genou droit. Ces douleurs devinrent très-considérables en 1771. Le genou s'enfla

beaucoup , & cet engorgement eut des suites si fâcheuses , qu'après avoir gardé le lit pendant fix mois , le malade n'en sortit qu'avec une roideur des tendons fléchisseurs , qui l'empêcha d'étendre le genou. En 1781, il éprouva un pareil accès qui dura cinq à six mois. En 1784, les mêmes accidens se renouvelèrent pendant le mois de septembre , d'octobre & de novembre.

C'est à cette époque que ce malade eut recours à l'électricité. L'articulation du genou droit étoit engorgée, douloureuse , & la flexion de la jambe sur la cuisse ne pouvoit pas s'exécuter. De plus, le malade ne dormoit pas , il étoit sans appétit , & il avoit une toux stomachale qui le tourmentoît beaucoup.

Dès la seconde séance , il n'a pas éprouvé le soir les douleurs qu'il ressentait habituellement. Après la troisième , il a dormi , & n'a plus souffert que lorsqu'il vouloit étendre la jambe ; il y a senti un peu de chaleur , tandis qu'auparavant il n'en éprouvoit que lorsqu'il l'approchoit du feu. A la quatrième , le gonflement ne paroissoit pas si considérable. A la cinquième , l'appétit étoit bon , & la toux stomachale paroissoit notablement diminuée. A la sixième , la
chaleur

chaleur de la jambe étoit plus sensible.

La neuvième électrisation fut suivie d'un changement plus remarquable & plus avantageux, soit par rapport à l'état des forces, soit par rapport à la facilité de l'extension. A la dixième, la jambe étoit douloureuse, & elle s'enfla pendant la nuit. A la treizième, le mouvement de la jambe étoit plus considérable & plus libre. A la quinzième, la cuisse fut douloureuse le soir. A la dix-huitième, la nuit fut mauvaise. A la dix-neuvième, la nuit fut bonne, l'extension de la jambe étoit très-facile, & le genou beaucoup moins enflé. A la vingtième, le mieux étoit si considérable, que le malade a pu faire quatre lieues à pied.

La vingt-quatrième séance fut suivie de douleur & d'un nouveau gonflement au genou vers le soir. Les jours suivans, le mieux se rétablit, mais il ne fut pas de longue durée. Les variations perpétuelles en bien & en mal, & l'opiniâtreté de l'engorgement, m'engagèrent vers la soixante-septième séance, d'appliquer un emplâtre vésicatoire à côté du genou.

L'électricité a ainsi été administrée à ce malade sous la forme de bain, de frictions, d'étincelle & de commotion.

Cette dernière manière d'électrifier paroissoit faire un grand effet sur ce malade, qui se trouvoit constamment bien mieux les jours où il éprouvoit la secousse électrique.

L'action du fluide électrique s'est fait connoître à plusieurs signes. Après la cinquième séance, les urines devinrent moins considérables, mais les sueurs furent plus abondantes. Ces sueurs ont continué les jours suivans. A la quinzième séance, le malade étoit en moiteur; il a sué à la dix-neuvième, ainsi que pendant toutes les nuits, depuis la vingtième jusqu'à la trente-unième. On a remarqué qu'il y a eu une espèce de salivation depuis la treizième séance jusqu'à la dix-neuvième.

Dans ce traitement, qui a duré depuis le 19 novembre 1784, jusqu'au 11 avril 1785, *Grivel* a été électrisé cent quatre fois. Son genou avoit toujours conservé de l'engorgement, avec apparence d'ankylose; les tendons avoient encore beaucoup de roideur; les mouvemens n'étoient pas très-faciles, mais la jambe avoit notablement gagné du côté de la mobilité. Le malade a pu reprendre son métier, & il n'a pas éprouvé à l'automne suivante ces longs & douloureux accès dont il étoit attaqué tous les ans.

Vers le mois de décembre 1785, *Grivel* s'apercevant que pendant la mauvaise saison, ses douleurs devenoient plus vives & ses nuits plus agitées, se présenta pour subir un nouveau traitement.

On lui a administré l'électricité de la même manière, & avec les mêmes précautions que la première fois. Il a eu cent dix-huit séances depuis le 29 décembre 1785, jusqu'au premier mai 1786. A la dixième électrisation, il a beaucoup salivé. Depuis la douzième jusqu'à la dix-neuvième, les douleurs ont été très-vives ; mais il faut observer que l'état de l'atmosphère parut y avoir contribué. On a eu recours, pour diminuer ces douleurs, aux calmans & à un emplâtre épi-spastique appliqué sur la tumeur ; ce qui a réussi. Après la vingt-huitième séance, le malade eut un flux de ventre sanguinolent sans colique ; accident qu'il a fallu aussi combattre par des moyens particuliers. A compter de cette époque, l'électricité a produit à chaque séance un changement avantageux ; & à la fin de ce second traitement, il étoit encore beaucoup mieux qu'après le premier. Il ne souffroit plus, le genou étoit beaucoup diminué de volume, il pouvoit mouvoir,

& lever la jambe avec une liberté qu'il n'avoit pas connue jusqu'à ce moment. Cet état avantageux persiste , mais il reste encore une roideur dans la jambe , qui fait sentir la nécessité de recourir de temps en temps à l'électricité , pour conserver & augmenter même ce que l'on a gagné dans les précédentes tentatives.

VIII^e OBSERVATION.

Jean-François Colin, garçon, demeurant à Coinche, juridiction de Saint-Diez, âgé de vingt-huit ans, d'une constitution phlegmatique, étoit attaqué depuis trois mois d'un rhumatisme gouteux aux extrémités supérieures & inférieures. La douleur & le gonflement se portoient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; mais les articulations sur-tout étoient fort engorgées. Il n'y avoit cependant pas de fièvre.

J'ai tenté le traitement électrique depuis le 19 décembre 1783, jusqu'au 25 du mois suivant. Avant que de le commencer, le malade avoit fait usage pendant quelque temps d'une tisane sudorifique & de la poudre tempérante. Ces préliminaires avoient déjà procuré un changement favorable dans son état. Ses nuits étoient

devenues meilleures, les douleurs étoient diminuées, & l'engorgement des extrémités paroissoit moins considérable.

L'électricité lui a été ensuite administrée sous la forme de bain, d'étincelle & de commotion. Dès la seconde électrisation, les douleurs nocturnes ont disparu, quoique la nuit ait été agitée, mais il y a eu des sueurs. Les séances suivantes ont apporté chacune une amélioration sensible dans l'état de ce malade; mais, n'ayant pas voulu aller au-delà de la cinquième, il n'a retiré que du soulagement d'un moyen qui auroit pu lui procurer une guérison plus certaine & plus complète.

IX^e OBSERVATION.

Jean-Etienne Gaiffe, natif de Morteau en Comté, juridiction de Dornan, âgé de vingt-un ans, d'une constitution sanguine, étoit attaqué depuis un mois d'un rhumatisme goutteux causé par l'habitation d'un endroit très-humide. Ce rhumatisme occupoit la main droite; le carpe & le métacarpe étoient fort gonflés, & toute cette région étoit fort douloureuse. La douleur s'étendoit encore depuis la hanche droite jusqu'au pied, & au talon du même côté; ce qui lui

ôtoit la faculté de marcher. Il avoit été traité pendant un mois , à l'hôpital de Schelestat , sans éprouver aucun soulagement.

Il a été soumis au traitement électrique depuis le 15 novembre 1784, jusqu'au 18 décembre de la même année, sans avoir d'autre interruption que trois jours de repos. Il a été mis à l'usage des tisanes délayantes & sudorifiques. Il prenoit en même temps des poudres tempérantes & diaphorétiques , & il a été purgé dans le cours du traitement.

Il a pris chaque jour un & souvent deux bains électriques , qui duroient d'abord une demi-heure , & qu'on a ensuite prolongés jusqu'à une heure. On lui a tiré des étincelles des parties affectées ; on lui a fait des frictions électriques le long de la cuisse & de la jambe ; on a dérivé le fluide par des pointes de bois & de métal , dirigées devant le genou & le talon ; enfin on a donné des commotions d'une force médiocre , depuis deux jusqu'à six fois par-jour.

L'électricité a augmenté d'une manière bien sensible les excréctions chez ce malade : il a eu des sueurs abondantes la nuit qui a suivi la première séance. Depuis la seconde jusqu'à la neuvième,

il a salivé d'une manière très-remarquable ; le dixième jour qu'il a été électrisé, il a beaucoup sué , mais ces sueurs n'ont point été générales ; elles se sont bornées aux parties qui se trouvent depuis l'estomac jusqu'aux jambes. Vers la quinzième électrisation , les excrétions ne se soutenoient pas au même degré ; mais vers la vingtième, elles avoient repris , & à la vingt-cinquième, les sueurs étoient très-abondantes.

Le premier & le second jour du traitement , les douleurs ont augmenté. Le troisième jour, le genou & la main n'étoient plus si enflés , le mouvement du genou & de la main étoit plus libre. Le quatrième jour , le malade pouvoit se servir de sa main pour manger. Le sixième , le talon droit étoit fort douloureux. Le dixième, il y avoit du soulagement , l'enflure du genou étoit moindre , le mouvement du bras & de la jambe étoit plus facile.

A la quatorzième électrisation , l'enflure étoit dissipée , à l'exception d'un léger empâtement à la partie interne du genou ; les douleurs du talon étoient moindres , & le malade a pu poser son pied à terre. Depuis la quinzième séance jusqu'à la dix-huitième, les douleurs du

talon se sont fait ressentir de nouveau , & la main s'est enflée. A la vingtième, la main étoit moins enflée, mais les talons étoient plus douloureux. A la vingt-deuxième, la main étoit presque dégonflée, les talons étoient plus douloureux quand le malade se tenoit en repos , que lorsqu'il marchoit. A la vingt-cinquième, la main étoit dans l'état naturel, il n'y avoit plus que de légers ressentimens au talon.

Ce malade a encore subi treize électrisations, pendant lesquelles il a été toujours de mieux en mieux. Il a éprouvé dans cette dernière période quelques légers gonflemens à la main, qui se sont dissipés très-promptement. Il a eu en tout trente-huit séances, au bout desquelles il a été en état de partir à pied pour faire une route assez considérable.

X^e O B S E R V A T I O N.

Jeanne Soutien, femme âgée de quarante-sept ans, d'une constitution sanguine & bilieuse, fut attaquée en 1783 d'une ascite avec anasarque, & d'un commencement d'empyème. Les remèdes intérieurs, apéritifs, diurétiques, évacuans, & l'opération de la paracentèse,

la guérissent de cette maladie, & des rechutes qui en furent la suite; mais depuis la dernière guérison, qui eut lieu en novembre 1784, elle ressentoit des douleurs aiguës aux jambes & aux cuisses.

Elle a été soumise au traitement électrique depuis le 12 janvier 1785, jusqu'au 23 mars suivant, avec des interruptions assez fréquentes. Les bains électriques ont été administrés avec les précautions ordinaires pendant l'espace de trois quarts d'heure, ou d'une heure, le plus souvent deux fois par jour: on a tiré des étincelles le long des extrémités inférieures, & on a employé les pointes de bois pour soutirer le fluide électrique.

En même temps cette malade prenoit des tisanes apéritives & diurétiques, & elle a été purgée plusieurs fois dans le cours du traitement.

Cette malade a subi quarante séances. Les urines ont été plus abondantes qu'elles n'étoient auparavant. Les douleurs des jambes & des cuisses ont diminué graduellement, & étoient entièrement dissipées avant la fin du traitement. Les dernières électrisations ont servi à fortifier les jambes.



XI^e OBSERVATION.

Augustin Berard, natif de Vic, âgé de quarante ans, d'une constitution bilieuse, fit une chute sur la glace vers le mois de janvier 1785, & fut affecté depuis de douleurs aiguës à l'extérieur de la poitrine, & d'autres douleurs encore plus fortes-aux reins & à la cuisse gauche; ces douleurs augmentoient pendant la nuit, & la cuisse, qui en étoit le siège, étoit notablement maigre.

Ce malade a été soumis au traitement électrique depuis le 23 février 1785, jusqu'au 15 avril; & pendant cet espace de temps, il a eu trente-sept séances, dans lesquelles on employoit le bain, les étincelles, les pointes de bois & le choc électrique, comme pour les malades précédens. Après la dixième séance, *Berard* eut un mal de gorge, avec phlogose & engorgement des glandes maxillaires. Après la seizième, il eut une colique qui ne fut pas suivie d'évacuation. Jusqu'à la vingt-quatrième électrisation, il eut de très-mauvaises nuits. Le lendemain, il dormit un peu. Après la vingt-cinquième séance, il eut quatre heures de repos, & sentit que sa jambe devenoit plus forte; mais ces espérances ne

se font pas soutenues. A la fin du traitement, le malade n'avoit gagné que peu de chose, & cette légère amélioration n'a pas continué. On a cru pouvoir attribuer ce peu de succès au mauvais régime du malade.

XII^e OBSERVATION.

François Villiaume, boutonnier, âgé de soixante-neuf ans, d'une constitution bilieuse, & sujet depuis vingt ans à des douleurs rhumatisantes, ayant fait en 1781 une chute sur la cuisse droite, ressentit depuis ce temps des douleurs, qui sont très-aiguës dans les changemens de temps. Cette partie s'étoit raccourcie, & contractée au point de n'être plus susceptible d'extension ; elle ne prenoit plus de nourriture, & le malade ne pouvoit plus du tout lever la jambe.

Il s'est soumis, pour la première fois, au traitement électrique le 25 avril 1785 ; & depuis ce jour jusqu'au 14 du même mois, il a eu neuf séances, qui n'ont pas opéré sur ses douleurs le plus léger changement.

Il a commencé un autre traitement le 29 décembre 1785, & l'a suivi jusqu'au premier mai 1786, sans y mettre d'autre

interruption que neuf jours , qui n'ont pas été consécutifs. Ce malade a fait usage pendant ce traitement , des sudorifiques : on l'a purgé ; on lui faisoit porter une flanelle sur la partie malade , & on lui faisoit sur la même région des frictions sèches.

Il a eu cent quatorze séances ; elles étoient employées à donner au malade des bains électriques , à faire des frictions , à tirer des étincelles électriques sur l'extrémité malade ; enfin à faire passer quatre commotions électriques dans l'étendue de la partie malade.

Ce malade s'est trouvé soulagé dès la dixième séance , & commençoit déjà à remuer un peu la jambe. Après la onzième , les sueurs ont commencé à être abondantes. A la vingt-cinquième électrisation , les douleurs étoient beaucoup diminuées. Depuis la trentième jusqu'à la quarantième , la jambe , a pris beaucoup de nourriture , & son mouvement est devenu chaque jour plus sensible. Cette amélioration étoit sur-tout sensible vers la cinquantième. Après la soixantième séance , la flexibilité du genou étoit revenue , & peu de jours après le malade a pu mettre son soulier , ce qu'il n'avoit pu faire auparavant. Les évacua-

tions par les sueurs ont été constantes.

A la fin du traitement, il n'éprouvoit plus aucune espèce de douleur, les mouvemens de la cuisse & de la jambe étoient faciles, l'extrémité atrophiée avoit repris de la force, & étoit presque aussi grosse que l'autre. Il y avoit à craindre qu'un changement aussi considérable, & aussi inespéré, ne se soutînt pas ; mais cet homme, malgré son grand âge, a conservé tout ce qu'il avoit acquis dans son traitement.

XIII^e O B S E R V A T I O N.

Nicolas Macon, âgé de soixante-un ans, d'une constitution bilieuse, affecté depuis quatre ans de douleurs rhumatismales aux jambes, a voulu éprouver le traitement électrique, & s'y est soumis depuis le 20 janvier 1785, jusqu'au 21 février suivant ; mais les absences fréquentes ont mis la plus grande interruption dans son traitement, & il n'a eu que treize séances. Ainsi, quoique l'électricité lui ait été administrée de la même manière & avec les mêmes soins qu'aux autres malades, il n'est pas surprenant qu'il n'en ait tiré aucun avantage.



XIV^e OBSERVATION.

Une femme âgée de quarante ans, d'une constitution bilieuse, sèche & nerveuse, sujette depuis très long-temps à des douleurs rhumatismales vagues, éprouvoit depuis huit ans des douleurs, accompagnées de gonflement au poignet & aux extrémités inférieures, avec un sentiment de froid dans les parties affectées. Ces douleurs arthritiques étoient devenues beaucoup plus fortes depuis la disparition trop prompte d'une sueur considérable qu'elle avoit eue à la suite d'une fièvre quarte dont elle venoit tout récemment d'être affectée.

Depuis le 28 février 1785, jusqu'au 23. avril suivant, elle a subi trente-six séances d'application électrique, pendant chacune desquelles on a employé le bain, les étincelles & les frictions électriques.

Les douleurs n'ont commencé à diminuer notablement qu'après la neuvième séance. Dans les suivantes, le gonflement des extrémités a paru devenir moins sensible de jour en jour, & le sentiment de froid a diminué dans la même proportion. Après la treizième électrisation, le bras droit est devenu un peu douloureux. Après la vingtième, la ma-

lade a souffert des genoux & des bras, accidens passagers qui ont paru être produits par l'humidité à laquelle elle s'étoit imprudemment exposée. Les choses ont ensuite été de mieux en mieux jusqu'à la trente-sixième séance. A cette époque, la malade quitta le traitement, où elle avoit beaucoup gagné.

Le changement favorable opéré par l'électricité dans cette malade, s'est soutenu jusques dans les premiers mois de l'année suivante, où elle sentit renaître des douleurs vagues qui se fixoient particulièrement au cou. Ces nouvelles douleurs la déterminèrent à se soumettre à un nouveau traitement, pendant lequel elle a pris quatorze séances. Dès la quatrième, la douleur du cou étoit fort diminuée; & il y a tout lieu de croire qu'elle auroit été entièrement dissipée, si la malade eût voulu insister plus long-temps sur les secours électriques.

XV^e OBSERVATION.

Un homme âgé de quarante-quatre ans, d'un tempérament sanguin, qui avoit été sujet pendant douze ans à des accès de goutte très-douloureux, n'en avoit depuis long-temps éprouvé aucun; mais il

ressentoit des douleurs rhumatismales vagues fréquentes , & souvent aiguës , qui affectoient les reins , l'estomac , les muscles abdominaux , & qui lui caufoient de l'insomnie.

Il s'est soumis au traitement électrique depuis le 4 février 1785 , jusqu'au 13 du même mois , & l'a suivi sans aucune interruption. Le bain électrique, les frictions, les étincelles, la commotion, ont été les moyens que l'on a constamment mis en usage , mais le malade n'en a recueilli aucun avantage. A la neuvième électrisation, il s'est plaint de ressentir de plus grands embarras aux reins, d'éprouver de la difficulté pour se mouvoir, & d'être tourmenté par l'insomnie , ce qui lui a fait abandonner le traitement.

XVI^e O B S E R V A T I O N.

Un homme âgé de quarante-six ans, d'une constitution bilieuse, sujet depuis dix ans à une affection rhumatismale, qui chaque année se jette sur sa tête, & lui cause une céphalalgie considérable, accompagnée de fièvre plus ou moins vive, a essayé le traitement électrique depuis le 2 février 1783, jusqu'au 22 du même mois, pendant lequel temps il a eu vingt séances. Quoique ce malade ait,

ainsi que tous les autres, été électrisé par bains, frictions, étincelles & commotion, & qu'il ait pris en même temps des remèdes fondans & diaphorétiques, il n'a éprouvé aucun changement favorable ; ce qui lui a fait quitter le traitement, qu'il auroit dû continuer plus long-temps avant de renoncer à ce moyen de guérison.

XVII^e OBSERVATION.

Marie-Magdeleine Brice, âgée de quarante-deux ans, d'une constitution bilieuse, étoit attaquée depuis douze ans de douleurs rhumatismales ischiatiques : ces douleurs, qui devenoient plus vives en hiver & dans les mauvais temps, empêchoient le mouvement de la cuisse. Dans le mois de mars 1785, ces douleurs étant augmentées au point d'empêcher la malade de marcher, elle est venue se soumettre au traitement électrique depuis le 26 mars 1785, jusqu'au 23 avril suivant, pendant lequel temps elle n'a eu que deux jours de repos.

L'électricité lui a été administrée avec vigueur sous la forme de bains, d'étincelles & de frictions. On a mis en usage les pointes, & on a porté les chocs depuis deux jusqu'à dix.

Cette malade a eu vingt-six séances. Pendant les premières, il y a eu des sueurs. Vers la dixième, les douleurs de la cuisse étoient moindres, & le sommeil meilleur ; mais ces espérances ne se sont pas soutenues. Les douleurs ont augmenté pendant les autres électrisations, & cette femme a quitté le traitement sans avoir obtenu un grand soulagement.

XVIII^e OBSERVATION.

La veuve *Gigout*, âgée de soixante-quatre ans, d'un tempérament phlegmatique, étoit attaquée depuis deux ans d'un engourdissement considérable des deux jambes, avec un sentiment de froid habituel. Elle a eu neuf séances depuis le 7 décembre 1784, jusqu'au 18. Après la première, les urines & les sueurs ont paru augmentées. La quatrième a été suivie d'un sentiment de chaleur aux jambes. A la huitième électrisation, le mouvement des jambes étoit beaucoup plus facile. Un rhume survenu à cette époque a été cause que la malade a quitté le traitement électrique, qui, suivant les effets obtenus dans les premières séances, auroit pu lui être utile.



XIX^e O B S E R V A T I O N.

Barthelemi Jaquot, pêcheur, âgé de cinquante-un ans, d'une constitution sanguine, étoit attaqué depuis sept ans de douleurs rhumatismales assez vagues, mais très-vives. Ces douleurs attaquoient tantôt les jambes, tantôt les reins; elles prenoient subitement, & étoient souvent assez fortes pour empêcher le malade de faire aucun mouvement. Ce malade a été préparé au traitement électrique par l'usage des remèdes tempérans & diaphorétiques; & pendant tout le temps de l'administration de ce remède, il a continué les sudorifiques & les frictions sèches avec la flanelle.

Du 23 janvier 1786, jusqu'au 16 mai, il a eu quarante-sept séances, pendant lesquelles il a été électrisé par bains, par étincelles & par commotions. Le bain a été d'abord d'une demi-heure, ensuite d'une heure. Les commotions ont été au nombre de quatre à cinq le long de la cuisse & de la jambe.

A la quatrième, le malade avoit déjà éprouvé beaucoup de soulagement. A la sixième, il a beaucoup sué & uriné. A la huitième, il s'est senti plus fort. A la quinzième électrisation, les douleurs ont

cessé. A la vingt-unième, le mieux étoit encore plus sensible ; & depuis cette époque jusqu'à la fin du traitement, l'amélioration a toujours été en augmentant. Les sueurs ont été constantes, les urines ont paru aussi plus abondantes que dans l'état naturel. Les douleurs se sont dissipées par degrés, le mouvement est devenu facile, & les forces sont revenues en même temps. Cette guérison s'est bien soutenue, quoique le malade ait repris son métier de pêcheur.

XX^e O B S E R V A T I O N.

La femme de *François Jaquot*, domiciliée à Saint-Diez, âgée de cinquante ans, d'une constitution bilieuse, étoit attaquée depuis cinq mois de douleurs rhumatismales aux extrémités inférieures, & à la région des reins. Ces douleurs étoient vives & considérables, surtout dans les changemens de temps.

Elle a subi un traitement électrique depuis le 3 février 1786, jusqu'au 12 mai suivant, pendant lequel elle a eu trente-quatre séances de bains, de frictions & d'étincelles électriques.

Dès la troisième séance, elle a été soulagée, & elle a moins souffert des

jambes. A la cinquième, les douleurs de reins sont devenues plus vives. A la dixième électrisation, elle a éprouvé un soulagement sensible dans toutes les parties affectées. Les urines sont devenues plus abondantes, & les sueurs ont été très-considérables. Ces excréations ont continué pendant les trente-quatre séances qu'a subi la malade; elle avoit notablement gagné à la fin du traitement; mais il paroît qu'il n'avoit pas été assez continué; car le mieux qu'elle avoit acquis n'a pas subsisté.

XXI^e OBSERVATION.

La femme de *Touffaint*, sculpteur, âgée de quarante-neuf ans, d'une constitution bilieuse, étoit attaquée depuis sept ans de douleurs rhumatismales errantes, qui se portoient tantôt à la tête, tantôt aux bras & aux genoux, qui étoient les parties principalement affectées. Elle éprouvoit de temps en temps de grandes difficultés pour mouvoir le bras & la jambe.

Cette femme a été soumise au traitement électrique depuis le 26 janvier 1786, jusqu'au 26 mars 1787, pendant lequel temps elle a pris cinquante-quatre séances où l'on employoit le bain, les étincelles & les frictions.

214 DÉPART. DES HÔP. CIVILS.

Dès les premières séances, elle a beaucoup sué. La sixième, elle a eu un flux de ventre qui a duré vingt-quatre heures. A la quatrième électrisation, elle a eu mal à la tête. Les accidens ont alors commencé à diminuer. Le progrès en bien étoit fort sensible. Du trentième jour au quarantième, les douleurs ont reparu, mais elles n'ont pas persévéré; & à la fin du traitement, la malade avoit beaucoup gagné.

La suite des observations de MM. Poma & Renaud sera insérée dans le premier numéro.



DU RHUMATISME;

*Par M. LE COMTE, docteur en médecine
à Eyreux.*

I. J'en présente une espèce rare, & qui mérite d'être bien reconnue lorsqu'elle se rencontre.

Un procureur, âgé de trente-six ans, eut, au commencement de 1783, deux glandes considérables sous les angles de la mâchoire, l'une à droite, & l'autre à gauche. On soupçonna deux mauvaises dents. Il les fit tirer; & comme l'opération cependant parut assez peu diminuer les tumeurs, au bout d'un mois on eut recours à des emplâtres; puis on prescrivit intérieurement le suc de creffon dans du petit-lait, & de temps en temps la tisane des bois laxative. Au mois de septembre de la même année, dans une partie de campagne, le malade étant tombé avec son cheval, l'épaule gauche le reçut, & se trouva engagée dans une ornière: il se releva avec une forte douleur; mais qui, peu-à-peu, se réduisit à une espèce d'engourdissement. Il ne pensoit presque plus à cette contusion, lorsqu'il

qu'au bout de huit jours la douleur revint, de manière non-seulement à gêner le mouvement du bras, mais à incommoder même dans le repos, & sur-tout à empêcher le sommeil. Alors on examina l'articulation, à laquelle il ne se trouva aucun dérangement. Peu-à-peu la douleur céda à des frictions de savon de Saturne; & à la fin de mars 1784, il n'en restoit plus. Les glandes du cou tenoient encore : elles s'amollirent, & abcédèrent. Cette suppuration n'étoit pas tarie, elle étoit même encore abondante, lorsqu'au mois de mai, il survint une vive douleur à la partie moyenne du sternum. L'endroit étoit élevé, & si sensible, que le malade même n'osoit y toucher. Quelques remèdes généraux, que l'état de la langue & la diminution de l'appétit parurent indiquer, n'y changèrent rien : la douleur même, sans quitter cet emplacement, se renouvela à l'épaule gauche. On crut qu'un vésicatoire en pourroit être le remède. On le plaça d'abord sur le sternum; il soulagea, mais la douleur se porta au côté droit de la poitrine, où elle devint un point pleurétique des plus aigus. Un autre vésicatoire l'emporta; mais elle revint au sternum; & durant deux mois, elle n'eut que ces deux points

à occuper alternativement, suivant que de nouveaux vésicatoires la chassoient de l'un pour aller à l'autre. Pendant tout ce temps-là, il n'eut pas un instant de sommeil : au lit, il étoit ordinairement assis, incliné en devant, mais obligé de changer presque continuellement d'attitude, quelquefois même de se coucher sur le ventre ; sur-tout il ne pouvoit se coucher du côté droit. Il aimoit mieux être levé, parce que dans cet état il étoit plus libre dans ses mouvemens ; & néanmoins la violence de la douleur l'obligeoit encore quelquefois de se rouler par terre. Il croit qu'on souffre moins d'un rage de dents. Il ne pouvoit ni tousser, ni éternuer, ni même se moucher, qu'avec les plus grandes précautions. Sa poitrine au reste ne râloit point ; le poumon étoit exempt d'engorgement ; aucun de ses crachats n'a paru teint, & le pouls étoit calme ; jamais même ni à la poitrine, ni à aucun autre endroit de ses douleurs, la couleur de la peau n'a été altérée. Il n'avoit de bonnes nuits que celles qui suivoient l'application d'un vésicatoire. Il mangeoit encore ; il conservoit même à-peu-près la moitié de son appétit, & les repas ne diminuoient ni n'aggravoient son mal. On le

purgeoit de temps en temps, & il s'inondoit de tisane. A la longue, la douleur quitta presque entièrement la poitrine : c'étoit au mois de juillet ; mais elle se rétablit à-peu-près avec la même violence à l'épaule gauche. On la combattit de même par des vésicatoires ; & peu à peu de petites excursions à la campagne, la continuation du régime, & peut-être quelque autre cause inconnue, amenèrent au mois d'août un calme plus parfait même que celui du mois de mars. Toute douleur cessa, l'appétit étoit excellent, le malade dormoit bien. Cette convalescence dura peu ; & dès le mois de septembre, la douleur recommença au bras gauche, & même un peu à la poitrine. Au traitement local, on crut devoir ajouter l'usage intérieur de l'extrait de ciguë, dont on porta en assez peu de temps la dose à un gros par jour. A cette fois, le mal résistoit. On s'obstina aussi, & ce traitement fut suivi pendant le reste de l'automne, pendant tout l'hiver, & même pendant une partie du printemps de 1785. La ciguë n'eut d'autre inconvénient, que de causer quelquefois un peu d'étourdissement ; le ventre étoit libre. Au mois d'avril de cette année, on s'apperçut que non-seulement

le bras gauche s'atrophioit, mais que la douleur gagnoit & la nuque & la tête : la salive en même temps parut s'épaissir, le nez se prit plus qu'il n'avoit coutume de l'être, & le malade ne mouchoit qu'avec une peine extrême, tantôt une puitte claire, & tantôt une matière blanche. Ces circonstances déterminèrent à changer de plan. Quoique le malade n'eût jamais eu aucun symptôme de maladie vénérienne, on le prépara, puis on lui administra en deux ou trois mois, une trentaine de frictions mercurielles. Il n'y gagna rien ; & pour dernière ressource, au mois de juillet, on lui proposa le moxa. Après un premier cylindre brûlé sur la nuque, on en consuma deux autres à quelques-jours de-là, l'un sur la partie supérieure de l'omoplate ; & le second, sur l'articulation de l'épaule. Un mois après, tandis que ces plaies étoient en pleine suppuration, & le malade dans un mieux qui ranimoit ses espérances, un nouveau point de douleur s'établit à la partie antérieure latérale droite de la tête, avec des élancemens terribles dans l'œil de ce côté. Une quatrième brûlure modéra les douleurs dès avant la chute de l'escare, & l'établissement de la suppuration acheva de les dissiper, en sorte

que le malade se trouva bien le reste de l'été, & pendant presque toute l'automne. Ses douleurs ensuite se renouvelèrent à la tête & au bras gauche, &, ce qui n'étoit point encore arrivé, elles occupèrent même l'une des hanches & la cuisse. Celles du bras parurent seules assez continues & assez vives, pour engager à proposer l'application d'un cinquième cylindre de coton. On convint avec le malade que ce seroit le dernier ; & en conséquence on le plaça à l'insertion du muscle deltoïde, dans le dessein d'en transformer la plaie en un cautère qui subsiste encore. Il resta assez de douleur, & à ce bras, & ailleurs, pour entretenir une insomnie à-peu-près habituelle ; & au mois de juillet de l'année dernière, le malade étoit encore assez mal pour prendre le parti d'aller consulter à Paris. On n'y eut que les vues qui avoient décidé une partie de ses premiers remèdes. On crut que toute la cause du mal étoit une humeur de rhumatisme ; & on lui conseilla, pour la porter au dehors, une légère décoction de quelque bois sudorifique, les pilules de Belloste comme altérantes, & tous les quinze jours comme purgatives, & les fucs dépurés de bourrache & de cresson, à interrompre & à

reprendre de quinze en quinze jours. Il avoit commencé à prendre du laudanum liquide pour les insomnies, & il a continué. Ses douleurs ne lui avoient laissé de *nodus* ni au sternum, ni au côté droit de la poitrine; mais la clavicule gauche étoit assez considérablement exostosée dans toute sa longueur, & il ne pouvoit lever ce bras au dessus de la ligne horizontale. On avoit conseillé de l'électrifier; il ne l'a point été.

II. Je viens de voir le malade pour la première fois, onze mois après cette consultation. Il est très-pâle. Il a maigri au tronc au moins de deux pouces sur le contour de ses vestes. Il a plus maigri encore, à proportion, des cuisses & des jambes. Il a maigri sur-tout du bras gauche, depuis l'épaule jusqu'au coude: il ne porteroit pas douze livres de cette main, & il ne pourroit s'en servir pour boire, qu'en la soulevant avec l'autre. Il ne peut se lever de dessus sa chaise qu'en se prenant à quelque chose. Il a depuis deux mois, un peu au dessous de la partie moyenne de la jambe droite, sur la crête du tibia, une tumeur oblongue qui l'empêche de marcher: auparavant il auroit fait une demi-lieue à pied, mais en y

mettant au moins une heure : il n'auroit pu monter à cheval, ni même monter sur une chaise, & pour monter sur son lit, il se servoit d'un tabouret. Dans la marche à pied, c'étoit la jambe droite qui se lassoit la première. Il a sur le devant des cuisses la même barre, & dans les genoux le même sentiment de fatigue que lorsqu'on a beaucoup marché. Il m'a dit que l'exostose de la clavicule lui étoit venue en quinze jours, deux mois avant son départ pour Paris, avec des douleurs médiocres & des démangeaisons ; il n'en a point à la tête ; mais de temps en temps, il y pousse de côté & d'autre des élévations, comme sur le tibia, sur lesquelles il a de la peine à se laisser peigner, & qui ne lui durent que quelques jours. Il se couche volontiers dessus, parce qu'il lui semble que la chaleur en accélère la résolution, & en diminue la petite douleur. Il ne mange encore qu'environ douze onces de pain. Il n'a pas dépensé une once de pilules de Belloste : il les a quittées par conséquent depuis long-temps. Il est depuis plus long-temps à cinquante gouttes de laudanum liquide, & le ventre se conserve libre. Son estomac est bon, & l'a toujours été. Il est mieux, comme on

voit. Il n'a eu de crise marquée qu'après ses dernières brûlures : alors il sua copieusement ; souvent même il suoit trop, de la tête sur-tout, & le matin il avoit besoin d'un peu de vin.

III. Je ne lui ai trouvé aucun indice d'acreté dans les humeurs. Il partit en 1768 pour l'île de Bourbon : il en est revenu en 1774 ; & ni en mer, ni à terre, il n'a eu aucun symptôme de scorbut. Il ne lui est rien resté de la petite-vérole qu'il a eu à cinq ou six ans, ni d'une gale qu'il prit à sept ou huit, & que l'on traita à l'ordinaire. Il n'a jamais eu autour du cou ni ailleurs, d'autres glandes que les deux dont il a été parlé. Jamais il n'a eu de rhumatisme, si ce n'est une douleur de genou avec gonflement, qui le fit boiter pendant huit jours avant son embarquement. Jamais il n'a eu de dartres, ni le tabac ne lui a rendu le dessous du nez malade. Il n'a jamais rien eu au coin des lèvres, ni entre les doigts des pieds. Jamais de sueurs habituelles, ni des pieds, ni des aisselles. Jamais de migraines ; point de pituite d'estomac. Ses petites plaies guérissoient sans peine. Point d'engelures. A la pâleur près, en un mot, aucun vice de constitution, aucune

incommodité habituelle, que des rhumes de cerveau, qui lui rouilloient la voix le matin, qui le faisoient beaucoup moucher, qui diminueoient l'après-midi; & des maux de dents (qui, jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, lui revenoient souvent tous les hivers, & lui ont perdu toutes les dents, sur-tout celles d'en haut) étoient plus rares en été, ont été rares à l'île de Bourbon, ont recommencé depuis le retour, & se terminoient, comme à l'ordinaire, par un petit engorgement à la joue. Rien sur-tout, ce semble, qui ait paru préparer un commencement de paralysie. Jamais d'appartement humide. Quelques pluies l'ont trempé jusqu'à la peau, rarement cependant, mais en été, & avec la précaution de changer en arrivant, de manière que le malade n'en a pas même été enrhumé. Trois ou quatre bains de rivière tous les étés, lorsque les chaleurs devenoient excessives, avant souper pour l'ordinaire, & avec aussi peu d'inconvénient. Des glaces prises à quelques bals, mais sans suite encore. Un seul bain de rivière a enrhumé : le malade, après avoir couru en poste à cheval presque toute une après-midi, soupa longuement ensuite, se mit dans l'eau à quatre heures du matin, repartit en poste à sept

heures, enrôlé & sans s'être couché, courut tout ce jour-là & le lendemain, & ne se sentit plus rien. En général, il a été rarement enrhumé de la poitrine. Des nuits passées au travail, avec l'attention, pour l'ordinaire, de se réchauffer avant de se coucher, mais souvent aussi sans cette attention, de manière que le matin à son réveil il se trouvoit encore froid, au moins par les pieds. Du froid assez habituellement à cette partie du corps tous les hivers, parce qu'il travailloit au poêle; mais froid qu'un quart-d'heure de marche dissipoit, & qui par conséquent n'avoit rien d'extraordinaire. Aucun voyage fait à cheval dans la rigueur de l'hiver : le malade a même rarement monté à cheval.

IV. J'espère qu'on me pardonnera ces détails : ils m'étoient nécessaires pour mieux montrer le vice de notre théorie. On ne veut voir, on ne veut combattre dans ce cas qu'une humeur âcre ; & en conséquence les remèdes généraux sont les premiers & presque les seuls conseillés. Je n'ignore pas les succès de la saignée, de la purgation, de la diète, du bain, du petit-lait, des humectans, lorsque les douleurs d'une part ne menacent pas,

& que ces remèdes, de l'autre, sont indiqués par la constitution du malade, & par les circonstances de la maladie. Je fais encore que quelques causes humorales d'une espèce déterminée peuvent exiger, outre les remèdes généraux, un traitement qui leur soit propre, mais avec la même restriction, ou lorsque la douleur ne peut inspirer aucune crainte, même par sa durée. Dans tout autre cas, lorsque la douleur est de nature à troubler toute l'économie animale, & sur-tout à menacer de paralysie, quelques remèdes internes qu'il y ait à proposer, le premier but de l'art doit être de calmer. Il me semble, en un mot, que le traitement du rhumatisme doit être celui des maux de dents. On riroit dans ce dernier cas, d'un homme qui ne prescrirait qu'un bain de pieds, une tisane diaphorétique, ou qui croiroit réussir avec des bouillons, des herbes, & tous les remèdes des âcretés connues. C'est qu'ici la théorie, menée par la douleur qui la maîtrise, n'a pas la liberté de s'écarter du droit chemin; car combien de raisonnemens n'auroit-elle pas à faire sur la perversité d'une humeur capable d'altérer, non pas les os mous, comme dans notre malade, mais les dents; c'est-à-dire, les

os les plus durs qu'il y ait dans tout le corps humain ? Que de remèdes elle auroit à perdre par conséquent, si l'expérience ne prouvoit que tout se réduit à endormir la douleur, ou lorsqu'elle ne peut l'être, à en détruire l'organe par la soustraction de la dent ? On cherche ensuite, si l'on veut, pourquoi une personne est plus vexée de maux de dents qu'une autre ; & si l'on en pénètre la cause, on la traite après-coup. De même dans le rhumatisme, c'est le local qui doit d'abord occuper. J'ajoute que, comme dans la plupart des maux de dents, c'est le local qui doit le plus souvent occuper seul. Alléguer un vice dans les humeurs, ou une cause générale, tandis qu'on n'a que des symptômes particuliers, & accuser cette cause d'âcreté, tandis qu'elle ne dérange ni le pouls, ni aucune autre fonction, comment le peut-on sans oublier qu'il est des cancers de cause externe, des ulcères uniquement entretenus par le mauvais état des chairs, des accès de goutte uniquement déterminés par une marche à pied, des épilepsies produites par la peur, des fièvres intermittentes ou des hémorrhagies purement spasmodiques, des maladies nerveuses en un mot, sans matière, ou

dont la cause, si elle est matérielle, est purement locale ? Or tel est ordinairement le rhumatisme, & tel étoit en particulier celui que je décris. C'étoit donc par des remèdes locaux qu'il devoit être premièrement & principalement traité, par des cataplasmes, des onguens, des douches, par les orties, les vésicatoires, la flagellation, le moxa. Je ne m'étonne pas que le chirurgien du malade, homme de mérite comme il est, l'ait senti (a). Ce qui m'étonne, c'est qu'il l'ait senti seul, & que son traitement ait paru trop hardi à des maîtres, qui devoient au contraire y remarquer que ses brûlures n'avoient pas opéré le calme subit que produit l'extraction d'une dent, qu'elles avoient été par conséquent ou trop peu multipliées, ou trop superficielles, & sur tout qu'elles avoient été trop tardives. Cette dernière circonstance est ce qui a donné lieu à la paralysie de s'établir. Je sais qu'il étoit arrêté par l'incertitude ou la timidité de notre pratique ordinaire, & c'est parce que je le fais, c'est parce que d'autres le feroient après lui, c'est parce qu'il importe de se rendre promptement, & à quelque prix que ce soit, le maître de

(a) M. Boulard.

la douleur ; c'est parce qu'on ne peut qu'à ces conditions éviter dans les cas semblables le même malheur , que j'ai cru devoir publier ces réflexions. Je demande en retour , pour ce malade , à qui son état ni sa fortune ne permettent pas de se déplacer , le meilleur traitement à suivre , soit pour empêcher le progrès de la paralysie , soit pour rétablir son tempérament , que tant de souffrances ont altéré.

P. S. Un fait à ne pas oublier , c'est que depuis ses dernières brûlures , le malade n'a plus eu de mal aux dents. J'observerai encore , 1°. que depuis à-peu-près le même temps , il sue un peu tous les matins , mais presque uniquement du côté gauche , de la tête , du bras gauche , & de ce côté de la poitrine , quoiqu'il ne se couche que du côté droit. 2°. Qu'à l'épaule , les brûlures , à la vérité , ont enlevé les douleurs , mais non pas entièrement changé l'état des nerfs ; que dès le mois de juillet de l'année dernière , l'une des deux cicatrices , quoique blanche , & en apparence solide , avoit commencé à se rompre ; qu'elle a long-temps & copieusement suppuré ; que les environs en sont restés rouges & tuméfiés , & que l'autre vient de se rouvrir à son tour.

HYDROPHOBIE

Survenue à la suite de la morsure d'un chien, qu'on avoit tué sur le champ, & qu'on se croyoit fondé à ne pas regarder comme enragé, après avoir fait une épreuve accréditée sur parole, mais pourtant infidèle; par M. CHOUTEAU, docteur en médecine, résident à Chollet, en Anjou.

Bien des gens croient encore qu'il est un moyen infallible de s'assurer après la mort d'un chien qui a mordu, s'il étoit enragé ou non. Voici en quoi il consiste. Après avoir frotté autour & au dedans de la gueule du chien mort, un morceau de pain ou de viande, on le présente à un autre; si celui-ci l'avale, c'est, dit-on, une preuve certaine que le chien mort n'étoit pas enragé; mais qu'il l'étoit, s'il le refuse. Dans le premier cas, on peut se livrer à la plus grande sécurité, & rester dans l'inaction au milieu du danger.

C'est principalement pour montrer l'infidélité de cette épreuve, que je publie l'observation suivante.

Le 20 avril de cette année 1787, je fus appelé pour voir un enfant âgé d'environ cinq ans. Ses parens me dirent qu'il avoit été mordu par un chien, le 22 février précédent; que ce chien, poursuivi comme enragé, avoit été tué; qu'une personne avoit proposé & fait exécuter aussitôt l'épreuve dont nous avons parlé; que le chien auquel on avoit présenté le morceau l'avoit avalé (a), qu'en conséquence on s'étoit occupé à cicatrifier les plaies; que cependant, pour plus grande fureté, on avoit eu recours aux remèdes infailibles d'un curé, qui les administra plus charitablement qu'utilement: que les plaies (dont l'une étoit au dessus, l'autre au dessous de l'œil droit, & une troisième à la cuisse droite,) avoient été parfaitement cicatrifiées en huit jours: que l'enfant avoit continué de se porter comme à son ordinaire, conservant sa même gaieté jusqu'au 19 avril, qu'il avoit été pris d'une forte fièvre, accompagnée de fréquens treffaillemens, & de douleurs dans la partie droite de la tête, & sur-tout à l'endroit

(a) Le chien s'est bien porté les cinquante-neuf jours suivans, & on l'a fait tuer dans la crainte qu'il n'enragât.

des blessures, dont il ne restoit pas le moindre vestige : que depuis ce moment, il n'avoit voulu ni boire, ni manger : qu'il avoit vomé deux fois ; la première, les alimens de la veille ; la seconde, un peu d'eau écumeuse : que la fièvre étoit bien diminuée à l'instant où je le voyois (c'étoit vers le midi). J'examinai l'enfant ; il sanglottoit fréquemment ; de moment en moment, il pouffoit des élans plaintifs, & des cris d'effroi ; il tressailloit souvent, comme par faccade convulsive : son regard étoit épouvanté, son visage allumé, son poulz légèrement fébrile ; mais il n'y avoit point de délire.

Indécis sur les secours que je devois lui donner, je priai mon confrère, M. de Beaulieu, de vouloir bien m'aider de ses avis : il eut la complaisance de m'accompagner le lendemain 21 sur les six heures du matin. On nous dit que la nuit s'étoit passée dans des agitations presque continuelles, & que les accidens de la veille avoient augmenté ; ses yeux étoient plus enflammés, son regard étoit devenu *torve*, farouche ; il y avoit fort peu d'intervalle entre ses cris, ses plaintes & ses élans convulsifs ; son poulz s'effaçoit. On lui demanda, dans un moment de calme, s'il vouloit boire, il le refusa

avec un cri de fureur, en couvrant sa bouche de sa main avec violence. De moment en moment il paroissoit comme engoué, & prêt à être suffoqué; ces paroxysmes se terminoient par le *rejet* d'environ une cuillerée d'eau écumeuse. Nous convînmes de lui administrer les frictions mercurielles; mais pendant que son père alla chercher l'onguent napolitain, il expira, quarante heures depuis l'apparition du premier symptôme de sa maladie, après avoir crié plusieurs fois (m'a-t-on dit) que le chien le mordoit.

On ne sauroit douter, je pense, d'après cet exposé fidèle, que cet enfant ne soit mort hydrophobe. Cependant de tous les signes précurseurs du paroxysme, annoncés par différens auteurs, aucun n'a eu lieu. Les uns veulent que les plaies faites par la morsure d'un chien enragé, ne guérissent pas; d'autres prétendent qu'elles guérissent quelquefois à la vérité, mais qu'elles se rouvrent toujours quelques jours avant l'accès de fureur; presque tous disent que la rage confirmée est précédée d'un mal-aise universel, d'insomnie, de rêves fâcheux, de tristesse, d'impatience, de colère; &c. Rien de tout cela n'a paru.



O B S E R V A T I O N

Sur une fracture du col du fémur, compliquée de celle de la partie supérieure de cet os, & de celle du grand & petit trochanter; par M. DUSSAUSSOY, chirurgien en chef de l'hôtel-dieu de Lyon.

Marie Maurice, âgée de soixante-quatorze ans, fut apportée à l'hôtel-dieu de Lyon, dans l'après-midi du 14 mars 1786: elle venoit de faire une chute par des escaliers, dont elle avoit roulé un étage; & n'avoit pas pu se relever toute seule: elle étoit déjà dans son lit lorsqu'on m'avertit de son arrivée. Je la trouvai couchée sur le dos, & l'extrémité inférieure droite, qui étoit la seule partie dont elle se plaignoit, affectoit la situation qui lui est particulière lorsque la cuisse est luxée en haut & en dehors; c'est-à-dire que le grand trochanter étoit remonté & porté en devant, le genou légèrement fléchi, dirigé en dedans & appuyé sur le tiers inférieur de la cuisse opposée, la pointe

du pied également tournée en dedans, reposée par son bord interne sur la partie inférieure de la jambe gauche. D'après les signes extérieurs, qui me parurent établir d'une manière non-équivoque le genre de maladie de *Marie Maurice*, je négligeai, dans la vue de lui épargner des douleurs inutiles, de faire exécuter à cette extrémité raccourcie & inclinée en dedans, des mouvemens qui auroient pu éclairer davantage mon diagnostic; je prononcai donc, sans autre examen, sur l'existence de la luxation en-haut & en-dehors, & j'ordonnai qu'on préparât sur le champ tout ce qu'il falloit pour procéder à sa réduction.

En conséquence je fis étendre un matelas par terre, vis-à-vis le lit de la malade; elle y fut transportée & couchée horizontalement sur le dos, avec tous les ménagemens que la douleur qu'elle éprouvoit devoit naturellement inspirer à mes aides : dans cette situation, je fis contenir les mouvemens de toutes les parties de son corps, excepté ceux de la cuisse malade sur laquelle j'allois opérer.

Quel fut mon étonnement, lorsqu'après avoir saisi le genou avec mes deux mains croisées sur le jarret, je voulus

236 FRACT. DU COL DU FÉMUR.

porter la cuisse en devant & la fléchir à angle droit sur le bassin (procédé aussi simple que facile, pour réduire les luxations du fémur), je sentis une crépitation des plus manifestes : cette sensation imprévue m'empêcha de poursuivre ma manœuvre projetée. Je ramenai au contraire la cuisse dans un plan parallèle à celui de la cuisse opposée, & au moyen d'une extension légère pratiquée sur le pied, je rendis bientôt au membre fracturé sa conformation naturelle.

Je fus bien assuré alors qu'il n'avoit point existé de luxation ; & quoique je ne pusse pas encore me rendre compte du lieu de la fracture, que je présumai très-haute, je ne laissai pas que d'appliquer tout de suite l'appareil que j'emploie habituellement pour contenir les fractures du col du fémur.

Marie Maurice fut donc portée dans son lit : la partie supérieure de la cuisse fut couverte d'un cataplasme anodyn & huilé, & toute l'extrémité enfermée dans deux fanons plats, placés sur les parties latérales, & fixés par plusieurs liens.

La fièvre qui se déclara chez cette malade, le même soir de son accident,

& qui réveilla des attaques d'asthme auxquelles elle étoit sujette depuis longues années; l'anxiété universelle qui résulta des diverses contusions qu'elle avoit reçues dans beaucoup d'autres parties, rendirent la position à laquelle je l'avois assujettie infiniment plus douloureuse que si elle eût été exempte de tous ces accidens étrangers à sa fracture; aussi dès la nuit suivante, elle fut inquiète & infiniment tourmentée, & me témoigna le lendemain matin le desir qu'elle avoit d'être débarrassée des fanons & des liens qui les tenoient fixés à la cuisse & à la jambe. Mes invitations à la tranquillité & à la patience firent cesser ses murmures & ses plaintes, & la rendirent plus docile les jours suivans; mais le cinquième jour, l'embarras de la poitrine ayant évidemment augmenté, & le délire s'y étant joint la nuit suivante, je la trouvai à ma visite du matin sans trace d'appareil sur l'extrémité fracturée, qui étoit alors raccourcie, le genou & la pointe du pied tournés en dehors.

Ces divers accidens intérieurs, qui étoient indépendans de la fracture de la cuisse, qui étoient des effets de la commotion générale que *Marie Maurice*

238 FRACT. DU COL DU FÉMUR.

avoit éprouvée dans la chute , accidens que son âge & les infirmités habituelles aggravèrent encore , ne reçurent aucun amendement, malgré l'administration raisonnée d'une foule de remèdes internes bien propres à les faire cesser dans un individu plus jeune. Elle y succomba, & mourut le 27 de mars, & le treizième jour de la maladie.

L'analogie de ce cas de pratique chirurgicale , avec deux faits dont l'un nous a été transmis par *Ambroise Paré* (a) & l'autre par *Petit* (b) , s'étoit présentée à ma mémoire , au moment où je reconnus ma méprise ; cette analogie étoit trop remarquable , & les conséquences que je prévoyois en tirer , me parurent dès-lors trop utiles , pour que je ne fusse pas infiniment curieux de connoître l'espèce de désordre qui avoit donné lieu , dans ces trois observations , à des signes si illusoires , & diamétralement opposés à ceux que la chirurgie moderne a assignés à la fracture du col du fémur , & que j'ai moi-même vérifiés constamment depuis six années, sur plus de cin-

(a) Œuvres d'*Ambroise Paré* , chap. xxj du livres des fractures.

(b) Traité des maladies des os, tom. ij, p. 173.

quante malades que j'ai eu à traiter de cette espèce de fracture; aussi profitai-je avec empressement de l'occasion que me fournit la mort prompte de *Marie Maurice*, pour m'instruire sur un point de l'art encore ignoré.

Ayant donc fait transporter son cadavre à l'amphithéâtre, je fis procéder sous mes yeux par un de mes élèves à la dissection de la cuisse fracturée. Nous trouvâmes un peu de sang extravasé dans l'interstice des muscles les plus voisins de l'articulation de la cuisse; le ligament rond dans son intégrité, le ligament capsulaire légèrement déchiré dans ses attaches inférieures.

Nous trouvâmes, 1^o une fracture oblique de la partie supérieure du fémur, qui descendoit circulairement de dehors en dedans, & qui séparoit le corps de cet os du grand & petit trochanter; 2^o une seconde fracture affectant la même direction que la première, & qui séparoit la partie inférieure du col du fémur ou sa base des grand & petit trochanters; 3^o enfin ces deux apophyses isolées & parfaitement séparées du corps & du col du fémur, auxquels elles ne tenoient plus que par quelques petites parcelles ligamenteuses; de sorte que

240 FRACT. DU COL DU FÉMUR.

cette fracture divisoit l'extrémité supérieure de l'os de la cuisse en quatre pièces très-distinctes, dont la contiguité cependant étoit assez exacte au moment de l'ouverture du cadavre.

Il est démontré aujourd'hui par l'expérience & le raisonnement, qu'une simple fracture du col du fémur, quand elle est accompagnée du déplacement des pièces fracturées, est toujours suivie du raccourcissement de l'extrémité, & de l'inclinaison du genou & de la pointe du pied en dehors ; ce vice de conformation, ou pour mieux dire, cette position vicieuse du membre fracturé, qu'il n'appartient pas à la volonté des blessés de pouvoir détruire, est évidemment due aux muscles psoas, iliaque, pectiné, pyramiformes, jumeaux & obturateurs, tant interne qu'externe, qui jouissent d'un degré de rétraction bien supérieur à celui qui leur est naturel, dès que leur action cesse d'être bornée par la résistance que doit lui offrir la tête du fémur, lorsque sa continuité avec le corps de l'os n'est point interrompue par la fracture de son col ; or l'on sait que tous ces muscles qui sont des rotateurs de la cuisse en dehors, ont leurs attaches au grand & au petit trochanter.

Ces

Ces deux apophyses dans la fracture de *Marie Maurice* ayant été séparées du corps du fémur, il est clair que la contraction des muscles qui s'y attachent, à été nulle pour la cuisse, & il n'est pas étonnant que cette extrémité n'ait pas été entraînée en dehors, & qu'elle ne se soit pas déplacée dans le sens ordinaire; il étoit au contraire très-naturel qu'elle subît alors la rotation en dedans, puisque les muscles destinés à faire exécuter ce dernier mouvement n'étoient plus contre-balancés par leurs antagonistes; & c'est principalement au *fascia lata*, & au grand fessier, que j'attribue cette rotation du genou & du pied en dedans, qui m'en imposa, & qui me fit prendre au premier coup d'œil la maladie de *Marie Maurice* pour une luxation de la cuisse.

Mais en même temps que la cuisse étoit tournée en dedans, le grand trochanter étoit remonté & porté en avant, ainsi que je l'ai fait remarquer: pourquoi au contraire cette apophyse n'a-t-elle pas été entraînée en avant par les muscles jumeaux, pyriforme, quarré & obturateurs? C'est, j'en conviens, une objection imposante, mais qu'il est possible de résoudre jusqu'à un

certain point ; & pour cela il suffit de considérer que les muscles qui passent sur le grand trochanter, & qui ont avec cette éminence des connexions assez étroites, tel est le grand fessier, de concert avec ceux qui s'implantent à son sommet, tels sont les moyens & petits fessiers, étant très-supérieurs en force aux jumeaux, au pyriforme, au quarré & aux obturateurs, qui d'ailleurs n'étoient plus secondés par leurs congénères qui ont leurs attaches au petit trochanter, ont bien pu par leurs faisceaux antérieurs entraîner le grand trochanter en dedans.

Une autre circonstance de la fracture de *Marie Maurice*, non moins importante à rappeler, c'est l'apparition des signes ordinaires de la fracture du col du fémur, lorsque dans le délire qu'elle eût la nuit du cinquième au sixième jour de sa maladie, elle vint à bout de dégager sa cuisse des fanons où je l'avois contenue. Je lui trouvai le lendemain matin, comme je l'ai déjà dit, l'extrémité raccourcie, le genou & la pointe du pied tournée en dehors : pour rendre raison de ce phénomène, il faut se rappeler que les extrémités des os fracturés, ainsi que les parties molles qui

les avoisinent immédiatement, éprouvent dès le premier jour un gonflement inflammatoire, qui est d'autant plus sensible, que la fracture est plus environnée de chair : lorsque la coaptation des pièces fracturées a été faite avant que le gonflement survienne, on l'a vu s'opposer efficacement au déplacement ultérieur des pièces fracturées, & tenir lieu pendant quelques jours du bandage le mieux fait.

D'après ces résultats que j'ai toujours remarqués dans les cadavres de personnes mortes du quatrième au neuvième jour de leur fracture, résultats qui sont d'ailleurs tous conformes à ce qu'on observe journellement dans les solutions de continuité des parties molles, n'est-il pas probable que toutes les pièces de la fracture de *Marie Maurice* ayant été rapprochées quelques heures après la chute qui l'a voit produite, ayant été maintenues telles par un appareil convenable, aient acquis à la suite de leur réduction une sorte d'adhésion entre elles, relative au gonflement inflammatoire qui s'est emparé de leur substance, & des parties voisines : or la fracture du corps du fémur avec le grand & le petit trochanter étant environnée immédia-

tement de muscles , a dû participer infiniment plus à ce moyen d'union accidentel , que la fracture du col du fémur , avec ces mêmes éminences , qui n'est recouverte que de membranes. C'est donc la différence dans la structure des parties adjacentes à ces deux fractures qui doit servir de base à l'explication de la circonstance du raccourcissement de l'extrémité , & de l'inclinaison du genou & de la pointe du pied en dehors , qui se montra le sixième jour , lors de la soustraction des fanons , faite par la malade elle-même dans son délire. En effet , l'adhésion supposée du grand & du petit trochanter au corps du fémur , a restitué aux muscles qui s'y implantent leurs fonctions naturelles : ces muscles ont pu alors , à la faveur de la continuité rétablie entre les pièces fracturées , entraîner l'extrémité en haut & en dehors , ce qui n'a pu avoir lieu , comme on le pense bien , sans causer un déplacement dans la fracture du col , susceptible d'une adhésion moins forte , conséquemment d'une moindre résistance , par les raisons que j'ai déjà exposées.

Quoi qu'il en soit de ces différentes explications qui trouveront peut-être des critiques & des contradicteurs , il ne

résulte pas moins de l'observation qui leur fert de base, & que j'ai recueillie avec le plus grand soin, 1°. que l'on ne sauroit être trop attentif à bien examiner les dérangemens qui arrivent près de l'articulation, ou dans l'articulation de la cuisse, avant de porter son jugement, avant sur-tout d'employer aucune manœuvre pour y remédier, puisque l'expérience a prouvé plus d'une fois, que deux maladies bien différentes pouvoient s'annoncer par les mêmes signes, & être revêtues de caractères extérieurs parfaitement ressemblans.

2°. Qu'il est bien difficile de donner de justes interprétations à la manière obscure, louche ou trop vague, avec laquelle les anciens auteurs nous paroissent quelquefois s'être exprimés dans le détail de leurs observations, parce qu'il est certaines complications dans les maladies, dont on ne peut ni présumer les causes, ni juger des effets, & dont le hasard seul peut apprendre la possibilité & confirmer l'existence. Il paroît prouvé, par les circonstances de la maladie de *Marie Maurice*, qu'*Ambroise Paré* & *Petit* ont réellement vu, dans les deux malades dont ils nous ont transmis l'histoire, l'extrémité fracturée, rac-

courcie & tournée en dedans. Si ces deux judicieux observateurs avoient eu la facilité, comme moi, de disséquer les cadavres de leurs malades, ils nous auroient sans doute appris les causes qui peuvent faire varier dans quelques circonstances les signes de la fracture du col du fémur, & ils auroient évité à deux illustres chirurgiens de ce siècle (a), de consigner dans les fastes de la chirurgie françoise (b) des réflexions qui tendent à faire révoquer en doute un signe de maladie, dont la possibilité est pourtant démontrée par l'observation que je m'empresse de soumettre à la curiosité des maîtres de l'art.

(a) MM. *Louis & Sabattier.*

(b) *Mém. de l'Acad. royale de chir. tom. iv.*



EXTIRPATION HEUREUSE
D'UN SQUIRRE EXTRAORDINAIRE
DU SCROTUM;

*Observation communiquée au docteur
SIMMONS; par M. RICHARD
HALE, chirurgien de l'infirmerie de
Manchester (a).*

Thomas Rhodes, âgé de cinquante ans, homme très-musclé, & dont le visage annonçoit la santé, fut reçu dans l'infirmerie de Manchester le 17 octobre 1785. Cet homme raconta qu'il lui étoit survenu, il y avoit dix à onze ans, une petite tumeur aux tuniques du scrotum du côté gauche; que cette tumeur, indolente & tout-à-fait séparée du testicule, étoit parvenue à la grosseur d'une noisette; qu'elle étoit diminuée un peu par le moyen de quelques applications; mais

(a) Extraite du Journal de médecine de Londres, première partie pour l'année 1787, & traduite par M. H. Gillan, docteur en médecine de l'université d'Edimbourg.

que bientôt après elle avoit recommencé à s'étendre par degré ; de sorte qu'alors elle s'étendoit jusqu'au dessous des genoux.

La tumeur, en acquérant un tel volume, étoit devenue si incommode, & quelquefois si douloureuse, que le malade souhaitoit fort qu'elle fût enlevée. Cet homme marchoit, en apparence, très-librement, & pouvoit soulever & mouvoir la tumeur de tous côtés ; mais il est bon d'observer qu'il ne pouvoit point porter de suspensoir, à cause de la douleur qu'il occasionnoit.

Il ne se plaignoit guère d'aucune douleur dans les reins, mais il en ressentoit principalement dans les muscles de l'abdomen ; alors il devint sujet aux douleurs de colique. A la partie postérieure & inférieure du scrotum, il y avoit un ulcère qui rendoit une humeur ichoreuse & très-fétide.

Les tégumens qui recouvrent l'os pubis, étoient entraînés au dessus de cet os ; & l'anneau abdominal du côté droit étoit tellement dilaté, qu'il donnoit lieu à une hernie considérable. Les cordons spermatiques ne sembloient être affectés d'aucune maladie ; la verge étoit entièrement cachée ; cependant le malade urinoit librement.

La tumeur, dont la figure étoit un peu irrégulière, avoit depuis l'os pubis jusqu'à l'endroit où paroissoit le prépuce, treize pouces & demi de longueur; du même os pubis jusqu'à son extrémité inférieure, vingt-deux pouces & demi. La circonférence de cette tumeur au dessous de l'os pubis étoit de dix-huit pouces, & la plus grande circonférence avoit trois pieds quatre pouces après l'extirpation; & lorsque toutes les matières fluides eurent été vidées, on trouva que la tumeur pesoit trente-six livres & demie.

Pour extirper cette tumeur, le malade fut placé sur une table à laquelle on avoit attaché le dos d'une chaise de bois pour soutenir la tumeur. L'opération fut longue, à cause qu'elle exigeoit nécessairement du temps, & que l'on lioit les vaisseaux à mesure qu'ils étoient coupés: cependant il y eut beaucoup de sang perdu; de sorte que le malade s'évanouoit fréquemment, & qu'une fois il lui survint des convulsions.

Je commençai l'incision du côté droit, environ six pouces au dessous de l'os pubis. Je coupai presque au centre de la tumeur, & de-là je prolongeai l'incision en ligne droite jusqu'à l'endroit où se

montrait le prépuce ; ce qui me fit découvrir le cordon spermatique droit & la verge. Je laissai une petite partie du prépuce attachée à la verge, laquelle je séparai soigneusement de la tumeur : alors après avoir fait une seconde incision en travers, & mis à nud le cordon spermatique gauche, bientôt je trouvai les deux testicules parfaitement sains ; mais, comme ils étoient entièrement dénués d'enveloppe, & que nous craignions de mauvais effets pour la suite, nous nous déterminâmes à les enlever ; ce que j'exécutai en faisant des ligatures autour des cordons, & en coupant alors ces cordons avec le scalpel, je vis avec plaisir qu'il ne résulta nul inconvénient de cette méthode, ensuite je m'occupai à détacher le squirrhe, autant que je pouvois, de la peau dont je laissai assez pour couvrir entièrement la plaie. Les bords de l'incision furent rapprochés & retenus dans cette position par le moyen des ligatures & d'un emplâtrique ; mais la verge avoit été tellement allongée, qu'il ne se trouva pas assez de peau pour la recouvrir. *ME.*

Pendant trois ou quatre jours après l'opération, il y eût beaucoup de fièvre, mais elle diminua après que le pus eut

commencé à se former ; & vers le cinquième jour, le pus étant devenu louable, la peau commença à se réunir. La verge se contracta peu à peu, & le prépuce rencontrant les parties de la peau nouvellement formées au dessus, servoit de point de cicatrisation ; de sorte que tout fut entièrement réuni, & le malade fut renvoyé guéri le 26 octobre, neuf semaines après l'opération.

Il y a maintenant un an qu'il est sorti de l'infirmerie, & il se porte toujours bien ; il n'y a que la hernie qui lui soit restée, encore est-elle devenue moindre ; il la soutient au moyen d'un suspensoir.

Je crois que cette observation est singulière, & je ne trouve point qu'il soit fait nulle part mention de l'extirpation d'aucune tumeur semblable. On rapporte plusieurs cas de *scrotum* distendus, ou plutôt de sarcocèles, dans lesquels les testicules affectés causoient la maladie ; mais dans celui-ci la maladie n'attaquoit que le *scrotum*, lequel changé en masse vraiment squirreuse, étoit devenu si dur, que toute la force de la main n'y pouvoit faire aucune impression. Cette tumeur ressembloit beaucoup à celle du nègre

dont parle *Chefelden* (a) ; mais comme cette dernière fut causée par un coup de pied de cheval , il est vraisemblable que l'un ou tous les deux testicules avoient reçu quelque lésion , & on a cru que la tumeur très-extraordinaire dont le docteur *Schotte* (b) a fait mention , étoit une maladie endémique des testicules .

NOTE DU RÉDACTEUR.

On a vu à Paris , au commencement de l'année 1769 , un nègre nommé Pierre , qui avoit au scrotum une tumeur semblable à celle dont nous venons de rapporter l'histoire. Ce nègre étoit âgé de cinquante ans ; il avoit cinq pieds quatre pouces ; il étoit fort robuste , & il venoit de la Martinique , Fort Saint-Pierre. Employé à des travaux pénibles , & particulièrement à porter des fardeaux très-pesans , il s'aperçut que ses bourses se gonfloient. Leur gonflement augmenta par degrés , sans douleur , & si considé-

(a) Anatomie du corps humain , quatrième édition , planche 26.

(b) Transactions philosophiques , vol. lxxiij. Journal de médecine de Londres , vol. v.

ablement dans l'espace de onze années, que le scrotum forma une masse pyriforme qui pendoit entre les cuisses jusqu'au tiers inférieur des jambes, au point de tenir ces parties toujours écartées, soit que le nègre marchât, soit qu'il restât couché. On estima que cette tumeur pesoit environ quatre-vingt-quatre livres. Elle avoit deux pieds un pouce de longueur, & près de sa base deux pieds deux pouces du côté droit au côté gauche. Sa circonférence étoit de cinq pieds dix pouces. La peau qui la couvroit conservoit sa couleur naturelle; près du pubis, elle étoit unie, molle, & se prêtoit facilement aux mouvemens que l'on faisoit faire à la tumeur, ou aux pressions que l'on y exerçoit; mais vers la partie inférieure elle étoit épaisse, rénitente, & présentoit à la face antérieure plusieurs rugosités inégales, & de petites ouvertures d'où sortoient des poils fins. Dans le tiers supérieur de cette énorme tumeur, il y avoit une sinuosité en forme de gouttière, bornée supérieurement à un enfoncement de la largeur de l'extrémité du doigt, & de deux pouces de profondeur. Le gland aboutissoit à cet enfoncement, & les urines s'en écouloient. Au-dessous & un peu à gauche, on observoit à la peau

une espèce de mouvement vermiculaire spontané, qui augmentoit sensiblement lorsqu'on y touchoit; ou que le nègre se remuoit. En pressant la tumeur en divers sens avec les doigts, on y sentoit une mollesse avec une sorte d'ondulation qui faisoit présumer qu'il y avoit une collection particulière de fluide. Cette ondulation en avoit tellement imposé, qu'en Amérique on fit la ponction deux fois à cette tumeur, sans donner issue à aucun fluide. Ce nègre fut mis en pension à bièvre le 3 Juillet 1769; il y est mort le 21 du même mois, à la suite d'un érysipèle qui s'étendit promptement sur toute la tumeur, où il causa de larges phlydènes, dont l'ouverture laissa suinter beaucoup de sérosité, même après la mort. On fit l'ouverture du cadavre.

La tumeur, incisée suivant sa longueur, parut formée de deux substances distinctes. L'une extérieure, blanche, ferme, semblable à du lard, étoit couverte de la peau, dont l'épaisseur & la consistance, plus grandes vers la base que vers le pubis, la faisoient paroître comme de la couenne. La peau & cette substance lymphatique durcie avoient six pouces d'épaisseur dans la partie inférieure de la tumeur, sur-tout en devant, & s'y cou-

poient difficilement ; tandis que du côté du pubis la peau avoit à peine deux lignes d'épaisseur , & la substance blanchâtre à peu près un pouce. A mesure que les couches de cette espèce de lard devenoient plus intérieures , leur couleur passoit du blanc au jaune , & leur densité diminueoit. L'autre substance , placée au centre de celle-ci , étoit molle , d'un jaune clair , & formée d'un tissu cellulaire dont les feuillets membranux épaisfis contenoient beaucoup de sérosité , qui s'écouloit facilement en ouvrant leurs cellules. On n'observa point de foyer de fluide qui pût faire sentir l'ondulation dont il a été parlé. Ces substances étoient traversées de vaisseaux sanguins très-dilatés. La verge , cachée dans la tumeur , étoit allongée , gonflée comme lorsqu'elle est en érection , & se terminoit à l'ensèlement de la gouttière , d'où les urines s'écouloient. Les fibres charnues du cremaster , quoique d'un rouge pâle , étoient faciles à distinguer. Les cordons spermatiques avoient environ deux pouces de circonférence , s'étendoient perpendiculairement vers la partie moyenne de la tumeur ; le cordon du côté droit , plus long que celui du côté gauche , d'un pouce & demi , avoit neuf à dix pouces de

longueur. Les testicules étoient très-petits, flétris, mollaſſes, blanchâtres & ſains. Celui du côté droit étoit couvert d'une tumeur enkiftée qui contenoit une cuillerée d'humeur rougeâtre & grumelée. Des eſpèces de piliers charnus plus gros & plus durs que les cordons ſpermatiques, ſe prolongeoient de la partie inférieure de la tunique vaginale des teſticules, & ſ'implantoient au fond de la tumeur. Il eſt vraiſemblable que les fibres charnues qui compoſoient une partie de ces piliers, venoient, du cremaster, ſe confondre dans la ſubſtance cellulaire du dartos, qui formoit lui-même ſous la couenne produite par la peau, une couche fibreuſe, rougeâtre, & de l'épaiſſeur de deux lignes. Toutes les parties du bas ventre ſe trouvèrent dans un état naturel.

Après avoir coupé la tumeur près du pubis, on y vit la peau ſaine; le tiſſu adipeux contenoit une graiſſe molle dans quelques endroits, & graveleuſe dans d'autres points. Cette ſection formoit une plaie d'une étendue médiocre. Il n'y parut point de vaiſſeaux variqueux, ou dilatés. La tumeur ainſi iſolée, & d'où il étoit ſorti pendant la diſſection beaucoup de ſéroſité, peſoit ſoixante-deux livres. On a ſoumis à l'ébullition une partie des

substances qui la formoient : elles ont fourni de l'écume , un peu de graisse , beaucoup de matières gélatineuses , & moins d'humeurs albumineuses ; mais l'une ou l'autre de ces humeurs pouvoit être plus abondante dans une partie de la tumeur que dans une autre , & la différence pouvoit faire que dans une autre expérience on eût retiré plus de sucs albumineux que de gélatineux.

L'observation de M. Hale & celle que nous venons de rapporter , des détails de laquelle nous nous sommes assurés , pourront éclairer les praticiens sur la nature de cette tuméfaction rare du scrotum , & les empêcher de la confondre avec le sarcocèle. Il est probable que la tumeur du Malabou dont Dionis a donné l'histoire , n'étoit point un sarcocèle , un squirre des testicules , mais un sarcome du scrotum. Elle avoit un pied trois pouces six lignes de longueur , trois pieds six pouces sept lignes de circonférence , & pesoit environ soixante livres. Marc-Aurèle Severin a nommé cette maladie tumeur muco-sarcomateuse , parce qu'elle est formée de chair & d'humeur muqueuse. Il dit , dans son Traité de abscessibus , &c. au troisième chapitre intitulé de abscessibus muco-carneis , Μυκο-σαρκωματις græcè , qu'un Napolitain

tain âgé de quarante ans avoit une tumeur de cette nature, qui pesoit trois livres, & qu'il soutenoit au moyen de bretelles. Severin l'a extirpée en incisant la peau à deux pouces du pubis, & en employant le feu, il en a obtenu la guérison parfaite. Les enfans peuvent être attaqués de cette maladie. On en a vu dernièrement un exemple à l'hôpital de la Charité de Paris, sur un enfant âgé de neuf ans. Il avoit un sarcome du scrotum, dont le volume approchoit de celui de la tête d'un enfant d'un an. On y sentoit un peu de mollesse & une sorte d'ondulation de fluide, qui fit présumer qu'elle contenoit un amas d'humeur enkistée. On en fit l'extirpation, en conservant assez de peau pour couvrir la verge, qui n'étoit point apparente à l'extérieur. Cette tumeur fournit beaucoup de sang pendant l'opération. Elle n'étoit qu'une masse de chair rougeâtre, fibreuse, & dont les cellules étoient infiltrées de matières muqueuses & lymphatiques, sans collection particulière de fluide dans un kyste. On retrancha les testicules; ils étoient sains. La suppuration s'établit le septième jour, & fut toujours d'une mauvaise nature. Cet enfant est mort dans le marasme cinq semaines après l'opération. Le sarcome du

scrotum est une maladie du dartos ou de son tissu cellulaire ; il n'est point susceptible de résolution. Quand il est d'un petit volume , on peut en empêcher les progrès en y appliquant des compresses trempées dans l'eau de chaux , & soutenues au moyen d'un suspensoir. S'il augmente , ou s'il est parvenu à un grand volume , l'extirpation par l'instrument tranchant est le moyen curatif le plus convenable , comme plus prompt , moins douloureux , moins dangereux , & plus favorable pour connoître l'état de santé ou d'altération des testicules , & juger s'il faut les laisser ou les retrancher. On n'auroit point les mêmes avantages en détruisant la tumeur par les caustiques , même par la pierre à cautère , dont les effets sont en général moins nuisibles à l'économie animale.

O B S E R V A T I O N

Sur la ligature d'un polype utérin, & d'une portion de la matrice à laquelle il étoit adhérent ; par M. GAVARD DE MONTMEILLANT, chirurgien à l'hôtel-dieu de Paris.

Madame Gayet, demeurant à Paris,

rue Saint-Jean-de-Beauvais, âgée de cinquante ans, d'un tempérament sanguin-bilieux, d'une constitution très-nerveuse, a été sujette aux vapeurs dès sa jeunesse. A vingt-neuf ans, elle commença à éprouver de temps en temps des douleurs dans les régions hypogastrique & lombaire : depuis ce temps, elle a toujours été valétudinaire. Mariée à trente ans, elle ne tarda pas à devenir enceinte : au dernier mois de cette première grossesse, elle fit une fausse-couche. Quelque temps après, elle devint mère d'un second enfant qui, au terme de huit mois, fut retiré par les pieds, sans qu'on ait été obligé d'employer beaucoup de force ; cet enfant étoit mort. A quarante-neuf ans, les règles, qui n'avoient jamais été dérangées, se supprimèrent ; & depuis cette époque, elle sentit une masse qui pesoit sur le périnée, & une difficulté d'uriner, qui devenoit tous les jours plus considérable. Dans les derniers temps, elle ne parvenoit à rendre ses urines, qu'en repoussant cette masse en-haut & en arrière avec le doigt introduit dans le vagin. Le 29 octobre 1786, ressentant des douleurs comme pour accoucher, elle se fit examiner, & l'on s'aperçut qu'il existoit une tumeur considérable

dans l'hypogastre. La malade rendit une grande quantité de sang caillé, & d'une odeur très-fétide : après plusieurs douleurs, elle sentit la tumeur descendre dans le vagin. Les personnes de l'art qui lui donnoient des soins, regardèrent son accident comme une fausse-couche ; & croyant que la tumeur étoit formée par la matrice renversée, ils appliquèrent un pessaire en bilboquet qui la fit rentrer. Quoique ce pessaire incommodât beaucoup la malade, elle le garda jusqu'au commencement de février 1787, temps auquel elle fit appeler M. Default, premier chirurgien de l'hôtel-dieu ; il la trouva décolorée, si foible, qu'à peine pouvoit-elle se soutenir & marcher ; elle avoit une fièvre lente & continue ; elle se plaignoit de douleur & de tension qu'elle rapportoit à la région des lombes, & qui alloient toujours en augmentant ; elle avoit depuis quelque temps par le vagin un écoulement extrêmement abondant, d'une couleur rougeâtre & d'une odeur très-désagréable. En la touchant, M. Default découvrit une tumeur grosse comme le poing, qu'il reconnut pour un polype, lequel descendoit dans le vagin à un travers de doigt de la vulve. Cette tumeur arrondie en^a

bas, se terminoit supérieurement par un gros pédicule ; elle étoit ferme, lisse sur toute sa circonférence, excepté son côté droit, sur lequel s'élevoit un gros tubercule mollassé : la difficulté d'uriner existoit encore. M. *Desault* conseilla à la malade de cesser l'usage du pessaire, & de marcher autant que ses forces le lui permettroient, afin de faire descendre le polype, qui en effet ne tarda pas à franchir la vulve.

On vit alors une tumeur longue d'environ huit pouces, ayant six pouces de diamètre dans sa partie inférieure, qui étoit arrondie, tandis qu'elle diminueoit à mesure qu'elle s'approchoit de la vulve. Il n'y avoit aucune trace de séparation entre le polype & la matrice : on ne pouvoit distinguer ces deux corps que parce que l'un, placé à la partie supérieure de la tumeur, étoit plus rouge & d'un tissu spongieux, tandis que l'autre, placé au dessous, étoit plus blanc & plus ferme.

Tout indiquoit la nécessité de lier la portion de la matrice à laquelle tenoit le polype ; M. *Desault*, persuadé que cette opération étoit le seul moyen de conserver la vie à la malade, la fit de la manière suivante le 20 février, en présence

de M. *Baudelocque*, & plusieurs autres assistants.

Il prit deux fils de laiton de six pouces de longueur & d'une ligne de diamètre ; il les recourba en forme d'arcs qui avoient un demi-pouce de sinus ; il recourba aussi chaque extrémité de ces deux arcs, de manière à en former des anneaux ; il les plaça, l'un à droite, & l'autre à gauche, tout près de la vulve, & à-peu-près sur le milieu de la portion de la tumeur qui appartenoit à la matrice ; & pendant qu'un aide les fixoit, il passa dans les deux anneaux antérieurs un ruban de fil étroit avec lequel il les tint rapprochés au moyen du nœud du chirurgien, & d'un autre nœud à rosette. Il en fit autant pour les deux anneaux de derrière, qu'il ferra aussi l'un contre l'autre, jusqu'à ce que la portion inférieure de la tumeur fût étranglée.

Deux heures après l'opération, la malade sentit quelques douleurs, qui augmentèrent pendant la nuit, & qui l'empêchèrent de dormir. Le lendemain, le pouls étoit un peu plus fort & plus accéléré que la veille. On prescrivit une boisson délayante, & une potion composée avec les eaux tempérantes & le sirop diacode, à prendre par cuillerée d'heure

en heure. Les douleurs se calmèrent un peu.

Le 22, le pouls étoit encore plus élevé; mais les douleurs n'étoient pas augmentées.

Le 23, M. *Desault* trouva que l'étranglement produit par les fils, avoit fait tomber la tumeur en gangrène, & l'avoit tellement amincie dans l'endroit où ils étoient appliqués, qu'elle y conservoit tout au plus un pouce d'épaisseur. Comme la présence de la tumeur & la position dans laquelle la malade étoit obligée de rester, l'incommodoit au point de la priver du sommeil, M. *Desault* ôta les fils de laiton, passa par le milieu du collet qu'ils avoient formé, une aiguille à sêton armée d'un double fil de Bretagne ciré, dont il ramena un bout en devant, & l'autre en arrière pour lier ce collet en deux portions; ensuite il coupa la tumeur un travers de doigt au dessous de la ligature. La masse qu'il détacha, & qui comprenoit le polype & la circonférence du fond de la matrice, pesoit cinq livres. Il a prié M. *Baudelocque* de le montrer à l'Académie royale de chirurgie.

Peu à peu on a vu remonter dans le vagin la petite portion placée au dessous de la double ligature, que M. *Desault* a
resserrée

resserrée deux jours après. Enfin cette petite portion a été détruite par la suppuration ; les deux ligatures sont tombées sans qu'on s'en soit aperçu ; & au moyen de quelques injections faites d'abord avec l'eau de guimauve, ensuite avec une liqueur détersive, la malade a été parfaitement guérie quarante jours après l'opération.

J'ai revu cette femme dernièrement ; elle jouit d'un embonpoint & d'une santé qu'elle n'avoit jamais eue auparavant. En la touchant, j'ai trouvé dans le fond du vagin une petite ouverture au milieu d'un bourrelet, qui est formé par la circonférence de la section du fond de la matrice, & qui est un peu plus épais en devant qu'en arrière.

OBSERVATION

Sur le traitement de la gale avec la dentelaire ; par M. BARRIER, vétérinaire à Chartres.

Trois des chevaux de mon fermier de Champrond, près Chartres, furent atteints de la gale l'automne dernier ; l'un des trois, hors d'âge, avoit depuis longtemps du roux-vieux ; cette maladie

paroissoit ancienne, & la cause en étoit humorale, comme elle l'est toujours dans la plupart des chevaux entiers lorsqu'ils atteignent un certain âge : dans les deux autres, qui étoient plus jeunes, la maladie n'étoit peut-être que le fruit de la communication avec le premier.

- J'avois reçu de Paris de la racine de dentelaire qui étoit très-sèche ; je la fis mettre en poudre, & je versai dessus de l'huile d'olive à la dose d'environ une livre pour quatre onces de poudre ; je remuai ce mélange de temps en temps, & le laissai infuser à froid pendant huit jours. Avant de s'en servir, je recommandai de bouchonner les parties galeuses jusqu'à ce qu'elles fussent échauffées, & pour ainsi dire saignantes : on remuoit le mélange, & on frottoit avec huile & poudre matin & soir. On commença par les deux chevaux de sept à huit ans ; ils guérirent parfaitement en moins de quinze jours, sans que l'éruption se soit multipliée ; le charretier remarqua seulement un suintement plus considérable dans les ulcères existans. Le troisième cheval, plus vieux, plus fort, ayant la peau de l'encolure très-épaisse, & chez lequel la maladie étoit plus ancienne, parut souffrir beaucoup après

les premières frictions (frictions faites peut-être trop vigoureusement par un charretier robuste qui desiroit que son cheval fût promptement guéri); la peau s'engorgea, fut douloureuse, & toute l'habitude du corps devint roide comme dans le tétanos; une saignée, des lotions émollientes, quelques lavemens & une boisson abondante d'eau blanche, firent bientôt cesser cet état; mais le fermier ne voulut pas reprendre l'usage du remède, qu'il regardoit comme trop violent; il employa l'onguent mercuriel double dont je lui faisois faire usage en pareil cas, & le cheval fut bientôt guéri.

Voilà donc encore une autre préparation de la dentelaire, qui guérit aussi les animaux de la gale, & qui diffère de celles de *d'Arcussia* (a), de M. *Sumierre* (b), de M. *Bouteille* (c), & même de celles de la *Société royale de médecine* (d), avec la première desquelles cependant elle a beaucoup de ressemblance, & qui

(a) *Journal de médecine*, tome lxxv, p. 89; cahier de septembre, 1785.

(b) *Mémoires de la Société royale de médecine*, année 1779, page 164.

(c) *Id.* page 185.

(d) *Id.* pages 166 & 167, & page 181.

m'a fourni l'idée de la simplifier. Guériroit-elle également la gale des hommes? Est-elle égale, supérieure ou inférieure en vertu à toutes celles indiquées? Je me contenterai de répéter ici, avec M. Huzard, que *c'est à des observations à décider si elle auroit sur l'homme la même vertu que je lui ai reconnue sur les animaux* (a); & ces observations, qui exigent de la prudence ne doivent être faites que par des médecins.

*MALADIES qui ont régné à Paris
pendant le mois de juin 1787.*

La colonne de mercure dans le baromètre a été du premier au quatre, de 28 pouces à 28 pouces 4 lignes; du cinq au six, de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 10 lignes; du sept au douze, de 28 pouces à 28 pouces 3 lignes; du treize au quinze, de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 10 lignes; du seize au vingt, de 28 pouces à 28 pouces 3 lignes; le vingt-un, de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 10 lignes; au vingt-deux au vingt-six, de 28 pouces à 28 pouces 2 lignes; du vingt-sept au trente, de 27 pouces 10 lignes à 28 pouces 2 lignes. De 28 pouces 4 lignes, terme de la plus grande élévation, la colonne est descendue à 27 pouces

(a) Journal cité, page 91.

10 lignes; ce qui fait 6 lignes de différence pendant ce mois.

Du premier au quinze le thermomètre a marqué au matin de 9 à 16, dont quatre fois 9, cinq fois 10; à midi de 12 à 21, dont six fois 14 & 15; au soir de 9 à 18, dont 13 & 14 six fois; du seize au trente au matin de 10 à 15, dont quatre fois 12, cinq fois 13; à midi de 12 à 20, dont 15 à 17 huit fois; au soir de 12 à 15. Du degré de la plus grande chaleur 20, à la moindre 9, la différence est de 11 degrés.

Les vents ont soufflé quatre fois N., six fois N-E., deux fois N-O., huit fois S-O., deux fois S-E., quatre fois S., une fois N. matin, S. soir; deux fois N-E. matin, S-E. soir, une fois S. matin, S-O. soir. Le N. & N-O. ont été piquans, & l'O. orageux.

Le ciel a été clair cinq jours par N. N-E., couvert huit jours, & variable dix-sept jours. Il y a eu du premier au quinze, quatre fois de la pluie, dont deux fois tonnerre, les treize & quatorze; du seize au trente, il y a eu quatorze fois de la pluie dont continue par S O, le vingt & le vingt-un; orage le vingt-trois; les vents ont charié assez constamment, pendant tout le mois, de gros nuages, qui imprimoient un sentiment de froid vit à leur passage.

L'hygromètre, du premier au quinze, a marqué au matin de 0; le 5 par N., à 8; le onze par S-E. & à 10; le dix par N-E.; les degrés les plus ordinaires ont été 6 & 7 au-dessus de 0; au soir de 3; le cinq par N. à 11; le dix par N-E.; du seize au trente, au matin il a marqué d' $\frac{1}{2}$ au-dessous de 0; le vingt-un & vingt-deux, 1 au-dessus de 0; le vingt-trois par S-O, à 6 au-dessus de 0; le vingt-huit par

S-O., au soir de 1 au-dessous de 0 ; le vingt-un par S-O., à 8 au-dessus ; le vingt-fix par S-O., & 9 le dix-sept par S-E.

La température, constamment froide & très-humide, sur-tout pendant la seconde quinzaine de ce mois, a offert ce phénomène, que le S-E. & S-O. ont donné l'un & l'autre les deux extrêmes en plus & en moins d'humidité, & N. dans la première quinzaine en moins. Cette température a entretenu la constitution du mois précédent, & à-peu-près les mêmes maladies, presque toutes dépendantes de dérangement notable de la transpiration, telles que les affections catarrhales, comme rhumes, fluxions simples, maux de gorge, ophthalmie, courbatures, &c. & les affections rhumatismales.

Les synoques simples ont continué de régner, & sur-tout les fièvres intermittentes, tant les récentes que les anciennes qui avoient résisté à l'administration prématurée du quinquina ; à celles-ci le vomitif répété, suivi de l'usage des chicorées & des amers, avec l'addition de la terre foliée du tartre ou du sel de Glauber a éloigné aux uns, énervé aux autres, & à quelques-uns dissipé les accès : quelques-unes de ces fièvres intermittentes à récidence & d'automne, ont paru céder en partie aux purgatifs drastiques, & au quinquina donné ensuite à grande dose : en général les fièvres ont été rebelles & souvent irrégulières, ainsi que le mois précédent.

Les affections rhumatismales ont été plus ou moins inflammatoires mais régulières ; les saignées, l'émétique, les bains de pieds, les boisons légèrement diaphorétiques les ont dissipées, en occasionnant les moiteurs & les sueurs, toujours critiques dans ces maladies.

On a vu quelques fièvres bilieuses assez graves ; elles étoient accompagnées à leur invasion, de vomissemens de bile porracée, que les saignées du bras & du pied n'ont point fait cesser : les bains, du trois au quatre, ont suspendu ce symptôme ; les boissons ne passoient que dans le bain ; le vomissement & le hoquet, qui se manifestoient dans la journée, ont continué jusqu'au vingt, vingt-cinq de la maladie, où la langue commençoit à se charger. L'émétique en lavage faisoit à cette époque conler la bile par bas ; & cette maladie ne s'est jugée que vers le trente.

Les éruptions ont été très-fréquentes, & plus ou moins rebelles : les unes ont été dissipées par l'usage des boissons délayantes & légèrement diaphorétiques, des bouillons apéritifs & purgatifs ; les autres ont exigé des saignées, l'émétique, les purgatifs & les bains ; il s'en est manifesté une espèce assez rebelle, les malades étoient couverts de gros boutons rouges, durs & cernés de taches noires (a).

Les rougeoles ont été communes & accompagnées de symptômes orageux à leur invasion, tels que délire violent, convulsions ; les boissons anti-septiques acidulées, le camphre uni au nitre, & les vésicatoires ont produit les meilleurs effets.

(a) On cite de ce nombre une jeune demoiselle, qui éprouvoit depuis l'enfance une incontenance d'urine, qu'aucun remède n'avoit soulagée : elle fut attaquée de cette dernière espèce d'éruption, & l'incontenance d'urine a disparu ; pour consolider la curation, le médecin a fait ouvrir deux cautères aux bras.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

J U I N. 1787.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	A sept heures du mat.	A midi	A neuf heures du soir.	Au matin.		A midi.		Au soir.	
	Degr.	Degr.	Degr.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.
1	10, $\frac{1}{4}$	14, $\frac{1}{4}$	14,	28	4, $\frac{1}{2}$	28	4,	28	2,
2	13, $\frac{1}{4}$	15, $\frac{1}{4}$	10,	28	1,	28		28	$\frac{1}{4}$
3	10,	14, $\frac{1}{4}$	11, $\frac{1}{4}$	28		28		28	
4	11, $\frac{1}{4}$	14, $\frac{1}{4}$	13,	28		28		27	11, $\frac{1}{2}$
5	12, $\frac{1}{2}$	16,	12, $\frac{1}{2}$	27	10, $\frac{1}{4}$	27	10,	27	10,
6	12,	13, $\frac{1}{4}$	10,	27	10, $\frac{1}{4}$	27	10, $\frac{1}{4}$	28	
7	9,	12,	9, $\frac{3}{4}$	28	2,	28	2,	28	3,
8	11, $\frac{1}{4}$	15,	13,	28	3,	28	3,	28	3,
9	13, $\frac{1}{4}$	17,	13, $\frac{1}{4}$	28	3,	28	3,	28	2,
10	13, $\frac{1}{4}$	17,	15,	28	2,	28	2,	28	1, $\frac{1}{4}$
11	15, $\frac{1}{4}$	19, $\frac{1}{2}$	17,	28	1,	28	1, $\frac{1}{2}$	28	1,
12	15, $\frac{1}{4}$	21,	18,	28	1, $\frac{1}{2}$	28	1,	28	
13	17,	21,	17,	28		27	11,	27	10,
14	14, $\frac{1}{4}$	19, $\frac{1}{4}$	15,	27	11, $\frac{1}{2}$	27	11,	27	10
15	14, $\frac{1}{4}$	16, $\frac{1}{4}$	14,	27	10, $\frac{1}{4}$	27	10,	27	10,
16	14, $\frac{1}{4}$	18, $\frac{1}{4}$	13, $\frac{3}{4}$	28	1,	28	1,	28	2,
17	13, $\frac{1}{4}$	16, $\frac{1}{4}$	12, $\frac{1}{4}$	28	3, $\frac{1}{4}$	28	3,	28	3,
18	12, $\frac{1}{4}$	17,	12, $\frac{1}{4}$	28	3,	28	3,	28	2,
19	12, $\frac{1}{4}$	12,	12,	28		28		28	
20	11, $\frac{1}{4}$	14,	12, $\frac{3}{4}$	28		28		27	11,
21	12, $\frac{1}{4}$	15, $\frac{1}{2}$	14,	27	11,	27	11, $\frac{1}{4}$	27	10,
22	14, $\frac{1}{2}$	17,	16,	27	11, $\frac{3}{4}$	28		28	
23	16, $\frac{1}{4}$	20,	14, $\frac{1}{2}$	28		28	1,	28	1,
24	14, $\frac{1}{4}$	20,	16, $\frac{3}{4}$	28	2,	28	2,	28	
25	14, $\frac{1}{4}$	17, $\frac{3}{4}$	15,	27	11, $\frac{1}{4}$	28	$\frac{3}{4}$	28	
26	15, $\frac{1}{4}$	19,	15, $\frac{1}{4}$	28	1,	28	1,	28	
27	18,	20, $\frac{1}{2}$	15, $\frac{1}{2}$	27	11,	27	10, $\frac{1}{2}$	27	11, $\frac{1}{2}$
28	14,	14, $\frac{1}{2}$	13, $\frac{1}{2}$	27	11,	27	11, $\frac{1}{2}$	27	11,
29	13, $\frac{3}{4}$	17,	15,	27	11,	28		28	
30	14,	18, $\frac{1}{2}$	14, $\frac{1}{2}$	28	1,	28	1, $\frac{1}{2}$	28	2, $\frac{1}{4}$

VENTS. ET ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	A 7 heures du mat.	A midi.	A 9 heures du soir.
1	N. clair.	N. clair.	Clair en partie.
2	O. couvert.	N-O. couvert.	Couv.
3	N. cou. dep. 6 h.	N. quel. ray. de f.	Clair.
4	N. clair.	N. clair.	Clair.
5	N. clair.	N. clair.	Clair en partie.
6	O. clair en part. un peu de ve.	O. couvert en- tièrement.	Cou. après-midi Nord piq.
7	N. clair en part.	N. soleil.	Cl. qu. n. ap. m.
8	N. clair.	N. clair.	Cl. l. d. q. à 4 h. 44' soir.
9	N-E. clair.	N-E. clair.	Clair.
10	N-E. co. en part.	N-E. clai. entier.	Clair.
11	S-O. clair.	S-O. quelq. nuag.	Clair.
12	S-E. clair.	N. quelq. nuag.	Qu. nu. au co. f.
13	N. cl. un peu de v.	N. gros nuag. noir.	Couv. ton & pl.
14	S. clair & vent.	S. quelq. nuag.	Couv. entièresm.
15	N. couvert.	N. co. un p. de pl.	Co. n. l. à 3 h. 59' f.
16	O. clair en part.	O. sol. & nuag.	Clair en partie.
17	O. peu de sol. v.	O. couv. vent.	Clair en partie.
18	O. co. en part. v.	O. couv. vent.	Pluie fine, calme.
19	S-O. couv. v.	O. pluie forte.	Couv.
20	S-O. couv.	S-O. pluie fine.	Pl. forte apr. m.
21	S-O. pluie.	S-O. couv.	Pluie après mid.
22	O. cou. en part.	O. sol. nu. l. p. q. à 4 h. 54' d. m.	Clair en partie.
23	O. sol. nuag. v.	O. couv. vent.	Clair en part. pl.
24	S-E. clair, nuag.	S. couv. en part.	Couv. ton. à 8 h.
25	O. pluie.	O. peu de sol. v.	Clair.
26	S-O. couv.	S-O. co. engr. p.	Clair en partie.
27	S-O. sol. nuag.	S-O. couv.	Clair.
28	N. pluie.	N. couv.	Couv.
29	N. couv.	N. couv.	Couv.
30	N-E. clair.	N-E. peu de sol.	Clair. pl. lune à 2 h 47' soir

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur... 21, deg. le 12

Moindre degré de chaleur... 9, $\frac{2}{4}$ le 7Chaleur moyenne..... 15, deg. $\frac{3}{8}$ Plus grande élévation du *pouc. lig.*Mercure... 28 4, $\frac{1}{2}$

Moindre élév. du Mercure... 27 10,

Elévation moyenne.. 28 1, $\frac{1}{4}$

Nombre de jours de Beau 12

de Couvert.. 11

de Nuages.. 4

de Vent.... 11

de Tonnerre. 3

de Pluie.... 8

Le vent a soufflé du N. 10 fois.

N-E. 3

N-O. 1

S. 2

S-E. 2

S-O. 6

O. 9

TEMPÉRATURE. A l'exception de quelques jours dans le courant du mois, la température a été plus froide que chaude, & généralement humide.



*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de juin 1787; par
M. BOUCHER, médecin.*

Il y a eu, ce mois, des variations dans la température de l'air : la liqueur du thermomètre, dans les six premiers jours, a été observée les matins au-dessus du terme de tempéré, & ne s'est pas élevée dans le jour au-dessus de celui de 16 degrés : le 12 & le 13, elle s'est portée à 21 degrés : ensuite de quoi, elle ne s'est pas élevée plus haut que le terme de 18 degrés.

Le 13 au soir, nous avons essuyé un violent orage, avec une très-grosse pluie, des coups de tonnerre & des éclairs sans interruption pendant un quart d'heure. On a trouvé le lendemain la verge d'un paratonnerre placé sur le faite de l'hôpital militaire, pliée par la foudre, qui avoit suivi le fil de fer, plongé dans la rivière voisine. Le 15 on a encore entendu quelques coups de tonnerre.

Le mercure dans le baromètre a été observé constamment au terme de 28 pouces, ou très-près de ce terme, depuis le premier du mois jusqu'au 13; & après le 18, il a toujours été observé au-dessous de ce terme.

La plus grande chaleur de ce mois marquée par le thermomètre a été de 21 degrés au dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 6 degrés au dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans

276 OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQ.

baromètre, a été de 28 pouces 1 ligne $\frac{1}{2}$, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 8 lignes. La différence, entre ces deux termes est de 5 ligne $\frac{1}{2}$.

Le vent a soufflé 1 fois du Nord.
8 fois du Nord vers l'Est.
7 fois du Sud.
9 fois du Sud vers l'Ouest.
6 fois de l'Ouest.
3 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 22 jours de temps couvert ou nuageux.
13 jours de pluie.
2 jours de tonnerre.
1 jour d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse pendant la plus grande partie du mois.

MALADIES qui ont régné à Lille dans le mois de juin 1787.

La seule maladie aiguë observée ce mois, étoit la fièvre bilieuse-putride, dont on a parlé dans le tableau des maladies du mois précédent ; mais elle n'étoit pas répandue, se trouvant bornée à un petit nombre de familles. Elle avoit dans quelques-uns un caractère de malignité. Il s'est fait une éruption miliaire dans deux jeunes gens, affectés de ce genre de fièvre, & qui étoient réfugiés dans un de nos hôpitaux de charité ; un des deux a succombé. Deux autres, d'une constitution robuste, habitans d'un village du canton où nous avons dit que régnoit une fièvre épidémique, ont été les victimes d'une maladie de la même espèce, quoique les secours de l'art leur eussent été administrés à temps.

Il y a eu encore ce mois des pleuro-péri-pneumonies, dont la cure n'a rien exigé de particulier. Quelques personnes ont été attaquées de rhumatisme inflammatoire goutteux.

Les fièvres tierces & les doubles-tierces étoient assez communes. Il est rare que dans la cure on ait été obligé de recourir au quinquina.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

M É D E C I N E.

Rudimenta pyretologiæ methodicæ, auctore CHRISTIAN GOTTL. SELLE; M. D. & professore, & charitatis nosocomii Berolinensis medico: editio altera priore auctior & emendatio. *A Berlin, chez Himbourg, 1786; & se trouve à Strasbourg, chez Amand Kœnig; à Paris, chez Croullebois, libraire; in-8°. Prix 6 liv. broché.*

1. La première édition de ces élémens sur les fièvres parut en 1773. Les augmentations & les corrections que M. Selle a faites à cette seconde édition, la rendent supérieure à la première. Les fièvres y sont traitées sous un nouvel aspect, & les observations nombreuses de l'auteur annoncent un praticien très-éclairé.

Versuche aus der theoretischen arzneykunde: *Essai de médecine théorique,*

second essai ; sur les nerfs & une partie de leurs maladies ; par M. JEAN ULRIC GOTTLIEB SCHÆFFER, docteur en médecine, conseiller de la cour d'Oetting & Vallerstein, médecin du corps du Prince, & pensionné du pays. A Nuremberg, chez Grattenauer ; & se trouve à Strasbourg, chez Amand Kœnig, 1785. In-8° de 414 pag.

2. L'objet de M. Schæffer est de prouver que le principe des maladies est dans les solides, & qu'on doit s'efforcer de remédier aux vices de ceux-ci, plutôt que de s'attacher à la coction & à l'évacuation de la matière morbifique ; que le système nerveux est sans contredit la cause de plusieurs maux & accidens qu'on a souvent attribués à la corruption des humeurs. En faisant l'examen des causes des maladies qui dépendent des nerfs, il applique à sa théorie les fièvres, l'apoplexie, & l'effet de divers médicaments. Mais il tire quelquefois de ses observations des conséquences trop générales.

CAR. CHRISTIAN KRAUSII, *Opuscula academica medico-practica : Opuscules académiques de médecine pratique ; par M. CHARLES-CHRÉT. KKAUSE, docteur en philosophie & en médecine, de l'université de Leipfick : tome premier.*

A Leipzig, chez Fritsch, 1787. Grand in-8° de 432 pag.

3. M. *Charles-Geoffroi Kuhn* est l'éditeur de ces dissertations, qui reparoissent avec des additions & des corrections; elles sont au nombre de sept.

1°. De l'homme non machine.

2°. Des indications universelles, commentaire très-ample sur les paragraphes 737 — 744 des Instituts de *Boerhaave*.

3°. De la dérivation & de la révulsion des humeurs par la saignée. Cette dissertation est de M. *Langguth*.

4°. Des remèdes propres aux hémorrhagies externes.

5°. des remèdes propres aux hémorrhagies internes.

6°. Généralités sur la séméiotique médicale.

7°. Pensées sur les amulettes en médecine. Cet opusculé parut en latin au commencement de 1758.

Œuvres d'Hippocrate; aphorismes traduits d'après la collection de vingt-deux manuscrits & des interprètes orientaux; par M. LEFEBVRE de Villebrune:

Hippocrates dixit mederi oportere communia & propria intuentem. CELS. lib. j.

A Paris, chez Théophile Barrois le

jeune, libraire, quai des Augustins,
n° 18, 1786 ; in-24. Prix 1 liv. 10 s.

4. Comme cette traduction françoise est, à très-peu de choses près, conforme à la version latine qui accompagne le nouveau texte des Aphorismes d'*Hippocrate*, publié par M. *Lefebvre de Villebrune* en 1779 (a), & que ce travail est aujourd'hui apprécié & mis à sa juste valeur, il suffira de l'avoir annoncée.

Mais puisque, dans son *avertissement*, le traducteur, toujours fortement prévenu contre *Galien*, répète encore, sur le témoignage d'un *Meletius*, que le Médecin de Pergame a fait aux Aphorismes d'*Hippocrate*, des *changemens* qui n'ont pas toujours amélioré l'ouvrage, nous croyons devoir ajouter quelques observations sur cette inculpation grave.

Si les écrits de *Galien*, qui n'est venu qu'environ cinq cents ans après *Hippocrate*, ont été eux-mêmes très-défigurés & très-alterés par l'ignorance & par l'infidélité des copistes, comment le texte d'*Hippocrate*, qui précède toujours le commentaire, ne l'auroit-il pas été aussi par la même ignorance & par la même infidélité ? Un texte & son commentaire, transcrits par un copiste, ne courent-ils pas un égal danger entre ses mains ? Qui peut dire combien de fois il lui sera arrivé de faire un changement au texte, pour le mettre d'accord avec sa manière fautive d'entendre le commentaire ?

Pourquoi donc, sans des preuves légitimes, rendre coupable de ces changemens, de ces al-

(a) Voyez Journal de médecine, tom. liij, pag. 227.

térations multipliées dans les livres d'*Hippocrate*, ce *Galien* qui n'a rien épargné pour en donner une édition exacte & fidèle ?

Qu'on en juge par ce qu'il dit lui-même dans son commentaire sur le traité intitulé *πρὸς ἰατρούς* (de domo medici, ou de schola medici).

« Je me suis attaché à revoir le texte d'après les premières revisions, afin de retrouver dans plusieurs, & dans les plus exactes, les expressions vraies & légitimes. Le succès a surpassé mes espérances. »

« Ayant remarqué que les textes & les commentaires étoient presque constamment d'accord, je n'ai pu m'empêcher d'être surpris de la hardiesse des commentateurs modernes, ou de tous ceux qui ont fait une revision entière de tous les livres d'*Hippocrate* (du nombre desquels sont *Dioscoride* & *Artémidore* surnommé *Capiton*), lesquels ont inséré des expressions nouvelles au lieu des anciennes. Comme ce commentaire pourroit être trop long, si je m'arrêtois à toutes les expressions, j'ai cru qu'il valoit mieux n'écrire (dans le texte) que les anciennes, en remettant à leur place quelques-unes de celles qui avoient été un peu transposées ; observant d'ailleurs, à l'égard des unes & des autres, de ne me déterminer que d'après l'unanimité des premiers éditeurs. . . . »

Pouvoit-on prendre plus de soins pour donner une bonne édition des œuvres d'*Hippocrate*, que n'en a pris *Galien* ? Il s'exprime de même en plusieurs autres endroits de ses différens commentaires, & par-tout avec candeur & franchise. Pourquoi le soupçonner, l'accuser même de mauvaise foi ? Quel intérêt avoit-il d'en imposer ? Mais, au milieu de Rome, où cinquante

Médecins grecs, jaloux de son mérite & de sa réputation, se feroient fortement élevés contre lui ? S'il en avoit imposé, ce n'est pas assez de le dire, il faut le démontrer. Tant que cette démonstration n'existera point, on ne doit pas en croire sur sa parole un *Meletius*, qui n'est point encore bien connu, quoiqu'on le fasse vivre dans le douzième siècle, c'est-à-dire, environ neuf cents ans après *Galien*. C'est être venu trop tard pour accuser le médecin de *Marc-Aurèle* d'être un falsificateur. Par quel endroit ce *Meletius* a-t-il mérité de faire autorité ? où est-il né ? où a-t-il vécu ? avec quelle considération a-t-il exercé la médecine ? qui a rendu de lui des témoignages avantageux ? Jusqu'ici ce n'est qu'un nom obscur, que la prévention seule peut vouloir ennoblir ; ses efforts sont vains.

FINK, Abhandlung von gallerckrankheiten, &c. *Traité des maladies bilieuses qui ont coutume de s'écarter de leur marche naturelle, traduit du latin de FINK, augmenté d'observations & de notes ; par C. H. SCHREYER, docteur en médecine, & médecin praticien à Allenbourg. A Nuremberg, chez Srein ; & se trouve à Strasbourg, chez Amand Kœnig, 1787 ; grand in-8°. de 283 pag. Prix 2 liv. 5 s.*

5. Une épidémie, qui a duré depuis 1776 jusqu'en 1780 dans le comté de Tecklinbourg

en Westphalie, observée par M. *Léonard-Louis Fink*, docteur en Médecine, & Physicien de cette contrée, a donné lieu à ce traité. Il parut à Munster en 1780. M. *Schreyer* ne s'est pas contenté de le traduire ; il y a ajouté ses propres observations, lesquelles ont eu l'approbation de plusieurs savans médecins du nord, au jugement desquels il les a soumises avant que de les publier.

Mémoire sur les épidémies du Languedoc, adressé aux Etats de cette province par les sieurs BANAU, docteur en médecine, médecin ordinaire de la garde-suisse de monseigneur comte d'Artois, & membre de la Société patriotique bretonne ; & TURBEN, ancien secrétaire de la légation de Sa Majesté impériale, membre de la Société royale des sciences, &c. A Paris, chez l'Auteur, rue de Savoie, 1786. In-8°. de 148 pag.

6. M. *Banau*, en supposant que le Languedoc est affligé plus fréquemment de maladies épidémiques qu'aucune autre province de France, cherche d'abord quelles sont les causes des épidémies en général ; quelles sont celles de ces causes qui existent en Languedoc ; quels sont les moyens les plus sûrs de les faire cesser ; quels sont les plus propres à se garantir de leur influence ; quels sont ceux qu'il faut employer pour s'en garantir personnellement ; quels sont ceux qui sont propres à remédier aux effets de cette

influence ; enfin , quelles sont les précautions à prendre pour procurer l'emploi de ces différens moyens.

« L'air propre à être respiré par les animaux , dit M. *Banau* , n'est point cet air léger qui avoisine la cime des montagnes extrêmement élevées. La trop grande hauteur de ces montagnes rendant la colonne d'air trop courte , il ne pèse pas assez sur les corps organisés pour les tenir dans un équilibre parfait. D'après cette insuffisance de pression , les membres divaguent involontairement. M. de *Sauffure* , physicien genevois assure (dans son Voyage des Alpes , in-4°. 1781) , que sur ces montagnes très-élevées , il est impossible à l'homme le plus robuste de faire plus de cinquante pas de suite sans se reposer. Cette foiblesse vient de la trop grande légèreté de l'air , qui désharmonise les êtres vivans , en ne donnant pas à leurs parties respectives la consistance d'où résulte le jeu de leur accord. Nos solides ne sont plus , pour ainsi dire , des solides , parce qu'ils manquent d'un principe de réaction. La respiration n'a plus ainsi sa raison d'existence , & l'on est dans le cas prochain de la suffocation ».

Il paroît que M. *Banau* n'a jamais été sur de hautes montagnes. Je puis assurer que sur les plus hautes montagnes des Pyrénées , j'ai éprouvé plusieurs fois les effets salutaires & bienfaisans que *Roussseau* ; dans son *Héloïse* , attribue à l'air des montagnes du Valais ; que les hommes qui habitent le plus près des cimes des Pyrénées , sont les plus robustes de ces contrées ; que jamais aucun d'eux ne s'est aperçu de l'effet que M. de *Sauffure* a éprouvé sur les Alpes ; que les chamois qui vivent sur les pointes les plus élevées de ces montagnes , & les aigles qui planent bien

loin au-dessus de ces points., ne se *désharmonisent* point. M. de *Saussure* s'est sans doute fait illusion, & a confondu peut-être l'effet de la fatigue qu'on ressent lorsqu'on monte sur le haut des montagnes, ou de quelque indisposition individuelle, avec la véritable influence de l'air qu'on y respire.

M. *Banau* n'est pas moins dans l'erreur à l'égard de l'air de la mer, qu'il croit inférieur en bonté à l'air de la terre. Son opinion est démentie par les expériences de M. *Ingen-Houze*, & par le rapport des plus célèbres navigateurs, surtout du capitaine *Cook*, qui devoit connoître mieux l'air de la mer que M. *Banau*.

Après s'être perdu dans les raisonnemens d'une physique très obscure & très-décousue, M. *Banau* conclut que les épidémies du Languedoc dépendent des émanations des étangs qui bordent la mer méditerranée dans cette province. Le premier moyen qu'il indique pour prévenir les effets de ces émanations, est très-simple & sur-tout très-facile, c'est de dessécher ces étangs, qui ont plusieurs lieues d'étendue, & qui, pour la plupart, communiquent avec la mer. Il conseille ensuite de fermer les portes & les fenêtres des maisons du côté du midi, pour empêcher l'air nuisible d'y entrer. M. *Banau* voudroit aussi qu'on plantât sur le bord des étangs, pour corriger l'air putride, de grands arbres, tels que le platane, le peuplier, l'orme, le bouleau. Il y a lieu de présumer que les habitans du Languedoc ne goûteront pas fort cet avis, & qu'ils ne couperont pas leurs oliviers, pour mettre à leur place des arbres stériles.

Comme M. *Banau* croit fermement que les acides végétaux sont le spécifique des fièvres ar-

dentes & pestilentielle, il veut qu'on brûle du soufre & de la poudre à canon dans toutes les maisons & qu'on allume de grands feux dans tous les carrefours des villes. M. *Banau* assure que tous ces moyens sont infaillibles. Mais un moyen qu'il met au-dessus de tous les autres préservatifs, c'est un certain vernis antiméphitique, composé avec le vinaigre & une forte décoction d'orme pyramidal : car il faut bien que l'orme pyramidal entre pour quelque chose dans les opérations de M. *Banau*. Il conseille de couvrir de ce vernis les murs des chambres, les fenêtres, les portes, les boiseries, les plafonds, les meubles, de s'envelopper dans une redingotte d'une étoffe enduite de cette composition ; & pour fermer toute entrée à l'air méphitique, de mettre dans ses oreilles du coton imbibé d'huile de romarin, à son nez une éponge trempée dans le vinaigre, & à sa bouche une pipe à fumer. Si nous ne parlions pas à des médecins, à qui cet équipage ne paroîtra que ridicule, nous aurions soin d'avertir le public qu'il seroit très-dangereux, sur la foi d'un pareil préservatif, de s'exposer aux effets des vapeurs méphitiques, & qu'avec une redingotte enduite à la manière de M. *Banau*, il ne doit pas se flatter de braver impunément la vapeur du charbon, celle des fausses d'aïfance, des souterrains, &c.

CAROLI ROES, Abhandlung von den natürlichen pocken, nebst einigen bemerkungen und beobachtunged uber die ein impfung elerselben : *Traité de la petite-vérole naturelle, avec des ob-*

servations & des remarques concernant l'inoculation ; traduit de l'anglois de M. ROES. A Lemgo, chez Meyer, 1787. In-8º de 84 pag.

7. *Charles Roes*, membre de la communauté des chirurgiens de Londres, fit paroître cet ouvrage à Londres en 1780, in-8º. sous ce titre : *A treatise on the natural small pox, with some remarks and observations on inoculation.* Il est divisé en quatre chapitres. On trouve dans le premier la description & les différences de la petite vérole ; dans le second, des observations & des remarques sur la nature de cette maladie, & la meilleure manière de la traiter ; dans le troisième, les divers traitemens à employer selon les différens degrés de la variole. Le quatrième a pour objet l'inoculation.

Essai sur la maladie de la face, nommée le tic douloureux, avec quelques réflexions sur le raptus caninus, de CÆLIUS AURELIANUS ; par M. PUJOL, médecin du Roi à l'hôpital de Castres, médecin extraordinaire de l'école royale & militaire de Sorèze, membre de l'Académie des sciences & belles-lettres de Béziers, correspondant de la Société royale de médecine de Paris, des Académies des sciences de

*Montpellier & de Toulouse, &c. &c.
A Paris, chez Théophile Barrois le
jeune, libraire, quai des Augustins,
n° 18, 1787; brochure in-12 de 207 p.
Prix 2 liv. broché.*

8. On doit savoir gré à l'auteur de cet essai d'avoir fait des recherches sur une maladie assez rare, pour qu'aucun médecin de ce siècle n'ait daigné traiter en particulier de cette affection singulière. Quelques observations que M. Pujol a eu occasion de faire sur le tic douloureux, l'ont déterminé à donner l'ouvrage que nous annonçons, & que le public doit accueillir avec reconnaissance. Il a eu tort seulement d'y mêler l'électricité, qui y est tout-à-fait étrangère. Ce n'est pas qu'avec une mauvaise logique, & un grand desir de faire une théorie, on ne puisse, bien ou mal, faire intervenir l'électricité par-tout où l'on voudra. Dans une école on peut bien faire voir l'identité du fluide nerveux & du fluide électrique; car que ne fait-on pas voir là? Mais il est heureux pour les malades que les médecins praticiens ne se conduisent point d'après les hypothèses lâchement cimentées des physiciens, qui ne voient que l'électricité dans tous les phénomènes. Rien n'est plus aisé que de dire que l'électricité est le principe de la vie des corps organisés, & que tous leurs dérangemens ou toutes leurs maladies dépendent d'un excès ou d'un défaut de fluide électrique. Il seroit tout aussi facile d'en dire autant de l'humidité & de l'air, puisqu'ils sont disséminés par-tout comme le fluide électrique, & que les corps vivans ne peuvent pas exister sans eux. Les nerfs,
dit-on,

dit-on , frottés dans l'obscurité , donnent toujours une lumière sensible. Donc le fluide électrique est le même que le fluide nerveux. Nous demandons à M. *Pujol* si cette conclusion est bien juste. Des nerfs desséchés , lorsqu'on les frotte dans l'obscurité , produisent de la lumière comme le sucre & d'autres matière ; mais certainement cet effet n'a aucun rapport avec les propriétés qu'avoient ces nerfs , lorsqu'ils faisoient partie d'un animal vivant. M. *de la Roche* dit que le fluide électrique *acquiert par le travail de l'organisation de nouvelles propriétés*. Il est donc certain que le travail de l'organisation , ou la vie , existe avant la matière électrique , & qu'elle ne dépend de celle-ci que comme elle dépend de toutes les autres choses qui sont nécessaires au soutien de notre existence,

M. *Pujol* fait , dans le premier chapitre de son ouvrage , la description historique du tic douloureux , de ses symptômes , de ses signes diagnostiques & de ses différences. Il donne dans le second la théorie de cette affection , dont il regarde l'écrétisme des nerfs comme la cause prédisposante , & les différens genres d'âcres comme la cause locale , matérielle & prédisposante. Il pense au surplus que le tic douloureux peut exister même après la disparition de la cause matérielle. Il examine aussi en même temps l'analogie que le tic douloureux a avec le *raptus caninus* ; enfin le traitement du tic douloureux fait la matière du troisième & dernier chapitre. Les vues qu'il s'y propose , sont , 1°. de diminuer par des relâchans , les hypnotiques & même les narcotiques , la sensibilité excessive des nerfs ; 2°. d'adoucir l'humeur âcre par les mucilagineux ; 3°. d'ouvrir à cette humeur des égouts ar-

artificiels ; 4°. enfin, de rétablir le ton des nerfs. *M. Pujol* a peu de confiance dans les antispasmodiques ordinaires , & croit que les seuls remèdes propres à combattre efficacement le spasme , sont ceux qui sont capables d'émousser la sensibilité , tels que les hypnotiques & les narcotiques. Le remède sur lequel il paroît , avec raison , le plus compter , c'est le cautère placé à la nuque , derrière l'oreille ou sur le bras du côté malade. Les toniques qu'il prescrit pour rétablir le ressort de la partie qui étoit affectée , sont les préparations de mars , les eaux minérales ferrugineuses ou sulphureuses , les bains froids , & sur-tout le quinquina , continué long-temps & à petites doses. Quant à l'humeur âcre , il faut qu'elle soit combattue par les remèdes qui lui sont propres. *M. Pujol* voudroit qu'on essayât aussi l'électricité. Il n'y a pas beaucoup d'inconvénient à cela , pourvu qu'on ne néglige point les autres moyens. Il n'a pas trouvé de vertu bien réelle à l'aimant , ce qui n'est pas difficile à croire. Sur ce que *MM. Andry & Thouret* rapportent , qu'un tic douloureux fut guéri à la longue par le moyen de l'aimant , *M. Pujol* doute si cette guérison ne doit pas être rapportée au temps. Mais son doute pourroit , avec autant de fondement , être appliqué aux guérisons attribuées à l'électricité.

De empyemate , consensu illustri facul-
tatis medicæ , pro gradu doctoris , pu-
blicè disputat auctor JOANNES THEO-
PHILUS GROSCHKE , Coronus. *In-4°*
de 37 pag. A Gottingue , 1784.

9. Le pus épanché dans la cavité du thorax

peut provenir des poulmons ou des muscles intercostaux & pectoraux ; du médiastin ou du foie , après s'être frayé un passage à travers le diaphragme ; enfin il peut y avoir été transporté par métastase : cas , à la vérité , très-rare , si même il a jamais lieu. L'auteur regarde encore comme une chose très-douteuse, le pus formé dans l'intérieur du péricarde , & versé ensuite dans la cavité de la poitrine. Toutefois, comme rien n'en prouve l'impossibilité, il suppose que du moins ces cas doivent se rencontrer bien rarement.

Le pus ramassé dans l'interstice que laissent les membranes du médiastin , corrode communément le sternum , cause une fistule , & pénètre rarement dans la poitrine.

Un abcès placé à la surface supérieure du foie , peut ronger le diaphragme & jeter le malade dans la phthisie. Difficilement le pus se répandra dans la cavité du thorax , pour y former un empyème , parce que dans ces cas le poulmon d'un côté , & le foie de l'autre , sont ordinairement adhérens au diaphragme. Si le foyer du pus est au milieu du poulmon , la matière gagnera les bronches & sera expectorée : lorsque ce foyer se trouve placé à la superficie , le poulmon adhère à la plèvre ; le pus , au lieu de se faire jour dans la cavité de la poitrine , se portera aux tégumens communs. Le pus formé entre les muscles de la poitrine , a également une pente plus facile & plus naturelle à se manifester au dehors , qu'à tomber dans la cavité du thorax , dans laquelle il auroit d'autant plus de difficulté de pénétrer , que les poulmons contractent communément de l'adhérence avec la plèvre , toutes les fois qu'il y a inflam-

mation dans quelques-unes de ces parties. Les blessures pénétrantes dans la poitrine peuvent effectivement causer des épanchemens purulens ; mais comme dans ces cas l'ouverture laisse facilement échapper le liquide, il ne se formera que très-rarement un amas de pus dans la cavité même.

Il s'ensuit de tout cela que l'empyème véritable est une maladie très-rare ; & dans les observations rapportées par les auteurs sur des écoulemens purulens à la suite de l'opération, le pus paroît ne pas avoir été ramassé dans la poitrine, mais entre les muscles du thorax & la plèvre détachée de ces parties, & formant une espèce de sac, ou vomique. Dans cet état des choses, il ne suffit pas de vider le pus, il faut encore rétablir l'adhésion de la plèvre aux côtes & aux muscles intercostaux, si l'on veut prévenir une fistule incurable.

On ne connoît que deux circonstances qui puissent donner naissance à l'empyème. L'une, lorsqu'à l'occasion d'une plaie à la poitrine, le chirurgien néglige de faire écouler tout le pus ; l'autre, lorsque le pus formé dans le poulmon, après avoir séjourné quelque temps dans une espèce de réservoir qu'il s'est fait à l'endroit de l'adhésion de ce viscère à la plèvre, s'ouvre enfin une issue, & s'épanche dans la cavité. La même chose peut arriver, lorsque la suppuration s'étant faite dans les parois du thorax, le pus déchire la plèvre au-dessus de l'endroit de l'adhésion. Un autre cas possible se présente, c'est lorsqu'une vomique formée près de la superficie des poulmons, se rompt, soit par un violent accès de toux, soit par un coup, un saut ou quelque secousse forte du corps, & verse

dans la cavité le liquide qu'elle contient. M. *Groschke* pense donc qu'on peut admettre deux espèces d'empyème ; l'un, qui est l'empyème vrai, dans lequel le pus est épanché dans la cavité du thorax ; & l'autre l'empyème faux, où le pus est ramassé entre la plèvre & les muscles intercostaux, ou bien dans le vide que laisse la duplicature du médiastin.

Il y a trois espèces de signes de l'empyème : savoir, 1°. ceux de l'inflammation précédente ; 2°. ceux de l'inflammation terminée par la suppuration ; & 3°. ceux du pus formé. Voici, selon l'auteur, dans l'ordre de leur succession, le détail de ces signes. L'inflammation est très-violente, ne cède point aux remèdes appropriés, & finit sans crise. Le malade, pendant le fort de la maladie, éprouve des frissons fréquens ; il reste, après la terminaison de l'inflammation, dans un état valétudinaire ; ses forces ne reviennent pas suffisamment, il est exposé à des bouffées fréquentes de chaleur, son pouls est dérangé, sa respiration gênée ; l'oppression survient peu de temps après, & le fatigue surtout lorsqu'il est couché sur le côté sain. Quelquefois on sent de la fluctuation à l'extérieur ; la poitrine s'élargit, & les tégumens du côté affecté, s'engorgent ; enfin la fièvre hectique se met de la partie. M. *Groschke* ne paroît pas faire grand cas de l'exploration du son que rend le thorax frappé avec la main, d'après les principes de M. *Aurenbrugger*.

L'existence de l'empyème reconnue, le meilleur parti à prendre, est de faire promptement l'opération, sans attendre que le pus contracte de l'âcreté, dans la vaine espérance qu'il sera évacué par la bouche, ou absorbé & transporté

par métastase sur quelque autre partie, ou enfin rendu par quelqu'un des couloirs naturels.

Outre le pus, il y a encore d'autres liquides qui sont quelquefois épanchés dans la cavité du thorax, & auxquels il faut donner issue au moyen de l'opération. *Hewson* croit que dans le cas de rupture d'un ulcère situé à la surface du poulmon, les ramifications bronchiques laissent échapper l'air dans la cavité; que ce fluide élastique, dilaté par la chaleur, comprime le poulmon, & occasionne l'oppression, des angoisses & même la suffocation, si on ne le fait pas sortir; mais cette opinion paroît mal fondée, par les raisons que notre auteur expose; raisons qui se présentent trop facilement d'elles-mêmes pour les détailler ici: nous remarquerons seulement que l'air qui se rencontre quelquefois avec les épanchemens purulens n'est que celui qui s'est dégagé du pus même.

La poitrine se remplira néanmoins d'air, lorsqu'une ou plusieurs côtes seront cassées, & que les bouts forcés en dedans auront entamé les poulmons. On connoît cet état à la nature de la fracture, à l'oppression que souffre le malade; au crachement de sang, & à l'emphysème qui occupe toute l'habitude du corps. On le distingue des suites de l'inflammation pulmonaire, en ce que celle-ci ne survient qu'au bout de quelques jours; & des effets de l'épanchement du sang, à la facilité qu'a le blessé de se coucher sur le côté sain.

La cavité de la poitrine s'emplit encore quelquefois d'eau, qu'on peut faire écouler au moyen de l'opération. On croit que dans cette espèce d'hydropisie, les poulmons sont ordinairement viciés, remplis de tubercules, &c.; que

par conséquent l'opération, en permettant à l'air de se précipiter dans l'intérieur du thorax, ne peut que préjudicier ; que d'ailleurs elle n'est que palliative, & n'empêche pas une nouvelle filtration. L'auteur répond à ces objections, qu'il s'en faut bien que les poumons soient remplis de tubercules & d'ulcères toutes les fois qu'il y a hydropisie de poitrine ; que l'air ne semble pas devoir être nuisible à un viscère qui est si familiarisé avec lui ; que dans le cas même de retour de la maladie, l'opération n'a pas moins soulagé le malade & prolongé ses jours, & enfin qu'il existe des exemples de réussite, qui doivent encourager à la tenter avec les précautions nécessaires ; c'est-à-dire que ne pouvant se convaincre pleinement de l'existence d'une hydropisie de poitrine, on incisera d'abord les tégumens communs & les muscles intercostaux, sans toucher à la plèvre, dont on ne fera l'ouverture que lorsqu'on sera assuré par la fluctuation, de la présence des eaux.

Les fractures des côtes & les blessures pénétrantes dans la poitrine, peuvent entraîner des amas de sang dans le thorax. Ce sang peut provenir d'un vaisseau intercostal, ou d'une blessure des poumons. Si le malade est exempt de crachement de sang, il est probable que l'amas est fourni par quelque vaisseau intercostal, surtout si les accidens qui accompagnent l'épanchement font des progrès prompts. Dans ce cas, l'opération est nécessaire, tant pour vider le sang, que pour arrêter l'hémorrhagie, si la fracture n'est pas compliquée. Pour cet effet, on fera l'incision dans la proximité de la fracture. Il est même plus avantageux de faire l'opération de l'empyème, dans le cas même d'une

fracture compliquée de plaie extérieure, & où cette solution de continuité pourroit laisser échapper le sang extravasé.

Il faut généralement s'abstenir de l'opération, lorsque la fièvre a déjà épuisé le sujet, ou que le pus vient d'un abcès dans les poumons. L'abcès a lieu, lorsque le malade a été attaqué d'une inflammation aux poumons, préalablement à la formation de l'empyème, & qu'il a craché du sang ou du pus. Dans ces cas, comme aussi dans ceux d'un empyème, causé par un apostème au foie, dont le pus s'est porté dans la poitrine, l'opération ne sauroit être qu'infructueuse & même nuisible, attendu qu'elle ne pourroit point tarir la source de l'épanchement, & que l'accès de l'air à la surface de l'ulcère y portera des impressions plus ou moins fâcheuses.

L'opération faite, on augurera mal de son succès, si le pus est d'une couleur cendrée & fort abondant. Selon *M. Groschke*, rien n'empêche de pratiquer en même temps une ouverture à chaque côté de la poitrine, quand l'épanchement existe en même temps dans les deux cavités. *M. Callisen* a vu que la quantité de matière étant très-considérable, elle a transmis au-dehors la sensation du mouvement que lui imprimoit le cœur par ses contractions, en sorte qu'on auroit pu soupçonner un anévrisme.

On fera l'incision à l'endroit où l'on remarquera un gonflement œdémateux, où l'on sentira une fluctuation plus ou moins marquée, où l'on découvrira quelque rougeur, ou bien quelque sensibilité contre-naturelle. Toutes les fois que quelques-uns de ces phénomènes se rencontrent, on peut être sûr qu'il y a du pus

entre la plèvre & les muscles intercostaux. Le succès de l'opération paroît alors assuré, à moins que, pour l'avoir attendu trop long-temps, les côtes ne soient atteintes de carie, ou que le kyste n'ait acquis une étendue trop considérable. Dans ce dernier cas, le chirurgien fera des injections peu fréquentes, en petite quantité. & ne laissera pas séjourner long-temps le liquide dans la plaie, en même temps qu'il aura le plus grand soin de faciliter l'écoulement du pus.

S'il n'y a point d'indices qui déterminent le lieu de l'incision, l'opérateur choisira celui où la douleur s'est fait sentir le plus vivement durant l'inflammation qui a précédé : il procédera avec les plus grands ménagemens à l'opération, & examinera à différentes reprises, s'il ne s'apercevra pas de quelque fluctuation.

Lorsque le malade, étant assis, sent un poids sur le diaphragme, qu'il ne peut rester couché sans grande difficulté sur le côté sain, lorsqu'il y a sous les fausses côtes tumeur avec fluctuation, qu'on entend un bruit dans la cavité de la poitrine, enfin lorsque tout s'accorde à faire soupçonner l'existence d'un empyème, bien qu'à l'extérieur rien ne se présente qui puisse guider le chirurgien dans le choix du lieu de l'opération, il l'a pratiquera à un endroit où la poitrine n'est pas couverte de muscles fort épais, où les côtes ne sont pas fort serrées, & qui est assez déclive pour faciliter l'écoulement du pus. La plupart des chirurgiens indique pour lieu d'élection l'intervalle entre les deuxième & troisième des fausses côtes. Cette règle n'est point de rigueur, parce que le pus n'est pas exclusivement ramassé sur le diaphragme, mais

répandu sur toute la surface du poulmon, & qu'en faisant changer le malade d'attitude, le pus suit la pente qu'on lui présente. Par conséquent l'opérateur peut choisir l'interstice des différentes fausses côtes qui lui paroîtra le plus favorable, pourvu toutefois que dans les cas, dont il s'agit ici, il donne l'exclusion à celui où le malade a souffert la plus vive douleur pendant l'inflammation, parce qu'il est à craindre qu'il n'y ait adhérence du poulmon à la plèvre.

Lorsque le chirurgien aura incisé les tegumens & les muscles intercostaux jusqu'à la plèvre, le malade se couchera sur le côté affecté, & retiendra son haleine: en même temps l'opérateur introduira le doigt dans la plaie, pour examiner s'il ne sentira pas de fluctuation: s'il en sent, il percera hardiment la plèvre; mais il procédera avec les plus grands ménagemens à l'incision de cette membrane: s'il ne découvre pas de fluctuation, & si, au lieu de pus il rencontroit le poulmon adhérent, il se gardera bien de faire des tentatives pour le détacher. Il vaut mieux qu'il fasse ailleurs une nouvelle incision, & qu'il laisse se fermer la première, qui est sans conséquence.

Nous nous sommes étendus sur cette production académique, qui mérite d'être connue, parce qu'il est très-difficile de se procurer ces sortes d'écrits, & que l'auteur y a traité son sujet avec beaucoup de clarté & de discernement.

STEIDELE, &c. Lehrbuch von den unvermeidlichen gebrauch der instrumenten in der geburthshulfe, &c.

C'est-à-dire, *Livre élémentaire sur la nécessité indispensable de se servir d'instrumens dans la pratique de l'art des accouchemens : nouvelle édition, retouchée & augmentée ; grand in-8° de 338 pag. avec une planche. A Vienne, chez Hoerling, 1785.*

10. Cette seconde édition contient dix chapitres, dont nous allons rapporter les titres :

1°. Règles générales pratiques à suivre dans l'emploi des instrumens.

2°. Raisons qui doivent déterminer à l'usage du forceps courbe dans les accouchemens difficiles, & manière de s'en servir lorsque la tête bien placée est enclavée par une suite de la disproportion, lorsque la tête mal dirigée est arrêtée au bassin, lorsque la tête bien proportionnée & bien tournée est arrêtée par des obstacles qui peuvent occasionner des accidens dangereux, même mortels.

3°. De la manière de vider le crâne.

4°. Manière d'amener, au moyen des instrumens, une tête séparée du corps, & restée dans l'utérus.

5°. Manière d'ouvrir la poitrine.

6°. De la chute de la matrice.

7°. De la section de la symphyse.

8°. De l'opération césarienne.

9°. De l'usage du levier de Roonhuysen.

10°. Remarques sur divers sujets de l'art des

accouchemens, & principalement sur ceux qui sont relatifs aux pertes.

A cet ouvrage M. Steidèle a joint une histoire détaillée de l'opération césarienne, faite avec succès pour la mère & pour l'enfant, sur une dame de Weymar, le 18 décembre 1783, par M. STARKE, professeur de médecine à Jena.

Le Chirurgien dentiste, ou Traité des dents, où l'on enseigne les moyens de les entretenir propres & saines, de les embellir, d'en réparer la perte, & de remédier à leurs maladies, à celles des gencives, & aux accidens qui peuvent survenir aux autres parties des dents; avec des observations & des réflexions sur plusieurs cas singuliers : ouvrage enrichi de quarante-deux planches en taille-douce; par PIERRE FAUCHARD, chirurgien dentiste à Paris, troisième édition, revue, corrigée & considérablement augmentée; deux volumes in-12. A Paris, chez Servières, libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais, 1786.

11. A des principes puisés dans les leçons des plus célèbres chirurgiens, M. Fauchard a joint l'expérience de quarante années de pratique, & cet

ouvrage est le fruit des lumières qu'il leur doit. Il y traite d'abord de la nature des dents en général, de leur accroissement, de leur structure, de leur situation & de leur utilité. Après avoir exposé les maladies que les dents de lait causent aux enfans, & la manière de les traiter, il parle de toutes les maladies qui peuvent attaquer ces parties pendant tout le cours de la vie. Il les a divisées en trois classes. La première renferme les maladies dont les causes sont extérieures; la seconde, celles dont les causes sont cachées; & la troisième, les maladies symptomatiques & l'affinité des gencives avec les dents pendant leurs maladies communes. Il a été nécessaire de traiter aussi des maladies des gencives. Il expose ensuite la manière la plus sûre & la plus efficace d'opérer, & les soins qu'il faut apporter pour nettoyer les dents, les limer, les ruginer, les cautériser & les plomber.

C'est un grand malheur de perdre ses dents; l'art a trouvé les moyens d'y suppléer. M. *Fauchard* a perfectionné ces moyens, & même inventé plusieurs pièces artificielles, soit pour remplacer une partie des dents, soit pour remédier à leur perte totale. Il a inventé aussi des obturateurs, pour remédier aux inconvéniens des maladies qui ont détruit les os qui forment la voûte du palais. Ce traité renferme une exposition de la manière de se servir des différens instrumens propres pour opérer sur les dents. Il en a perfectionné quelques-uns & inventé quelques autres. Enfin, pour rendre son ouvrage plus utile, il a fait graver quarante-deux planches, qui représentent les dents dans leur état naturel, des dents difformes & mal figurées, différens corps d'un volume extraordinaire, soit tartareux, pier-

reux ou osseux , détachés des dents ou de quelque autre partie de la bouche , ainsi que les instrumens nécessaires , & les pièces artificielles dont on a parlé.

Cet ouvrage peut être utile , cependant il nous semble que les recettes qu'il renferme sont en général trop chargées , & se ressentent encore de l'empirisme auquel cette partie de la chirurgie a été long-temps abandonnée.

WILBURG , Anleitung für das landvolk in absicht auf die erkenntniß und Heilungs-art der krankheiten des rindviehs : *Avis au Peuple sur la connoissance & la manière de guérir les maladies du bétail ; par M. WILBOURG, troisième édition. A Nuremberg , chez Stein ; & se trouve à Strasbourg , chez Amand Kœnig, 1787 ; in-8° de 388 p. Prix 2 liv.*

12. M. Antoine-Charles von Wilbourg , chirurgien de M. le comte de Lodron , & de la ville de Gmindt , fut engagé par la Société d'agriculture & des arts de Carinthie , de s'occuper des maladies des bestiaux & de leurs traitemens. Les observations qu'il fit , le mirent bientôt en état de publier pour la première fois cet ouvrage , en 1775. L'édition épuisée , il en donna une seconde , en 1781 , augmentée de nouveaux faits pratiques & d'observations ex-

traites des écrits qui avoient paru depuis 1775. La troisième, que nous annonçons, est peu différente de la seconde. On trouve dans cet avis la description de toutes les maladies auxquelles les bétail est exposé, & le traitement qui leur convient.

Abhanlung vom zungenkrebs, &c. C'est-à-dire, *Traité sur le cancer de la langue ; par J. N. ROHLWS, médecin vétérinaire du premier régiment du Corps, cavalerie ; in-4° de 8. p. A Lunebourg, 1787.*

13. Cette affection s'est manifestée l'année dernière parmi les chevaux, les bêtes à laine, & les bêtes rouges. L'auteur conseille, comme préservatif, de mêler une demi-once de salpêtre & deux onces de bon vinaigre par jour, à la boisson des chevaux, qu'on leur rendra agréable en y ajoutant quelques poignées de farine de seigle. Dans le cas où le cancer seroit déjà établi à la langue ou au palais, il faudroit l'extirper à l'aide d'un instrument tranchant courbe, & laver ensuite la plaie & tout l'intérieur de la bouche, avec du fort vinaigre, dans lequel on aura faire fondre du sel. Le traitement consécutif consiste à appliquer tous les jours deux ou trois fois, après que l'animal aura mangé, un mélange de myrrhe & d'aloès, incorporé dans du miel rosat.

M. Rohlews observe enfin que l'opérateur ne doit pas négliger de se bien laver les mains, après avoir fait l'excision du carcinome, de

crainte que la sanie corrosive ne porte des impressions fâcheuses sur lui. Cet écrit, sans se distinguer par une érudition affectée, ni par des longueurs fatigantes & des digressions inutiles, peut être d'une grande utilité pour les maréchaux & les gens de campagne, auxquels il paroît principalement destiné.

Differtatio inauguralis medica de *diagnosi puris*, quam consensu ill. Fac. medic. pro gradu doctoris medicinæ & chirurgiæ publicè defendet auctor
JOANNES-CHRISTIANUS-HENRICUS
SALMUTH, Cotheniensis; in-4°. *A. Gottingue*, 1783.

14. Les tentatives qu'on fait pour établir des signes certains auxquels on puisse reconnoître le pus & le distinguer de toute autre substance analogue, doivent être d'autant mieux accueillies, qu'elles tendent à répandre du jour sur un objet très-important de la médecine clinique. Feu M. *Darwin* a lu dans l'assemblée de la Société de médecine d'Edimbourg, tenue le 6 mars 1778, un mémoire sur les caractères distinctifs du pus, & sur les propriétés qui le différencient du mucus. Depuis ce temps on a vu paroître, sur ce même sujet, divers autres écrits, qui néanmoins ont laissé encore beaucoup de choses à constater.

M. *Salmuth* distingue du véritable pus, les matières puriformes, c'est-à-dire, celles qui ont quelque conformité avec le pus, & les matières

purulentes qui contiennent une quantité plus ou moins considérable de véritable pus. Quelque essentiel qu'il soit de ne pas confondre ces trois différentes espèces de liquides, il est cependant fort souvent très-difficile de les distinguer entre eux, parce que d'un côté le pus varie beaucoup en consistance & en couleur; étant tantôt épais, tantôt ténu; quelquefois blanc, d'autres fois jaunâtre; que d'un autre côté il est très-rare qu'il soit parfaitement pur: on le voit plus souvent mêlé avec d'autres liquides: & enfin, outre la mucosité, il y a encore d'autres fluides qui lui ressemblent plus ou moins. Cependant comme le vrai pus suppose toujours une suppuration, quel qu'en soit le foyer, & que les matières puriformes peuvent exister sans suppuration, on conçoit facilement de quelle importance il doit être d'assigner à chacun d'eux son caractère spécifique. L'erreur dans ces assertions doit d'un autre côté être d'autant plus préjudiciable, que le médecin qui se seroit trompé dans son jugement, commettrait des méprises funestes; il faudroit même, lorsque les véritables caractères seroient connus, qu'il s'assurât, par un examen très-attentif des circonstances qui accompagnent l'évacuation, que rien ne lui a fait illusion. Il ne suffit pas, dans l'art de guérir, de s'en rapporter à un signe; ce n'est que par la connoissance de tout ce qui a précédé la maladie, & de la situation actuelle du malade, qu'on peut se mettre à l'abri de la surprise.

On s'est généralement contenté jusqu'ici de faire cracher dans un vase rempli d'eau, les malades incommodés d'une toux opiniâtre, & on a décidé que c'étoit du pus, lorsque les crachats tomboient au fond de l'eau, prétendant

que toutes les fois qu'ils surnageoient c'étoit du mucus. Cela peut être vrai pour la mucosité qui vient des poumons, l'air qui lui est incorporé la rend écumeuse ; mais il n'en est pas ainsi de celle qui provient des intestins. Le mucus puriforme ne surnage d'ailleurs jamais, & c'est précisément celui-ci qu'il importe le plus de connoître. Il n'est personne qui soit embarrassé, quand il s'agit d'une mucosité sans mélange ; mais l'embarras naît lorsque cette mucosité est mélangée. Le mucus rejeté des poumons, étant mêlé de pus, surnage, & tout concourt à prouver que ce prétendu signe est très-équivoque.

On avance encore que le pus battu avec de l'eau, la colore, la rend laiteuse, & que la mucosité ne s'y dissout pas, & ne teint pas ce véhicule, qu'elle y flotte en forme de filamens, & s'élève bientôt à la surface. Suivant l'auteur, ces assertions ne sont applicables qu'à la mucosité pure ; celle qui est mêlée de pus, se comporte différemment.

Elles ne sont pas même sans exception pour la première. Si l'on verse du pus dans de l'eau, il s'y précipite sans en altérer la couleur ni la limpidité naturelles, & la mucosité, versée également dans le même liquide, se rassemble à la superficie, & ne l'altère en aucune manière. Qu'on agite ensuite les mélanges, l'un & l'autre deviendront troubles & laiteux, en sorte qu'on ne pourra en aucune manière distinguer celui qui contient le pus d'avec celui où se trouve la mucosité. Les mélanges, après un repos d'un certain temps, se décomposeront ; le pus ira promptement au fond, au lieu que le mélange, où est le mucus restera plus long-temps trouble,

& ne permettra que lentement à la mucosité de se rassembler à la superficie.

Conformément à l'opinion reçue, le pus jeté sur les charbons ardens, s'enflamme ; cela est vrai à l'égard du pus varioleux, & peut-être même de celui qui est fort épais ou formé dans une partie grasse, de laquelle il a reçu beaucoup de parties huileuses. Mais jamais l'auteur n'a vu s'enflammer le pus tiré des abcès ordinaires, ni celui qui a été recueilli dans les plaies ; le pus aqueux, muqueux, &c. est encore moins dans ce cas. L'erreur vient peut-être de ce qu'en soufflant sur les charbons, on a pris la flamme de ce combustible pour celle de la matière étrangère.

On prétend également que le pus jeté sur les charbons ardens, exhale une odeur particulière. M. *Salmuth* ne lui a jamais trouvé d'autre odeur que celle des autres substances animales, même de la mucosité, lorsqu'on lui fait subir la même épreuve.

D'autres soutiennent que la mucosité se tire en filamens, tandis que le pus forme des gouttes. Cette prétendue règle ne convient qu'à la mucosité qui est sans altération ; elle cesse de filer toutes les fois qu'elle participe de la qualité purulente. D'un autre côté, le mucus mêlé à du vrai pus se tire en filandres tout aussi bien que la mucosité sans mélange, de sorte que les expériences qu'on tenteroit en conséquence de cette supposition, ne constateroient point la nature de la liqueur qu'on examineroit.

M. *Salmuth* apprécie ensuite les expériences de *Darwin*, & prouve qu'elles sont tout aussi insuffisantes que les signes dont on vient de démontrer la facilité. Il a reconnu que la sé-

rosité traitée de la même manière que le pus avec l'acide vitriolique, dépose un sédiment analogue. La mucosité elle-même y forme un dépôt, qui diffère à la vérité de celui du pus en ce qu'il est très-léger, & se-mêle à l'eau à la moindre agitation, tandis que celui que donne le pus est pesant, s'applique fortement au fond du vase, s'élève par une forte agitation en gros flocons, & que ce n'est qu'à force d'agiter, qu'on parvient à la fin à l'étendre uniformément dans l'eau. D'ailleurs cette épreuve présente quelquefois des variations. L'auteur a obtenu, du pus provenant d'un abcès aux lombes, un sédiment si léger, qu'il l'auroit pris pour le produit de la mucosité, s'il n'eût pas été certain de la nature du sujet de son expérience. La promptitude avec laquelle le sédiment se précipite, n'est pas un caractère plus distinctif. La mucosité se rassemble aussi promptement au fond que le pus. En général, comme il faut moins d'acide vitriolique pour dissoudre la première, qu'il n'en faut pour le second, on pourroit établir sur cette différence un caractère essentiel, si cette circonstance étoit universelle & bien constatée. Mais dans le grand nombre d'espèces différentes de mucosité & de pus, l'auteur n'a pu en soumettre que quelques-unes à ses épreuves; & quand même elles se seroient étendues sur toutes les espèces pures, le caractère des mélanges des deux substances resteroit encore inconnu.

La même instabilité dans le résultat des expériences, règne encore à l'égard des solutions dans la lessive caustique. *Darwin* a prétendu que le pus, à l'exclusion de la mucosité, donne un précipité lorsqu'on ajoute de l'eau à ces so-

lutions, M. *Salmuth* assure qu'il a observé le contraire.

Le pus, dit l'auteur écossois, communique à l'huile de vitriol délayée une couleur laiteuse, ce qui, dit-il, n'a pas lieu avec la mucosité. L'auteur allemand a trouvé au contraire qu'elle produit le même effet. Essayés l'un & l'autre avec l'esprit foible de nitre, le mucus, dans les expériences de M. *Salmuth*, l'a teint en un verd plus beau que n'a fait le pus, tandis que d'après *Darwin*, ce dernier doit avoir exclusivement la propriété de le teindre de cette couleur.

Il paroît donc par ces expériences, que le pus par sa nature ne diffère pas essentiellement des liqueurs naturelles, & que lorsqu'il s'en éloigne considérablement, on peut supposer qu'il est vicié, qu'il a dégénéré, ou qu'il est le produit d'une constitution fortement altérée.

Cet écrit académique est terminé par des considérations sur les phénomènes particuliers que présentent la *lymphe* & la *fièvre*, lesquelles conduisent également à cette conclusion; que l'on ne connoît encore aucun caractère propre au pus, & que dans le cas même de fièvre lente, on ne sauroit décider si le liquide qui a l'apparence du pus, provient d'un ulcère, ou si c'est quelque autre liquide qui en a pris la forme.

Observazioni, &c. *Observations médico-légales & politiques, pour un système de propreté publique dans la cité de Crémone*; par M. ALEXANDRE

CACCIA; in-8°. A Crémone, chez
Munini, 1786.

15. Nous allons faire connoître cet écrit d'après les éphémérides littéraires de Rome.

M. *Caccia* annonce lui-même l'utilité de ses vues par le passage suivant de *Morgagni*, qu'il a choisi pour épigraphe :

« Oh qu'il est bien meilleur & bien plus utile
» de préserver la société des maux auxquels elle
» peut être sujette, que de songer à l'en déli-
» vrer quand on les a laissés naître. & augmen-
» ter » !

Il y a dans les différentes villes des réglemens pour pourvoir à leur propreté & à leur salubrité; mais ces réglemens ne sont pas exécutés, ou le sont mal. Le livre de M. *Caccia* est destiné à en rappeler le souvenir dans les villes où on les a publiés, & à les remettre en vigueur, sinon par-tout, du moins dans sa patrie, en démontrant que leur importance est beaucoup au-dessus de l'idée que l'on s'en forme communément. Ses réflexions & ses observations sur les funestes effets de la malpropreté publique, & sur le meilleur système de propreté à établir dans la ville de Crémone, ne demanderoient que de légers changemens, pour s'appliquer facilement à toute autre ville.

L'ouvrage de M. *Caccia* est divisé en trois livres. Dans le premier, il examine les maladies qui peuvent naître, & qui ne naissent que trop souvent en effet, de la malpropreté; dans le second, il rapporte les réglemens qui ont été faits jusqu'aujourd'hui, pour conserver la propreté dans la ville de Crémone; il expose dans le troi-

fième comment on pourroit compléter ces réglemens, les perfectionner, & sur-tout en obtenir l'exécution constante.

Bien des causes produisent dans les villes une insalubrité dangereuse, qui peut fomentér un grand nombre de maladies. Ces causes sont les eaux stagnantes & corrompues, les écoulemens fétides des manufactures, des étables, des chambres où l'on élève des vers à soie, &c. ; les vapeurs trop abondantes du charbon, de la chaux vive, des matières minérales, les comestibles gâtés & tombés en putréfaction, la malpropreté domestique & personnelle.

M. *Caccia* demande pour Crémone, sa patrie ; des loix municipales, qui enjoignent de tenir propres les rues & les maisons, de favoriser par des canaux & des conduits bien entretenus l'écoulement des immondices, de remédier à la stagnation des eaux, de ne point élever de vers à soie dans la ville, ni filer des cocons, de fixer le nombre des têtes de bétail qu'on y peut tenir en vie, ou qu'on doit y mener à la boucherie, d'écarter de l'enceinte la manipulation du suif, enfin de ne point vendre des comestibles corrompus, gâtés, imbibés d'eau, des fruits qui ne sont pas mûrs, &c. M. *Caccia* voudroit encore que toutes les fois qu'il s'agit de réparer, démolir, rebâtir des maisons, on fût obligé d'en donner avis à des inspecteurs de police, qui eussent le droit de déterminer la hauteur des nouveaux édifices, à proportion de la largeur de la rue, de manière que l'air & la lumière y eussent par-tout un accès suffisamment libre. Outre cela, il demande qu'on relègue hors de la ville, & loin des habitations, les cimetières & les tombeaux, les boucheries, les voieries, les tanneries, les

chanderies , les fileries de soies , & en général tous les métiers , toutes les manufactures qui produisent quelque puanteur , & donnent lieu à des exhalaisons de nature suspecte Il s'occupe aussi des hôpitaux. On ne sauroit qu'applaudir aux vues patriotiques de M. *Caccia*.

Raccolta di varj opuscoli publicati fin' ora intorno all'uso delle *lucertole* per la guariggione di cancri ed altri mali, &c. C'est-à-dire, *Recueil d'opuscules , publiés jusqu'ici sur l'usage des anolis pour la guérison du cancer & d'autres maux. On y a joint l'histoire naturelle du lézard , par M. VALMONT DE BOMARE ; petit in-8^o de 155 pag. A Naples , chez Coltellini , 1785.*

16. Les pièces rassemblées dans ce recueil sont :

1^o. Une traduction du petit écrit de M. *Floris*.

2^o. L'addition que le doct. *Moo* a faite au précis qu'il a donné à Palerme de cette brochure. Cette addition concerne d'abord la dame *Catherine Cèdras* , native de France , mariée à Palerme , attaquée depuis quelque temps d'un cancer très-douloureux à la mamelle droite , guérie dans l'espace de six jours , au moyen de l'usage interne des anolis , qui ont excité une salivation abondante. Il est ensuite question d'un homme qui , à la suite d'une éruption lépreuse répercutée , étoit devenu sujet à un tremblement universel.

Sa guérison , pour être radicale , a demandé quarante jours , & quatre-vingts ans. L'intention de M. *Moo* n'étant pas de donner le détail de toutes les cures dont il a été témoin , ni même de les indiquer , il se contente d'exposer un cas qu'il a observé à l'hôpital des incurables de Palerme. Une femme de trente ans , portant un cancer ouvert au sein , avoit pris un tel dégoût pour les lézards , qu'il lui étoit absolument impossible d'en continuer l'usage interne. On les écrasa donc , & on les appliqua avec succès en topique.

3°. Une lettre d'un marchand français à Cadix , tirée du journal de Paris.

4°. L'extrait d'une lettre de M. *Fontana* à un de ses amis. Cet extrait contient l'analyse chimique de ce lézard. Le sel alkali volatil dont ce reptile abonde , est regardé par l'auteur comme le principe médicamenteux , & M. *Fontana* estime qu'en faisant sécher ces lézards , on pourroit réduire la dose de cette poudre à celle d'un gros , qui équivaldroit à un anolis entier.

5°. Notices de plusieurs guérisons obtenues par le même secours. Les auteurs de ces notices sont N. M. *Asti* , *Moo* & *cicero*. Ils ont vu réussir ce remède contre les cancers , les bubons malins & les affections dartreuses opiniâtres.

6°. Remarques sur l'usage médicinal des lézards , par Ph. *Baldini* , médecin de Naples. Ce sont trois lettres dans lesquelles on lit des remarques très-intéressantes , & diverses observations qui constatent l'utilité des anolis dans le cancer & les maladies vénériennes.

7°. La description du lézard (*lacerta vulgaris*)
Tome LXXII. O

L.), traduite du dictionnaire d'histoire naturelle de M. Valmont de Bomare.

Nous remarquerons ici en même temps qu'on trouve dans le *Giornale per servire alla storia rag-gionata della medecina*, Tom. II (à Venise, chez G. Pasquale 1784), d'autres détails sur les propriétés spécifiques du même remède contre le cancer, la lèpre, la maladie vénérienne, ainsi que quelques observations sur des guérisons radicales qu'il a opérées à Turin, Gènes, Milan, &c. M. Jean-Marie Mazzi, médecin de cette dernière ville, est parvenu à guérir, par son moyen, un carcinome à la matrice & au vagin. M. F. Trevison, médecin à Castel-Franco, y rend compte, dans une lettre écrite au P. Zu-liani, professeur de physique à Padoue, de la cure opérée avec les anolis, d'un vice vénérien très-enraciné, & d'un cancer au visage, qui avoit commencé à l'angle externe de l'œil, chez une femme de cinquante ans.

Einleitung in die lehre von den arzneyen
des pflanzenreihs, &c. C'est-à-dire,
*Introduction à l'étude de la matière mé-
dicale, tirée du règne végétal, traduite
du latin de JEAN-ANDRÉ RETZIUS,
en allemand, & augmentée de remar-
ques; par JEAN-FRÉD. WESTRUMB,
apothicaire à Hamela. A Leipfick, chez
Muller, 1786. In-8° de 84 pag.*

17 M. Retzius, professeur royal adjoint, dé-

monstrateur de botanique , maître en pharmacie , chimie , docimafie & hiftoire naturelle , à Upfal , membre de l'académie royale des fciences & de la fociété phyfiographique de Lunden , publia , en latin , à Leipfick , en 1775 , un écrit qui a pour titre : *Primæ lineæ pharmaciæ regni vegetabilis* ; c'eft cet ouvrage élémentaire que M. *Weftrumb* vient de traduire en allemand , & de rendre plus utile par des remarques bien faites.

De viribus enulæ helenii in fcabie perfananda: *Des vertus de l'enula campana dans la guérifon de la gale ; par JEAN-GEOFFROI WOLF, interprète de la Société occupée de la lecture des livres nouveaux. A Leipfick, 1787, in-4° de 8 pag.*

18. Le chevalier de *Linné* , *Cartheufer* , & d'autres pharmacologiftes , avoient déjà parlé de la propriété de l'aulnée contre la gale ; mais cette racine n'en étoit pas moins négligée des médecins. M. *Bruckmann* , médecin praticien de Brunfwick , a rappelé depuis peu cette vertu antipforique. M. *Wolf* examine ce fujet , & le confirme par la théorie & par l'expérience. Voici une obfervation qu'il rapporte.

Un jeune homme de vingt-fix ans ; d'un tempérament bilieux , étoit attaqué de la gale. Les organes de la digeftion étoient en bon état ; mais le mauvais régime du malade avoit aggravé le mal. Empreffé de fe voir délivré d'une maladie qui a quelque chofe de rebutant & de hon-

teux, il l'avoit fait rentrer par des onguens fourrés. Le virus psorique séjourna quelque temps dans l'intérieur, mais au printemps suivant la gale reparut; alors le malade eut recours à M. *Wolf*, qui lui prescrivit, avec le plus heureux succès, l'usage de la décoction de la racine d'*enula campana*. Ce jeune homme en prenoit deux doses par jour; il y joignoit quelques laxatifs & quelques bains.

M. *Wolf* croit que l'on peut employer la racine d'aulnée, soit intérieurement, soit extérieurement. Pour l'intérieur, il conseille ou l'infusion théiforme, ou l'extract; ou l'essence, suivant la préparation indiquée dans la pharmacopée d'Edimbourg, édition de M. *Baldinger*. Cette essence convient sur-tout aux tempéramens phlegmatiques & mélancoliques, qui ont besoin de plus grands stimulans.

Comme on a reconnu, il y a long-temps, une vertu traumatique & anthelminitique dans la racine d'*enula campana*, & que sa décoction fait périr les insectes, M. *Wolf* ne doute pas qu'elle ne soit utile extérieurement contre la gale, dans les pustules de laquelle on a plus d'une fois observé une espèce particulière de cirons.

Sendschreiben, &c. C'est-à-dire, *Lettre du doct. G. M. F. BRAWE DE VERDEN, à un de ses amis, sur les eaux minérales & les bains de Verden, avec le parère de la Faculté de médecine de Göttingue, publié avec son approba-*

tion; in-8°. *A Brema & à Stade, chez Foerster, 1786.*

19. L'histoire de ces eaux & la topographie du canton, sont suivies de l'analyse chimique faite par M. *Weftrumb*. M. *Brawe* remarque, qu'en 1784 il y eut sept cent soixante-deux buveurs, & mille trois cent quarante-quatre baigneurs. La livre des eaux minérales contient deux grains d'air fixe, & un dixième de grain de fer. Soixante livres du même liquide ayant été mises à évaporer, ont donné un résidu pesant 105 grains.

Le *parere* de la Faculté de médecine de Göttingue contient le sentiment de cette Société sur les vertus médicinales, & l'usage de ces eaux; d'après le résultat de l'analyse, en même temps qu'il présente une comparaison entre ces eaux & celles de Kehlbourg.

L'opuscule est terminé par l'exposé des effets que ces eaux ont eu sous la direction de l'auteur, de la manière de les administrer, des maladies dans lesquelles elles conviennent principalement, & par vingt-une observations qui en constatent l'efficacité.

GMELIN, &c. *Grundsätze der technischen chemie, &c.* C'est-à-dire; *Eléments de chimie technique*; par M. GMELIN, &c; in-8° de 750 pages. *A Halle, chez Gebauer, 1786.*

20. Le grand nombre d'arts qui sont liés à la

chimie par les secours qu'ils en tirent, & la nécessité d'indiquer, au moins les principaux procédés qui y ont rapport, ont donné à cet ouvrage beaucoup d'étendue. L'auteur a distribué ses considérations d'après les trois règnes de la nature. Il commence par le règne minéral. Les sels occupent la première place, & le sel de cuisine, le salpêtre, les vitriols, l'alun & le borax ont particulièrement fixé l'attention de M. *Gmelin*. Il en décrit les caractères, la manière de les essayer, de les obtenir, de les purifier, leurs divers usages, comme aussi les avantages qu'on peut retirer de leurs eaux-mères, de leurs résidus; même des impuretés qu'ils déposent. Delà il passe aux terres & aux pierres, à l'art de les essayer, soit par la voie humide, soit par la voie sèche; & enseigne les différens emplois qu'on peut en faire, en réduisant les unes en chaux vive, en faisant servir les autres aux poteries & aux verreries. Viennent les minéraux inflammables, les tourbes; les charbons de terre: on rapporte les avantages qu'on peut en tirer, outre le chauffage, au moyen des produits que l'art distillatoire fait en obtenir. Le principal sujet de cette section est le soufre, & tout ce qui le concerne comme minéral, la manière de l'obtenir, purifier, &c. ainsi que les différens usages auxquels il peut servir. L'article suivant roule sur les productions que les arts offrent en employant les métaux (la partie de l'exploitation des mines & l'art de l'essayer ne sont pas du ressort de la chimie technique proprement dite). L'auteur classe au nombre de ces métaux, la plombagène, la wolfram, la manganèse, la platine, sans toutefois faire mention du nickel, dont le régule n'a encore été em-

ployé à aucun usage ; les Chinois seuls font usage de son minéral, & il présente ici des détails instructifs sur les divers mélanges usités des métaux, pour la confection des émaux & des pierres artificielles, &c. &c.

Avant de traiter des différens sujets du règne végétal, M. *Gmelin* considère quelques produits des végétaux que des moyens mécaniques plutôt que chimiques, nous font obtenir, tels que les huiles, les fécules, &c. Il disserte ensuite sur quelques autres que nous devons au contraire principalement aux procédés chimiques, tels que le sel essentiel d'oseille, le sucre, &c. Enfin il passe à ceux qui sont pour ainsi dire exclusivement dus aux opérations chimiques ; comme certaines couleurs extraites avec l'esprit de vin ou avec l'eau, (c'est à cette occasion que l'auteur parle des blanchisseries). On trouve sur-tout dans cette partie de l'ouvrage de grands éclaircissemens relatifs à l'art du teinturier. L'auteur y entre ensuite dans des détails intéressans sur les produits que fournit la distillation, tels que le goudron, les eaux distillées, les huiles éthérées, les eaux de vie, le camphre. Il s'attache après cela à ceux qui demandent l'application plus directe du feu, tels que le charbon, les cendres, &c. ; & c'est ici qu'il traite du savon, de la potasse, de la soude. La fermentation fixe ensuite l'attention de M. *Gmelin*. Les principaux sujets qu'il y considère sont la guède, l'indigo, le ruissage du lin, le papier, l'amidon, le pain, la bière, l'hydromel, le vin, le brandevin, le vinaigre, &c. Viennent les moyens d'arrêter la fermentation & de conserver long-temps en bon état le grain, les fruits,

les légumes. M. *Gmelin* s'occupe même de la préparation du tabac.

Il n'a pas trouvé la même richesse dans le règne animal que dans les autres. Il suit néanmoins à son égard le même plan qu'il a adopté pour les règnes minéral & végétal. Les produits auxquels la chimie a quelque part, sont le pourpre des anciens, le beurre, le fromage, le sucre de lait. Elle a une part principale dans l'extraction des couleurs animales, telles que la gomme laque, & les couleurs tirées de la cochenille. Les autres productions chimiques, tirées du règne animal sont les bouillons, les gelées, l'esprit de corne de cerf, & d'urine, le sel ammoniac, le phosphore, les os calcinés à blanc ou à noir. Les propriétés & les effets du fumier, les moyens de retarder les effets de la corruption, & les principes chimiques de la tannerie, terminent cet ouvrage, auquel l'auteur a joint une table des matières, qui en augmente l'utilité.

L. W. FIEDLERS gründliche anweisung zur vortheilhaften Salpeter zeugung, nach reinen chemisten grund sätzen, &c. C'est-à-dire, *Elémens de la nitrication, selon les principes chimiques*; par L. W. FIEDLER. A Cassel, chez Cramer, 1787; in-8°. de 84 p.

21. L'auteur voudroit & demande qu'on réunisse dans le même endroit, ou sous la même direction, la préparation du nitre & la confection

de la cendre gravelée. Quoiqu'il s'annonce comme un homme qui parle d'après les principes reçus, il avance cependant des assertions qui s'en éloignent.

Abhandlung vom goldnen vliess oder moeglichkeit der verandlung der metalle: Traité sur la toison d'or, ou sur la possibilité de la transmutation des métaux; traduit du latin de J. C. CRELLING. A Tubinge, chez Heerbrands, 1787, in 8^o de 176 pag.

22. L'original latin, assez connu en Allemagne, parut à Tubingue, in-4^o, avec ce titre: *Dissert. de aureo vellere; aut de possibilitate transmutationis metallorum.* La traduction allemande, que nous annonçons, paroît fidèle & élégante.

Mécanisme de la nature, ou système du monde, fondé sur les forces du feu, précédé d'un examen du système de NEWTON; par M. l'abbé JADELOT; avec cette épigraphe:

*Ignis ubique latet; naturam amplectitur omnem;
ATTRAHIT & PULSAT, dividit atque parit.*

A Londres; & se trouve à Nancy, chez Matthieu, a Paris, chez Didot l'aîné,

libraires, 1787; in-8° de 259 pages.

Prix 3 liv.

23. Ce Traité présente un système de physique terrestre & céleste, fondé sur les propriétés essentielles & connues du feu, principe constant d'impulsion & d'attraction.

Le feu, être réel & visible, est suivant M. l'abbé *Jadelot*, un agent destructeur & consommateur, qui aspire & exhale toujours. Cette triple action en fait par conséquent un grand mobile, un mobile parfait, & dès-lors il peut devenir l'unique agent de la nature. M. l'abbé *Jadelot* démontre que les globes fixes de tout notre univers visible, contiennent une chaleur centrale des plus considérables, laquelle s'exhalant au-dehors, forme autour d'eux d'immenses atmosphères, par lesquelles ils s'équilibrent tous dans leur système respectif.

L'ouvrage de ce physicien est divisé en quatre livres. Dans le premier, il expose les principes préliminaires qui doivent servir de base à une nouvelle physique, fondée sur les forces du feu. Dans le second, sont exposées les preuves du premier, par les plus grands phénomènes qu'offre l'astronomie comparée des globes fixes de notre univers solaire. Les phénomènes de la physique terrestre forment le sujet du troisième livre, & le quatrième comprend les phénomènes des éruptions du Vésuve; lesquels servent de preuves à la théorie de la formation des continens & des montagnes, peut-être plus plausible, dit M. l'abbé *Jadelot*, que celle de M. le comte de *Buffon* sur ce même objet.

En soumettant cet ouvrage au jugement des

Savans, le but de M. l'abbé *Jadelot* est, non de les instruire, mais de les consulter. Il ne se dissimule pas que des doutes seuls contre le système de *Newton*, si généralement adopté, paroîtront téméraires, & élèveront contre lui une prévention défavorable; mais il demande que les physiciens daignent discuter ses principes, & comparer les analogies dont il s'étaie; & peut-être seront-ils obligés de convenir qu'on peut s'écarter de *Newton*, & ramener la physique à des principes plus connus & plus uniformes que ceux de ce grand philosophe. Enfin le *mécanisme de la nature* offre des vues neuves, qui nous sollicitent à dire que M. l'abbé *Jadelot*, en habile interprète, a su pour ainsi dire lui dérober ses secrets.

Fragmens sur l'électricité humaine; par
M. RETZ, médecin à Paris.

Premier Mémoire, contenant les motifs
& les moyens d'augmenter & de diminuer le fluide électrique du corps humain dans les maladies qui l'exigent.

Second Mémoire, contenant des recherches sur la cause de la mort des personnes foudroyées, & sur les moyens de se préserver de la foudre. *A Amsterdam; & se trouve à Paris, chez Méquignon l'aîné, libraire, rue des*

*Cordeliers, près des écoles de chirurgie.
1785. Brochure in-12 de 108 pages.*

24. Dans la première partie du premier mémoire, M. Retz cherche quelles sont les causes de la plus ou moins grande quantité de fluide électrique du corps humain. Dans la seconde, il examine quelles sont les maladies qui procèdent de la plus grande quantité de fluide électrique du corps humain, & celles qui dépendent de la moindre quantité de ce fluide. Les maladies produites par la première cause sont les maladies inflammatoires & ardentes. Celles du second genre sont les fièvres putrides bilieuses, putrides intermittentes, les bouffissures, l'hydropisie, la leucophlegmatie, la cachexie, les rhumes & les fluxions de poitrine des temps froids & humides, les asphyxies, les morts subites durant les fortes gelées. Enfin, dans la troisième partie, M. Retz propose des doutes sur l'efficacité de l'électrisation, & des moyens naturels d'électrifier plus sûrement que par la machine électrique.

L'on doit naturellement s'attendre qu'après avoir fait dépendre certaines maladies de la plus ou moins grande quantité de fluide électrique du corps humain, M. Retz va proposer pour les guérir le secours de l'électricité positive & négative. Point du tout ; ce sont les remèdes que la médecine emploie ordinairement contre ces maladies, qu'il recommande : & en cela M. Retz est très-louable ; car il vaut mieux abandonner les intérêts d'un vain système, que la santé de ses malades. Un physicien tel que M. l'abbé Bertholen, peut sans danger, dans son cabinet, ar-

ranger les maladies qu'il n'a jamais vues , & les traiter d'après des indications imaginaires , tirées de l'électricité positive ou négative : il n'a personne à guérir. Il n'en est pas de même d'un médecin ; aussi M. *Retz* , après avoir beaucoup raisonné sur l'électricité , se garde bien d'employer ce moyen contre l'hydropisie ou la pleurésie , ce qui est très-prudent.

Quand au second mémoire , M. *Retz* a des idées entièrement opposées aux idées reçues. M. *Franklin* & tous les autres physiciens ont toujours cru que les pointes de fer attiroient la matière électrique des nuages. M. *Retz* pense au contraire que les nuages attirent le fluide électrique de la terre , qui leur est transmis par ces pointes. Ainsi , d'après ce principe , le tonnerre ne vient jamais des nuages , mais de la terre. L'effet de la foudre , sur un animal , n'est point produit par la matière électrique d'une nuée , mais par la perte totale que fait cet animal de son fluide électrique , qui lui est enlevé par cette nuée , parce qu'aucun être vivant ne peut exister sans ce fluide.

Un animal n'est tué par la foudre que parce qu'il se trouve isolé , & que , dans ce cas , il ne peut pas servir de conducteur au fluide électrique. Pour éviter ce danger , il conseille de ne point s'isoler , soit par le moyen des matières connues , telles que le verre , la résine , &c. , soit par d'autres corps , dont on ne se défie pas , tels que les bas de soie , des souliers imprégnés de poix , & de ne point sauter ou courir , car dans l'instant où l'on se sépare de la terre , l'air qui ne transmet pas suffisamment le fluide électrique , nous isole en partie.



Examen du sentiment de M. ROLAND DE LA PLATIERE, sur les troupeaux, sur les laines & sur les manufactures. A Paris, chez Buiffon, hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins, n° 13, 1787. Broch. in 8° de 95 pages.

25. Cette brochure est divisée en trois parties. Dans la première, on examine ce qui a rapport à l'éducation des troupeaux. On a proposé deux méthodes générales pour améliorer nos troupeaux de bêtes à laine, l'une *espagnole*, l'autre *anglaise*. La première exige la surveillance & le concours des bergers & des chiens; l'autre abandonne les troupeaux à eux-mêmes dans de vastes pâturages enceints de palis ou de haies, sans conducteurs & sans gardiens. M. Roland de La Platiere a adopté la méthode anglaise avec des modifications. L'auteur de la brochure, qui rejette cette méthode, dit que celle qu'on suit en France est plus convenable aux lieux, à la qualité du bétail, des pâturages, à la consommation des moutons qui s'y fait, à la nature des laines qu'on y fabrique, & sur-tout à l'état de l'agriculture. M. Roland de La Platiere, qui modifie la méthode anglaise, voudroit, dans un emplacement bien aéré, un parc d'un demi-arpent sept perches pour quatre cents bêtes, clos de murs, au lieu de haies, des hangars le long des murs, des rateliers, des auges, une chaussée en cailloutage le long des hangars, des palissades de division à claire voie, des portes d'entrée & de

communication pour chaque division, de la li-
 tière de paille entre les chauffées, des rigoles
 pour l'écoulement des eaux, une fosse à fumier,
 une loge pour le berger & une serre à l'usage du
 parc. L'auteur de la brochure prétend qu'outre
 un grand nombre d'inconvéniens inséparables
 d'un tel parc, il y a très-peu de nourriciers dans
 le royaume capables de supporter la dépense qu'il
 exigeroit.

Quant aux qualités des laines, l'auteur de la
 brochure pense qu'elles dépendent du climat &
 de la conduite des bêtes à laine; qu'on devroit
 rejeter toute méthode qui tend à altérer la pro-
 duction d'un bon fruit; éloigner toute idée d'é-
 tablir parmi nous des races étrangères, parce
 qu'elles ne peuvent manquer d'y dégénérer bien-
 tôt; & chercher, dans l'amélioration de nos pe-
 lades, les moyens d'alimenter nos manufactures.

Il est de l'avis de M. *Roland de la Platière* sur
 la liberté qui est nécessaire aux fabricans, tou-
 chant le choix & les apprêts des matières pre-
 mières, le tissu & les teintures; soins & façons
 des pelades, sur la suppression de toute espèce
 d'impôt personnel, en taille, industrie, &c.; mais
 il lui est très-oppoſé en beaucoup de points, &
 les raisons sur lesquelles il se fonde, sont sou-
 vent très-plausibles.

CAII PLINII ſecundi naturalis hiftoriæ,
 cum interpretatione & notis integris
 JOHANNIS HARDUINI, itemque cum
 commentariis & adnotationibus HER-
 MOLAI, BARBARI, PINTIANI, RHE-

328 HISTOIRE NATURELLE.

NANI, GELENII, DALECHAMPII,
SCALIGERI, SALMASII, J. VOLSI;
J. F. GRONOVII, & variorum: *Histoire
naturelle de PLINE*, avec toutes les
notes du père HARDOUIN, &c. Tome
sixième, édition revue par M. JEAN-
GEORGE-FRÉDÉRIC FRANZIUS.
A Leipzig, chez Sommer, 1787.
Grand in-8^o. de 692 pag.

26. C'est par erreur qu'on lit dans ce journal,
tom. lxxviii, pag. 545, que le sixième volume de la
nouvelle édition de *Plin*e venoit de paroître; il
n'a paru que cette année 1787. Il contient les 18,
19 & 20 livres de l'histoire du célèbre natura-
liste.

Il traite, dans le dix-huitième, des frûts & des
fleurs; dans le dix-neuvième, de la culture du
lin, de celle des jardins, &c.; dans le vingtième,
des plantes potagères & médicinales.

STEINS; Versuche und beobachtungen
uber angewohnung: *Essais & Obser-
vations sur la naturalisation des plan-
tes exotiques dans le climat de West-
phalie*; par M. STEIN; avec une pré-
face de M. MEDICUS, conseiller de
régence à Mannheim; & se trouve à

Strasbourg, chez Kœnig, 1787; grand in-8° de 76 pag. Prix 15 sols.

27. M. Stein, jardinier à Haldern, dans la principauté de Minden, a non-seulement le talent de faire des expériences & de bien observer, mais encore de présenter les choses avec clarté & précision.

La préface de M. Médicus, intendant du jardin botanique électoral de Manheim, ne peut qu'enrichir cette brochure. Ce savant botaniste a su acclimater à Manheim une quantité considérable d'arbres & de plantes étrangères.

Histoire des plantes du Dauphiné, tome second, contenant les espèces, les caractères, les synonymes & les vertus générales des cinq premières classes qui comprennent la monandrie, les orchis, les graminées, les cypéracées, les joncs, les liliacées, dipsacées, rubiacées, labiées, personées, borraginées, les ombellifères, & les syngénèses non composées; par M. VILLARS, médecin de l'hôpital militaire de Grenoble, membre de la Société littéraire de la même ville, & de la Société patriotique de Valence, correspondant de la Société royale de Paris, de l'Académie royale des sciences de Turin, de la Société royale d'agri-

culture de Paris, professeur de botanique. A Grenoble, chez l'Auteur, & chez les libraires; à Lyon, chez les frères Perisse, & chez Piestre & de la Morliere; à Paris, chez Prevost, quai des Augustins, 1787. Prix broché 12 l. & 8 liv. pour les souscripteurs, avec fig.

28. M. *Villars* répond dans la préface, qui est à la tête de ce second tome, aux observations auxquelles le premier a donné lieu, de la part de M. *de Jussieu*, un des commissaires de la Société royale de médecine, chargé de lui faire leur rapport. Il y répond avec la politesse d'un savant qui n'a que la vérité pour objet, & tâche de justifier la méthode qu'il a suivie. Le plan de ce volume est le même que celui du premier. Son objet principal est la connoissance des espèces; c'est même à cette partie qu'il a donné le plus de soin. Les propriétés & les usages des plantes ne l'ont pas autant occupé que leur caractère distinctif, pensant que tout détail sur les vertus des plantes devient prématuré avant la véritable connoissance de l'espèce.

Icones plantarum, ex ipsis plantarum specimenibus expressæ. A Halle; & se trouve à Strasbourg, chez Amand Kœnig, 1786. In-fol.

29. Ce recueil est dû aux soins de M. *Junghans*, docteur en médecine. Les figures des plantes se

distribuent enluminées. Les premières sont en papier d'Hollande à dessiner, & les autres sur du papier d'Hollande ordinaire. Il en a paru vingt-cinq planches à la foire dernière de la S. Michel, & le même nombre à la foire de Pâques. L'auteur promet que par la suite il en sera délivré le double aux mêmes époques; ce qui fera cent par année.

Le discours qui accompagne ces gravures est destiné à donner l'histoire des plantes, à faire connoître les espèces & leurs signes caractéristiques, d'après la dernière édition du système de Linné. M. *Junghans* a soin d'indiquer le botaniste qui a le mieux décrit & représenté chaque espèce, l'endroit où elle croît, & le temps de sa durée; il fait des descriptions particulières de celles qui n'en ont point. Chaque volume sera de deux cents planches, terminé par une table.

Indépendamment de cette entreprise, M. *Junghans* se propose de donner chaque année vingt-cinq figures au moins de plantes officinales, du même format que les précédentes, avec l'indication des noms de chacune, & celle des parties qui sont d'usage en médecine. La centurie de ce second recueil formera également un volume, suivi d'une table; & afin que les souscripteurs n'aient point de planche double, M. *Junghans* ne fera entrer aucune plante officinale dans le premier recueil.

Chaque centurie enluminée coûtera deux louis, & un louis non enluminée. Les personnes qui souscriront pour douze exemplaires auront le treizième *gratis*. Le prix augmentera d'un tiers pour ceux qui n'auront pas souscrit.



Nouvelles Lettres sur les montagnes, ou livre classique, particulièrement destiné aux gens du monde, & aux jeunes personnes qui veulent acquérir des connoissances utiles & satisfaisantes sur la formation des montagnes; accompagné d'une collection systématique de pierres; par M. VOIGT, secrétaire des mines du duché de Weimar, membre de l'Académie électoral de sciences utiles d'Erfort, honoraire de la Société des amis de la nature de Berlin, & correspondant de la Société économique de Leipzick, traduit de l'allemand. A Strasbourg, à la librairie académique; & se trouve à Paris, chez Musier, 1787. In-8° de 80 pag. Prix 24 sols.

30. Pour faire connoître ces lettres intéressantes, il suffira d'exposer une partie de l'avertissement de l'éditeur.

(a) M. Voigt, secrétaire des mines du duché de Weimar, est connu par plusieurs ouvrages (a)

(a) Nous avons annoncé de ce savant un voyage minéralogique, tom. lxvij, pag. 179.

estimés & relatifs à l'oryctographie. Il vient de publier trois lettres sur la connoissance des montagnes. Ces lettres, que M. de Fontalard a traduites en français, peuvent être considérées comme les premiers élémens de la minéralogie ; c'est en quelque sorte un rudiment pour les commençans, & le premier guide de ceux qui veulent acquiescer les connoissances certaines de cette science, dont les savans de l'Allemagne ont de tout temps cherché à reculer les limites.

L'auteur ne s'est pas contenté de donner une description méthodique & lumineuse de tous les solides qui composent en général l'intérieur des montagnes, il en a encore rassemblé soixante échantillons, qui forment une suite assez complète des espèces de pierres, qu'il importe de connoître d'abord. De ces soixante échantillons, quatorze sont tirés des montagnes primitives ; vingt-sept, de celles qui ont été formées par les eaux ; quatorze morceaux volcaniques ; & cinq pierres qui sont, pour ainsi dire, dans le moment de leur croissance.

Dans la première lettre M. Voigt traite des montagnes primitives, des montagnes à couches & des volcans, en indiquant les caractères auxquels on les distingue, & les substances qui les composent.

Dans la seconde lettre, M. Voigt expose le système de la formation des montagnes à couches, qui, suivant les naturalistes, est due à l'action des eaux. Il entre ensuite dans le détail des matières qui les composent.

Enfin ce qu'il y a de plus essentiel à connoître des volcans, par rapport aux différens changemens qu'ils ont fait subir aux substances qui les composoient, est le sujet de la troisième lettre.

Les soixante espèces de pierres dont M. Voigt donne la description dans les trois lettres, sont récapitulées à la fin de l'ouvrage, pour servir d'étiquettes aux échantillons qui forment les collections, & qui peuvent devenir d'autant plus utiles aux minéralogistes français, qu'ils y trouveront placés à côté de ces substances les noms que les Allemands donnent aux différens fossiles dont sont formées les montagnes : moyen certain d'éviter les confusions auxquelles la nomenclature ne donne que trop souvent lieu ».

Erfahrungen vom innern der Gebirge, &c.

C'est-à-dire, *Expériences sur l'intérieur des montagnes, rassemblées & publiées d'après l'observation; par FRED. GUILL. HENRI DE TREBRA, vice-capitaine des mines de S. M. B. dans l'électorat de Hanovre, membre ordinaire de la Société allemande de Jena, honoraire de la Société économique de Leipfick, & de celle des Curieux de la nature de Berlin. A Dessau & Leipfick; & se trouve à Strasbourg, chez Amand Kœnig, 1785; in-fol. de 244 pages, avec des planches enluminées. Prix 72 liv.*

31. Voici un des plus beaux & des plus importants ouvrages qui aient été publiés depuis long-temps dans ce genre.

L'édition a été exécutée avec le plus grand soin; tout en est magnifique, impression, papier, gravures.

On assure que M. le baron de *Dietrich* en prépare une traduction française, qui ne tardera point à être imprimée.

- N^{os} 1, 2, 3, 5, 7, 12, 15, 17, 18, 21, 22,
 23, 26, 27, 30, 31, M. WILLEMET.
 4, M. J. G. E.
 6, 8, 11, 24, 25, 28, M. ROUSSEL.
 9, 10, 13, 14, 16, 19, 20, M. GRUN-
 WALD.

T A B L E.

<i>OBSERVATIONS faites dans le département des</i>	
<i>hôpitaux civils, année 1787, n^o 7. Topographie</i>	
<i>de l'hôpital de Clermont en Beauvoisis. Par M.</i>	
<i>Bianchi, médecin,</i>	Page 169
<i>Observations sur l'électricité médicale. Par M. Poma,</i>	
<i>méd. Et M. Arnaud, apothic.</i>	175
<i>Suite d'expériences sur l'électricité,</i>	178
<i>Du Rhumatisme. Par M. Le Comte, méd.</i>	215
<i>Hydrophobie survenue à la suite de la morsure d'un</i>	
<i>chien, &c. Par M. Chouteau, méd.</i>	230
<i>Observation sur une fracture du col du fémur. Par M.</i>	
<i>Dussoloy, chir.</i>	234
<i>Extirpation heureuse d'un squirrhe extraordinaire</i>	
<i>du scrotum, &c. Par M. Richard Hale, chir.</i>	247
<i>Observat. sur la ligature d'un polype utérin, &c. Par</i>	
<i>M. Gavard de Montmeillant, chir.</i>	258

<i>Observation sur le traitement de la gale avec la de- tachure; Par M. Barrier, vétérinaire,</i>	265
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de juin, 1787,</i>	268
<i>Observations météorologiques,</i>	272
<i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>	275
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	276

N O U V E L L E S L I T T É R A I R E S.

<i>Médecine,</i>	277
<i>Chirurgie,</i>	290
<i>Vétérinaire,</i>	302
<i>Physiologie,</i>	304
<i>Hygiène,</i>	309
<i>Matière médicale,</i>	312
<i>Eaux minérales,</i>	316
<i>Chimie,</i>	317
<i>Physique,</i>	321
<i>Economie,</i>	326
<i>Histoire naturelle,</i>	327
<i>Botanique,</i>	328
<i>Minéralogie,</i>	332

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des
Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois d'août
1787. A Paris, ce 24 juillet 1787.

Signé, POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1787.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

SEPTEMBRE 1787.

OBSERVATIONS

FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES
HÔPITAUX CIVILS.

N° 8.

*Réflexions de M. SAUCEROTTE, second
chirurgien-major de la Gendarmerie,
associé de l'Académie royale de chirurgie
de Paris, sur les causes de la formation
de la pierre dans la vessie, particulièrement
dans la Lorraine & le Barrois, & sur la méthode dont on se
Tome LXXII.*

sert pour opérer dans l'hôpital de Lunéville les malades atteints de la pierre.

DEPUIS long-temps on reçoit & l'on traite dans un quartier séparé de l'hôpital de Lunéville les malades de la Lorraine & du Barrois qui sont atteints de la pierre. M. Saucerotte, lithotomiste de cet hôpital, ayant cru qu'il seroit utile de faire connoître les succès de cet établissement, de présenter un aperçu sur les causes de la maladie pour laquelle il a été institué, & d'exposer la méthode d'opérer que l'on pratique avec le plus grand succès dans cet hôpital, nous a adressé les réflexions suivantes, que nous avons reçues avec reconnaissance, & que nous nous empressons de publier.

Les anciens ducs de Lorraine avoient donné à l'hôpital de Lunéville quelques fonds pour être employés au traitement des personnes indigentes de la Lorraine & du Barrois qui seroient atteintes de la pierre; mais l'établissement fait en leur faveur, tel qu'il subsiste aujourd'hui, est principalement dû aux libéralités du feu roi de Pologne, *Stanislas premier.*

Pour donner une idée des malades

qui vont se faire opérer dans cet hôpital, il suffit de dire que depuis cinquante-cinq ans il y a eu 1483 calculeux de taillés à l'hôpital de Lunéville, parmi lesquels il y a un grand nombre d'enfans; ce qui, pour terme moyen, donne le nombre de vingt-sept opérés par chaque année.

En apprenant qu'il y a un si grand nombre d'individus attaqués tous les ans de la pierre, dans un territoire qui n'est pas bien étendu, on est naturellement porté à faire les trois questions suivantes.

1°. Pourquoi la maladie de la pierre est-elle si commune dans la Lorraine & dans le Barrois?

2°. Pourquoi les enfans y sont-ils plus sujets que les adultes?

3°. Seroit-il possible de prévenir chez les individus de tous les âges, & particulièrement chez les enfans, cette disposition à engendrer la pierre? Nous allons examiner particulièrement chacune de ces questions.

PREMIÈRE PROPOSITION.

Pourquoi la maladie de la pierre est-elle si commune dans la Lorraine & dans le Barrois?

Il y a, suivant ma manière de voir,
P ij

deux causes qui rendent la génération des pierres dans la vessie plus commune dans la Lorraine & dans le Barrois, que dans beaucoup d'autres provinces.

La première & la principale est la nature des eaux dont on fait usage pour boisson. Ces eaux sont ou calcaires ou séléniteuses. Dans le premier cas, elles contiennent, au moyen de l'air fixe, beaucoup de terre calcaire en dissolution; dans le second, cette même terre y est dissoute par l'acide vitriolique, & y existe sous le nom de *sélénite*. Telle est la composition des eaux qui servent de boisson dans la plupart des villes, bourgs & villages du pays plat de la Lorraine & du Barrois.

J'ai constamment observé par moi-même, & j'ai appris par des ministres de santé très-instruits, que le sol des lieux qui nous fournissent le plus de malades attaqués de la pierre, est calcaire ou séléniteux, tandis qu'au contraire les maladies calculeuses sont on ne peut pas plus rares dans la chaîne des montagnes des Vosges, où les eaux très-agitées sur un sol sablonneux & vitrescible, sont toutes limpides, légères & pures.

Mais il est une autre cause que je regarde comme très-énergique, quoique

subordonnée à la première ; c'est l'influence d'un sol humide, épais, marécageux, ou qui se renouvelle difficilement. En effet, il est constant que les villes, bourgs & villages qui envoient le plus de calculeux à l'hôpital, ont non-seulement de mauvaises eaux, mais qu'ils sont de plus humides, marécageux, & couverts par des collines ou par des bois qui empêchent le nord-est de s'y faire sentir. Nous en citerons quelques-uns pour exemple.

Il nous arrive de Mirecourt une grande quantité de pierreux, relativement à la population de cette ville ; mais nous avons observé que la plupart de ces malades habitent ordinairement une rue étroite & boueuse, qui est située sur les bords d'une rivière dont le cours est très-lent, & que les maisons, placées sur le bord de la rivière, sont basses & malsaines.

Il y a au sud-ouest de Lunéville un village nommé *Viller* ; ce village, qui fait un des faubourgs de cette ville, est situé vers la pointe d'une presqu'île que forme le confluent de deux rivières. Le sol est d'autant plus bas & humide, que le vent de nord-est n'y peut pas pénétrer, à cause de la portion de la ville qui

le couvre de ce côté. Les habitans de ce faubourg ne boivent d'ailleurs que de l'eau des puits, qui est séléniteuse. Or ce petit canton a envoyé à l'hospice une plus grande quantité de malades atteints de la pierre, que la ville de Lunéville toute entière. En effet, *Viller* qui contient sept cents habitans, a fourni neuf sujets depuis le commencement de l'établissement jusqu'au moment actuel, tandis que Lunéville, où l'on compte seize mille âmes, n'a eu que quatre-vingt-quatre calculeux dans le même espace de temps. Ainsi à Lunéville il y a eu un pierreux sur cent quatre-vingt-deux habitans; & à *Viller*, on en trouve un sur soixante-dix-huit. En admettant une population égale dans les deux endroits comparés, il s'ensuit que *Viller* fourniroit sept pierreux, tandis que Lunéville n'en donneroit que trois.

Le bourg de *Roslan* a procuré autrefois à notre hôpital dix pierreux dans l'espace de vingt-huit ans, lorsqu'il y avoit des salines considérables qui en rendoient l'atmosphère épaisse, fuligineuse, & muriatique; au lieu que depuis 27 ans que ces salines sont détruites, il n'est venu à l'hôpital qu'un pierreux de cet endroit.

On conviendra sans doute facilement

qu'un air humide & marécageux, peut contribuer à la formation des calculs, en relâchant la fibre, & en produisant une cachexie pituiteuse, si propre à favoriser la production du gluten muqueux qui enveloppe les parties tenaces qui sont la base des pierres. Mais on nous contestera peut-être l'aithiologie que nous avons donnée, & on nous demandera pourquoi nous avons regardé les eaux très-calcaires & très-séléniteuses, comme la première cause de la formation des pierres.

Selon nous, les eaux calcaires se décomposent dans l'estomac, parce que l'air fixe ou le gaz qui tenoit leur terre en dissolution, s'évapore; & que cette terre est ressaisie par l'acide phosphorique qui l'animalise, pour ainsi dire, en formant un calcul, comme il produit les os en s'unissant à la partie surabondante du gluten qui en fait la base. Les travaux des plus habiles chimistes ont démontré l'analogie qui existe entre la terre des os & celle du calcul (a).

(a) Les expériences de MM.^{rs} *Bergman* & *Scheele* établissent au contraire que la terre des os & celle du calcul sont d'une nature différente, comme nous le disons dans les remarques qui suivront ces réflexions.

Quant aux eaux séléniteuses, on ne voit pas d'abord comment elles peuvent produire la pierre. En effet, il n'est pas possible que la terre calcaire qui est unie à l'acide vitriolique, le quitte pour se joindre à l'acide phosphorique, parce que le premier a plus d'affinité que le second avec les terres calcaires.

D'après ce principe, ne pouvant trouver de raison chimique pour démontrer que les eaux séléniteuses étoient une des principales causes de l'origine du calcul des reins & de la vessie, j'ai imaginé l'expérience suivante : j'ai soumis à l'ébullition dans un vase de terre vernissée, dix livres six onces d'eau puisée dans un puits très-séléniteux ; l'évaporation étant faite, j'ai eu un résidu grisâtre du poids de 64 grains, ce qui fait environ six grains un tiers par livre d'eau : j'ai essayé à plusieurs reprises de verser quelques gouttes d'acide nitreux sur une pincée de cette poudre, & chaque fois il en a résulté une effervescence qui m'a indiqué que dans ces espèces d'eau, l'acide vitriolique sature bien une portion de terre calcaire pour former la sélénite ; mais qu'il y a un excédent considérable de cette terre qui peut s'unir dans notre corps à l'acide phosphorique qu'elle y rencontre.

J'ai soumis une seconde fois la même quantité d'eau à l'évaporation ; cette eau étoit tirée du même puits, mais avec cette différence qu'elle avoit été prise au goulot d'une pompe élevée de vingt-sept pieds au dessus du niveau. J'ai obtenu un résultat de même nature, excepté qu'il pesoit trois grains de moins. Cette eau étoit moins fraîche que la première d'environ deux degrés au thermomètre de Réaumur. Cette différence de température ne peut-elle pas expliquer la différence du poids des résidus ?

C'est le sentiment de M. Nicolas. Suivant ce médecin, les eaux sont d'autant plus fraîches & plus gazeuses, qu'elles sont profondes, & qu'elles sont plus de chemin sous terre ; & les eaux les plus gazeuses se chargent d'une plus grande quantité de principes terreux (a).

(a) M. Nicolas prétend que les expériences pour s'assurer de la nature séléniteuse des eaux, sont très-fautives. Par exemple, plusieurs croient que la blancheur communiquée à l'eau par la dissolution de sel de Saturne, est due au vitriol de plomb qui se forme dans cette expérience. La sélénité, disent-ils, le décompose alors ; son acide porte son action sur le plomb, & forme avec lui un sel blanc peu dissoluble, qui, à raison de son extrême division, se tient quelque temps suspendu

dans l'eau, & lui communique de l'opacité. Rien cependant de moins certain que le résultat de cette expérience ; car l'air fixe que contient en général toute eau fraîche, peut occasionner la précipitation du plomb de la même manière que le fait une eau vraiment séléniteuse. Pour se convaincre de cette vérité, il ne s'agit que de puiser de l'air gazeux au dessus d'une cuve de bière en fermentation, & d'en introduire par l'agitation une petite quantité dans l'eau distillée la plus pure possible. En y versant ensuite de la dissolution de sel de saturne, elle produira une eau de Goulard très-blanche & très-chargée ; tandis que la dissolution de ce même sel ne communiquera qu'un coup-d'œil louche à l'eau distillée privée d'air fixe. C'est donc à ce fluide aërisé que la précipitation est due dans la plupart des eaux, & non à l'acide vitriolique de la sélénite ; mais pour la reconnoître véritablement dans une eau quelconque, versez dans un verre d'eau que vous voudrez essayer, quelques gouttes de dissolution de sel de saturne ; l'eau blanchira aussitôt, mais elle reprendra sa transparence lorsque vous y ajouterez un peu de vinaigre distillé, si elle ne contient point de sélénite ; au contraire, elle restera louche, & il se déposera une poudre grisâtre sur les parois du verre & dans le fond, si l'eau est séléniteuse. Cette poudre est du vitriol de plomb.



DEUXIEME PROPOSITION.

*Pourquoi les enfans font-ils plus sujets
que les adultes à la pierre ?*

En réfléchissant à la nature des solides & des fluides pendant cet âge, on trouve des motifs propres à résoudre cette question.

1°. Sans parler en effet des causes constitutionnelles, à l'influence desquelles les enfans sont plus exposés que les adultes, on sait que dans le premier âge le gluten muqueux est très-abondant, & il est très-vraisemblable, comme l'ont observé plusieurs auteurs judicieux, que les parties terreuses qui constituent le calcul sont unies ensemble par cette humeur glutineuse.

2°. C'est de quatre à neuf ans que les enfans sont le plus sujets à la pierre ; mais c'est aussi dans cet intervalle que les os prennent le plus grand accroissement, & acquièrent beaucoup de solidité. Or si cette opération de l'ossification est suspendue ou troublée par des moyens qui tombent sous nos sens, ou par des causes secrètes qui échappent à notre observation, la terre des os sera portée par le torrent de la circulation,

vers les reins & vers la vessie, où il y a déjà dans l'urine une terre surabondante; ce double excès de parties terreuses n'est-il pas propre à faire sentir comment la pierre a tant de facilité à se former dans un bas âge (a) ?

Une observation qui m'a paru propre à appuyer mes conjectures sur le trouble qu'il y a eu primitivement dans l'ossification des enfans pierreux, c'est que presque tous ceux qui se présentent pour être taillés à notre hôpital, sont petits &

(a) J'adressai, en 1772, à l'Académie de chirurgie, une observation sur un particulier, dont les os avoient acquis un volume extraordinaire dans l'espace de quelques années; & feu *M. Noel*, maître en chirurgie de Paris, donna la même observation dans le cahier du Journal de médecine du mois de mars 1779. Les urines de mon malade étoient souvent comme du petit-lait; d'autres fois elles paroissoient entièrement blanchâtres & glaireuses. *M. Harmant*, médecin de Nanci, ayant vu plusieurs fois ce malade, analysa ses urines, soit fraîches, soit conservées, sans trouver ni dans l'une ni dans l'autre les principes qu'on y rencontre ordinairement. Entre autres phénomènes, observés sur l'urine conservée, il remarqua qu'au lieu d'acquérir une odeur ammoniacale, elle en exhaloit une fade, tirant sur l'aigre, ce qui étoit une forte présomption que la terre des os se portoit à l'urine.

peu développés. Si l'on m'objectoit que ce défaut de développement vient de l'habitude de souffrances & de douleurs dans laquelle vivent ces enfans, je répondrois que j'en ai vu plusieurs qui n'avoient presque point souffert, & qui n'en ressembloient pas moins pour cela aux autres, c'est-à-dire, qu'ils paroissoient avoir deux à trois ans de moins qu'ils n'avoient réellement.

3°. Les enfans sont doués d'un grand appétit; ils mangent beaucoup, & à des heures indéterminées; l'on peut dire en général qu'ils se surchargent trop de substances nourricières, & que leurs digestions sont presque toujours imparfaites. Mais quand les digestions sont viciées, le chyle n'est pas doué de toutes les qualités qu'il doit avoir; & comme le chyle est la matière des sécrétions, il doit arriver que les sécrétions ne seront pas aussi élaborées & aussi pures qu'elles devroient l'être. C'est particulièrement à la sécrétion de l'urine que l'on peut appliquer cette considération physiologique. En effet la chyification finie, la première sécrétion importante qui se fait est celle de l'urine. Le sang, pour arriver aux reins, n'a pas à pénétrer à travers une infinité de petits vaisseaux qui bri-

seroient & atténueroient les parties les plus hétérogènes; il y est porté en ligne droite par les artères émulgentes qui sortent immédiatement de l'aorte, & qui sont d'un gros calibre : de-là il suit que l'urine est chargée des parties les plus grossières, les plus visqueuses & les plus terrestres, en un mot les moins élaborées du chyle & du sang (a).

4°. Avant l'âge de puberté les muscles accélérateurs ou bulbo-caverneux, n'ont pas encore acquis la force qu'ils ont dans la suite, parce que cette partie n'est pas encore animée par le *stimulus* que la nature doit y établir par la suite. Or ces muscles contribuant à l'émission des dernières gouttes de l'urine, ne seroit-il pas possible que la manière imparfaite avec laquelle, cette fonction s'exécute dans l'enfance, fût une des causes disposantes du calcul ?

(a) La promptitude avec laquelle on urine après avoir pris des alimens ou des boissons diurétiques, a même fait croire à plusieurs observateurs qu'il existe des vaisseaux sécrétoires qui aboutissent de l'estomac à la vessie. D'autres ont soupçonné qu'il y a des pores absorbans ou des vaisseaux inhalans qui, logés dans le tissu cellulaire, forment comme une espèce d'éponge continue d'un organe à l'autre.

TROISIÈME PROPOSITION.

Comment peut-on prévenir dans la Lorraine & dans le Barrois la disposition qu'ont aux calculs les individus de tous les âges, & en arrêter les progrès, particulièrement chez les enfans ?

Quoique mes différens travaux sur les malades atteints de la pierre m'aient déjà présenté quelques résultats curatifs & prophylactiques propres à me faire concevoir quelque espérance, j'attends, pour les soumettre au jugement du public, qu'ils aient été confirmés par de nouvelles expériences dont je m'occupe journellement.

Je terminerai ces réflexions en disant quelques mots sur la méthode dont nous nous servons pour extraire la pierre à l'hôpital de Luneville.

On a employé pendant long-temps la méthode très-défectueuse du grand appareil, prétendu latéralisé : aussi, malgré l'habileté des lithotomistes qui se sont succédé dans cet hôpital, on perdoit le neuvième des sujets que l'on taillait.

Nous pratiquons actuellement la mé-

thode d'*Hawkins* avec les corrections de MM. *Louis & Desault* ; & pour faire sentir la supériorité qu'elle a sur toutes les autres, il suffit de présenter le résultat suivant.

Sur trente-sept sujets que j'ai opérés par ce moyen pendant mon adjonction, il n'en est mort qu'un au douzième jour, encore étoit-ce des suites d'une fièvre putride.

Et depuis un an que je suis lithotomiste en chef, sur vingt-trois pierreux taillés par la même méthode, soit par moi, soit par mes collaborateurs (mes adjoints, au nombre de trois, en ont taillé quatorze, & j'en ai taillé neuf) ; il n'en est pas mort un seul.

Ainsi, de soixante calculeux opérés par la méthode d'*Hawkins*, nous n'en avons perdu qu'un seul, tandis que par l'ancienne manière de tailler, il nous en seroit mort au moins six, sans compter les accidens qui auroient pu survenir aux autres, tels qu'échymoses, dépôts, fonte du testicule, ouverture du rectum, fistule, incontinence d'urine, inhabileté à la génération.

Mais en rapportant ici les effets extrêmement avantageux de la méthode d'*Hawkins*, je ne dois point oublier de

dire qu'en mettant tout en œuvre pour faire adopter une manière d'opérer qui a été si heureuse, & qui ne peut manquer de l'être entre les mains de tout chirurgien sage & expérimenté, je n'ai fait que seconder les intentions de M. *Louis*, qui ayant assisté aux opérations de la taille dans notre hôpital, dans le temps où elles se faisoient par le grand appareil prétendu latéralisé, desira que l'on mît en usage une méthode plus simple & moins dangereuse, en motivant la nécessité de cette réforme avec tout le zèle qu'on lui connoît pour les progrès de la chirurgie.

Je terminerai ce que j'avois à dire sur la méthode d'*Hawkins*, en exposant un léger changement que j'ai fait à un de ses instrumens. J'avois présumé que le plus petit de ses trois gorgerets conviendrait pour la lithotomie des femmes. En conséquence, en 1785 je taillai avec cet instrument une petite fille de dix ans, mais je rencontrai quelques difficultés pour franchir l'espèce de bourrelet musculoux du sphincter de la vessie.

M. *Costara* ayant essayé de se servir du même instrument en taillant une femme adulte à Epinal, éprouva de plus grandes difficultés à vaincre cet obstacle.

L'idée m'est venue de faire rendre tranchant le côté gauche du gorgeret dans l'étendue d'environ deux lignes , afin d'en faciliter seulement l'introduction ; & dans une taille que j'ai faite , il y a quelques mois , sur une fille de douze ans , j'ai eu occasion d'observer que cette correction étoit très-avantageuse.

R E M A R Q U E S.

Quoiqu'il n'y ait guère de question qui ait été plus souvent agitée en médecine que celle de la formation de la pierre dans le corps humain , nos recherches à cet égard laissent encore tant de choses à désirer , que l'on doit savoir infiniment de gré aux auteurs qui ont le courage de tenter de nouveaux essais sur un objet si important.

Il n'est aucune cavité , aucun conduit du corps humain , dans lequel on n'ait trouvé des pierres. Le cerveau , le cœur , les poumons , la matrice , ont été trouvés plusieurs fois presque pétrifiés dans quelques-unes de leurs parties. L'aorte , les carotides sont souvent ossifiées ; les glandes & les articulations sont sujettes à se remplir d'une matière plâtreuse ; la vésicule du fiel & les reins sont fort com-

munément le siège des calculs ; enfin il n'est pas jusqu'aux intestins, dans lesquels on n'ait rencontré plusieurs fois des concrétions calculeuses étonnantes.

C'est particulièrement dans les voies urinaires & dans la vessie, que se forme l'aggrégation calculeuse, & c'est aussi la pierre de la vessie qui a été l'objet de la méditation & des travaux de tous ceux qui ont tenté d'expliquer la formation du calcul dans le corps humain, & qui ont pu concevoir l'espérance de trouver des remèdes propres à guérir & à prévenir cette maladie.

Le nombre des médecins & des philosophes qui se sont occupés d'expliquer la formation de la pierre, est fort considérable.

Van-Helmont croyoit avoir trouvé le secret de la nature, en imaginant que la pierre étoit formée par le coagulum qui résultoit de la combinaison des sels de l'urine & d'un esprit volatil. Pour donner un exemple de cet étonnant effet du mélange des esprits acides avec les esprits alkalis, il citoit l'exemple d'un prédicateur véhément, qui mourut au milieu de son sermon, en poussant un cri très-violent, & dans la vessie duquel

on trouva, après la mort, une fort grosse pierre.

Sennert, Etmuller, & quelques auteurs qui veulent tout expliquer, ont recours à des facultés formatrices, & à une pathologie abandonnée aujourd'hui.

Stahl & Boerhaave ont eu des idées beaucoup plus saines & beaucoup plus justes sur cette matière : ils ont trouvé dans l'homme le plus sain la matière du calcul, & cette matière n'est autre chose que cette partie terreuse & saline contenue dans l'urine de l'homme le plus robuste. *Van-Swieten* a développé ces principes par un savant commentaire : cette partie terreuse, dit-il, qui est d'abord invisible dans les urines, y paroît au bout de quelque temps sous la forme d'un nuage auquel on a donné différens noms. Sa qualité, sa consistance, sa couleur, le moment de son apparition, varient suivant l'âge, le sexe, le tempérament, le régime & les passions : les urines n'en contiennent jamais plus que dans l'enfance ou dans la vieillesse ; la couleur est plus rouge, la consistance plus solide, & l'aspect plus cristallin dans l'âge adulte. (*Van-Swiet. sur le §. 1414.*)

Tant que cette matière ne trouve

point de noyau autour duquel elle puisse s'arrêter, elle est poussée au dehors par le flot urinaire ; mais le moindre noyau la fait rester dans la vessie, & les premières couches de ce sédiment sont le principe d'une infinité d'autres qui viennent successivement recouvrir la première.

On trouve dans les auteurs mille exemples de corps étrangers introduits dans la vessie, tels que balles, aiguilles, sondes, bourdonnets, épis de blé, &c. qui ont été la base d'une pierre vésicale.

Mais dans tous les autres cas, la pierre a un noyau naturel, & c'est la formation spontanée de ce noyau, qui est le problème à résoudre.

Suivant M. *Saucerotte*, le germe de la pierre est un grain de terre calcaire ou séléniteuse, qui n'est plus uni à l'acide phosphorique ; cette surabondance de terre provient de l'usage des eaux calcaires ou séléniteuses ; & comme ces eaux sont très-abondantes dans beaucoup de cantons de la Lorraine & du Barrois, les calculeux doivent être plus communs dans ces provinces que dans d'autres.

L'idée de M. *Saucerotte* sur la première origine du calcul, est une de celles qui se présentent le plus naturellement

à l'esprit, quand on veut chercher à méditer sur la formation de la pierre. On s'imagine que les eaux abondantes en parties terreuses sont disposées à en laisser précipiter des particules dans certains conduits de notre corps, comme on les voit déposer des sédimens le long des canaux qui les charient. Le célèbre *Hales* avoit adopté cette idée, qu'il a défendue par des argumens précieux ; mais plusieurs considérations viennent combattre ce sentiment.

1°. On voit un grand nombre de calculeux dans des pays où les habitans ne boivent presque jamais d'eau pure, & où l'eau qu'ils emploient est l'eau de pluie, qu'ils ont eu soin de recueillir & de conserver.

2°. Dans d'autres pays, au contraire, où les eaux dont on se sert pour boisson sont si chargées de sable, qu'elles forment de tous côtés des stalactites, on a observé que les calculeux y étoient moins sujets qu'en Angleterre. *Olaus Borrichius*, qui rapporte un fait très-frappant à ce sujet, ajoute même que les habitans du pays lui ont dit que ces eaux étoient employées avec succès dans la gravelle. *Boerhaave* parle dans sa chimie de certaines eaux thermales, dans les-

quelles il y a un tel excès de matière calcaire, qu'elles incrustent tout ce qu'on y plonge, & qui cependant sont employées avec avantage pour fondre la pierre du rein & de la vessie. (*Van-Swiet. ibid.*)

3°. Si la pierre dépendoit de l'usage des eaux calcaires ou féléniteuses, les hommes & les femmes y seroient également sujets, & les enfans, sur-tout ceux du bas-âge, en seroient exempts; mais l'observation démontre le contraire. De tous les âges de la vie, c'est celui de l'enfance dans lequel on est le plus exposé à avoir la pierre. Les femmes qui boivent beaucoup plus d'eau que les hommes, n'y sont presque jamais exposées, tandis que les hommes qui font usage en même temps des liqueurs spiritueuses & de l'eau, en sont beaucoup plus souvent attaqués qu'elles.

4°. Le calcul de la vessie, quoique formé en grande partie de molécules terreuses, ne peut pas être comparé aux stalactites. L'un est un produit qui a le caractère des substances animales; tandis que l'autre est une concrétion minérale.

5°. Il est néanmoins possible qu'on trouve un grand nombre de calculoux dans les lieux où les eaux sont de mauvaise qualité, si ces lieux réunissent d'ail-

leurs quelque autre condition essentielle à la formation du calcul ; c'est ce qu'il est facile de voir , en suivant M. *Saucerotte* dans l'exposition de la seconde cause.

En effet, la seconde cause à laquelle M. *Saucerotte* a recours pour expliquer comment les malades affectés de la pierre sont assez multipliés dans la Lorraine & dans le Barrois, l'influence de l'atmosphère ou du climat, paroît bien plus conforme à la vérité.

Un médecin qui a vécu sept années dans l'Inde, a observé que les calculeux y étoient très-rares, & que dans la fameuse ville de Batavia, qui réunit non-seulement un grand nombre de Hollandois, mais beaucoup d'étrangers, on n'y avoit trouvé en sept ans que deux hommes à tailler. (*Van-Swieten, Commentaire sur le §. 1414.*)

Il paroît donc probable qu'un air humide, épais & grossier, est très-propre à favoriser la formation du calcul. M. *Saucerotte* remarque qu'on trouvoit un grand nombre de pierreux dans le village de *Viller* quand on y fabriquoit du sel ; cette observation est bonne à recueillir, mais elle contredit celles de *Denys*, qui, au rapport de *Van-Swieten*, avoit observé que les habitans du bord
de

de la mer étoient moins sujets à la pierre que les autres.

Les femmes, quoique plongées dans le même air que les hommes, sont beaucoup plus rarement attaquées de la pierre : faut-il en accuser le régime ? Les Hollandois dans l'Inde vivent comme en Europe, & cependant là ils ne sont pas sujets à la pierre, tandis qu'ici ils en sont souvent affectés. Les femmes, quoique plus sobres que les hommes, observent dans tous les pays un régime si analogue au leur, que la différence qui existe entre ces deux manières de vivre, ne peut pas expliquer pourquoi les uns sont bien plus souvent affectés de maladies calculeuses que les autres.

Mais l'air humide & épais produit fréquemment sur les hommes des effets qu'il ne fait naître que très-rarement chez les femmes : tels sont entre autres les affections rhumatisantes. Or plusieurs médecins ont remarqué que dans les lieux où la pierre étoit commune, il y avoit beaucoup de personnes gouteuses & rhumatisantes; que la goutte & le rhumatisme avoient la plus grande analogie, puisque les urines dans ces deux maladies donnoient le même sédiment; que les remèdes qui étoient recomman-

dables dans l'une de ces maladies, l'étoient également dans l'autre ; enfin que la disposition goutteuse & calculeuse se transmettoit également du père aux enfans.

Il s'enfuivroit de-là que les hommes ont dans la composition de leurs humeurs une disposition aux rhumatismes , à la goutte & à la pierre , qui ne se rencontre pas chez les femmes. Rien ne pouvoit mieux conduire à examiner quelle est cette disposition, que de rechercher les conditions qui se rencontrent dans l'âge où la pierre est la plus commune , ou , ce qui revient au même , de travailler à établir pourquoi les enfans sont plus sujets à la pierre que les adultes.

Cette seconde question de M. *Sauccrotte* ne présente pas moins de difficultés que la première. La voracité des enfans , la promptitude avec laquelle l'estomac fait ses fonctions à cet âge , l'épaississement des urines , la mucosité qui domine dans tout le système , ont fait admettre dans tous les temps qu'ils devoient être plus exposés que les adultes à la formation d'un noyau calculeux. *Galien* & ses nombreux copistes ont répété pendant long-temps qu'une des principales causes qui rendoit les calculs si fréquens chez les enfans , étoit la chaleur ignée dont ils étoient doués.

Van-Swieten observe que la manière dont sont élevés les enfans des pauvres est très-propre à favoriser la naissance de la pierre, tant par la mal-propreté dans laquelle ils croupissent, que par la langueur & l'inertie dans laquelle on les laisse, en les tenant presque toujours assis sur le même siège, ou attachés à la même place, dans un lieu qui est le plus souvent mal aéré.

Mais les enfans qui sont élevés avec cet abandon & cette négligence malheureusement trop commune dans les grandes villes, sont des enfans rachitiques, chez lesquels l'ossification est très-viciée.

Ce n'est donc pas sans fondement que *M. Saucerotte* a admis que les vices de l'ossification pouvoient conduire à la formation de la pierre. En effet, plus l'ossification est en vigueur, moins l'urine dépose de sédiment, & plus tard elle le dépose. Au contraire, lorsqu'il y a ramollissement dans les os, ou que la nutrition ne s'y fait pas, par la crispation des parties qui doivent y apporter des suc; ou bien même, lorsqu'il y a surabondance de la matière osseuse; les urines, qui sont le véhicule général de toutes les parties qu'elles peuvent dissoudre, doivent s'emparer de ces parties & les porter au

dehors par la voie de la vessie. Tant que cette matière ne trouve point de noyau autour duquel elle puisse s'arrêter, elle passe facilement au dehors, comme on l'a vu dans les malades qui ont été affectés du ramollissement des os ; mais le moindre noyau la fait rester dans la vessie, & les premières couches sont le principe d'une infinité d'autres.

Mais quel est ce noyau ? Est-ce une simple molécule terreuse ? est-ce un corps salin particulier ?

Les uns ont dit que ce n'étoit qu'une matière glutineuse desséchée, autour de laquelle s'arrêtoient des parties terreuses, & on la croyoit chariée par les vaisseaux lymphatiques. *Galien* & beaucoup d'autres auteurs d'après lui, ont accusé le lait de produire ces grumeaux ; les autres ont cru que le germe de la pierre étoit un grumeau caseux qui étoit devenu concret. *Hoffmann* disoit que le calcul ne contenoit aucune partie grasse, huileuse, ni sulfureuse ; enfin plus récemment on a démontré que le calcul étoit un corps salin.

MM. *Gilbert* & *Bourru*, dans la préface de la traduction d'un ouvrage de *Blackrie*, publié en 1777 sur les lithontriptiques, regardent la pierre non-seulement comme une agrégation des parties terreuses

de nos urines, mais comme un composé, formé avec les parties terreuses & une mucosité saline que l'on trouve dans leur sédiment. Cette mucosité qui couvre d'un enduit gluant les voies dans lesquelles l'urine se filtre, forme, lorsqu'elle est combinée en juste proportion avec la terre, un savon miscible à l'eau ; mais quand le sédiment terreux & la mucosité augmentent, & que la quantité de la partie saline diminue, le composé devient de jour en jour moins savonneux, & parvient bientôt au point d'être indissoluble : de-là les concrétions rénales connues sous le nom de *gravier*, qui, lorsqu'ils sont portés dans la vessie, deviennent le noyau de la pierre.

Par le moyen de cette mucosité saline, MM. *Gilbert & Bourru* expliquent l'analogie qu'il y a entre les affections rhumatisantes & la goutte. En effet, si cette mucosité s'arrête dans les voies de la transpiration, elle y fixe les parties terreuses qui s'échappent par cet émonctoire, & suivant que cette matière est particulièrement arrêtée sur les membranes aponévrotiques, dans la substance des muscles, ou sur les articulations, elle y produira les douleurs vagues, arthritiques, les rhumatismes chroniques ou la goutte.

Les chimistes ont toujours regardé la pierre comme un mixte d'une nature particulière ; & M. de Fourcroy , dans la dernière édition de sa Chimie , a si bien résumé leurs idées , que nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter ses propres paroles.

« *Paracelse* , qui donnoit au calcul le nom barbare de *duleth* , le croyoit formé par une résine animale , & la comparoit aux concrétions arthritiques. *Van-Helmont* le regardoit comme une concrétion faite par les sels de l'urine & un esprit volatil terreux , & pensoit qu'il différoit beaucoup de la craie arthritique , dont l'épaississement & l'acidification de la synovie étoient , suivant lui , la cause. *Boyle* en avoit extrait de l'huile & beaucoup de sel volatil ; *Boerhaave* y admettoit une terre unie à l'alcali volatil. *Hales* en avoit retiré six cents quarante-cinq fois son volume d'air ; & de deux cents trente grains , n'avoit obtenu que quarante-neuf grains de résidu ; il l'appeloit tartre animal. MM. *Scheele* & *Bergman* ont donné une analyse plus exacte de la pierre de la vessie.

Le premier a découvert que la pierre de la vessie est formée , pour la plus grande partie , d'un acide particulier que

M. de Morveau appelle acide lithiasique. Soixante-dix grains de calcul lui ont donné à la distillation vingt-huit grains de cet acide sec & sublimé, de l'alcali volatil, & douze grains de charbon très-difficile à incinérer (a).

(a) Mille grains d'eau bouillante ont dissous 296 grains du même acide : cette lessive rougissoit les couleurs bleues ; mais il s'en est séparé la plus grande partie en petits cristaux par le refroidissement.

L'acide vitriolique concentré dissout le calcul à l'aide de la chaleur, & passe à l'état d'acide sulfureux ; l'acide muriatique ne l'attaque point ; l'acide nitreux le dissout complètement ; il se dégage du gaz nitreux & de l'acide crayeux pendant son action ; cette dissolution est rouge ; elle tient un acide libre ; elle teint la peau & tous les tissus en rouge ; on n'y trouve point de trace d'acide vitriolique par les sels barotiques solubles, ni de chaux par l'acide saccharin. L'eau de chaux y forme un précipité soluble, sans effervescence dans les acides. Les alkalis caustiques dissolvent le calcul, suivant M. Scheele ; ces dissolutions sont précipitées par la chaux ; mille grains d'eau de chaux en dissolvent cinq cents trente-sept, & l'alcali volatil en grande quantité attaque également le calcul. Le chimiste assure que le dépôt briqueté de l'urine des fiévreux est de la même nature, quoique M. Scheele n'ait pas trouvé de chaux dans la pierre de la vessie, Bergmann en a retiré, en précipitant la

« *Bergman* a découvert de plus dans le calcul une matière blanche, spongieuse, indissoluble dans l'eau, les acides & les alcalis; le charbon incinéré de cette substance, dont la quantité trop petite l'a empêché de reconnoître la nature, n'est pas même soluble dans l'acide nitreux ».

D'après l'analyse de ces célèbres chimistes, le calcul paroîtroit être d'une autre nature que la terre des os. *M. de Morveau* croit de plus que les pierres qui se trouvent dans la vessie de l'homme, sont fort différentes des concrétions arthritiques; mais *M. de Fourcroy* observe que *M. Tennant* a fait à Londres des expériences qui présentent des résultats différens de ceux de *M. Scheele*; & les assertions de *M. de Morveau* ne lui paroissent pas assez confirmées pour pouvoir détruire tout ce que l'étude de l'homme sain & malade a paru démontrer aux médecins observateurs sur l'analogie du calcul humain avec les concrétions arthritiques.

M. Saucerotte, en attribuant la première origine de la pierre chez les enfans au vice des digestions, embrasse une opi-

dissolution nitreuse par l'acide vitriolique, & en calcinant le résidu de la même dissolution nitreuse. (*Ch. DE FOURCROY, tome iv, chap. 17.*)

nion qui a été suivie par des médecins d'un très-grand poids.

Borden, dans ses Recherches sur les maladies chroniques, regarde la mauvaise disposition de l'estomac comme une des causes les plus puissantes de la formation du calcul ; mais on ne peut disconvenir que dans cette hypothèse, on ne sauroit dire pourquoi les hommes sont plus exposés à la pierre que les femmes, & comment il y a plus de calculeux dans certains pays, que dans d'autres.

Cependant, quelque opinion qu'on adopte, il se présente toujours des objections impossibles à résoudre. *Nosæus* dit qu'on trouva un petit calcul dans la vessie d'un enfant qui venoit de naître. *M. Le Dran* cite deux observations de lithotomie faites sur des enfans de deux ans.

Heureux les chimistes qui pourront imaginer, pour résoudre ce problème, des expériences & des théories qui pourront s'accorder avec l'observation médicale ! Ils auroient trouvé le moyen de répondre à la quatrième proposition de *M. Saucerotte*, en donnant des procédés sûrs & infailibles pour prévenir, ou pour dissoudre les concrétions pierreuses.

Peut-on se flatter de parvenir jamais à ce but si désiré ? *M. Saucerotte* nous

laisse entrevoir que ses expériences & ses réflexions lui ont déjà fait obtenir quelques données favorables, & qu'il espère arriver par la suite à des résultats encore plus satisfaisans.

Quoique les différentes tentatives qui ont été faites pour trouver le dissolvant de la pierre n'aient point encore eu le succès qu'on en espéroit, on a cependant des faits qui prouvent qu'il y a des remèdes capables d'agir sur le calcul de la vessie ; & ces faits sont d'autant plus dignes de remarque, qu'ils se réunissent tous en faveur des médicamens alcalins ou savonneux.

Nous avons cru devoir présenter ici la suite & l'enchaînement de ces faits, non-seulement parce qu'ils sont de nature à répandre du jour sur la troisième demande de M. *Saucerotte*, mais parce que la plupart d'entre eux n'ont été ni présentés, ni annoncés dans le Journal de médecine.

Thomas Bartholin dit dans ses Lettres : Il est constaté par *Basile Valentin*, & par plusieurs autres, qu'il n'y a rien de plus utile pour détruire la pierre de la vessie, que l'esprit de chaux vive ; & quant à moi, j'ai appris par une expérience répétée, que l'eau de chaux vive, d'hui-

tres ou de coquilles de moules, dissout le calcul que les malades rendent sous la forme de mucosité. *Dickinson*, célèbre chimiste anglois du dernier siècle, vantoit comme un remède souverain contre le calcul, l'eau des herbes antinéphrétiques bouillies avec la chaux de coquilles d'œufs bien calcinée. (*Van-Swieten*, sur l'aphorisme 1429.)

Stæchelin, médecin de Bâle, & l'infatigable *Hales*, ayant découvert par leurs savantes analyses, que le calcul humain contenoit une grande quantité d'air, & que cet air étoit le moyen d'union entre les parties salino-muqueuses qui en faisoient la base, on conçut dès-lors que le moyen de détruire le calcul étoit de dégager cet air fixé entre les molécules muqueuses en lui redonnant l'élasticité qu'il avoit perdue. (*Van-Swieten*, *ibid.*)

Suivant les expériences que *Glauber* & *Loob* ont faites sur des morceaux de marbre & des pierres de différentes nature, les acides sont très-propres à rompre l'aggrégation des molécules qui entrent dans la composition des pierres, en les séparant de l'air qui les unit les unes aux autres. On a répété ces expériences avec le même succès, en plongeant le

calcul humain dans une liqueur acide. M. *Petit*, dans ses leçons, rapportoit quelques exemples du bien qu'avoit produit sur plusieurs calculeux une préparation connue sous le nom de *limonade de Fascio*, qui n'est autre chose que l'acide vitriolique, étendu dans une grande quantité d'eau sucrée.

Van-Helmont vantoit le sel marin comme un bon lithontriptique. L'esprit de nître dulcifié a été employé plusieurs fois avec avantage dans la gravelle.

Boerhaave avoit observé que l'esprit de pain de seigle, qui est acide, avoit la vertu de dissoudre les pierres & les eaux minérales acidulées, telles que celles de Contrexeville, du Pougues & de Pyrmont, ont depuis long-temps la réputation d'être fort bonnes pour fondre & charier les matières graveleuses.

Mais l'avantage que l'on a pu retirer des acides dans les affections calculeuses, est petit en comparaison de l'efficacité qu'on a été forcée de reconnoître dans l'usage des substances alcalines.

Nous avons déjà vu le cas qu'en faisoient les chimistes & les médecins du quatorzième & quinzième siècle. *Sennert* parle avec beaucoup d'éloge du sel de tartre, dont on fait fondre une once dans

une pinte d'eau de persil, que l'on teint en jaune avec l'écorce de citron. *Rivière* paroît aussi avoir employé ce remède, & s'en être bien trouvé ; mais cette précieuse propriété des substances alcalines étoit presque tout-a-fait oubliée, lorsque mademoiselle *Stephens* fixa l'attention du public par son fameux lithontriptique.

Après avoir donné quelque temps des coquilles d'œufs calcinées jusqu'à blancheur, & du savon à petite dose, elle s'enhardit par ses succès, & porta la dose du remède jusqu'à faire prendre par jour trois gros de coquilles d'œuf, & trois onces de savon dans 18 onces d'eau miellée. Les herbes qu'elle mêla, tant à la chaux pulvérisée, qu'à la décoction, ne servirent qu'à masquer le remède qu'elle faisoit consister dans la poudre d'œufs & de limaçons calcinés à blancheur, & dans la solution savonneuse.

Nous n'en dirons pas davantage sur l'histoire de ce remède, qui est connu de tout le monde ; nous observerons seulement qu'on s'aperçut bientôt que son utilité n'est point due aux plantes, ni au miel qui entrent dans la composition, mais seulement à la chaux & au savon que les malades prennent en substance.

Le docteur *Hartley*, persuadé de ces

vérités, & ayant d'ailleurs observé que la quantité énorme de chaux & de savon que faisoit prendre mademoiselle *Stephens* pouvoit être dangereuse, simplifia sa formule en faisant une pâte de savon d'Alicante, de chaux calcinée & de sel de tartre.

Whitt imagina une corection propre à rendre le remède moins désagréable & moins dangereux; ce fut de faire boire à ses malades de l'eau de chaux, & de leur faire prendre des pillules de savon.

Les succès qu'obtinent ces médecins dans l'administration de ces moyens pour dissoudre, ou au moins pour empêcher l'accroissement de la pierre, firent connoître que la médecine pouvoit concevoir l'espérance de trouver un jour un vrai lithontriptique.

Hoffmann & *Méad*, témoins des premières tentatives, & qui les ont répétées, reconnoissent l'efficacité de l'eau de chaux & du savon dans les affections calculeuses, quoiqu'ils regardent l'usage de ces remèdes comme dangereux, & propres à dissoudre la masse du sang.

Van-Swieten employa avec un avantage non équivoque la méthode de *Whitt* sur un officier attaqué de la pierre, qui fut pour jamais délivré de toute in-

quiétude sur un mal qu'il portoit depuis long-temps.

De Haen, quoique prévenu en faveur d'un autre remède, l'infusion de la bouffierolle, ou raisin d'ours (*uva ursi*,) convient que le remède de mademoiselle *Stephens* a produit des effets étonnans, & cite des exemples par lesquels il est facile de voir qu'on peut prendre la plus grande quantité d'eau de chaux & de savon sans que la santé en soit altérée.

En France, M. *Hayon* publia en 1754, dans le Journal de médecine, une Lettre qui prouve les bons effets du remède de mademoiselle *Stephens*. M. *Lieutaud* rapporte un fait encore plus positif (a), & pense que si plusieurs malades

(a) Un homme d'environ cinquante ans, dit-il, étoit tout préparé pour être taillé; la pierre touchée plusieurs fois avec la sonde, lui caufoit les douleurs les plus vives toutes les fois qu'il rendoit quelque gouttes d'urine; il avoit perdu l'appétit, le sommeil & les forces, & étoit depuis quelque temps dans un état déplorable. Cet homme prit le remède de mademoiselle *Stephens* pendant sept ou huit mois; dès le deuxième mois il éprouva un soulagement qui lui donna la plus grande envie de continuer; le troisième il se trouva mieux; le quatrième il pouvoit garder son urine pendant une heure, ce qui ne lui étoit point arrivé

n'en ont pas retiré de soulagement & de guérison, c'est qu'ils se sont dégoûtés de prendre un remède désagréable & fatigant.

Le docteur *Jurin*, pour travailler à sa propre guérison, ayant été obligé de réfléchir sur la nature & les effets du remède de mademoiselle *Stephens*, crut qu'il étoit fort important de découvrir à quoi étoit due la propriété fondante du savon ; & le résultat de ses recherches

depuis long-temps : ces progrès enfin ne furent point interrompus jusqu'au septième mois qu'il fut délivré de toutes les incommodités. Ayant rendu pendant tout ce temps beaucoup de fragmens pierreux & des boues, il garda alors son urine comme dans la plus parfaite santé ; il la rendoit sans la moindre douleur. son appétit, ses forces, le sommeil & l'embonpoint revinrent. Quoiqu'il n'y eût rien d'équivoque dans son état, & que les débris de la pierre qu'il avoit rendue, ne me laissassent aucun doute sur la guérison, je voulus qu'elle fût constatée par la sonde. Elle fut introduite par le même lithotomiste qui devoit le tailler sept mois auparavant. Toutes les recherches qu'on put faire dans toutes sortes de situations, furent inutiles ; la sonde passa par les mains de plusieurs médecins & chirurgiens, qui déclarèrent tous qu'il n'y avoit rien dans la vessie, & que la guérison ne pouvoit être plus certaine. (*Precis de médecine-pratique, pag. 363.*)

fut que le savon étoit le médicament le plus efficace de cette formule, & que cette dernière substance ne devoit ses vertus qu'à l'alcali qui entroit dans sa composition.

Pour confirmer cet apperçu, il essaya de dissoudre dans la lessive caustique un peu étendue, une pierre rouge raboteuse de la grosseur d'un petit pois, qui fut dissoute en deux jours ; il employa ensuite avec confiance cette lessive pour lui & pour les autres, & son espérance ne fut pas trompée.

Dans le temps que le docteur *Jurin* faisoit en silence les expériences, un homme nommé *Chitick* arriva à Londres, où il débita avec charlatanisme un spécifique contre la pierre, qui bientôt fit le plus grand bruit. *Blackrie*, engagé alors dans la recherche d'un lithontriptique, par les mêmes motifs que le docteur *Jurin*, ne tarda pas à découvrir le secret de *Chitick* ; il soupçonnoit déjà la lessive des savoniers ; le goût alcalin qu'il sentit, malgré l'odeur de tanaïsie, la propriété qu'avoit la liqueur de verdier le sirop de violettes, augmentèrent ces soupçons ; il les confirma par l'imitation, en donnant à sa liqueur le même goût & la même propriété, & il en vint au

point de connoître la dose de la lessive.

Quand même il faudroit rabattre beaucoup des éloges que les docteurs *Jurin & Blackrie*, ont donné à la lessive des savoniers, il en resteroit encore assez pour prouver qu'elle a, ainsi que l'eau de chaux & les bols de savon, produit dans plusieurs circonstances les effets d'un bon lithontriptique. La lessive des savoniers a cet avantage sur l'eau de chaux, qu'elle se donne goutte à goutte dans un véhicule mucilagineux, tandis qu'il faut boire l'eau de chaux à des doses énormes (a).

(a) Voici la formule de la lessive telle que l'employoit M. *Blackrie*.

Prenez de *sel de tartre récemment calciné*,
8 onces,

De chaux d'écailles d'huître, 5 onces.

Mettez dans un vase de verre, & versez-y une pinte d'eau bouillante. Faites infuser pendant vingt-quatre heures, en agitant de temps en temps la liqueur. On en donne trente ou quarante gouttes dans une chopine d'eau de veau légère, ou quelque autre véhicule mucilagineux, non-seulement jusqu'à ce que le malade se trouve parfaitement guéri, mais tant qu'il y a la moindre apparence de gravier dans les urines.

M. *Guilbert*, un des traducteurs de *Blackrie* a répété l'expérience du docteur *Jurin* avec tant de

Ce qui a fait révoquer en doute l'efficacité de ces remèdes, c'est qu'on n'a pu se persuader, qu'après avoir été digéré dans l'estomac, avoir passé au travers des filières des vaisseaux chyleux & pulmonaires, ils aient pu arriver jusqu'aux reins & à la vessie, sans perdre leur qua-

soin, que nous avons cru devoir la rapporter ici. Un fragment de calcul humain, dit-il, jeté dans la lessive des favoniers, devient gras au toucher au bout de deux heures: au bout de deux autres heures la surface devient glaireuse, & il commence à se déposer au fond du vase un nuage de nature muqueuse, qui augmente jusqu'à la fin de la dissolution: ce qui me fait croire que cette lessive ne dissout la pierre que parce qu'elle dissout le mucus qui lioit les parties constituantes, & qu'on pourroit dissoudre la pierre dans la vessie en beaucoup moins de temps, si au bout de quelques semaines d'usage de ces remèdes lithontriptiques, on faisoit de temps en temps des injections d'eau pure dans la vessie des malades qui en font usage. Des noyaux de prunes coupés en deux, & infusés dans la lessive, se sont trouvés transparens & ramollis à-peu-près comme de la corne. Un fragment du même calcul mis dans quatre onces d'eau de chaux bouillante, pendant vingt-quatre heures, a perdu quelque chose de sa couleur, mais rien de son poids: le même fragment; pesant quatorze grains, fut trouvé tout-à-fait dissous après une infusion de deux heures dans six gros de sel de tartre & trois gros de chaux.

lité lithontriptique ; mais l'expérience est au dessus de toutes les explications, & les médecins que nous avons cités à l'occasion du remède de mademoiselle *Stephens*, ainsi qu'à celle du remède de *Blackrie*, se réunissent tous pour dire que les urines de la plupart des personnes qui font usage d'eau de chaux, de savon, ou de lessive des savoniers, déposent au bout de quelques heures un sédiment pierreux ; mais qu'au moment où elles sont rendues, elles sont si saturées du dissolvant, qu'elles jouissent de la propriété de fondre les calculs qu'on y plonge.

Dans le dessein d'appliquer plus directement le dissolvant à la matière à dissoudre, *Whitt* avoit proposé d'injecter chaque jour dans la vessie quatre ou cinq onces d'eau de chaux préparée avec les coquilles d'huitre. *De Haen*, qui a poussé le courage jusqu'à faire prendre à un malade quinze cents livres d'eau de chaux, & quinze livres de savon en dix-huit mois, remarque qu'il a essayé plusieurs fois d'injecter dans la vessie de ce malade de l'eau de chaux coupée avec du lait ; mais que cet homme, d'ailleurs très-courageux, n'avoit pu s'y accoutumer. *Van-Swieten* pense cependant qu'on a renoncé un peu trop prompte-

ment aux injections ; il s'appuie sur l'autorité d'un auteur anglois, *Guillaume Butler*, qui prouve qu'avec des précautions convenables, on peut administrer les injections à presque tous les malades, & il cite une observation dans laquelle on voit que ces injections ont fait disparaître une pierre dont l'existence n'étoit pas douteuse.

Le Camus, médecin de Paris, dont toutes les productions avoient un caractère de génie & d'originalité, conseilloit aux malades attaqués de la pierre, de faire des injections dans la vessie avec l'eau de chaux d'écailles d'huitres. Il regardoit la pierre comme une glaire originellement liquide, qui, par l'abus des six choses non naturelles, devenoit solide. Il ne reconnoissoit pour vrai lithontriptique, que les remèdes qui tendent à détruire les glaires, & aucun ne lui paroissoit préférable à l'eau de chaux, surtout lorsque par l'injection elle étoit appliquée directement sur le calcul. (*Mémoire sur divers sujets de médecine.*)

M. Duhaume, qui a donné en 1776 un bon Mémoire sur les dissolvans de la pierre, insiste beaucoup sur la nécessité des injections ; & pour encourager à adopter cette pratique, il cite le docteur

Langrish, qui dans son ouvrage intitulé, *Expériences sur les animaux*, présente plusieurs essais, qui prouvent manifestement que l'eau de chaux peut être injectée dans la vessie sans inconvénient, sur-tout si l'on y ajoute un peu d'amidon. *Langrish* a été plus loin, dit M. *Duhau-me*, en faisant des épreuves sur des chiens avec la lessive des savoniers : il a injecté dans la vessie de ces animaux un gros & plus à chaque fois de cette lessive, étendue dans deux onces d'eau d'orge amidonnée, ou dans pareille quantité d'eau de chaux également adoucie par l'amidon ; & il a observé que les animaux ont très-bien supporté de pareilles injections continuées pendant plusieurs jours.

Quoique les remèdes dont nous venons de parler doivent, à notre avis, être regardés comme ceux qui sont les plus propres à attaquer la pierre, on ne les regarde point comme de vrais lithontriptiques, parce que s'il est des circonstances où ils ont apporté la guérison, il en est d'autres où ils ont été inutiles, & que dans certains cas même ils peuvent être nuisibles ; tels sont par exemple tous ceux dans lesquels il y a une disposition inflammatoire.

On doit encore avouer qu'il existe

d'autres substances minérales & végétales qui ont été employées avec succès pour fondre & expulser les concrétions calculeuses. M. Roux, dans la préface de la traduction du traité de *Whitt* sur les vertus lithontriptiques de la chaux, dit qu'il a trouvé que le sel qui résulte de la combinaison du vinaigre distillé avec une terre calcaire quelconque, dissolvait la pierre de la vessie, & il conjecturoit qu'en examinant tous les sels à base calcaire, on trouveroit qu'ils dissolvent la pierre avec plus ou moins de facilité.

Quoique la réputation de l'*uva ursi* ne se soit pas soutenue, on ne peut douter que *De Haen* n'ait employé cette plante avec un succès décidé dans l'hôpital de Vienne.

Plusieurs autres plantes peuvent être douées de propriétés analogues. Le suc essentiel qui s'écoule du bouleau quand on fait une incision à ses branches, a été recommandé par *Boyle*, & depuis lui par plusieurs médecins, comme très-propre à fondre le calcul.

Mais de toutes les plantes indigènes auxquelles nos livres de matière médicale accordent quelque vertu lithontriptique, il n'en est peut-être pas qui le méritent à plus juste titre, que la mer-

curiale & la pariétaire, s'il faut en croire à l'observation suivante, qui a pour garant le rédacteur de cet article.

En 1777, on tailla à la Charité un homme âgé d'environ quarante ans, qui portoit une pierre si énorme, qu'il mourut des suites de l'opération. Quelques jours avant d'y être soumis, cet homme raconta à plusieurs médecins qui suivoient alors cet hôpital, qu'il étoit depuis sa jeunesse sujet à la gravelle, & que cette maladie avoit fait des progrès à mesure qu'il avoit avancé en âge. Il ajoutoit que pendant plusieurs années il avoit empêché ces graviers de rester dans la vessie, en faisant un continuel usage de la pariétaire & de la mercuriale, dont il buvoit tous les matins le suc exprimé encore tout trouble; qu'il avoit par le moyen de ce remède expulsé des calculs gros comme des noyaux de cerise en assez grande quantité pour remplir son chapeau; mais que par malheur il se dégoûta de ce remède, & que peu de temps après, il s'aperçut que la pierre se formoit dans la vessie.

M. *Duhaume* propose de faire une suite d'expériences sur les plantes apéritives, telles que l'oignon, le persil, le cerfeuil, le pissenlit, les raves, les asperges,

ges, le thlaspi, le fenouil, la pariétaire, la turquette, l'alkekenge, en donnant à boire la décoction ou le suc exprimé de ces plantes, & en y ajoutant successivement le savon ordinaire; le savon de Starkei, ou la lessive alcaline. Il voudroit qu'on passât ensuite à l'examen pratique des sels ammoniacaux vantés par *Hales*, des sels à base calcaire conseillés par *Roux*, des différens foie de soufre, des préparations nombreuses d'antimoine & de mercure, & il est étonné qu'on n'ait fait encore aucun essai sur l'æther, qui dissout si bien les calculs biliaires.

Voilà le précis de ce que les médecins connoissent de plus positif sur les moyens de détruire la pierre de la vessie, ou d'empêcher qu'elle ne fasse des progrès; & il nous semble qu'il faut en conclure que si nous avons beaucoup à attendre des nouveaux essais qui restent à faire sur les fondans de la pierre, il seroit à desirer que l'on répétât les expériences qui nous ont déjà donné quelques lumières sur la solution de ce problème.

Outre les moyens particuliers, & que nous pouvons appeler spécifiques, *M. Saucerotte* ne manquera pas sans doute de nous faire connoître un jour les secours prophylactiques qui sont conven-

bles dans les parties de la Lorraine où les calculeux sont en plus grand nombre ; *Hoffmann* dans ses consultations, a déjà rassemblé des conseils préservatifs, relatifs aux différens tempéramens & aux différentes affections morbifiques qui peuvent concourir à la formation du calcul

Le Camus, dans l'ouvrage déjà cité, a tracé les moyens propres à éviter la pierre par le bon usage des six choses non naturelles. Il reste à M. *Sauveterotte* de trouver le préservatif des maladies calculeuses dans les moyens qui sont de nature à détruire ou à diminuer l'influence d'un sol humide & ingrat, & il aura la satisfaction d'avoir fait un travail utile, non-seulement pour la Lorraine, mais pour tous les pays qui, réunissant les mêmes causes d'insalubrité, sont capables de produire de même, des effets nuisibles sur le corps humain.



OBSERVATIONS faites dans le département des hôpitaux civils.

N^o 9.

Topographie de Toulon-sur-Arroux, avec quelques détails sur l'hôpital de cette ville ; par M. BONNOT, chirurgien de l'hôpital.

La ville de Toulon-sur-Arroux, diocèse d'Autun en Bourgogne, connue en latin sous le nom de *Tolonum*, est située au bord de l'Arroux, à l'orient & au midi de la rivière de Pontin, sur un terrain inégal coupé de prairies & de bois, & terminé du côté de l'ouest par des montagnes & des forêts.

L'Arroux, qui sépare à Toulon le Charolois & l'Autunois, est une rivière fort abondante en poisson ; on y pêche communément la carpe, la lamproie, le barbeau, l'anguille, la lotte, la truite, & beaucoup de poisson blanc. On trouve dans les ruisseaux qui viennent se décharger dans cette rivière, une grande quantité d'écrevisses.

L'Arroux porte bateau depuis Toulon

jusqu'à Digoin, où elle se jette dans la Loire. On avoit le projet de la rendre navigable depuis Autun jusqu'à Toulon; ce qui auroit augmenté le commerce & la population de ces deux villes; mais le nouveau canal de Bourgogne, qui passe à quelques lieues d'Autun, n'a pas permis d'exécuter ce plan.

L'eau de la rivière d'Arroux n'a pas de mauvaises qualités, & sert de boisson à plusieurs habitans. Elle est préférable à celle de la rivière de Pontin, qui, descendant des montagnes de Mont-Cenis, est épaisse, blanche & impure. L'eau de puits est celle dont on fait le plus généralement usage. Elle est pesante, & très-fraîche : quoique le savon s'y dissolve assez bien, on peut dire qu'elle est crue; car les habitans peu aisés, qui ne sont pas en état de corriger habituellement cette eau par le mélange du vin, sont fort sujets aux goîtres, aux scrophules, & aux autres maladies de la lymphe que l'expérience a démontré venir de l'usage des eaux féléniteuses.

Le sol de Toulon & des environs est sec & peu fécond. L'orge, l'avoine, le sarrafin, le blé de Turquie, le millet, sont les seules graines que l'on y recueille.

La pomme de terre y est fort commune, & on en distingue de deux espèces; la rouge & la blanche. La première est d'une qualité bien supérieure à la seconde : aussi l'une est réservée pour les gens aisés, tandis que l'autre sert de nourriture aux payfans : on emploie encore la pomme de terre blanche pour élever des bestiaux.

Il y a dans les environs de Toulon-sur-Arroux une très-grande quantité de bois, qui n'est pas pour cela à meilleur marché, parce qu'une partie est employée pour des forges qui en font une grande consommation ; & qu'on en fait flotter une très-grande quantité sur les canaux & sur la rivière, pour l'approvisionnement de Paris.

On a découvert à *Rigny-sur-Arroux* une mine de plomb dont l'exploitation est peu lucrative. On avoit aussi découvert à *Vandenuise-sur-Arroux* une mine de charbon de terre ; mais les frais nécessaires pour tirer un bon parti de cette mine, en ont suspendu l'exploitation.

Les plantes que l'on trouve sur les montagnes & dans les bois des environs de Toulon, sont très-variées, & d'une belle espèce. Elles sont à-peu-près les

mêmes que celles qui croissent sur les montagnes de la Suisse, & qu'on y recueille avec peu d'ordre & de choix. Les nôtres sont ramassées & séchées avec bien du soin, & nous nous en servons avec beaucoup d'avantage.

Les vents dominans à Toulon sont ceux du nord & du midi. Il est d'observation que le vent du nord s'élève presque tous les jours matin & soir, & que le vent du midi souffle constamment vers le milieu de la journée; ce qui entretient une vicissitude de froid & de chaleur, qui est la source de plusieurs maladies.

La ville de Toulon-sur-Arroux est à sept lieues d'Autun, dix de Châlons-sur-Saône, fix de Bourbon-Lancy, & à quatre lieues du Mont-Cenis.

Cette ville est ancienne. Les abbés de Clugny en sont seigneurs en qualité de doyens de Paray. On voit cette ville citée, en l'année 876, à l'occasion d'un accord fait entre *Guillaume*, comte de Châlons, & l'abbé de Clugny, par lequel le Comte se réserve le droit de plein gîte à Toulon une fois l'an.

Comme toutes les anciennes villes de France, Toulon-sur-Arroux est fort mal bâti; mais on y remarque le pont d'Ar-

roux, qui est fort beau. Ce pont ouvre une communication avec la Bourgogne, & il se trouve d'ailleurs placé de manière à séparer le district des grands prieurés d'Auvergne & de Champagne.

Cette ville ne renferme pas plus de trois mille habitans. En général, on n'y est pas riche. Les personnes aisées font leur principale nourriture des bœufs & des veaux qu'on leur amène du Charolois, & mangent du pain fait avec la farine de froment, ou du moins avec un mélange de farine de froment & de seigle. Le peuple ne connoît pas le pain de froment, & il n'use point ordinairement d'autre viande que du chevreau en été, & des chèvres en hiver. Les plus pauvres sont réduits à vivre de pommes de terre, d'œufs, de laitage. Les paysans des environs de la ville élèvent presque tous des volailles pour aider à leur subsistance.

La rivière d'Arroux répand dans l'été des exhalaisons qui sont très-sensibles ; & pendant toute l'année, il s'en élève des brouillards qui entretiennent dans l'atmosphère une humidité constante. A ces causes naturelles d'insalubrité, il faut joindre celles qui naissent de la mal-propreté que le défaut de police

laisse dans les rues. Le fumier reste habituellement à la porte des maisons, il empêche l'air d'y pénétrer, ou il lui communique des qualités malfaisantes, soit par les exhalaisons qu'il répand, soit par celles qui s'élèvent des eaux fétides qui en sortent, & qui croupissent faute d'écoulement.

Ces causes ont d'autant plus d'influence sur les habitans d'Arroux, que leurs maisons sont construites de manière à favoriser le développement des germes morbifiques. En effet, ces maisons sont presque toutes humides & mal-saines; plusieurs d'entre elles sont placées immédiatement sur le bord de la rivière, où elles ne sont pas élevées au dessus du sol de la rue, & les fenêtres y sont si petites & si mal placées, que les rayons du soleil ont peine à pénétrer dans les appartemens, même dans les jours les plus serrens.

On a cherché à corriger ces sources d'insalubrité en établissant dans la direction du midi une promenade de quatre rangées d'arbres, où l'on respire un air très-pur.

Il y avoit autrefois à Toulon-sur-Arroux un hospice ou maladrerie établie en faveur des lépreux. On y voit aujourd'hui

un hôpital de malades , dont la fondation n'est pas ancienne.

Elle est due à un avocat de cette ville, nommé *Claude Burgat*, mort en 1741, qui laissa sa maison pour favoriser ce pieux établissement. En 1777, le Roi supprima un prieuré de Bénédictines, connues sous le titre de *Notre-Dame de Chanchanoux*; & dans la même année, il donna des lettres-patentes pour transférer l'hôpital dans ce couvent. Il y a par ces lettres-patentes quatre lits de fondés, mais on espère bientôt en obtenir huit. Une sœur hospitalière a suffi jusqu'à ce moment-ci pour gouverner cet hôpital, sous la direction des chefs de la ville, qui m'ont confié le soin des malades qui y sont reçus.

Les maladies qui sont les plus habituelles à Toulon-sur-Arroux, sont la péripneumonie inflammatoire, qui prend le plus souvent le caractère bilieux; la péripneumonie putride décrite par *Huxham*, & la fausse fluxion de poitrine catarrheuse & humorale. On y observe aussi l'ésquinancie inflammatoire & catarrhale, les fièvres putrides, les fièvres malignes, les rhumes, la pulmonie, les hydropisies, les douleurs rhumatismales & les fluxions de toute espèce. Les per-

sonnes du sexe y sont sujettes aux fleurs-blanches & aux maladies hyftériques.

Les parotides & les dépôts sont souvent la crife de la fièvre maligne, & la gangrène est assez fréquemment la terminaison des esquinancies inflammatoires & malignes, parce qu'on ne la combat pas assez tôt par les remèdes appropriés.

On observe de même dans les campagnes voisines des fièvres malignes, pourprées & pétéchiales, & des fièvres inflammatoires qui se terminent trop souvent par une gangrène interne, causée par la négligence & l'abandon dans lequel les malades ont été plongés dans le commencement de leur maladie.

Mon plan n'est point d'entrer dans le détail de la méthode que je suis pour le traitement de ces différentes maladies; mais j'exposerai en peu de mots la marche qui me réussit le plus ordinairement dans le traitement des péripneumonies inflammatoires & bilieuses que j'ai occasion de voir, soit à l'hôpital, soit dans la ville ou dans les environs.

Je débute par une ou deux saignées, dans la vue de combattre les accidens inflammatoires. Lorsque par ces secours antiphlogistiques l'érétisme est tombé, & que la surabondance bilieuse est mani-

feſte, je fais prendre un émetico-cathartique, compoſé avec une once & demie de manne, aiguifée avec un grain & demi de tartre ſtiblé. J'inſiſte ſur les lavemens, les tiſanes délayantes & pectorales, les bouillons aux herbes ou le petit-lait, &c.

Le quatrième ou cinquième jour de la maladie, ſi la douleur de côté perſiſte, ſi l'oppreſſion redouble, ou que le malade crache de ſang, & que la conſtitution particulière ne s'oppoſe point à une nouvelle évacuation ſanguine, j'ai de nouveau recours à la ſaignée, que je proportionne à l'âge, aux forces, ainſi qu'à la violence de l'inflammation.

Ayant, par la ſecouſſe de l'émetico-cathartique, évacué les premières voies, je m'abſtiens après les ſaignées de placer les purgatifs, dans la crainte de troubler la coction. J'attends vers le ſeptième ou huitième jour, temps auquel elle eſt fort avancée dans ces maladies; & en donnant à cette époque des minoratifs aciculés, je provoque doucement l'écoulement de la bile.

L'expérience m'a appris de même à ne pas appliquer trop tôt des véſicatoires, qui ne ſont utiles dans cette maladie, que lorsque les ſaignées & les autres remèdes généraux ont modéré l'in-

flammation ; j'ai vu que l'application précipitée des mouches cantharides, en augmentant l'érétisme, s'opposoit à la résolution, & la rendoit même quelquefois impossible ; ce qui produisoit la gangrène.

Il n'en est pas de même lorsqu'on n'a recours à ce moyen qu'après avoir mis en usage les remèdes généraux ; il produit alors les effets qu'on a lieu d'en attendre, soit en diminuant l'oppression ; soit en favorisant l'expectoration.

Depuis plusieurs années, il n'y a d'autres officiers de santé à Toulon-sur-Arroux, que deux chirurgiens ; mais on se souviendra long-temps d'y avoir eu pour médecin M. *Philibert Commerçon*, dont les habitans de cette ville aiment à répéter l'éloge, & à la mémoire duquel il nous sera permis de rendre ici un léger hommage.

M. *Philibert Commerçon* naquit en 1728, à Châtillon-lès-Dombes. Il fut reçu docteur en médecine au Ludovicée de Montpellier, & il demeura très-long-temps dans cette ville, où il fit sa principale étude de la botanique & de l'histoire naturelle. Après avoir parcouru les différentes parties de l'Europe, les plus propres à le perfectionner dans l'é

tude des sciences qu'il chériffoit, M. *Philibert Commerfon* fe maria en 1760, à Toulon-sur - Arroux, avec demoifelle *Antoinette Vivante Beau* ; il demeura dans cette ville pendant quatre ans, partageant fon temps entre l'exercice de la médecine, & les recherches les plus actives fur la botanique. On a de lui une collection des plantes les plus remarquables & les plus recherchées, ainfi que des nids d'œufs des oifeaux du pays.

En 1764, il devint veuf ; & peu de temps après il partit pour Paris, où il refta jufqu'en 1766, époque à laquelle il fut choifi pour faire le tour du monde avec M. *de Bougainville*, en qualité de médecin-botanifte & naturalifte du roi. Dans le cours de ce fameux voyage, entrepris pour le progrès des sciences, M. *Philibert Commerfon* fit une collection immenfe en hiftoire naturelle, & la découverte d'une infinité de plantes nouvelles inconnues jufqu'alors ; mais il n'eut pas le plaifir de jouir des richesses qui lui avoient coûté tant de peines à acquérir. Moiffonné dans les plus belles années de fa vie, il mourut à l'île de France en 1773. M. *de Juffieu*, chargé de communiquer au public le fruit de fes travaux, en fera connoître l'étendue & la valeur. En

attendant, on peut en avoir une idée par l'accueil que *M. de Buffon* a fait aux observations de *M. Commerson*, qu'il cite dans plusieurs endroits de ses ouvrages, & par l'éloge que *M. de Lalande* a fait de ce savant naturaliste. Outre ses manuscrits relatifs à la science, *M. Commerson* a laissé un recueil de Lettres très-intéressant, & une description plus piquante encore de l'île d'Otaïti, à laquelle il donne le nom d'*Ile-Heureuse*. C'est un tableau plein de douceur & d'aménité, où tout ce que cette île présente d'agréable est peint des couleurs les plus enchanteuses; c'est une image de l'âge d'or, où l'observateur se peint lui-même sans s'en douter. Les dernières volontés de *M. Commerson* sont bien propres à faire connoître la sensibilité de son cœur. En mourant sous un ciel étranger, il tourna ses regards vers la petite ville de Toulon, où il avoit perdu une épouse chérie; & il demanda que son cœur y fût transporté dans un marbre funéraire, pour y être déposé à côté de sa femme, avec cette inscription : *Unitis etiam in cinere conjugibus*. *M. Commerson* n'a eu de ce mariage qu'un fils, sur lequel le Roi a versé une partie des bienfaits dont il auroit comblé le père, s'il n'eût pas été enlevé

fitôt aux sciences qu'il cultivoit avec tant de zèle & de succès.

*SUITE DES OBSERVATIONS
sur l'électricité médicale; par M. POMA,
médecin de l'hôpital militaire de Nan-
cy, ci-devant médecin de l'hôpital de
Saint-Diez, & M. ARNAUD, phar-
macien de la même ville (a).*

§. deuxième. Affections paralytiques.

PREMIERE OBSERVATION.

Une jeune fille de Saint-Diez, âgée de huit ans, nommée *Cuny*, étoit affectée depuis deux ans d'une paralysie de l'extrémité supérieure droite, & de l'extrémité inférieure gauche. De plus, la tête étoit embarrassée, & les mouvemens de la langue si gênés qu'elle ne pouvoit pas parler. Elle a subi le traitement électrique depuis le 18 mai 1782 jusqu'au 8 août suivant, pendant lequel temps elle a eu quarante-deux jours de repos, dont plusieurs continus. On a commencé le traitement par les bains électriques, qui ont été administrés d'abord

(a) Voyez le numero 7 des hôpitaux civils, dans le cahier du mois d'août.

pendant une demi-heure , ensuite pendant trois quarts d'heure, puis une heure, une fois & même deux fois par jour. On a tiré ensuite des étincelles , on a fait des frictions électriques , & l'on a donné des commotions au genou, au pied & à la mâchoire.

Les progrès en mieux n'ont pas d'abord été bien sensibles ; mais vers la dix-huitième séance , on a commencé à s'appercevoir que la parole étoit un peu plus libre. Après la vingtième, la malade marchoit mieux ; elle se servoit de sa main avec plus de facilité , quoiqu'elle ne pût la porter à la bouche sans tremblement. A la vingt-cinquième la parole est revenue ; après la vingt-sixième électrisation , elle articuloit beaucoup plus distinctement ; après la vingt-sept & la vingt-huitième elle marchoit librement. On remarqua qu'en sortant d'être électrisée pour la vingt-neuvième fois, elle se servoit facilement de son bras ; à compter de ce moment , l'amélioration devint très-considérable de jour en jour. Cette enfant couroit le lendemain de la trente-quatrième séance. Elle en a subi en tout cinquante-sept , & quand elle a quitté le traitement électrique , elle avoit entièrement recouvré l'usage de la pa-

role, & la puissance de mouvoir les extrémités qui avoient perdu leur mouvement.

Il y a eu vers la quarante - unième séance une apparence de crise. Le bras & la jambe malade sont devenus très-douloureux, & à la cinquante-troisième électrisation il est survenu une éruption de boutons prurigineux qui se sont deséchés.

II^e O B S E R V A T I O N.

N. Marcot, fermier de la Cense-du-Paradis, près de Saint-Diez, âgé de soixante-un ans, d'une constitution bilieuse, étoit attaqué depuis douze ans, d'une sorte de paralysie aux deux pieds, qui étoit caractérisée par une vacillation des pieds dans leurs articulations, & par l'impossibilité de les appliquer sur le sol dans une position ferme & stable.

Cet homme a subi le traitement électrique, avec d'assez grands intervalles, puisqu'il a eu vingt-six jours de repos presque continus. Il a été électrisé par bains, étincelles, frictions, & l'on a promptement passé aux commotions. Le choc électrique, étoit répété quatre fois à chaque séance, & donné aux genoux, aux jambes & aux pieds.

Dès la sixième séance, le malade avoit les jambes un peu plus libres ; à la dixième il a pu se reposer sur ses pieds. Vers la treizième il y ressentit une chaleur qu'il n'avoit pas éprouvée depuis long-temps ; après la dix-septième les genoux parurent se dégager, & l'amélioration augmenta manifestement les jours suivans. La vingt-unième électrisation fut suivie d'enflure à la jambe ; mais cet œdème eut si peu de suites, que le malade quitta le traitement après la vingt-cinquième séance, & s'en fut travailler à la campagne.

Comme l'amélioration qui avoit été l'effet de ce traitement, n'étoit pas une guérison radicale, *Marcot* vint de nouveau se soumettre à l'électricité pendant l'hiver de 1783. Il avoit peu perdu de ce qu'il avoit gagné l'été précédent, mais il ne pouvoit marcher sans appui, & ses genoux étoient engorgés & peu mobiles. Plus constant que la première fois, il a eu quarante-cinq séances dans ce second traitement. A la fin de celui-ci, il sentoit ses genoux dégagés, & marchoit sans bâton.

Ce malade a pris pour remède interne des tisanes sudorifiques, & a été purgé dans le cours de ces électrisations ; il a eu

beaucoup de sueurs pendant les cinq premières séances du premier traitement; elles ont reparu après la dix-neuvième, & ont été très-fortes à la vingt-cinquième. A la reprise, il a fait usage des mêmes remèdes, & a encore éprouvé des sueurs, sur-tout vers la fin.

Le soulagement considérable qu'a éprouvé ce malade ne s'est pas soutenu comme l'on avoit lieu de l'espérer. Dans l'espace d'une année, il avoit beaucoup perdu, quoiqu'il fût cependant mieux qu'il n'étoit auparavant d'avoir eu recours à l'électricité.

III^e OBSERVATION.

Simon, jeune garçon de Saint-Diez, âgé de treize ans, d'une constitution phlegmatique, hémiplégique depuis six mois à la suite d'une convulsion épileptique, a été soumis au traitement électrique, depuis le 10 mars 1783, jusqu'au 21 avril suivant, pendant lequel temps il a pris vingt-six séances. On ne lui a point donné de commotion, & l'on s'est contenté de l'électriser par bain, frictions & étincelles.

Dès la quatrième électrisation, il a pu se servir de sa main, & a senti sa jambe plus libre. Après la cinquième, le mieux

étoit encore plus sensible. A la septième, il est venu seul & sans bâton de chez lui à la salle du traitement. Les progrès en bien ont continué avec la même rapidité : on a néanmoins poussé les séances jusqu'à vingt-six, pour assurer la guérison, qui s'est parfaitement bien soutenue.

Dès le sixième jour, la transpiration a paru beaucoup plus abondante que dans l'état naturel, & cette évacuation critique a persévéré jusqu'à la fin du traitement. A la quinzième séance, le jeune malade fut saisi d'un vomissement qui le faisoit rejeter tous les quarts d'heure ; mais cet accident n'a été que passager, & s'est dissipé le lendemain.

IV^e O B S E R V A T I O N,

Le fils du sieur *Hulpin* de Saint-Diez, enfant d'une constitution phlegmatique, âgé d'onze ans, étoit attaqué depuis trois ans d'une paralysie de la main gauche, survenue à la suite d'une chute. L'électricité lui a été administrée par bain, étincelles & frictions. On y a joint le choc électrique, que l'on répétoit depuis quatre jusqu'à huit fois, en faisant passer la commotion depuis l'épaule jusqu'à

l'index, & depuis le poignet jusqu'au pouce, ainsi qu'à travers la main.

Dès la quatrième séance, la jeune malade a senti que sa main devenoit plus forte. A la septième, le pouce avoit plus de vigueur. A la dix-septième, *l'index* pouvoit se redresser & s'éloigner du *médius*. Les électrisations suivantes donnèrent de la facilité au mouvement de la main, & de l'agilité dans les doigts. Le malade en a subi en tout cinquante-sept, après lesquelles il pouvoit se servir de la main malade comme de l'autre, si ce n'est qu'elle étoit plus foible.

Tout ce qu'il y a eu de sensible du côté des évacuations, c'est que le malade a sué beaucoup après les deux premières séances; que dès la seconde, les urines étoient blanchâtres, & qu'ensuite elles avoient paru se troubler, & déposer un sédiment verdâtre.

V^e O B S E R V A T I O N.

Françoise Lamblé, femme établie à Saint-Jean-Dormon, paroisse du Bandede-Sapt, juridiction de Saint-Diez, âgée de trente-trois ans, d'une constitution sanguine, bien réglée, fut frappée en octobre 1783, d'une apoplexie sanguine,

qui fut suivie d'une hémiplégie du côté droit, avec paralysie de la langue, & aphonie. Après avoir employé infructueusement différens remèdes pour combattre ces fâcheux accidens, on transporta cette malade à l'hôpital de Saint-Diez le 7 janvier 1784, où elle fut mise à l'usage des décoctions diaphorétiques légèrement toniques. On eut recours aux vésicatoires, aux gargarismes sialagogues. Les règles survinrent; on se flatta pendant un ou deux jours que cette évacuation périodique alloit produire quelque changement avantageux, parce que la malade fit quelques pas mal assurés; mais elle retomba bientôt dans son premier état; ce qui déterminà à lui faire subir le traitement électrique.

Elle y a été soumise depuis le 19 janvier 1784, jusqu'au 2 février suivant; & dans cet intervalle, elle a pris dix séances, pendant lesquelles l'électricité lui étoit administrée sous la forme de bains, d'étincelles & de commotions médiocres, données au nombre de trois au bras & à la cuisse.

L'électricité n'a pas produit le plus léger changement dans l'état de cette malade, qui a voulu retourner chez elle, où elle est morte quelque temps après. Peut-

être auroit-elle prolongé ses jours, si elle eût mis plus de constance à suivre l'électricité, & sur-tout si l'on se fût contenté de la traiter par bains & par étincelles.

VI^e O B S E R V A T I O N.

Elisabeth Troy, petite fille de Robache, âgée de dix ans, de la paroisse de Saint-Diez, d'une constitution sanguine, fut saisie pendant la nuit, de mouvemens convulsifs, qui parurent d'autant plus surprenans, que la malade se portoit très-bien la veille, & que l'on n'avoit vu aucun des symptômes précurseurs de cette maladie.

Ces convulsions furent promptement suivies d'une hémiplegie du côté gauche, pour laquelle elle fut apportée à l'hôpital de Saint-Diez le 13 janvier 1784. La constitution sanguine de cet enfant, & la couleur pourprée de son visage, déterminèrent à lui faire faire une saignée; on la mit à l'usage d'une décoction délayante acidulée; & comme on soupçonna que des vers avoient pu être la cause de ces accidens, on lui fit prendre une potion vermifuge, qui fut bientôt suivie d'un minoratif anti-

vermineux. Ces derniers remèdes firent rendre beaucoup de vers , & soulagèrent notablement la jeune malade. Pour ranimer le mouvement des extrémités paralysées , on y appliqua des vésicatoires.

Par le moyen de ces remèdes , cette jeune fille avoit commencé à mouvoir un peu les extrémités paralysées , huit jours après son entrée à l'hôpital ; mais pour accélérer sa guérison , on crut qu'il étoit nécessaire de recourir à l'électricité : en conséquence depuis le 20 janvier jusqu'au 25 , on lui administra les bains électriques , pendant une heure ; on lui tira des étincelles des parties affectées , & on y ajouta des commotions médiocres , qui furent graduellement portées jusqu'à six.

La petite malade ayant pris en aversion les secours électriques , a voulu retourner chez ses parens , où elle est morte quelque temps après. Pendant les cinq séances qu'elle a prises , elle n'a éprouvé aucun changement favorable ; on n'a pas vu que l'électricité lui ait procuré la plus légère évacuation. Cependant le mieux qu'elle avoit éprouvé par les remèdes dont elle avoit fait usage , devoit faire augurer que l'électricité lui seroit favorable , & le peu
de

de temps qu'elle y a été soumise ne permet pas de croire que ce moyen curatif dût être inutile. Peut-être pourroit-on dire avec raison que dans ces cas les commotions ne sont pas sans quelque danger , & qu'il eût mieux valu n'administrer à cet enfant que les bains & les étincelles.

VII^e OBSERVATION.

Jeanne Pernesille , femme établie à Saint-Michel, juridiction de Saint-Diez, âgée de quarante-cinq ans, d'une constitution sèche & bilieuse, étoit depuis huit ans attaquée d'une paralysie de la jambe & du pied droit, ainsi que du bras & de la main gauche. Cette paralysie n'avoit point été précédée par une attaque d'apoplexie, mais étoit survenue immédiatement après un très-long frisson.

Après avoir fait usage d'un grand nombre de médicamens , cette femme avoit pris pendant long-temps les eaux thermales de Plombières, mais sans aucun effet, & elle avoit ensuite renoncé à toute espèce de remède. Cinq ans après l'époque de sa maladie, elle fit un enfant bien portant; & dix-huit mois après elle accoucha d'un autre aussi bien constitué que

le premier. Pendant sa première grossesse il lui survint un gonflement prodigieux à la jambe & au pied, qui fut suivi d'un abcès qui suppura pendant long-temps. La jambe malade étoit atrophiée, il y avoit démangeaison légère & roideur au talon. La jambe gauche étoit beaucoup moins affectée, mais elle avoit peu de mouvement.

Bain électrique, étincelles, commotions au nombre de quatre & de six, application des pointes de bois, pour foutirer le fluide électrique : voilà les moyens qui ont été mis en usage pendant dix séances qu'a subi la malade.

Dès la troisième, elle sentoît bien les étincelles & l'action des pointes. Après la sixième, elle éprouva des fourmillemens à la main, & un battement à l'extrémité des doigts. La huitième fut suivie de pulsations dans les membres paralyés. A la dixième électrisation, elle a ressenti des douleurs dans la cuisse gauche & dans le dos. A la onzième, elle a senti l'action de la pointe sur le genou. Après la treizième, les douleurs de cuisse sont devenues si considérables, qu'elles ont empêché la malade de dormir. A la seizième, il y a eu beaucoup de fourmillement dans les membres. A la dix-

huitième, les règles ont paru quinze jours avant leur époque ordinaire. La malade s'est laissée alors persuader par des gens remplis de préjugés, qui lui ont inspiré une si grande terreur de l'électricité, qu'elle a renoncé au traitement.

L'effet avantageux qu'avoient produit les premières électrisations, en ranimant la sensibilité dans les parties paralysées, étoit bien propre à faire augurer un succès plus favorable, si la malade eût continué un traitement qu'elle devoit suivre avec d'autant plus de confiance, que son mal étoit ancien.

VIII^e OBSERVATION.

La veuve *Commelte*, établie à Saint-Diez, âgée de soixante-deux ans, d'une constitution bilieuse, étoit attaquée depuis deux ans d'une paralysie au bras gauche, accompagnée d'un sentiment de stupeur & de tremblement du même côté; cet accident étoit survenu à la suite d'un froid rigoureux qui avoit frappé ces parties.

Elle a subi vingt-deux séances en six semaines. On lui a administré dans chacune de ces séances tous les secours élec-

triques, avec les gradations que nous avons déjà détaillées tant de fois.

A la neuvième électrisation, elle a moins souffert du bras, & cette partie commençoit à jouir d'un peu plus de liberté; mais les jours suivans, on n'a remarqué aucun changement favorable. Les excrétiions ont toujours paru les mêmes.

Sur la fin du traitement, la malade a ressenti des douleurs très-vives à l'estomac : en peu de temps ces douleurs se sont étendues à la région du foie, & il est survenu une jaunisse, ce qui a fait suspendre le traitement.

IX^e O B S E R V A T I O N.

Pierre Marbache, établi à Biarville, paroisse Saint-Michel, juridiction de Saint-Diez, d'une constitution bilieuse, étoit attaqué depuis fix ans d'une foiblesse paralytique à la jambe droite, qui consistoit principalement dans la difficulté de la plier, de l'étendre & de l'avancer.

Dix séances forment le court espace de temps que le malade a donné à l'essai de ce remède; les urines ont paru pendant deux jours beaucoup plus abon-

dantes que dans l'état naturel ; du reste, le malade n'a éprouvé aucun soulagement.

X^e. OBSERVATION.

Marie-Elisabeth Aime-Dieu, fille demeurant à Saint-Diez, âgée de dix-huit ans, d'une constitution phlegmatique, & très-cacochyme, éprouva dans le mois de septembre 1782, une maladie cutanée, par laquelle la nature, ou le concours des forces organiques, travailla, à ce qu'il semble, à porter à l'extérieur une sa burre muqueuse, ou plutôt scrophuleuse, dont les parties intérieures étoient engouées. On ignore la manière dont la malade fut gouvernée alors : tout ce qu'on fait, c'est qu'on n'employa guère que des topiques pour seconder des efforts qui avoient grand besoin d'être favorisés d'une manière un peu plus active.

L'effet que produisirent les médicamens extérieurs, & l'oubli des médicamens internes propres à ranimer une fibre inerte & une circulation languissante, se prévoit d'avance. La maladie cutanée eut l'air de se guérir, les éruptions disparurent, mais l'humeur refoulée à l'intérieur ne tarda pas à donner des signes de sa présence. Au bout de quel-

ques jours, le bras gauche paroît enflée; cet œdème ne dure pas long-temps; mais à peine est-il dissipé, que toutes les parties cellulaires de la tête & de la bouche, se gonflent & prennent un volume considérable; car, tandis que les paupières étoient boursoufflées, & fermoient les yeux, les membranes de l'arrière-bouche se tuméfièrent & produisirent les accidens de l'esquinancie.

De la tête, l'humeur passant au poulmon, la malade effuya une péripleumonie, qui fut abandonnée aux seules forces de la nature. La guérison de la péripleumonie n'a été due qu'au transport qui se fait spontanément de l'humeur errante sur le bras gauche, qui devint si gros, que son volume égaloit celui de la cuisse. Enfin, la dernière métastase s'est faite sur la moëlle épinière; ce qui produisit une paralysie incomplète des extrémités inférieures.

En mars 1783, cette malade fut, pour la première fois, confiée à mes soins. La qualité muqueuse & inerte de l'humeur, qui étoit la première cause de cette maladie, la mobilité de cette humeur, me déterminèrent à commencer par faire appliquer à la peau plusieurs exutoires, tels que cautères & épispastiques :

d'un autre côté , j'avois à combattre une cacochymie que tout m'engageoit à regarder comme fort analogue à la dissolution scorbutique ; & je mis en conséquence en usage tous les moyens propres à s'opposer à ce vice , & à donner une nouvelle composition aux humeurs.

L'indocilité de la malade , & l'apparition de plusieurs nouveaux symptômes , tels que mouvement fébrile , saignement de nez , toux , crachement de sang , détruisirent les espérances que j'avois pu concevoir de cette marche curative.

La malade étant plus volontiers déterminée à essayer les effets de l'électricité , qu'à tenter tout autre remède , fut admise dans la salle électrique dans le courant du mois de mars , & continua d'y venir jusqu'au 20 août suivant , mais avec de si grands intervalles , qu'elle n'a eu pendant tout cet espace de temps que trente-quatre séances.

Les moyens électriques & les remèdes internes auxiliaires , ont été variés pour ainsi dire , jour par jour , suivant le différent caractère des accidens dont elle étoit affectée. Ainsi , on a successivement administré le bain électrique , les étincelles & les délayans. On dirigeoit les pointes de bois en même temps que l'on donnoit les

antispasmodiques, les commotions s'unissoient avec les toniques & les diaphorétiques, & on avoit de temps en temps recours aux purgatifs.

Quand la malade a commencé le traitement électrique, on la couchoit sur l'isoloir, parce que le plus petit mouvement des reins ou des jambes étoit impossible. A la neuvième séance, la malade s'est sentie un peu soulagée de sa douleur lombaire. A la treizième, elle a pu se tenir assise dans un fauteuil. Après la seizième, elle a beaucoup souffert dans les cuisses, les jambes & dans le cou; elle a senti des frémissemens dans le trajet des nerfs cruraux, & elle a saigné du nez, accident qui lui étoit assez familier. Les urines devenues de jour en jour plus abondantes & plus nébuleuses, déposent depuis la quatrième séance un sédiment gris & noirâtre. Le pouls, qui battoit quatre-vingts fois par minute après la sixième séance, avoit cent deux pulsations pendant la huitième. A la douzième, le nombre des pulsations a été de cent dix. A la vingt-unième de cent cinq. L'évacuation périodique est devenue plus forte, & a avancé considérablement, & il y a eu des sueurs copieuses vers les deux tiers tiers du traitement.

Après la vingt-unième électrisation, les douleurs ont continué dans les cuisses & dans les jambes. Après la vingt-quatrième, la malade pouvoit se traîner; elle marchoit depuis son fauteuil jusqu'à la porte, & se plaçoit toute seule dans ce fauteuil. L'amélioration a augmenté dans les séances suivantes; la douleur des reins a disparu, la mobilité des jambes a augmenté au point que cette femme a pu monter & descendre quelques marches; mais de nouveaux accidens, tels que défaillance, douleurs à l'estomac & à la tête, mal de gorge, phlogose au voile du palais, ont fait interrompre l'administration des secours électriques.

Il est malheureux qu'il soit survenu des contre-indications qui aient empêché de continuer plus long-temps le traitement; car il y avoit des signes évidens de l'action du fluide électrique, sur les solides & les fluides de cette malade. La circulation avoit plus d'activité, les excrétiions étoient augmentées & paroissoient dépuratoires. Enfin les douleurs, les fourmillemens & la mobilité commençante des parties inférieures, annonçoient que le cours du fluide nerveux commençoit à se rétablir dans les parties inférieures.

Après avoir , par les remèdes appropriés aux circonstances , dissipé les accidens qui avoient fait interrompre les essais électriques , j'ai pensé que rien n'étoit plus propre à détourner & à fixer cette humeur mobile , que l'application du feu , & ce moyen m'a réussi au point que cette femme a absolument recouvré l'usage de ses jambes , dont elle avoit été si long-temps privée.

XI^e O B S E R V A T I O N .

Joseph Thiuville, brigadier de la ferme, âgé de quarante-un ans, d'une constitution sanguine , étoit attaqué depuis le 8 août 1782, d'une hémiplegie du côté droit, qui affecte aussi la langue. Il en avoit été subitement frappé dans une forêt où il étoit posté pendant une nuit humide, & l'attaque fut si violente, qu'il resta pendant un an sans pouvoir parler.

A son arrivée à Saint-Diez , dans le commencement de l'année 1786 , voici quel étoit son état. Le mouvement de la langue étoit embarrassé ; il ne pouvoit lever le bras , ni s'habiller ; il traînoit la jambe sans pouvoir la lever , ni monter les escaliers. Il souffroit beaucoup derrière l'articulation du genou droit, &

aux doigts du pied dans les changemens de temps, & il ressentoit des douleurs ostéocopes.

Après avoir été préparé par des boissons apéritives, & par un purgatif que le mauvais état des premières voies sembloit exiger, il fut soumis à l'électricité par bains, frictions, étincelles & commotions. Il a fait usage pendant ce traitement, des boissons toniques & sudorifiques.

Il a eu quatre-vingts-séances. Dès les premières, il a senti un mieux sensible. A la sixième, il a monté quelques marches de l'escalier. A la douzième, il s'est habillé seul; la langue étoit plus libre; il a sué. Après la vingt-septième, il avoit acquis plus de force & plus de facilité dans ses mouvemens, & il a monté sur une chaise.

A la soixante-cinquième électrisation, il a pu aller à pied à Raon-l'Etappe, éloigné de deux postes de cette ville, en portant un paquet sous son bras. A la soixante-treizième, il pouvoit lever en haut sa jambe & son bras; la langue étoit très-dégagée, les urines sont devenues plus abondantes, & laissoient déposer un sédiment glaireux & noirâtre.

Au bout de quatre-vingts séances, ce

malade s'est retiré ; sinon parfaitement guéri , du moins dans un état d'amélioration considérable , & propre à lui faire espérer qu'un second traitement complètera la cure.

XII^e OBSERVATION.

Pierre Angeli, natif d'Angers , âgé de vingt - six ans , d'une constitution bilieuse , étoit attaqué depuis deux ans & demi , d'une hémiplegie complète , pour laquelle il avoit été traité dans différens hôpitaux , & envoyé aux eaux thermales ; il étoit à-peu-près regardé comme incurable. L'état d'insensibilité dans lequel se trouvoit l'extrémité gauche paralysée , étoit tel , que non-seulement le malade ne pouvoit exécuter le moindre mouvement , mais qu'un fer rouge appliqué sur la peau de cette partie , ne lui faisoit aucune impression.

Telle étoit la situation d'*Angeli*, quand il fut admis dans l'hôpital de Saint-Diez , où l'on crut qu'il falloit tenter sur lui l'électricité , quelque peu d'espérance qu'on eût de la voir réussir.

Ce malade a été soumis au traitement électrique depuis le 2 mai 1782, jusqu'au 22 juillet suivant, avec des repos assez

multipliés, puisqu'il n'a eu que soixante-une séances.

Pendant le commencement & le milieu de ce traitement, il a été exposé à l'action électrique deux fois par jour; mais sur la fin une fois seulement, parce que la poitrine paroissoit irritée.

Le bain électrique a été donné d'abord pendant une demi-heure, ensuite pendant trois quarts-d'heure, & on a fini par le faire durer cinq quarts-d'heure.

On a tiré à ce malade des étincelles des pieds, des malléoles, des genoux, des hanches & des épaules.

On lui a donné des commotions, d'abord au nombre de deux, trois & quatre, que l'on a poussées jusqu'à six; mais le choc étoit médiocre. On les appliquoit à la main, au dessous de l'épaule, au genou & à la plante des pieds: quelquefois on les faisoit passer de l'extrémité de la main à celle du pied, & quelquefois d'une main à l'autre.

Le pouls du bras malade, qui ne battoit habituellement que cinquante fois par minute, a été accéléré de dix pendant l'opération. L'augmentation étoit de quinze à la quatrième séance, de vingt à la dixième, & de vingt-cinq à la treizième.

Dans les premiers jours, il sentoît à peine quelques étincelles; la commotion ne faisoit d'impression que sur l'endroit touché par la bouteille de Leyde.

Dès la quatrième séance, il a eu la sensation des étincelles, excepté au bout des pieds, dans la main & dans la partie antérieure de la jambe. Le choc électrique a produit plus d'effet; & à la cinquième, il a éprouvé le soir un fourmillement à la jambe & à la cuisse; il s'est plaint d'avoir mal à la tête & à l'épaule, & il lui a semblé que la jambe malade étoit moins froide. A la sixième électrisation, il a senti toutes les étincelles. A la huitième, les commotions se sont fait sentir dans toutes les parties que la chaîne embrassoit. Après la neuvième, les douleurs sont devenues générales dans les parties paralysées, la couleur de la peau étoit plus naturelle, le malade pouvoit déjà, à l'aide de l'autre main, plier les doigts. Il ressentoit la chaleur & le frottement de ceux qui le touchoient. Après la neuvième, il commençoit à remuer les quatre doigts de la main. A la dixième, il portoit le poids de quatre onces avec les doigts.

Les progrès en mieux sont devenus alors très-sensibles. Le onzième jour que

le malade a été électrisé, il a pu remuer le poignet, fermer la main, & lever avec le doigt le poids d'une livre. Le douzième, il a pu remuer le coude, il a ouvert & fermé facilement sa tabatière; les ongles de la main malade, qui depuis deux ans n'avoient pas poussé, commencèrent à s'allonger. Le treizième, le mouvement du coude étoit beaucoup plus libre; le malade a pu soulever son fauteuil, & ôter son chapeau de la main gauche. Le quinzième, il a pu jeter une pierre de la main gauche, à la distance de vingt pas, & lever un poids de neuf livres.

Après la seizième séance, il a dormi mieux qu'il n'avoit fait depuis deux ans; à son réveil, il s'est senti plus fort dans toutes les parties de son corps; il remuoit les doigts des pieds, il s'est habillé seul, & son visage eut un coloris dont il étoit ordinairement dépourvu. De la dix-septième à la vingtième, le mouvement de la jambe est devenu si facile, qu'après avoir marché pendant deux jours avec des potences, le malade n'eut plus besoin que d'un bâton. Après la vingt-unième, le malade marchoit seul dans les rues, & sans autre appui qu'une canne. Quelques jours

après, les douleurs devinrent assez vives, les pieds s'enflèrent ; mais cet accident n'eut pas de suite, & le malade avoit un appétit considérable.

La fermeté de la jambe & de la main augmentoit à chaque électrisation. A la trente-neuvième, le malade, qui étoit maréchal, battit la moitié d'un fer à cheval : quelques jours après, il forgea avec un marteau pesant quatorze livres. Il a encore éprouvé depuis quelques douleurs & quelques tiraillemens à la jambe, sur-tout quand il avoit marché plus qu'à l'ordinaire ; mais cela n'empêche pas qu'il ne soit sorti de l'hôpital parfaitement guéri.

Les remèdes internes que ce malade a pris pendant l'administration des séances électriques, ont été des boissons diaphorétiques. On l'a purgé deux fois. Tout son corps étoit couvert de flanelles, & de temps en temps on lui faisoit des frictions sèches.

Les sueurs ont été la voie critique que la nature a paru adopter. Dès la neuvième séance, la main s'est couverte d'une transpiration abondante, & le malade a beaucoup sué pendant la nuit. Cette évacuation a continué d'être générale & abondante pendant toutes les

nuits, jusque vers la moitié du traitement, mais les parties malades ont consécutivement eu cette sueur d'une manière très-marquée.

A la treizième électrisation, elle s'est établie au bras; à la quatorzième, aux aisselles. Après la quinzième, elle a gagné le côté; & après la dix-huitième, elle étoit particulièrement fixée à la jambe & aux pieds.

Le malade a eu en tout soixante-une séances; les quarante premières ont été marquées toutes par les changemens les plus avantageux & les plus prompts; les autres ont assuré la guérison, que l'on est d'autant plus fondé à attribuer toute entière à l'électricité, que le malade par de fréquentes & grossières erreurs de régime, sembloit travailler de son côté à détruire ce qu'il gagnoit au traitement électrique.

Sur les douze malades qui font le sujet des observations précédentes, deux n'ont rien acquis, & sont même tombés quelque temps après dans un état plus fâcheux. Ce sont les malades des observations V & VI.

Quatre autres n'ont rien gagné, ni perdu; l'inutilité de l'électricité dans ces

cas nous a paru dépendre du défaut de docilité des malades, & des accidens qui sont survenus pendant l'administration de l'électricité; tels sont les malades dont il est question dans les observations VII, VIII, IX. & X.

Quatre malades, savoir ceux des observations I, III, IV & XI, ont retiré un grand avantage de l'électricité, & en ont conservé la majeure partie.

N. Marcot, sujet de la deuxième observation, avoit été électrisé avec un grand profit, mais faute de persévérance, il a perdu ce qu'il gagné.

Mais la cure conignée dans la douzième observation, est complète & très-remarquable, parce que la maladie étoit ancienne & très-grave, & que le malade, du premier moment où il éprouva un mieux sensible, s'est conduit d'une manière peu propre à favoriser sa guérison.

L'électricité doit être sans doute un remède puissant & héroïque pour combattre la paralysie, qui dépend de l'inertie du système nerveux, de l'atonie des solides. Elle doit avoir moins d'efficacité dans les autres espèces de paralysie; mais, quelque attention que nous ayons mis à imiter les méthodes curatives les plus vantées, le résultat de nos expérien-

ces sur cet article n'est pas aussi satisfaisant que nous l'espérons.

Les Anglois ont fait la même remarque, comme on le voit dans les observations de MM. *Cavallo & Wilkinfon*. *De Haen* présente des observations, par lesquelles il prouve qu'il a employé avec bien de l'avantage les commotions. M. *Mauduit* a suivi une marche plus douce & plus prudente, & la plupart de ceux qui se livrent à l'électricité médicale, l'imitent aujourd'hui.

La conclusion que nous devons tirer de nos expériences sur les paralytiques, est que, plus la maladie est ancienne & le sujet âgé, plus la cure est difficile; que l'électricité excite généralement un sentiment de fourmillement dans les parties paralysées, & que la chaleur & la douleur, qui se font sentir dans les parties paralysées, sont des signes qui sont, en général, d'un bon augure, puisqu'ils annoncent que les nerfs & les vaisseaux sanguins commencent à entrer en action.

§. troisième. *Tumeurs froides, écrouelles.*

PREMIERE OBSERVATION.

Agathe Costat, âgée de quatorze ans,

d'un tempérament sanguin & phlegmatique, avoit été frappée, à l'âge de 10 ans, d'une attaque de convulsions survenue spontanément, qui avoit été suivie d'une hémiplégie du côté gauche. Cette hémiplégie fut presque entièrement dissipée par les remèdes qui furent administrés à la malade, à qui il ne resta d'autre accident qu'une foiblesse dans la main, qui ne lui permettoit pas de la serrer.

Peu de temps après cette maladie, il lui survint entre les oreilles & le cou des tumeurs froides & dures, qui prirent un caractère scrophuleux. Des cataplasmes qui y furent imprudemment appliqués, déterminèrent au bout de cinq ou six semaines une suppuration, qui pendant dix-huit mois a toujours fourni plus ou moins. En octobre 1784, l'écoulement de ces ulcères ayant diminué, il se forma des cicatrices rouges, dont l'une triangulaire, située sous le menton du côté droit, avoit un pouce d'étendue à chacun de ses angles; l'autre située à gauche, s'étendoit de la longueur de deux pouces, depuis l'apophyse mastoïde vers le gosier: ces tumeurs ne suppuoient pas constamment; l'une donnoit du pus, lorsque l'autre tarissoit, & l'on croyoit avoir remarqué que la suppuration étoit

plus abondante vers la nouvelle lune ; le pus étoit d'ailleurs séreux & roussâtre.

Cette jeune fille a été soumise au traitement électrique le 2 décembre 1784 ; elle a été électrisée par bain pendant une demi-heure, matin & soir, jusqu'au 10. On tiroit en même temps des étincelles des tumeurs, & de la main qui conservoit des suites de paralysie. Dès la quatrième séance, le mouvement de la main étoit plus ferme, & les tumeurs commençoient à diminuer. A la sixième séance, il y avoit des sueurs, sur-tout à la main droite.

Du 11 au 21, elle a recommencé le même traitement une fois par jour ; les tumeurs ont encore diminué sensiblement. La malade fermoit assez bien la main gauche, & a pu même s'occuper à tricoter.

Le 22, on a ajouté au bain & aux étincelles les pointes de bois pour diriger la sortie du fluide électrique, & on a continué le même traitement jusqu'au 31.

Après douze jours de repos, cette malade a repris le traitement jusqu'au 28. A cette époque, il est survenu un saignement de nez qui a duré jusqu'au 5 février. Depuis le 5 février jusqu'au 28, l'électrisation n'a point été interrompue ;

il y a encore eu quelques séances dans le mois de mars. En tout, elle en a subi 62.

L'action de l'électricité sur la main semi-paralysée n'a pas été douteuse ; elle a été moins manifeste sur les tumeurs : il est pourtant certain qu'elles ont considérablement diminué, que l'une d'entre elles a beaucoup suppuré ; mais cette suppuration a été de mauvaise nature : il faut cependant observer que la malade a pris en même temps plusieurs remèdes internes, tels que des bols fondans, des tisanes sudorifiques & des purgatifs.

II^e O B S E R V A T I O N.

Marie-Jeanne Grégoire, âgée de treize ans, demeurant à Saint-Diez, étoit affectée depuis cinq ans d'un vice scrophuleux, manifesté par plusieurs tumeurs, l'une placée à droite sous le menton, avoit deux pouces & demi de diamètre, & suppurait ; l'autre occupoit le côté gauche de la mâchoire inférieure ; une troisième étoit située sur la partie supérieure & moyenne du sternum ; son diamètre étoit d'un pouce & demi, & sa surface étoit ulcérée ; la quatrième étoit à côté de la troisième. Cette jeune malade a commencé le traitement électrique

le 9 septembre 1784, & l'a suivi de la manière suivante.

Depuis le 9 décembre jusqu'au 31, elle a pris chaque jour, à l'exception de trois, pendant lesquels elle s'est reposé, des bains électriques depuis une demi-heure jusqu'à une heure. On a tiré des étincelles des tumeurs; on a dirigé par une pointe de bois la sortie du fluide électrique, & elle a pris pour remèdes intérieurs des bols fondans, des tisanes sudorifiques & quelques purgatifs.

Dès la septième séance, elle a beaucoup sué & uriné. Après la onzième, les tumeurs paroissent évidemment diminuées, la suppuration des ulcères est devenue abondante & de meilleure qualité, & ils ont paru vouloir se cicatrifer.

Après onze jours de repos, la malade a repris le traitement le 12 janvier 1785; la tumeur du côté droit s'est ulcérée pendant cet intervalle. Le 26 janvier, nouvelle interruption qui a duré jusqu'au 17 février. Dans le mois de mars, les électrisations n'ont été suspendues que huit jours; & dans le mois d'avril, elles se sont presque succédé sans intervalle jusqu'au 21, où le traitement a cessé.

Les séances ont été en tout au nombre de soixante-dix-neuf; la maladie étoit trop ancienne & trop grave pour céder à cette première tentative. On a eu cependant des preuves de l'action du fluide électrique, par les changemens favorables qui sont arrivés dans les tumeurs, & par différentes éruptions qui sont survenues à la peau dans le cours du traitement. Le mieux qu'elle a acquis s'est conservé, & il y a tout lieu d'espérer qu'une nouvelle administration des secours électriques, secondée des efforts que fait la nature à l'âge de puberté, seroient capables de guérir cette malade.

III^e O B S E R V A T I O N.

Marie Blain, fille demeurant à Neymont, paroisse du Banc-de-Sap, juridiction de Saint-Diez, âgée de dix-sept ans, d'un tempérament phlegmatique, & non réglée, étoit attaquée depuis dix ans de tumeurs & ulcères écrouelleux à la mâchoire, aux aisselles, au dos & à la poitrine.

Elle a été électrisée de la même manière que les malades précédentes, depuis le 12 janv. jusqu'au 21 avril, & il y a eu plusieurs jours d'intervalles non continus. Elle a pris les mêmes remèdes internes.

A la quarante-unième séance, la tumeur du côté droit étoit bien diminuée; celle du côté gauche s'est abscondue & a fourni un pus sanguinolent. On a observé en même temps que celles du dos & des aisselles ont été diminuées; mais l'amélioration n'avoit pas été plus loin à la fin du traitement.

Quoique cette malade ait eu soixante-treize séances, on ne doit pas être étonné qu'elle n'en ait pas tiré plus d'avantage, vu l'ancienneté du vice scrophuleux dont elle étoit affectée. Le changement qu'elle a éprouvé s'est soutenu, ce qui nous fait augurer qu'elle se trouveroit encore mieux en essayant de nouveau les secours électriques.

IV^e OBSERVATION.

Marguerite Finance, âgée de neuf ans, d'une constitution phlegmatique, & un peu sanguine, après avoir été pendant plusieurs années sujette à diverses maladies cutanées, étoit attaquée depuis un an de tumeurs glanduleuses à la mâchoire, & d'un commencement de goître.

Elle a commencé le traitement électrique le 23 janvier 1785. Pendant les premiers jours, on s'est contenté de lui

donner les bains électriques d'une demi-heure , en augmentant graduellement leur durée jusqu'à celle d'une heure, & de lui faire prendre des tisanes amères & diaphorétiques. Après quelques jours d'intervalle , qui ont été employés à purger la malade , on a repris l'administration électrique , mais avec plus d'énergie , en joignant aux bains les étincelles & l'usage des pointes de bois & de métal.

Dès la cinquième séance, les tumeurs étoient beaucoup diminuées, le dégorge-ment des glandes est devenu beaucoup plus sensible , & très-rapide dans les électrisations qui ont suivi ; & avant la cinquantième, les glandes étoient entièrement fondues , & le goître absolument dissipé. On a encore prolongé le traitement jusqu'à soixante séances pour assurer la guérison, qui s'est parfaitement soutenue : nous avons pensé cependant que pour prévenir le retour de cette maladie , & pour que les règles n'aient point de difficulté à s'établir à l'époque de la puberté, il seroit bon de faire prendre pendant deux ou trois ans , à cette jeune personne, quelques séances d'électrisation.



V^e OBSERVATION.

Marguerite Pierrot, de Saint-Diez, âgée de douze ans, d'une constitution phlegmatique, attaquée depuis deux ans de tumeurs glanduleuses sous la mâchoire, dont une étoit prête à s'abcéder, a commencé le traitement électrique le 30 mars 1785. Elle a été mise en même temps à l'usage des remèdes intérieurs, qui ont été administrés aux autres; le bain, les étincelles, les pointes, ont été les moyens employés pour faire circuler le fluide électrique. Ces électrisations, au nombre de vingt-quatre, ont été faites sans y mettre d'autre intervalle qu'un seul jour. Au reste, ce traitement a été presque nul; car le peu que la malade avoit gagné, a bientôt disparu.

VI^e OBSERVATION.

Anne-Marie Claudet, âgée de quatorze ans, d'une constitution phlegmatique, attaquée depuis deux ans & demi de tumeurs froides à la joue, a été soumise au traitement électrique depuis le 3 avril 1781, jusqu'au 16, pendant lequel temps elle a pris treize séances, qui n'ont opéré aucun changement favorable, ni aucune impression sensible.

Parmi les six malades attaquées d'humeurs froides que nous avons soumises à nos expériences, deux ont quitté trop tôt le traitement pour pouvoir en éprouver aucun effet salutaire; ce sont les malades des observations V & VI. Deux autres, dont il est question dans la deuxième & troisième observation, n'ont pas été guéries radicalement, mais ont beaucoup acquis, quoique leur maladie fût fort ancienne, & ce mieux s'est conservé. La malade de la première observation a obtenu de l'amélioration dans l'état de ses tumeurs, & sa main a été guérie radicalement d'une foiblesse paralytique. Enfin, la quatrième observation nous a présenté un exemple de guérison complète.

On peut conclure, selon nous, de ces observations, que l'électricité doit convenir dans les maladies causées par l'épaississement de la lymphe & par l'atonie de la fibre, & qu'elle est très-recommandable dans les affections écouelleuses, où, par ses propriétés toniques, incisives & stimulantes, elle est propre à attaquer les principes de ces maladies; mais dans cette classe de maladie, comme dans toutes les autres où elle peut être utile, l'électricité guérit d'autant plus vite & d'autant plus sûrement, que les tumeurs sont

plus récentes & la constitution moins phlegmatique.

Ce qu'il est essentiel d'observer, c'est que l'électricité seule ne nous paroît pas suffisante pour guérir ces maladies chroniques dans lesquelles les humeurs sont perversies, & le ton de la fibre affoibli; mais que la combinaison des secours électriques avec les remèdes internes est peut-être le moyen le plus sûr pour opérer un changement favorable dans ces cas de foiblesse & d'inertie. Ce résumé de nos expériences est aussi le corollaire des observations de MM. Jallabert, Mauduit, Cavallo, &c.

La suite & la fin des observations de MM. POMA & RENAUD se trouveront dans le premier numéro.



MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de juillet 1787.

La colonne de mercure, du premier au six, s'est élevée de 28 pouces à 28 pouces 5 lignes; le sept & le huit, elle est restée à 27 pouces 11 lignes; du neuf au douze, elle s'est élevée de 28 pouces à 28 pouces 2 lignes; du treize au vingt, elle est descendue de 28 pouces 3 lignes à 27 pouces 9 lignes; du vingt-un au vingt-cinq & le vingt-neuf, de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 8 lignes; du vingt-six au trente-un, elle s'est élevée de 28 pouces à 28 pouces 2 lignes. Sa plus grande élévation a été 28 pouces 5 lignes; sa dépression 27 pouces 8 lignes. Il résulte une différence de 9 lignes.

Du premier au quinze, le thermomètre a marqué, au matin, au-dessus de 0, de 12 à 16, dont quatre fois 12, trois fois 13, & six fois 14; à midi, de 14 à 21, dont quatre fois 16½, trois fois 17; au soir, de 12 à 17, dont huit fois 13; du seize au trente-un, au matin, de 11 à 17, dont cinq fois 12, six-fois 13; à midi, de 14 à 19, dont six fois 16, cinq fois 17; au soir, de 12 à 16, dont huit fois 13. Le plus grand degré de chaleur ayant été de 21, le moindre de 11, il résulte une différence de 10 degrés.

L'hygromètre du premier au quinze, au matin, de 4 à 7, dont six fois 4 par N. & S-O., trois fois 5, 6 & 7; au soir, de 5 à 11, dont trois fois 5 par S. & O.; du seize au trente-un au matin de 4 à 7, dont neuf fois 5 par S., cinq fois 6 par S-O.; au soir, de cinq à 10, dont trois fois 6 & 7, & cinq fois 8.

Les vents ont soufflé pendant la première quinzaine cinq jours N., cinq jours O., deux jours S-O., trois jours S.; du seize au trente-un, trois jours S., sept jours S-O., deux jours O., un jour S-O. matin, S. soir; deux jours S-O. matin, O. soir; un jour O. matin, S. soir. Le N. a été vif, l'O. & S-O. orageux.

Du premier au quinze, le ciel a été clair quatre jours, couvert quatre, & variable sept jours. Il y a eu de la pluie dix fois, dont quatre par intervalle, deux fois abondante avec vent par O. le 14, & avec tonnerre par S-O. le 13.

Du seize au 31, le ciel a été clair trois jours, couvert quatre, & variable neuf jours. Il y a eu seize fois de la pluie, dont continue avec vent & tonnerre, matin & soir, par S-O. le 25; tonnerre le 20 & 26; petite grêle le 23 par S-O.; & le ciel orageux le 29.

La température a été froide, moins humide, mais aussi pluvieuse & le ciel aussi nébuleux que le mois précédent. Il y a eu de même quelques coups de chaleur à midi & sur-tout vers les

440 MALADIES RÉGN. A PARIS.

quatre heures du soir. La seconde quinzaine a été plus froide & pluvieuse, cependant moins humide que la première où a régné le N., lequel a été moins froid que le S-O. & l'O. Les vents ont été très-variables, & dans leur passage très-rapide d'un horizon à l'autre, l'atmosphère est restée lourde, quoique perpétuellement agitée; cette constitution a entretenu les affections dépendantes de la transpiration plus ou moins lésée, telles que les mal-aîses, les courbatures, les maux de tête, de gorge, d'yeux, les rhumes, les catarrhes, lesquels ont fait la majeure partie des incommodités qui ont régné pendant ce mois. Les maladies de la saison, ou les affections bilieuses, ont produit quelques fièvres bilieuses simples & beaucoup de maladies éruptives, soit fièvre rouge, érysipèle, la plupart sans fièvre, soit éruptions boutonneuses, dont la plus commune avoit l'apparence de la gratelle. Les synoques ont été en petit nombre; quelques-unes ont été putrides. Les fièvres malignes ont été rares, & point mortelles; les fluxions de poitrine bilieuses, avec ou sans point de côté, se sont aussi terminées favorablement. En général, la classe du peuple a souffert moins de maladies aiguës, mais plus d'incommodités que la classe aisée, sur-tout ceux qui habitent des rez-de-chaussée. Il y a eu peu de petites-véroles, elles ont été bénignes, & pour la plupart discrètes.

Le froid humide a renouvelé dans le mois de juin les affections des femmes en couches à l'hôtel-dieu de Paris, lesquelles ont continué une partie de juillet; il en est péri un grand nombre. Cette maladie, dénommée par les Anglois *fièvre puerpérale*, se manifeste dans toutes les saisons indistinctement, dès qu'elles sont très-humides & froides; elle fait de si grands ravages dans cet hôpital, qu'elle a été remarquée & citée dans presque tous les ouvrages concernant les maladies des femmes en couches, & regardée comme particulière à cette maison, quoiqu'elle s'observât par-tout où règnent ces mêmes causes. Il est vraisemblable que le nombre des accouchées, la mortalité qu'elle y occasionne, & plus encore la promptitude avec laquelle les phénomènes mortels s'accroissent & éteignent la vie, ont fait penser aux anciens médecins que cette maladie étoit & épidémique & endémique à l'hôtel-dieu de Paris. Plusieurs même ont publié que la salle qui est au-dessous y contribuoit par les miasmes qui en émanoient, & qui pénétrant dans celle des accouchées, devenoient la cause immédiate de ce fléau. Plus instruit, & cette maladie mieux observée, on a enfin reconnu qu'elle dépendoit de l'atmosphère froide & humide avec excès; qu'il seroit nécessaire de choisir pour les femmes en couches, une salle moins exposée à cette influence, d'en éloigner

& de proscrire tous les moyens qui peuvent y contribuer, & d'employer ceux qui peuvent ou dissiper, ou au moins énerver cette cause, comme d'y entretenir, dans une ou plusieurs cheminées, des feux flamboyans, qui, en renouvelant l'air, le rendroient moins humide, moins froid & en général plus sain.

La fièvre puerpérale se montre naturellement sous trois classes très-distinctes : la première, la plus meurtrière, celle dont il est spécialement mention ici, présente les symptômes de la fièvre nerveuse ou mésentérique putride, combinée avec une humeur laiteuse dégénérée. La promptitude avec laquelle le dépôt se fait dans le bas-ventre, son incurabilité dès que le dépôt est formé, ont fait rechercher les symptômes précurseurs de ce fatal dépôt. Ceux qu'on a pu recueillir, sont la sensibilité douloureuse du bas-ventre ou une douleur partielle & aiguë dans cette cavité, un pouls très-vif, petit & concentré, la peau, pour l'ordinaire, sèche, aride & brûlante, & la bouche mauvaise. Peu de temps après, le dépôt commence à se former ; & une fois formé, la mort suit promptement. L'ouverture des cadavres présente l'épiploon farci de caillebottes, & le bas-ventre rempli de sérosité laiteuse ; exhalant une odeur aigre putride, odeur forte & très-mal saine, qui produit souvent de mauvais ef-

fets sur ceux qui y assistent; & cette sérôfité remplie de caillebottes est constamment délétère à ceux qui se blessent dans cette opération. Telle est cette dégénérescence animale & putride que l'on a à combattre dès l'invasion des premiers symptômes de cette fâcheuse maladie. On a observé qu'un émétique tonique placé à l'invasion & réitéré selon les circonstances, opéroit souvent les meilleurs effets, lors sur-tout que les premières voies se trouvoient farcies de matières âcres & putrides, parce qu'en raison de l'irritation de ces organes, la peau se sèche & devient aride & brûlante, & que la transpiration, ou plutôt la sueur, si critique, si utile & si salutaire, sans laquelle la nature ne peut se débarrasser complètement de cet excès d'humeur laiteuse, est entièrement supprimée: cette humeur, de plus en plus altérée, se porte alors comme un torrent dans le bas-ventre. L'émétique administré, comme nous l'avons dit, dans l'invasion, évacue les humeurs putrides qui formoient le foyer irritant, rétablit en même temps par des secousses salutaires la perspiration & les sueurs, sans lesquelles on ne peut espérer de succès complet. D'autres fois, c'est-à-dire, quand les premières voies ne sont point remplies de matières putrides, il suffit de prescrire les diaphorétiques salins, toniques, quelquefois anti-spasmodiques, & les moyens

extérieurs qui concourent à rappeler la diaphorèse.

La seconde classe doit son origine à l'inflammation de la matrice. Dans l'invasion, le poulx, quoique conservant la vélocité qui le caractérise dans la première, en diffère en ce qu'il est dur & large. La région de la matrice est très-douloureuse, & cet organe reste très-volumineux & rénitent, ce dont on s'aperçoit au tact. Quoique la peau soit humide, elle conserve une chaleur âcre & brûlante; les lochies se suppriment ou paroissent par saccades; l'orifice de la matrice reste ouvert; & le doigt pénétrant dans cet organe, semble y ressentir de la fraîcheur. Dans l'invasion de cette seconde classe, les petites saignées répétées, les fomentations faites avec les plantes émollientes, unies à des balsamiques, une boisson délayante, abondante, sont les moyens les plus propres pour résoudre cette inflammation d'autant plus dangereuse, qu'elle occasionne un dépôt laiteux dans le bas-ventre, & qu'elle dégénère promptement en gangrène.

La troisième classe enfin est celle dont le dépôt se fait dans le tissu cellulaire. Cette troisième espèce, abandonnée à la nature, est le plus souvent chronique. Son dépôt est tantôt local, tantôt il se dissémine dans tout le tissu cellulaire, d'où il résulte une espèce d'anasar-

que laiteuse. Cette dernière est presque toujours fâcheuse ; la fièvre est lente & nerveuse ; les os sont quelquefois attaqués de carie , & les malades périssent par la fièvre lente. Enfin par-tout où ce dépôt se porte , il y occasionne des désordres plus ou moins orageux , à raison de leur nature. Pour attaquer avec succès cette troisième classe de fièvre puerpérale , c'est à l'invasion de la maladie qu'il faut se presser d'employer les remèdes convenables : ce sont les purgatifs drastiques , tels que le jalap ; le diagrède , le sel *de duobus* , le sirop de noirprun , &c. Enfin l'huile de ricin dans les constitutions nerveuses & délicates. Si on laisse échapper cette occasion , ou les malades périssent , ou elles restent infirmes , ou elles portent le reste de leur vie des traces très-douloureuses de cette maladie , en supposant encore qu'on soit parvenu à dissiper la fièvre.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

JUILLET 1787.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	A sept heures du mat.	A midi	A neuf heures du soir.	Au matin.		A midi.		Au soir.	
	Degr.	Degr.	Degr.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.
1	15, $\frac{1}{2}$	19,	14, $\frac{1}{2}$	28	3, $\frac{1}{2}$	28	3, $\frac{1}{2}$	28	4,
2	14, $\frac{1}{2}$	19,	15,	28	4, $\frac{1}{2}$	28	5,	28	5,
3	14, $\frac{1}{4}$	19, $\frac{1}{4}$	16, $\frac{1}{2}$	28	5, $\frac{1}{2}$	28	5, $\frac{1}{2}$	28	5, $\frac{1}{4}$
4	17,	21,	16, $\frac{1}{2}$	28	5, $\frac{1}{4}$	28	5,	28	4, $\frac{1}{4}$
5	15, $\frac{1}{4}$	20,	16,	28	4, $\frac{1}{2}$	28	3, $\frac{1}{2}$	28	2, $\frac{1}{2}$
6	16	20,	17,	28		28		27	11,
7	15, $\frac{1}{4}$	20,	14, $\frac{1}{4}$	27	11,	27	11, $\frac{1}{4}$	27	11, $\frac{1}{2}$
8	14, $\frac{1}{2}$	18,	14,	27	11, $\frac{1}{4}$	27	11, $\frac{1}{4}$	28	
9	12, $\frac{1}{4}$	17,	14, $\frac{1}{2}$	28	1,	28	2,	28	2,
10	14, $\frac{1}{4}$	17, $\frac{1}{2}$	14, $\frac{1}{2}$	28	1,	28		28	
11	13, $\frac{1}{4}$	15, $\frac{1}{4}$	13, $\frac{1}{4}$	28	1, $\frac{1}{2}$	28	1, $\frac{1}{2}$	28	2,
12	13, $\frac{1}{4}$	17,	13,	28		28		27	11, $\frac{1}{2}$
13	13, $\frac{1}{4}$	16, $\frac{1}{4}$	14,	27	11,	27	11,	27	9,
14	12, $\frac{1}{2}$	16, $\frac{1}{4}$	12, $\frac{1}{2}$	27	9, $\frac{1}{4}$	27	9, $\frac{1}{4}$	27	10,
15	13, $\frac{1}{2}$	17,	14,	27	11,	27	11,	27	11, $\frac{1}{2}$
16	13, $\frac{1}{2}$	17, $\frac{1}{2}$	14,	27	11, $\frac{1}{4}$	28		28	1,
17	11, $\frac{1}{4}$	17,	12, $\frac{1}{4}$	28		28		28	
18	13,	16, $\frac{1}{2}$	13,	28	2,	28	1, $\frac{1}{4}$	28	1, $\frac{1}{2}$
19	12, $\frac{1}{4}$	16, $\frac{1}{4}$	13,	28	2, $\frac{1}{4}$	28	3,	28	3,
20	14,	15,	13, $\frac{1}{4}$	28	1,	28	1,	27	11, $\frac{1}{2}$
21	13, $\frac{1}{2}$	16, $\frac{1}{2}$	13, $\frac{1}{2}$	27	10,	27	10,	27	9,
22	13, $\frac{1}{2}$	17,	14, $\frac{1}{2}$	27	8, $\frac{1}{2}$	27	8, $\frac{1}{4}$	27	9,
23	13, $\frac{1}{4}$	17,	13,	27	9, $\frac{1}{2}$	27	9, $\frac{1}{4}$	27	9, $\frac{1}{4}$
24	14,	16, $\frac{1}{2}$	13, $\frac{1}{4}$	27	9, $\frac{1}{4}$	27	9,	27	10
25	13,	14,	11, $\frac{1}{4}$	27	10, $\frac{1}{2}$	27	10, $\frac{1}{2}$	27	10, $\frac{1}{2}$
26	12, $\frac{3}{4}$	16,	13,	28		28	1,	28	1,
27	13, $\frac{1}{4}$	17,	13, $\frac{1}{4}$	28	2,	28	2, $\frac{1}{4}$	28	2, $\frac{1}{2}$
28	13, $\frac{1}{2}$	17,	16,	28	2, $\frac{1}{4}$	28	2,	28	
29	16,	22, $\frac{1}{2}$	16, $\frac{3}{4}$	27	11,	27	11, $\frac{1}{2}$	27	11,
30	7,	19, $\frac{1}{4}$	16, $\frac{1}{4}$	28		28		28	1,
31	14,	17, $\frac{1}{2}$	15, $\frac{1}{2}$	28	1, $\frac{1}{2}$	28	1,	28	1, $\frac{1}{2}$

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>A 7 heures du mat.</i>	<i>A midi.</i>	<i>A 9 heures du soir.</i>
1	N. cla. peu de fol.	N. peu de soleil.	Clair.
2	N. cla. peu de nu.	N. clair peu de n.	Clair & calme.
3	N. cla. quelq. nu.	N. clair peu de n.	Clair.
4	N. cla. un p. de v.	N. couv.	Clair.
5	N. clair, vent.	N. clair.	Clair, nu. rouge.
6	O. clair.	O. clair.	Couv. en partie
7	O. couv. un peu de vent.	O. couvert.	Pl. lune der. qu. à 8 h. 15' soir.
8	S-O. soleil. nua.	S-O. couvert.	Clair, nua. pluie.
9	O. clair.	O. soleil. nuag.	Couv.
10	S. couvert. plui.	S. couv. pluie.	Clair. en partie.
11	O. cl. en part. v.	O. couv. vent.	Cl. peu de fo. cal.
12	S. couvert.	S. co. un pe. de pl.	Clair en partie.
13	S-O. couvert.	S-O. couv. tonn.	Pluie.
14	O. couvert.	O. pluie abond.	Co. n. lu 7h. soir.
15	S. couv.	S. pl. par interv.	Calme.
16	S-O. couv. ven.	S-O. fol. nua. v.	Clair en part. ca.
17	S. pluie.	S. fol. nuag. v. pl.	Clair en partie.
18	O. fol. nuag. ve.	O. couv. vent.	Clair en part. ca.
19	S-O. clair.	O. pluie, nuage.	Couv. en partie.
20	S-O. couv. plu.	S. cou. tonn. pl.	Couv.
21	S-O. clair.	S-O. fol. & nua.	Sol. & nuag. pl.
22	O. couv. pr. qua. à 1 h. 17' ma.	O. nuag. soleil. S-O. fol. pluie.	Couv. en partie.
23	S-O. fo. pe. de v.		Clair.
24	S-O. co. en p. v.	S-O. fol. & n. pl.	Clair en partie.
25	S-O. cl. en pa. v.	S-O. pluie, ton.	Couv. en partie.
26	S-O. cl. en pa. v.	O. nuages, ven.	Couv. plu. ton.
27	S-O. cl. en pa. v.	S-O. fol. & nu. v.	Clair.
28	S-O. cl. un p. de v.	S-O. soleil.	Clair.
29	S. couvert.	S. couvert.	Couv.
30	O. co. pl. lu. à 5 h. 16' du mat.	S. peu de fol. pl.	Clair.
31	S. cou. en part. v.	S. couvert.	Couv. gr. pluie.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur... 22, $\frac{1}{4}$ deg. le 29Moindre degré de chaleur.. 11, $\frac{1}{4}$ le 25Chaleur moyenne..... 16, deg. $\frac{3}{4}$ Plus grande élévation du *pouc. lig.*Mercure... 28 5, $\frac{1}{2}$ Moindre élév. du Mercure.... 27 8, $\frac{1}{4}$ Elévation moyenne.. 28 $\frac{1}{4}$, plus $\frac{1}{8}$

Nombre de jours de Beau..... 15

de Couvert.. 12

de Nuages.. 10

de Vent.... 12

de Tonnerre. 4

de Pluie.... 13

Le vent a soufflé du N..... 5 fois.

S..... 6

S.O..... 12

O..... 8

TEMPÉRATURE; froide & humide; elle a été la même dans presque toute la France. Il n'y a eu que la Provence & une partie du Languedoc où l'on ait éprouvé des chaleurs excessives.



*OBSERVATIONS météorologiques faites
à Lille, au mois de juillet 1787; par
M. BOUCHER, médecin.*

Nous n'avons eu de beaux jours que les six à sept premiers jours du mois. Le reste du mois a été nuageux & pluvieux. Le mercure dans le baromètre, qui s'étoit soutenu au-dessus du terme de 28 pouces, depuis le 1^{er} jusqu'au 6 du mois; a toujours été observé au-dessous de ce terme après ce jour, jusques & compris le 31. Le 28, il est descendu jusqu'à celui de 27 pouces 6 lignes.

Le vent, après le 5, a soufflé constamment entre le sud & l'ouest: nous n'avons pas essuyé de chaleurs de tout le mois. La liqueur du thermomètre ne s'est élevée que trois jours au-dessus du terme de 18 degrés. Le 6, elle a monté à 20 degrés, & à 21 le 29.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 21 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 9 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 12 degrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 lignes, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes, est de 9 lignes.

Le vent a soufflé 5 fois du Nord vers l'Est.

2 fois du Sud vers l'Est.

12 fois du Sud.

14 fois du Sud vers l'Ouest.

7 fois de l'Ouest.

2 fois du Nord vers l'Ouest.

450 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

Il y a eu 23 jours de temps couvert ou nuageux.

17 jours de pluie.

5 jours de tonnerre.

1 jour d'éclairs.

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse la première moitié du mois.

*MALADIES qui ont régné à Lille dans
le mois de juillet 1787.*

L'époque du solstice d'été est assez souvent celle du développement des maladies populaires. Cependant il n'en a pas plus régné ce mois que dans le précédent; ce qui a été vraisemblablement l'effet de la température de l'air & de la constitution pluvieuse du temps, analogue à celle des habitans du pays. Cet état de l'air a garanti ceux de la campagne, des maladies que les ouvrages forcés de la moisson entraînent ordinairement.

Quelques familles dans le peuple ont encore été infestées de la fièvre continue, du caractère de celle dont nous avons fait mention dans le tableau des maladies des mois précédens. Elle régnoit encore épidémiquement dans les cantons de la campagne qui ont été désignés; mais dans certaines parties elle paroissoit tendre à sa fin.

Nous avons vu des coliques bilieuses, & des constipations opiniâtres, provenant de chaleurs d'entrailles, & des affections rhumatismales du genre inflammatoire.

Les fièvres tierces & les double-tierces ont reparu vers la fin du mois, parmi les bourgeois, & particulièrement parmi les gens du peuple, ainsi que dans la garnison.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

M É D E C I N E.

Umrifs der allgemeinen heilungskunst ,
&c. C'est-à-dire, *Tableau de la thérapie générale, à l'usage des leçons académiques ; par C. G. BÆHME, docteur en médecine ; in-8° de 333 pages. A Berlin, chez Himburg, 1785.*

1. L'auteur remarque d'abord dans la préface, que, sans de bons principes de thérapie générale, il est impossible de traiter méthodiquement les maladies. L'ouvrage est divisé en sept chapitres. Dans le premier, il s'agit des cures en général. Dans le deuxième, de la méthode curative en général : l'auteur y expose la différence qu'il y a entre un traitement méthodique & un traitement entrepris & exécuté sans plan. Bien que ce dernier soit le seul que les empiriques & les charlatans puissent suivre, il n'en est pas moins vrai que les médecins méthodiques, qui devroient constamment avoir un plan raisonné, & agir d'après lui, sans s'en écarter, sont quelquefois obligés de traiter une maladie conformément aux données qui se présentent successivement, lorsque la nature de la maladie ne leur permet pas de concevoir dès le commencement une idée nette, un tableau clair de leur marche.

Le troisième chapitre a pour objet les *indicans*

& les *contre-indicans*. C'est sur la connoissance & la juste application des indicans & contre-indicans, qu'est fondée, comme sur sa base, la bonne méthode curative. Les erreurs que l'on commet à cet égard, influent essentiellement sur le succès du traitement. L'auteur a développé dans tout le détail convenable cette partie de la thérapie générale.

Dans le chapitre suivant, il s'agit des *indications* & des *contre-indications*, M. Böhme voudroit que les indications fussent exemptes de l'influence des hypothèses de tel ou tel système; ce qui en effet seroit à souhaiter; mais il est à craindre que cette perfection soit encore fort éloignée, tant il est difficile de secouer le joug des préventions.

L'auteur explique dans le cinquième chapitre ce qu'il faut entendre sous la dénomination d'*indication*; & traite dans le sixième, des indications générales. Le septième, qui est le plus étendu, est destiné aux principes des méthodes curatives générales. Ce chapitre est divisé en vingt-quatre sections, dans lesquelles l'auteur disserte sur la méthode humectante, sur la méthode dessiccative, sur le traitement émollient & tonique; sur les méthodes stimulante & calmante; sur la dérivation, sur l'attraction, l'atténuation des humeurs; sur la résolution des obstructions; sur l'emploi des vomitifs & des purgatifs; sur la transpiration; sur l'évacuation des urines, sur celle de la mucoité du nez; sur la salivation; sur l'expectoration; sur l'évacuation du sang; sur l'évacuation qui se fait par les couloirs artificiels; sur la coction; sur les méthodes de corriger les différens vices que les humeurs peuvent contracter.

Il règne par-tout dans cet ouvrage la plus grande clarté ; elle est sur-tout remarquable dans le dernier chapitre. L'auteur, en parlant des diverses méthodes curatives, ne manque jamais de faire en même temps l'énumération des indicans & des contre-indicans. Il donne d'ailleurs la liste des principaux remèdes, & décrit la manière de les administrer. On y lit enfin, à l'occasion d'un grand nombre de substances de la matière médicale, des remarques très-instructives qui se rapportent, tant à leurs propriétés médicinales, qu'à la manière de les combiner ensemble.

Onomatologia practica ; &c. c'est-à-dire, Encyclopédie pratique de médecine, à l'usage des medecins cliniques, rédigée par une société de medecins, Vol. IV ; grand in-8° de deux alphabets six feuilles. A Nuremberg, chez Raspe, 1786.

2. C'est ici le dernier volume de cet important ouvrage, dont les articles suivans nous ont paru particulièrement bien faits. *Quanti ; quartana ; rabies ; rachitis ; raucedo ; regimen animi medicum ; relatio medica ; rheumâ ; saliva & salivatio ; sanguis ; scabies ; scarlatina ; scirrhus ; scorbutus ; scrophulæ ; setlio legalis, semitertiana ; serum & lymphæ ; siphilis ; spasmus ; sterilitas ; submersi ; suggilatio ; suppuratio ; surditas ; suspensæ ; sympathia ; tabes ; temperamentum ; tetanos ; tortura ; toxicologia ; tympanitis ; variolæ ; veneficium ; vermes & verminifuga ; virginitas ; virus ; ulcus ; uteri furor, &c.*

Le premier volume a été annoncé dans ce Journal, tom. lxxv, pag. 297.

Le second, tom. lxxviii, pag. 126.

Le troisième, tom. lxxix, pag. 141.

Médecine clinique, ou Manuel de pratique, traduit de l'allemand, de M. CHRISTIAN GOTTIEB SELLE, docteur & professeur en médecine, & médecin de la maison de Charité à Berlin; par M. D. CORAY, docteur en médecine de l'université de Montpellier. A Montpellier, chez Rigaud & veuve Gontier; à Paris, chez Croullebois, libraire, rue des Mathurins, 2 volumes in-8^o, 1787. Prix broché 6 liv.

3. Parmi le grand nombre d'abrégés de médecine pratique, les médecins qui ne cherchent que des notions claires & précises, distingueront celui de M. Selle. La description des maladies y est exacte, mais courte, parce qu'il ne présente que les symptômes essentiels. Ses principes ramènent à l'observation qui faisoit la base de la médecine d'*Hippocrate*. Sa pratique est simple, peu chargée de remèdes, parce qu'il est persuadé que leur efficacité dépend plus de leur choix que de leur multiplicité. Il croit que dans ce choix, on doit avoir égard aux causes matérielles de la maladie; ce qui seroit infiniment avantageux, si on pouvoit se flatter

d'avoir la connoissance de ces causes. Mais cette notion est malheureusement ce qu'il y a de plus incertain dans la considération des maladies. Aussi M. *Selle* pense-t-il qu'à ce défaut, on doit recourir à une méthode artificielle, qui, fondée uniquement sur la différence extérieure des maladies, nous fournit cependant des signes certains & sensibles, au moyen desquels on peut les distinguer les unes des autres.

L'ouvrage de M. *Selle* est divisé en deux parties : dans la première il désigne tout ce qui est relatif à la connoissance pathologique & thérapeutique des maladies. L'objet de la seconde sera la description des remèdes. Il est bien difficile de traiter un aussi grand nombre d'objets avec plus de précision que l'a fait M. *Selle*; les idées se pressent dans son ouvrage, sans rien perdre du côté de la clarté ; M. *Coray* en a encore augmenté le prix, par des notes & une préface qui annoncent un homme accoutumé à penser.

Observatio medico-practica febris puerperarum cum manifesta laxis in earum abdominis metastasi, adjuncta epicrisi; auct. D. J. G. ZEHNER, &c. In-4^o de 34 pag. A Manheim, de la librairie de la Cour & de l'Académie, 1787.

4. La maladie dont on lit ici la description, s'est déclarée le dix-septième jour de la couche. L'auteur croyant que le grand objet du traite-

ment devoit être de procurer une révulsion, a fait appliquer des vésicatoires aux gras des jambes, & des fomentations émollientes sur le bas-ventre, en même temps qu'il a ordonné un lavement adoucissant, & une émulsion camphrée. Ces remèdes n'ayant pas eu le succès désiré, il a suivi le lendemain la méthode curative de feu M. Doucet. La malade a rendu des excréments laiteux, & a recouvré la santé.

Tractatus de pestilentiali scorra, sive mala de Franzos, originem remediaque ejusdem continens, compilatus à venerabili viro magistro JOSEPH GRUNPECK de Burckhausen, super carmina quædam SEBASTIAN BRANT, utriusque juris professoris. Iterum edit curavit D. CHRISTIAN-GOTTFRID. GRUNER, prof. med. ienens. Ienæ, in bibliopolio academico, 1787. (In-8°, petit format, de 40 pag.

5. Cet écrit, composé *ex professo* sur la maladie qu'on surnomme aujourd'hui vénérienne, est le premier dont fasse mention M. Astruc dans sa Bibliographie.

Ce savant médecin en a donné la notice d'après un exemplaire qui se trouve à la bibliothèque Mazarine; il est in-4°, sans nom de lieu ni d'imprimeur, & contient vingt-trois pages. A la tête de cet exemplaire de la bibliothèque

que Mazarine, est une estampe où l'on voit la Sainte Vierge élevée sur les nues; à la droite est l'empereur *Maximilien I*, priant à genoux; à la gauche, sont un homme & une femme, dont le visage & le cou sont couverts de pustules; ils sont à genoux, & prient à mains jointes la Sainte Vierge.

M. *Gruner*, pour donner une nouvelle édition de ce petit ouvrage, aujourd'hui peu commun, s'est servi d'un exemplaire sans indication du lieu ni de l'année, mais in-8°. , au lieu que celui de la bibliothèque Mazarine est dit être in-4°. Il n'avertit point si l'estampe dont nous venons de parler est à la tête de cet exemplaire, qu'il a trouvé dans la bibliothèque académique de Iéna, & qui a appartenu à *Thamer Loser*, mort au mois d'octobre 1503.

Cet écrit de *Joseph Grunpeck* est le commentaire d'une petite pièce de vers hexamètres & pentamètres de *Sébastien Brant*, Professeur en droit. Voyez le compte qu'en a rendu *ASTRUC*, de morb. vener., tom. 2, p. 545, edit. Lutet. 1740, in-4°.

Il ne faut pas croire que M. *Gr.* ait regardé ce petit écrit comme très-utile; il l'a apprécié ce qu'il vaut: mais comme il est un des premiers qui ait été composé sur cette maladie, il est devenu rare; c'est à ce titre, c'est pour satisfaire la curiosité des bibliographes & des amateurs de la littérature médicale ancienne, que M. *Gruner* a pris la peine de le remettre sous presse. On doit lui en savoir gré.

Il se propose de donner aussi par la suite l'édition d'un traité fort rare sur la maladie vénérienne, inconnu à M. *Astruc*, & composé par *Pierre Pintor*. Ce médecin, dit Mat-

thias (*consp. medic. chronol.*, 1761, in-8°, pag. 77, fin.), mourut en 1503, âgé de quatre-vingts ans.

Traité des maladies vénériennes ; par M.

JEAN HUNTER, des Sociétés royales des sciences de Londres & de Gothemburg, associé étranger de la Société royale de médecine & de l'Académie royale de chirurgie de Paris, chirurgien de S. M. Britannique, chirurgien général en second des forces de terre de la grande Bretagne, & de l'hôpital de Saint-George, traduit de l'anglois, par *M. AUDIBERT*, docteur en médecine, correspondant des Académies royales des sciences de Turin, & de chirurgie à Paris, &c ; un vol. in-8° avec figures. A Paris, chez Méquignon l'aîné, libraire, rue des Cordeliers, près des écoles de chirurgie, 1787. Prix relié 6 liv.

6. Le traducteur estimable qui a voulu faire passer dans notre langue l'ouvrage de *M. Hunter*, a raison de dire, dans son avertissement, que si jamais matière parut avoir été épuisée, c'est celle qui fait le sujet de ce traité. Cepen-

dant cette matière tant refflée, a pris dans les mains de M. *Hunter* un caractère d'originalité qui doit surprendre. Les opinions extraordinaires ne sont pas rares, beaucoup d'hommes y vivent, pour se distinguer. Mais peu savent leur donner une base solide. Celles de M. *Hunter* marchent toujours à côté des faits qui les justifient. On voit que ses idées, nées de l'observation même, tiennent à un esprit pénétrant, attentif & profondément instruit des loix de l'économie animale. Sans vouloir donner ici notre opinion pour règle, il nous semble que la plupart de ses idées sont assez conformes à ce que notre expérience particulière peut nous avoir appris sur l'objet dont il s'agit; & si quelques-uns de ses principes nous ont paru n'avoir pas le même degré d'évidence, ils n'en méritent pas moins l'attention des médecins. La médecine est de toutes les sciences celle où la routine devoit avoir le moins d'influence. Cependant elle y domine; mais elle a trouvé dans M. *Hunter* un homme qui a su se soustraire à son joug. C'est en se rendant un compte exact de chaque fait & de chaque circonstance, qu'il a aperçu des choses sur lesquelles d'autres avoient passé & repassé cent fois sans se douter même de leur existence.

L'ouvrage de M. *Hunter* doit être lu & médité, & il ne seroit guère possible d'en donner ici un extrait détaillé. Il nous suffira de dire qu'il a fait une application très-heureuse de certaines lois des corps organisés, telles que celle de la sympathie, celle qui fait que certaines actions morbifiques s'excluent réciproquement; ce qui l'a porté à rejeter certaines complications de la maladie vénérienne avec d'autres

affections, dont la réalité n'avoit pas même été révoquée en doute. Il a cru pouvoir conclure aussi des réflexions qu'une longue expérience lui a suggérées, que le virus vénérien n'existe que dans le pus, & que toutes les fois qu'une irritation vénérienne aura lieu sans écoulement dans un individu, elle ne pourra point se communiquer à un autre. La gonorrhée, les chancres, les bubons sont, selon *M. Hunter*, des effets d'une même cause, qui se développe différemment, selon la disposition générale, de l'individu, & l'organisation particulière des parties affectées.

En traitant des maladies de l'urèthre, *M. Hunter* fait voir toute l'adresse d'un chirurgien habile & expérimenté, jointe aux connoissances théoriques les plus étendues. Ayant éprouvé les bons effets des caustiques sagement employés, il a inventé un porte-pierre, qu'il conseille de faire parvenir jusqu'au fond de l'urèthre, pour détruire les brides, qui éludent si souvent l'action des autres moyens. En parlant des bougies, il convient que *Duran* fut le premier qui en rendit l'usage général; mais il ajoute, qu'il « in-
» troduit tant d'absurdités dans la description
» des maladies qui peuvent se guérir par ce re-
» mède, dans la manière de s'en servir, & dans
» la composition & les vertus de ces bougies,
» qu'on a de la peine à lire son ouvrage. Cepen-
» dant, quelque extravagante que soit cette
» manière de recommander des remèdes parti-
» culiers, elle n'est pas souvent sans utilité. On
» hésiteroit encore à pratiquer l'inoculation,
» sans l'enthousiasme des *Suttons*. Les prépara-
» tions de saturne n'auroient pas été si univer-
» sellement employées, si *Goulard* n'en avoit

» pas conseillé l'usage dans les termes les plus
 » exaltés. » Il est aisé de voir, par ce passage,
 que M. *Hunter* connoît parfaitement la marche
 des opinions humaines.

Un des chapitres qui prouvent le mieux la
 sagacité & l'esprit philosophique de M. *Hunter*,
 est celui qui traite de l'impuissance. A la vé-
 rité, il y avance une espèce de paradoxe, en
 soutenant que la masturbation est moins nuisi-
 ble que le coït. Il pense aussi que le coït avec
 des femmes indifférentes est moins préjudiciable
 à la constitution, que lorsque la passion s'y
 mêle, parce que dans le premier cas, l'acte est
 simple, & une seule action a lieu, & qu'il n'en
 est pas de même lorsque l'imagination vive-
 ment émue augmente l'action du corps. La vé-
 rité de cette dernière opinion, fait beaucoup
 de tort à celle qui regarde la masturbation, car
 il est certain que dans ce dernier acte, l'ima-
 gination fait d'autant plus de frais, qu'elle n'est
 pas même soulagée par la présence de l'objet.
 Mais rien n'est plus juste que ce que M. *Hunter*
 dit, touchant l'impuissance qui dépend de l'ima-
 gination; ce qu'il dit sur l'impuissance qui pro-
 vient d'un défaut de correspondance nécessaire
 entre les actions des différens organes, est fondé
 sur des réflexions très-profondes, & une con-
 noissance très-étendue de l'organisation.

Dans le chapitre où M. *Hunter* traite de la
 vérole confirmée, ou du virus introduit dans la
 constitution, il fait voir que les ulcères, qui
 en proviennent différent des chancres primitifs,
 & que la matière des premiers n'est point vé-
 néneuse comme celle des derniers. Cette idée
 est trop opposée à l'opinion reçue, pour être
 adoptée par le commun des praticiens; mais,

comme M. *Hunter* ne l'avance point au hasard , & qu'il y a été amené par une suite d'observations , on n'en fera sans doute que plus curieux de voir les preuves, sur lesquelles il la fonde.

Ce que M. *Hunter* dit sur les effets du mercure, sur les différentes méthodes de l'administrer, sur les effets qui restent après la guérison de la maladie vénérienne , & sur les maladies qui sont quelquefois produites par le traitement, n'est pas moins intéressant , ainsi que le chapitre qui traite des maladies qui ressemblent à la vérole , & sur lesquelles on s'est mépris en les prenant pour elle. Enfin, les idées de M. *Hunter*, quelles qu'elles soient, vraies ou non , méritent au moins d'être mûrement examinées , parce qu'elles ont été puisées dans l'observation.

Kurzer unterricht über die behandlung
der lustseuche auf dem Lande , &c.
*Instruction sommaire sur le traitement
des maladies vénériennes dans les cam-
pagnes , lue dans la séance tenue au
Louvre , par la Société royale de médecine , le 12 septembre 1786 , rédigée &
publiée par ordre du Gouvernement , &
par MM. DE LASSONNE & DE
HORNE. A Strasbourg , chez Kœnig ,
1787. In-8° de 44 pag.*

7. La traduction de ce petit écrit a été faite par le conseil de M. *Spielmann*, professeur de

la Faculté de médecine , en l'université de Strasbourg , qui l'a revue & soignée.

Sammlung von auffaetzen und beobachtungen aus den meisten theilen der arzneiwissenschaft : *Collection de mémoires & d'observations concernant la plupart des parties de la médecine. A Stendal , chez Grossetfranz , 1687 ; in-8° de 526 pag. avec une préface de M. J. J. H. BUCKING , docteur en médecine , & praticien de Quelterby.*

8. Ce recueil renferme cinquante-sept mémoires , sur divers sujets. L'auteur anonyme espère mériter l'approbation du lecteur , par le choix & la variété de ses matières. On peut véritablement lui appliquer ces mots : *Et prodesse volunt & delectare medici.*

La Vie de l'homme respectée & défendue dans ses derniers momens ; ou Instruction sur les soins qu'on doit aux morts , & à ceux qui paroissent l'être , sur les funérailles & les sépultures : ouvrage dédié au Roi. A Paris , chez Debure l'aîné , libraire , rue Serpente , hôtel Ferrand , 1787. In-8° de 229 pag.

9. Cet ouvrage , indépendamment des gran-

des lumières que l'auteur y a répandues, annonce un médecin profondément pénétré des devoirs de son état, & de la dignité de l'homme. Il a le courage de ne point l'abandonner dans ces tristes momens où l'aspect de la mort glaçant tous les cœurs & relâchant tous les liens, fait fuir même l'amitié & la nature. C'est dans cette effrayante solitude ; c'est dans cette circonstance critique, où le médecin a si peu de succès & de gloire à attendre de ses soins, que M. *Thiery* redouble ses efforts pour retenir encore quelques instans l'homme mourant sur les bornes de la vie.

Ce médecin a été frappé du coupable abandon auquel on livre l'homme aussi-tôt qu'il paroît avoir perdu la vie. Il pense qu'il a encore besoin de secours, lorsque tout mouvement extérieur a cessé ; que cet état n'est souvent qu'une mort apparente, & qu'on s'expose à des fautes meurtrières, en la prenant pour une mort réelle. Cet état, selon M. *Thiery*, comprend trois espèces, qui paroissent semblables, bien qu'elles soient fort différentes : la première est la mort réelle, qui peut exister, mais dont on n'a pas encore de certitude : la seconde est la mort apparente, dont on peut revenir : la troisième est un fond de vie dégradée au point d'être insensible, qui subsiste depuis la fin de l'agonie, & qui s'éteint peu à peu, jusqu'à ce qu'elle ait fait place à une mort irrévocable. M. *Thiery*, peu satisfait des signes dont on s'est servi jusqu'à présent pour déterminer l'état de mort réelle, propose à ce sujet, des considérations qui sont très-dignes d'attention. Il s'élève, avec raison, contre nos usages & notre conduite à l'égard des morts,

& fait voir combien ils contrastent avec notre prétendue philosophie; & l'apparente douceur de nos mœurs.

Après avoir fait sentir les dangers du froid, auquel on expose trop promptement les personnes qui viennent d'expirer, & ceux du cercueil dans lequel on les enferme trop tôt, il recommande de tenir les morts dans un degré de chaleur modérée; de ne les enterrer qu'après un espace de temps proportionné à la longueur de la maladie, & même à sa nature; car lorsqu'une maladie a été longue, le passage des phénomènes de la mort apparente à sa réalité, doit être bien plus court; il est donc nécessaire, dans ce cas, de conserver les corps moins long-temps, que lorsque la maladie a été courte; mais si la maladie a été du genre des convulsives ou des soporeuses, malgré sa longueur, il faut les garder plus long-temps.

M. *Thiery* propose de construire, dans chaque paroisse, des dépôts pour y recevoir & traiter convenablement les morts, lorsque la pauvreté ne leur laisse pas d'autre asile. Les préceptes de M. *Thiery* sont, à cet égard, subordonnés aux précautions qu'exigent les maladies contagieuses & beaucoup d'autres circonstances; il présente aussi des vues très-sages sur les sépultures & sur les funérailles; M. *Thiery* a embrassé cet objet important dans toute son étendue, & les lecteurs n'applaudiront pas moins à ses connoissances & à la justesse de son jugement, qu'à son humanité.



Discours sur la prééminence & l'utilité de la chirurgie, prononcé par M. BRAMBILLA, chevalier du saint Empire royal, premier chirurgien de S. M., à l'ouverture de l'Académie impériale de chirurgie-médecine, fondée à Vienne en 1785, par S. M. JOSEPH II; & traduit du latin par M. LINGUET, A Bruxelles, chez Emmanuel Flon, imprimeur-libraire, rue des Frippiers, 1786. In-8° de 90 pag.

10. Ce discours, comme le dit M. *Linguet* dans l'avertissement qu'il y a joint, est l'expression de la reconnoissance & de l'admiration. Il n'est personne qui ne doive partager avec M. *Brambilla* des sentimens si bien fondés, à la vue d'une institution consacrée au soulagement de l'humanité, & si digne de la générosité du grand prince qui en a conçu l'idée. Le discours de M. *Brambilla* est écrit avec chaleur, & il n'a rien perdu de son énergie, en passant dans notre langue par la plume éloquente de M. *Linguet*. Nous l'avons lu avec le plus vif intérêt. Mais l'émotion qu'il produit seroit peut-être plus douce & plus pure, si dans un discours destiné à n'exciter que des sentimens nobles & élevés, on ne trouvoit point des traces trop sensibles de cette aigreur qui règne communément entre des professions qui se touchent.

Il étoit naturel que l'orateur exposât l'utilité & l'importance de la chirurgie. *M. Brambilla* l'a fait avec l'enthousiasme ordinaire, & peut-être convenable en pareille circonstance. Il étoit au orifé à s'exagérer les avantages d'un art qui vient de recevoir une marque si distinguée de la protection du souverain. Dans un cas semblable, la vérité elle-même sourit aux écarts & à l'exagération oratoire, qui peignent toujours mieux qu'elle le délire du sentiment.

Cependant la chirurgie a un mérite si réel, puisqu'elle est une partie essentielle de l'art de guérir, que *M. Brambilla* auroit pu se dispenser de partager la manie commune qu'ont toutes les professions de faire valoir leur ancienneté. *Après avoir créé l'homme*, dit-il, *le souverain auteur de la nature l'a confié à la chirurgie*. S'il ne suffisoit que de remonter à la création, pour occuper une grande place dans ce monde, il nous semble que les tailleurs pourroient réclamer, à juste titre, la primauté; car, après que l'homme eut péché dans le paradis terrestre, la nudité lui fit sentir le premier des besoins qui devoient suivre sa faute. D'ailleurs *M. Brambilla*, en cherchant à prouver que la chirurgie est le plus ancien de tous les arts, s'expose à faire croire qu'il doit être aussi par conséquent le plus facile; ce qui n'est pas du tout son intention, & ne seroit pas vrai non plus, puisqu'il y a beaucoup de difficulté à devenir un excellent chirurgien. Nous convenons que la section du cordon ombilical doit être une opération très-ancienne; mais il faut avouer aussi que les animaux sont de très-habiles chirurgiens à cet égard. *M. Brambilla* parle aussi d'une école de *Chiron* le centaure, d'où sortit une foule de grands

chirurgiens, tels qu'*Hercule*, *Jason*, *Thésée*, *Achille*. Dans les montagnes des Alpes & des Pyrénées, il y a beaucoup de professeurs de la force de *Chiron*. Leurs connoissances, à la vérité, sont quelquefois utiles à leurs troupeaux; mais l'art de guérir les hommes ne doit point ses progrès à leurs pratiques empiriques, & leurs noms sont aussi peu propres que celui de *Chiron* à décorer l'histoire de la médecine. L'histoire authentique de cette science ne commence qu'à *Hippocrate*. A l'époque où ce célèbre médecin vivoit, la médecine étoit encore unie, du moins en partie, à la chirurgie; car il y avoit déjà, comme il le paroît par les ouvrages mêmes d'*Hippocrate*, des personnes consacrées à certaines opérations & fonctions de la médecine manuelle. Vers le temps d'*Hérophile* & d'*Erasistrate*, la partie mécanique de l'art de guérir, fut totalement confiée à une classe particulière d'hommes, qui l'exerçoient sous les yeux & la direction des médecins. Les connoissances, les remèdes & les objets de méditation, se multipliant de jour en jour, les médecins furent sans doute réduits à cette division qui mettoit d'un côté l'étude & la réflexion, & de l'autre l'adresse de la main, parce qu'il est rare & même peu naturel que ces choses aillent ensemble.

Après avoir montré l'utilité de la chirurgie par son ancienneté, M. *Brambilla* s'attache avec beaucoup de soin à prouver sa prééminence sur la médecine. Mais ici l'orateur nous paroît encore avoir plus de zèle que d'adresse. Il dit que la médecine diététique est conjecturale, inutile, puisque beaucoup de nations s'en passent, & que parmi nous beaucoup de malades guérissent sans son secours; de sorte

qu'on peut conclure de là qu'*Hippocrate*, que *M. Brambilla* transforme spécialement en chirurgien, ainsi que tous les médecins qui ont écrit sur l'anatomie & la chirurgie, a eu tort de perdre tant de temps à écrire les livres diététiques, les aphorismes, les pronostics, les prénotions de Cos, ses livres sur les épidémies, son traité de *aëre, locis & aquis*, auxquels il doit sa réputation, & d'avoir traité tant d'autres sujets étrangers à la chirurgie, tandis qu'il n'a réservé qu'une petite place à celle-ci dans ses ouvrages immortels. Les connoissances historiques de *M. Brambilla* sur la médecine ne paroissent pas tout-à-fait justes; celles qu'il a des ressources de son art sont bien plus sûres; & il n'est personne qui ne convienne avec lui que la chirurgie rend un très-grand service à l'homme qui a un corps étranger arrêté dans la gorge: celui-ci peut même, dans l'effusion de sa reconnoissance, placer son chirurgien au dessus du médecin qui vient d'arracher toute une province à une épidémie meurtrière; mais tout le monde n'a pas une arête dans le gosier. *M. Brambilla* ne manque pas de présenter la chirurgie dans son champ de triomphe, c'est-à-dire dans un champ de bataille. Il est certain qu'elle y est d'une utilité incontestable, & qu'elle mérite alors la reconnoissance publique. Mais on pourroit dire à *M. Brambilla* que si la chirurgie soulage les hommes qui se sont battus, la médecine diététique les met en état de se battre; car les maladies internes font encore plus de ravage dans les armées que le fer de l'ennemi; & puisque les hommes sont possédés de la frénésie de s'égorger, sans trop savoir pourquoi, encore faut-il qu'ils n'aient pas la dysenterie ou la fièvre ma-

ligne, pour bien exercer cette noble fonction.

Un des plus forts argumens de *M. Brambilla* contre la médecine, c'est qu'elle ne peut point se passer de la chirurgie dans le traitement des maladies qui sont spécialement de son ressort, c'est-à-dire des maladies internes, où l'on a souvent besoin de la saignée, des sang-sues, des ventouses, des vésicatoires. *M. Brambilla* ignore donc que les anciens médecins faisoient faire cela par un esclave? Une garde malade un peu dressée pourroit encore le faire aujourd'hui. Si un homme, pour louer nos grands chirurgiens, tels que *M. Sabatier*, *M. Louis*, *M. Default*, disoit qu'ils savent saigner & appliquer un vésicatoire, ils auroient droit de se croire offensés. *M. Brambilla* auroit plus dignement loué la chirurgie, s'il n'eût point parlé de sa prééminence, car toute discussion sur la primauté est puérile par sa nature, & inutile, puisque c'est toujours l'opinion publique, qui en décide. Nous ne dirons point si les médecins ont eu tort de disputer aux chirurgiens la robe & le bonnet carré, qui sont la livrée des universités. Aussi étoit-ce la cause commune de celles-ci & des Facultés de médecine qui en font partie. Mais les déclamations de *Gui-Patin* contre les chirurgiens sont aussi indécentes que de mauvais goût. A propos des sarcasmes de ce médecin, *M. Linguet* dit que le cardinal de Richelieu, pensionnoit les collègues de Chapelain, tandis qu'on livroit la chirurgie à l'opprobre: il est certain que ce ministre payoit un peu trop cher les mauvais vers de Cléber. C'est un abus qui semble attaché aux sociétés policées; un rimailleur, & un joueur de flûte y sont plus estimés que le laboureur qui les nourrit.

Recherches physiques sur la nature & sur les causes d'une épidémie qui se manifesta à Fossano parmi les chevaux des Dragons du roi, pendant le mois de mars de l'année 1783; par M. BRUGNONE, directeur de l'école vétérinaire, & professeur en chirurgie. A Turin, chez J. M. Miolo, imprimeur-libraire de l'Académie, 1786. In-4° de dix-sept pages.

11. Une fièvre maligne, pestilentielle & contagieuse se déclara vers le milieu du mois de mars parmi les chevaux des quatre compagnies du régiment des dragons du roi, qui étoient de quartier à Fossano. (a). Elle commença par ceux de la compagnie Lucerne, & il en mourut vingt-cinq sur vingt-huit en moins de quarante-huit heures; trois jours après elle se manifesta parmi ceux de la compagnie Frésia, & en peu de jours elle en emporta treize sur vingt-sept. Elle s'apaisa alors, & on étoit même fondé à la croire finie, puisque non-seulement il ne mourut pendant douze jours aucun cheval parmi ceux des deux compagnies attaquées, mais encore que les malades paroissoient guéris, & que les deux autres compagnies en avoient été jusqu'alors

(a) Fossano est une ville de Piémont, distante de dix lieues de Turin.

exemptes ; mais vingt jours après sa première invasion , elle se déclara lorsqu'on s'y attendoit le moins , avec une telle fureur parmi les chevaux de la lieutenance , qu'en moins de dix-huit heures il en périt quatorze sur vingt-sept , elle se glissa dans le même temps parmi les chevaux de la compagnie Ifasque , mais avec moins de violence ; elle attaqua ensuite ceux des officiers , & ils périrent presque tous ; elle commençoit même à se répandre parmi les chevaux de la ville , dont trois étoient déjà morts , lorsque Sa Majesté donna ordre de tuer tous ceux qui avoient eu communication avec les malades. L'ordre fut exécuté sur le champ , & l'épizootie fut éteinte sans retour.

Elle se manifestoit d'abord par les symptômes suivans : les animaux étoient tristes , avoient les yeux hagards , ne mangeoient pas , chanceloient en marchant , sur-tout du train de derrière , étoient presque toujours couchés ; ensuite ils se relevoient fréquemment , & regardoient assidument l'un ou l'autre des flancs ; plusieurs avoient de la difficulté à uriner , & les urines d'abord crues , devenoient sur la fin troubles ou roussâtres ; le poil étoit terne & piqué , il y avoit des tremblemens dans le pannicule charnu , ou dans les muscles des extrémités ; celles-ci & les oreilles étoient alternativement froides & chaudes ; sur la fin de la maladie , les flancs & le cœur battoient violemment ; les naseaux étoient fortement dilatés & les animaux mouvoient tranquilles ou agités par de fortes convulsions.

La durée de la maladie étoit de dix , douze ou dix-huit heures ; presque aucun n'alloit au-delà de 24 ; cependant ceux qui tomboient ma-

lades après avoir resté quelque temps en pleine campagne, traînoient jusqu'au sept ou huitième jour ; & deux ou trois jours avant la mort, la tête, la gorge ou les parties de la génération leur enfloient ; ils jetoient par les naseaux des matières sanguinolentes & fétides, & ils rendoient du sang par l'anus. Dans ceux auxquels on avoit mis des sétons pour les préserver, la maladie se déclaroit par l'engorgement de la cicatrice de ces sétons, qui se r'ouvroient en versant un sang noir & épais, semblable à celui qu'on tiroit par les saignées, & dans lequel on ne remarquoit pas la moindre trace de sérosité, même après un long repos.

Les cadavres ne répandoient point de mauvaise odeur : à leur ouverture on trouvoit le tissu cellulaire, les muscles, l'estomac, les intestins, les poumons, le cœur, parsemés de taches noires plus ou moins grandes ; la rate étoit d'une couleur beaucoup plus foncée que dans l'état naturel, & ses vaisseaux étoient très-dilatés ; la membrane pituitaire, l'arrière-bouche & la vessie étoient enflammées, les poumons gangrénés dans toute leur étendue, & farcis d'un sang noir & écumeux ; tous les endroits glanduleux, tels que les glandes mésentériques, le thymus, &c. étoient engorgés, noirs & pour ainsi dire brûlés ; le tissu cellulaire des environs étoit plein d'une humeur jaunâtre & gélatineuse. Le foie, les reins & le cerveau se trouvèrent toujours dans l'état naturel.

Cette maladie que M. Brugnone nomme *fièvre maligne pestilentielle & contagieuse*, paroît être la *fièvre charbonneuse* décrite par M. Chabert dans son *Traité du charbon dans les animaux*, 1786, page 35.

On l'attribua d'abord à la mauvaise nourriture, & sur-tout au seigle concassé que l'on avoit permis à l'entrepreneur de distribuer au lieu d'avoine, & dans lequel on prétend qu'il mêloit toutes les mauvaises graines que l'on sépare en criblant le blé; on étoit d'autant plus fondé à lui assigner cette cause, que l'entrepreneur, contre qui on avoit intenté un procès criminel, étoit évadé; mais il résulte des expériences faites par M. *Brugnone* avec ces graines, & de l'examen que MM. *Cigna*, *Dana* & *Bonvicino* en firent conjointement avec lui, par ordre du gouvernement, que leur mélange n'a pas été la cause de l'épizootie. M. *Brugnone* croit, si ce qu'on lui a dit est vrai, qu'on peut l'attribuer avec beaucoup plus de fondement au seigle germé & fermenté, que l'entrepreneur fournissoit pour la nourriture des chevaux. Pour en faire augmenter le volume, il le mettoit en macération dans l'eau, de manière que dans le temps de la distribution il étoit très-humide & très-chaud; & en effet, l'expérience a appris que le pain fait avec du seigle ainsi fermenté, a été un poison pour les hommes, & que les chiens même l'ont refusé (a).

On mit successivement en usage pour le traitement de cette épizootie, avec très-peu de succès, les acides, les cordiaux, les antiseptiques, les purgatifs, les cautères, les vésicatoires & la

(a) Voyez dans le second volume de la *stologia*, ovvero raccolta di osservazioni, di esperienze, e di ragionamenti sopra la natura, e qualità de' grani, e delle farine per il panificio; la lettre della salubrità del pan di segala, pag. 39, & la réponse à cette lettre, pag. 83.

saignée; cette dernière étoit plus nuisible qu'utile; elle augmentoit les accidens, accéléroit la mort dans les animaux malades, & facilitoit le développement de la maladie dans ceux qui n'étoient que suspects. De cent seize chevaux, treize furent préservés; vingt-cinq, après avoir été malades, parurent guéris; tous les autres moururent; parmi ceux-ci plusieurs avoient été malades une & deux fois, & parmi les vingt-cinq rétablis, onze avoient été attaqués une seconde fois: d'où l'on voit qu'il n'étoit pas possible de compter sur la guérison des malades & sur les apparences de santé des préservés, & que l'inoculation, que plusieurs auteurs dignes de foi assurent avoir pratiqué avec succès, dans quelques épizooties, ne pouvoit en avoir aucun dans celle-ci; aussi les deux expériences que *M. Brugnone* tenta à ce sujet, furent-elles infructueuses. Dans l'un des inoculés, qui, après quelques jours de maladie, paroissoit guéri, les accidens se déclarèrent de nouveau le dix-neuvième jour après l'inoculation, & il mourut le même soir. L'autre ne survécut que dix-huit heures à l'opération.

Les moyens que l'on employa pour s'opposer aux progrès de la contagion, & pour désinfecter les écuries, les prés, les habits & tout ce qui avoit servi aux animaux malades ou suspects, sont ceux décrits par tous les auteurs.

Comme on étoit persuadé que la maladie devoit sa naissance à la mauvaise nourriture, & qu'on ne la regardoit pas comme contagieuse, on ne prit pas d'abord la précaution de séparer les animaux sains des malades. On ne fut convaincu de cette nécessité que lorsque les chevaux des officiers, dont la nourriture n'étoit

pas suspecte, en furent attaqués, & plus encore lorsqu'on la vit se répandre sur trois chevaux de la ville; deux la gagnèrent parce que leur maître eut l'imprudence de suivre de près avec son cabriolet le chariot qui conduisoit les cadavres aux fosses, & le troisième parce qu'on avoit mis sous la fenêtre de son écurie le fumier qu'on tiroit d'une écurie infectée. Ces chevaux, au surplus, ne cohabitoient avec aucun autre. L'ouverture des cadavres fut faite avec beaucoup de précaution, & il n'arriva pas le moindre accident à ceux qui furent chargés de ce travail; mais un pauvre malheureux que la misère avoit réduit à déterrer dans la nuit les cadavres pour en avoir la graisse, fut attaqué le lendemain d'un anthrax à la gorge, & mourut le troisième jour; deux cochons & quelques chiens qui en mangèrent, moururent aussi en très-peu de temps. Cependant un chien, sur lequel M. *Brugnone* avoit inoculé la maladie, n'en parut nullement affecté, & un cheval que le magistrat de la ville fit mettre & demeurer constamment parmi les chevaux infectés, se porta toujours bien.

Ces recherches intéressantes sont destinées, ainsi que le Mémoire du même auteur de *testium in factu positu*, &c. dont on a lu la notice dans ce Journal (tome lxxj, page 345, cahier de mai, 1787), à faire partie des *Mémoires de l'Académie royale des Sciences de Turin*, pour les années 1784 & 1785.



Anatomicarum annotationum liber secundus, de organo olfactus, deque nervis nasalibus interioribus è pari quinto nervorum cerebri. Auctore ANTONIO SCARPA ; *grand in-8° de 104 pages, avec deux planches en taille-douce. A Pavie, 1785.*

12. Il y a six ou sept ans que parut le premier volume de ces observations anatomiques. Celui-ci contient en six chapitres les recherches les plus exactes & les plus intéressantes sur l'organe de l'odorat & sur les nerfs qui y aboutissent. Les progrès que la névrologie a faits de nos jours, ne sont pas encore portés à un tel point qu'il ne reste plus rien à glaner, & notre auteur en a donné des preuves, en ajoutant aux travaux de ses prédécesseurs quelques découvertes nouvelles, parmi lesquelles on peut compter la description du nerf *nasopalatin*, qui occupe le sixième chapitre. Au reste, M. Scarpa a profité des écrits publiés par les plus célèbres anatomistes modernes, entr'autres M. *Soemmering*. Les gravures qu'il a jointes à son discours sont bien exécutées, mais elles pèchent souvent par le dessin.

ESSIGHS medicinisches lexicon, zur grundlichen kenntniß der, &c. *Dictionnaire médical, qui donne une*

478 MATIERE MÉDICALE.

connoissance claire & succinte des remèdes officinaux & magistraux des trois règnes de la nature, avec les termes & dénominations propres à la physiologie, pour servir aux médecins, chirurgiens, & autres amateurs de l'histoire naturelle; par M. ESSICH, docteur en médecine, agrégé au collège de médecine d'Ausbourg; deux vol. in 8°. A Ausbourg, chez Rieger, 1787; & à Strasbourg, chez Amand Kœnig, 1787. Prix 6 liv. 15 s.

13. Ce médecin a déjà publié plusieurs ouvrages de médecine.

Le tome premier de ce dictionnaire contient 486 pages, & le tome second 497 pages.

Amphibiorum virtutis medicatæ defensio, &c. C'est-à-dire, Défense de la vertu médicale des amphibies; par M. JEAN MERMANN, professeur public ordinaire de médecine, chanoine de S. Thomas, &c. A Strasbourg, chez Heitz, 1787. In-4° de 42 pag.

14. Cette dissertation est la première partie, ou l'introduction d'un ouvrage que doit bientôt

publier M. *Hermann* sur les amphibiens. On entend ordinairement par *amphibiens*, tous les animaux qui habitent à-peu-près également l'un & l'autre élément : tels sont les castors, les phoques ; ce n'est pas de ceux-ci que s'occupe cet habile naturaliste ; il ne parle que de ceux qui ont un squelette osseux, dont les os sont peu durs, qui ont le sang froid, qui nous paroissent froids au toucher, & qui ne sont pas des poissons, c'est-à-dire, qui sont dépourvus d'une ouverture latérale servant à la respiration. M. *Hermann* a déjà montré dans ses belles tables des affinités des animaux, que ce dernier caractère distinguoit aisément les amphibiens, proprement dits, des poissons cartilagineux, ou *amphibia nantia* de Linné qui les avoit réunis aux autres pour plusieurs raisons assez plausibles. Ainsi les amphibiens de M. le professeur *Hermann* ne comprennent qu'un petit nombre de genres ; savoir, la tortue, la grenouille & le crapaud, le lézard & la salamandre, le dragon volant, & toute la famille des serpens. Mais si ces genres sont peu nombreux, leurs espèces sont en revanche extrêmement multipliées. La plupart sont peu connues, & difficiles à distinguer les unes des autres. C'est ce qui fait attendre avec impatience la suite de l'ouvrage de M. *Hermann*.

Dans cette première partie que nous annonçons, il examine en détail l'économie animale des amphibiens, & fait observer la différence de celle des autres animaux. Une particularité digne de remarque, c'est que tous les animaux à sang chaud ont à redouter le venin de la morsure de la vipère, tandis qu'il n'en est pas de même pour tous les animaux à sang froid ; que la vipère elle-même, les autres serpens d'Europe & les tortues, ne sont point, ou presque point

affectés de cette morsure empoisonnée. Le savant professeur de Strasbourg explique ce phénomène d'une manière très-ingénieuse, concise & bien conforme à la nature. On ne peut douter de la force & de l'effet des alimens sur les animaux. Puisqu'il y a tant de végétaux doués de propriétés, pourquoi ces propriétés ne se communiqueroient-elles pas plus ou moins aux animaux qui font usage de ces végétaux ? Il est peu d'amphibies cependant qui se nourrissent de plantes : la plupart vivent de vers, d'insectes, & même d'autres amphibies.

Mais tous ces animaux n'ont-ils pas eux-mêmes des qualités spécifiques, qu'on pourra rapporter également à leurs alimens, particulièrement à une âcreté plus ou moins modifiée ? Il est plus que probable que cette âcreté se communique à toute la substance des amphibies, & que de-là proviennent leurs vertus médicales, leur insensibilité aux morsures venimeuses, & même la subtilité de ce poison, qui est devenu propre à la plupart, après qu'ils ont extrait les particules vénéneuses des alimens âcres dont ils se nourrissent.

Les chimistes ont fait quelques essais sur les principes des amphibies. *M. Hermann* les rapporte avec de sages discussions. Il démontre que les expériences ne sont pas encore assez nombreuses, & que d'ailleurs une espèce fournit des résultats bien différens d'une autre espèce, quelquefois même des individus semblables ; mais analysés dans des temps différens, ils n'ont pas offert les mêmes produits.

Le principe odorant mérite beaucoup d'attention dans la classe des amphibies : très-peu de modernes cependant s'en sont occupés. *M. Her-*

mann

mann rapporte ici une foule de faits inconnus, ou épars dans les auteurs.

On reconnoît dans tous le cours de cette dissertation, un naturaliste éclairé, un médecin très-instruit, un homme versé dans la connoissance des langues savantes, & qui a lu les voyageurs de toutes les nations : c'est avec cette ample provision qu'il a rassemblé avec méthode mille particularités intéressantes qui auroient été perdues pour la science.

Anfangsgrunde der theoretischen und an gewandten botanick, &c. *Elémens de botanique théorique & pratique; par M. SUCKOW, conseiller du duc des Deux-Ponts. A Leipfick, chez les héritiers de Weidmann & Reich, 1786. Deux volumes grand in-8°, avec seize planches.*

16. M. Suckow, dans ces éléments, fait l'histoire de chaque plante, & en indique les usages. Son ouvrage est divisé en deux parties.

La première renferme la théorie de la botanique. On y trouve l'exposition du système de l'auteur, qui, en convenant du mérite de celui du chevalier de Linné, y trouve cependant plusieurs erreurs; ce qui l'a décidé à y faire plusieurs changemens; ainsi il place les onzième, douzième & treizième classes du botaniste suédois dans la polyandrie, & rejette absolument des quatorzième & quinzième classes. En indiquant les traités faits sur quelques familles végétales,

M. *Suckow* ne nomme point celui du docteur *Baisch* sur les champignons des environs de Jena; mais il regarde le système d'*Erxleben* pour un modèle d'ordre naturel. La physiologie des plantes, laquelle termine cette première partie, est traitée d'une manière très-satisfaisante.

Les arbres & les arbrisseaux font le sujet du premier livre de la seconde partie; les plantes légumineuses & cryptogamiques, celui du deuxième.

M. *Suckow* propose d'employer les marrons d'Inde pour faire de l'eau-de-vie.

Historisch bergmännische briefe, &c.

Lettres historiques & minéralogiques sur différens objets relatifs à l'exploitation des mines de Freyberg; par M. LÆSCHER. A Leipfick, chez Crusius, 1786. In-8° de 160 pag.

17. Vingt-trois lettres écrites avec beaucoup de clarté, composent ce recueil. On y traite avec précision des flammes qui s'élèvent de la terre, des veines horizontales & en pente, des conduits des mines, de la manière de faire sauter les rocs, de la construction des voûtes, des machines à briser le minéral, des lavoirs, de l'utilité des plans & relations des mines, des fondemens naturels de la croyance aux apparitions dans les mines, de différentes superstitions des mineurs; comment on peut exploiter de nouveau d'anciennes mines; des frais d'exploitation, de la fonte & autres travaux qui la précèdent & la suivent;

des limites des mines & de leur fixation ; des mesures souterraines , &c.

On peut regarder ce recueil de lettres comme un manuel minéralogique.

PRIX distribués & proposés dans la Séance publique de la Société royale de médecine, tenue au Louvre le 28 août 1787.

P R I X D I S T R I B U É S .

I. *Maladie aphteuse des nouveau-nés.*

La Société royale de médecine a tenu le 28 août 1787, sa Séance publique au Louvre, dans l'ordre suivant. Le secrétaire a dit :

La Société royale de médecine avoit proposé dans sa Séance publique du 7 mars 1786, pour sujet d'un prix de la valeur de 1200 livres, dont 600 liv. sont dues à la bienfaisance de MM. les administrateurs de l'hôpital général de Paris, la question suivante :

Rechercher quelles sont les causes de la maladie aphteuse, connue sous les noms de MUGUET, MILLET, BLANCHET, à laquelle les enfans sont sujets, sur-tout lorsqu'ils sont réunis dans les hôpitaux, depuis le premier jusqu'au troisième ou quatrième mois de leur naissance ; quels en sont les symptômes, quelle en est la nature, & quel doit en être le traitement, soit préservatif, soit curatif.

Quatre Mémoires ont principalement fixé l'attention de la Compagnie qui a partagé le prix à leurs auteurs, dans l'ordre suivant :

484 PRIX DISTRIBUÉS

Elle a décerné, 1^o. le premier prix, consistant en une médaille d'or de la valeur de 400 liv. à M. *François Sanponts*, docteur en médecine, de l'Académie royale de médecine-pratique de Barcelone, & de l'Académie royale des sciences & arts de la même ville, auteur d'un Mémoire écrit en latin, envoyé avec l'inscription suivante :

Felix qui poterit rerum cognoscere causas.

2^o. Le second prix, consistant également en une médaille d'or de la valeur de 400 liv. à M. *Jean-Abraham Auvity*, membre du collège, & de l'Académie royale de chirurgie de Paris, chirurgien ordinaire de l'hôpital des Enfans-Trouvés de la même ville, auteur du Mémoire ayant pour épigraphe ce vers de Virgile :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas.

VIRGIL. Georg. lib. 2.

3^o. Le troisième prix consistant en une médaille d'or de la valeur de 200 livres, à M. *Jacques Thienfius Van-de-Wymperffe*, docteur en médecine à Leyde, auteur du mémoire envoyé avec l'épigraphe suivante : *Les maladies des enfans & tout ce qui concerne leur santé sont des objets qui ont été généralement trop négligés.* Tiffot, Avis au peuple, tom. ij, pag. 57.

4^o. Le quatrième prix, consistant également en une médaille d'or de la valeur de 200 livres; à M. *Gadso Coopmans*, docteur en philosophie & en médecine, professeur de chimie & de matière médicale, à Franecker en Hollande, membre des Académies de Harlem & d'Utrecht, auteur d'un Mémoire latin avec cette épigraphe :

Indagatio ipsa rerum, tam maximarum, tum etiam occultissimarum, habet obletationem, &c.

Cicero, Quæst. acad. lib. 4.

La Société royale a arrêté qu'il seroit fait une mention honorable des deux Mémoires suivans, aux auteurs desquels elle a adjugé l'accessit.

Le premier porte cette épigraphe :

Naturam sequi, arti impendere vires.

Il a été envoyé par M. *Justus Arnemann*, docteur en médecine à Goettingue.

Le second a pour épigraphe :

Penienti occurrere morbo.

Son auteur est M. *Lebrecht-Frédéric-Benjamin Lentin*, docteur en médecine & en chirurgie, médecin de la cour de Sa majesté Britannique, & médecin de la ville de Lunebourg, dans l'électorat de Hanovre.

Quoique ce concours ait été très-nombreux, & que la Société ait lieu d'être très-contente des connoissances répandues dans les Mémoires qu'elle a couronnés ou qu'elle a cités honorablement, il reste encore beaucoup à desirer sur la partie curative & préservative de ces recherches. En général on peut reprocher aux auteurs des Mémoires envoyés à ce concours, d'avoir copié, dans plusieurs endroits, le traité de Kételaer.

II. Eudiomètres.

La Société avoit proposé dans les Séances du 31 août 1784, & du 30 août 1785, pour sujet d'un prix de la valeur de 600 livres, dont une partie est due à la bienfaisance d'une personne qui n'a pas voulu se faire connoître, la question suivante :

Déterminer quels avantages la médecine peut espérer des découvertes modernes sur l'art de recon-

noître la pureté de l'air par les différens eudiomètres.

Ce prix a été adjugé à M. *Jurine*, maître en chirurgie, chirurgien en chef de l'hôpital général, & membre de la Société des arts à Genève, auteur d'un Mémoire dont la Société royale a été très-satisfaite, & qui a été envoyé avec cette épigraphe :

Arcana naturæ in alto latent.

L'accessit a été adjugé à M. *Jules-César Gattoni*, chanoine de la cathédrale de Côme en Sardaigne, auteur d'un Mémoire envoyé avec cette épigraphe :

*Da veniam scriptis quorum non gloria, nobis,
..... causa fuit.*

Les auteurs de ces deux Mémoires prouvent également que l'eudiométrie, telle qu'elle est entre les mains des modernes, donne des résultats très-utiles dans la théorie des phénomènes de la respiration considérée sous des rapports physiologiques, mais qu'elle ne fournit point de moyens qui puissent être immédiatement appliqués à la médecine-pratique, c'est-à-dire, aux diverses altérations de l'air qui accompagnent ou produisent les maladies.

III. Topographie.

La Société avoit annoncé qu'elle distribuerait dans cette Séance des prix aux auteurs des meilleurs Mémoires sur la topographie médicale des différens cantons & provinces. Parmi ceux qu'elle a reçus, elle en a distingué trois, aux auteurs desquels elle a décerné des prix de la valeur d'un jeton d'or, dans l'ordre suivant :

1°. A M. *Lascaoux Germignac*, docteur en médecine, à Juilhac par Uzerche, auteur d'un Mémoire sur la topographie médicale de la partie couverte ou boréale du bas-Limousin ; 2°. à M. *Cattin*, docteur en médecine à Nolay en Bourgogne, auteur d'un Mémoire sur la topographie médicale de cette ville & de ses environs ; 3°. à M. *Amoureux fils*, docteur en médecine, & associé régnicole, à Montpellier, auteur d'un Mémoire sur la topographie historique, physique & médicale de la côte maritime du diocèse de Montpellier.

La Compagnie regrette de n'avoir pas un plus grand nombre de Prix à distribuer dans cette Séance ; elle a été très-satisfaite de plusieurs autres Mémoires dont elle a arrêté qu'il seroit fait une mention honorable. Ces Mémoires contiennent des détails intéressans sur l'histoire naturelle & la topographie médicale.

1°. Du diocèse de Léon en basse Bretagne, par M. *Gilbert*, docteur en médecine, résidant à Morlaix ; 2°. de la ville de Pont-à-Mousson, par M. *Gorcy*, médecin de l'hôpital militaire de Mont-Médi ; 3°. de la plaine de Forez, par M. *Geny*, prévôt des maîtres en chirurgie de la ville de Mont-Brison en Forez ; 4°. de la ville de Gannat & de son territoire, par M. *Gérzat*, docteur en médecine & médecin pour les épidémies à Gannat ; 5°. des villes de Bourbourg & Graveline, & de leurs environs, par M. *Tavernier*, médecin, à Bourbourg en Flandre. M. *Ramel*, docteur en médecine, à Aubagne, auteur d'un Mémoire sur la topographie de la Calle, comptoir de la côte d'Afrique, qui lui a mérité un de nos Prix, nous a fait parvenir de nouveaux détails sur cet objet, dont la

Compagnie a été très-satisfaite, & dont elle a arrêté qu'il seroit fait aujourd'hui une mention honorable.

IV. Médecine-pratique.

Parmi les faits de médecine-pratique communiqués depuis la Séance du 29 août 1786, la Société a distingué une observation de M. *Laumonier*, chirurgien en chef du grand hôpital de Rouen, & associé régnicole de la Compagnie, sur un dépôt de la lympe & sur l'extirpation d'un ovaire. Le succès de cette opération, indiquée par quelques auteurs, mais qui n'avoit point encore été tentée, a été complet. La Société qui a reçu de la part de M. *Laumonier*, plusieurs autres Mémoires qu'elle a jugés digne de son approbation, a arrêté qu'il lui seroit décerné dans cette assemblée une médaille d'or de la valeur de 100 livres.

V. Epidémies.

Il a régné à Bondues, à Roubaix & à Moutreux, dans la généralité de Lille en Flandre, une épidémie très-grave, dont le traitement a été dirigé par M. *Boucher*, docteur en médecine, & associé régnicole à Lille, qui, malgré son grand âge, s'est transporté sur les lieux, y a séjourné long-temps, a visité les malades avec le plus grand soin, & a entretenu à ce sujet avec nous la correspondance la plus exacte. La Compagnie, pour récompenser son zèle, a arrêté qu'il en seroit fait aujourd'hui une mention honorable; elle lui a décerné une médaille d'or de la valeur de 100 livres.

P R I X R E M I S.

I. *Contagion.*

La Société avoit proposé dans les Séances du 11 mars 1783, & du 15 février 1785, pour sujet d'un prix de la valeur de 800 livres, la question suivante : *Exposer, 1°. quelles sont parmi les maladies, soit aiguës, soit chroniques, celles qu'on doit regarder comme vraiment contagieuses ; par quels moyens chacune de ces maladies se communique d'un individu à un autre : 2°. quels sont les procédés les plus sûrs pour arrêter les progrès de ces différentes contagions.*

Parmi les Mémoires envoyés à ce concours, dont aucun n'a mérité le prix, la Compagnie a remarqué celui qui porte pour épigraphe :

Est modus in rebus, &c.

HOR. Satyr.

On y trouve des articles bien traités ; mais l'auteur ne s'est pas assez étendu sur les moyens curatifs & préservatifs, & il a oublié de parler de quelques maladies contagieuses.

La Compagnie se voit avec regret forcé de différer une troisième fois la distribution de ce prix. En conséquence, elle propose de nouveau cette question avec quelques changemens qui en rendront la solution plus facile, & elle demande :

Quelles sont les maladies que l'on peut regarder comme vraiment contagieuses, quels organes en sont le siège ou le foyer, & par quels moyens elles se communiquent d'un individu à un autre ?

Les concurrens détermineront avec précision quelles sont, parmi les maladies, soit aiguës,

soit chroniques, celles que l'on doit regarder comme contagieuses; ils rechercheront quel est le siège de chacun des principes de ces maladies, & par quelle voie elles se transmettent d'un corps à un autre. Parmi les affections contagieuses il en est de cutanées qui attaquent la peau à différentes profondeurs; il en est d'autres dont le foyer est dans les différens viscères plus ou moins altérés. Cette division sépare ces ma'adies en deux grandes classes, très-différentes l'une de l'autre, & dont chacune mérite toute l'attention des concurrens. Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1789.

II. *Maladies des troupes.*

La Compagnie avoit proposé dans la Séance du 7 mars 1786, pour sujet d'un Prix de la valeur de 400 livres, la question suivante :

Determiner quelles sont, relativement à la température de la saison & à la nature du climat, les précautions à prendre pour conserver la santé d'une armée vers la fin de l'hiver, & dans les premiers mois de la campagne; à quelles maladies les troupes sont le plus exposées à cette époque, & quels sont les meilleurs moyens de traiter ou de prévenir ces maladies.

La Société n'a point été satisfaite des Mémoires envoyés pour concourir à ce Prix. En général ils sont trop vagues & trop diffus; plusieurs ne présentent qu'un extrait des ouvrages de Pringle ou de quelques-uns des Mémoires publiés dans les volumes de la Société; on demande que les auteurs écrivent d'après leurs propres observations, & qu'ils ne copient personne. Ils insisteront principalement sur le choix

des alimens qui conviennent le mieux aux troupes vers la fin de l'hiver, & jusqu'au moment où il est possible de leur procurer des légumes; & ils exposeront les procédés les plus utiles & les plus sûrs pour donner à une armée, qui entre en campagne, toute la force & la santé nécessaires aux succès de ses entreprises.

Quoique la Société n'ait pas cru devoir distribuer ce Prix; elle a distingué dans le concours deux Mémoires qui lui ont paru mériter une mention honorable. L'un a été envoyé avec cette épigraphe:

Mutationes anni temporum maximè pariunt morbos.

Et l'autre avec celle-ci:

Mille hominum species & rerum discolor usus.

PERS. Sat. V, vers 52.

Elle a adjugé comme Prix d'encouragement à M. Jacquinelle, chirurgien-major du régiment d'Agenois, infanterie, auteur du premier de ces deux Mémoires, une médaille de la valeur d'un jeton d'or.

Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1789. Ce Prix sera distribué dans la Séance publique du carême de la même année.

P R I X P R O P O S É S.

I. *Sur le Pus.*

La Société propose, pour sujet du Prix de la valeur de 600 livres fondé par le Roi, la question suivante:

Déterminer la nature du pus, & indiquer par quels signes on peut le reconnoître dans les différentes maladies, sur-tout dans celles de la poitrine?

On ne connoît point encore de caractères certains pour distinguer le pus d'avec les autres humeurs qui lui ressemblent , & que l'on appelle vaguement du nom de *puriformes*. Il est nécessaire de déterminer d'abord quelle est la nature du pus , considéré comme le plus simple & le moins altéré par le mélange des différentes humeurs étrangères : ensuite on l'examinera mêlé avec différens fluides , tels que celui que l'on trouve dans l'urine ou dans les crachats. Ses divers sièges, foyers ou émonctoires, fixeront aussi l'attention des concurrens. Celui que l'on trouve dans le poumon , par exemple , diffère beaucoup de celui du foie : on comparera toutes ces matières entre elles ; & dans ces divers examens , les concurrens , pour donner plus de précision à leurs recherches , ne manqueront pas d'employer les moyens physiques & chimiques dont ce travail est susceptible.

Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1789. Ce prix sera distribué dans la Séance publique de la fête de S. Louis de la même année.

II. *Maladies des nouveau-nés.*

Parmi les maladies qui attaquent les enfans , il y en a une à laquelle peu de médecins ont fait attention. Cette maladie , qu'on pourroit appeler *endurcissement du tissu cellulaire* , présente les symptômes suivans. 1°. Le tissu cellulaire est engorgé & dur , sur-tout aux extrémités supérieures & inférieures qui paroissent comme arquées & d'un rouge tirant sur le violet : la plante des pieds est souvent convexe ; la région du pubis & les joues , offrent aussi les mêmes signes

d'empâtement. 1°. Toutes ces parties sont froides, & leur dureté est si considérable, que l'impres-
sion du doigt ne marque pas, & ne produit au-
cun enfoncement lorsqu'on a cessé la pression,
quoiqu'il y ait déjà un épanchement séreux.
3°. Plusieurs de ces enfans sont sujets à des con-
tractions spasmodiques dans les mâchoires &
dans les extrémités. Quelques-uns ne peuvent
prendre aucun aliment. 4°. Si on les approche
du feu, ils acquièrent de la chaleur, mais cette
chaleur se dissipe dès qu'on les en éloigne. 5°. Si
après leur mort on fait des incisions sur les par-
ties dures & engorgées, il en sort une sérosité
abondante de couleur jaune-foncé. Le tissu cel-
lulaire est compact, grenu, les glandes & les
vaisseaux lymphatiques de la peau sont engor-
gés. Il en est de même des glandes mésentéri-
ques. Le foie est plus volumineux qu'à l'ordi-
naire, & rempli d'un sang fort noir, la vésicule
du fiel contient une bile d'un brun très-foncé.
Les vaisseaux ombilicaux sont remplis d'un sang
noirâtre. 6°. Plusieurs de ces enfans apportent
cette affection en naissant; elle ne paroît dans
les autres que deux ou trois jours après leur
naissance. On pourra consulter à ce sujet une
observation d'*André Uzenbergius*, rapportée par
Schurigius, *T. Embryologia*, sect. 3, c. 1, §. 16,
pag. 211; & les *Ephémér. des curieux de la*
nature, cent. IX; observ. 30, pag. & suiv.

La Société royale croit qu'il est intéressant de
fixer l'attention des médecins sur cette maladie.
En conséquence elle propose pour sujet d'un
prix de la valeur de 600 livres, la question sui-
vante:

*Rechercher quelles sont les causes de l'endurcis-
sement du tissu cellulaire auquel plusieurs enfans*

nouveau-nés sont sujets, & quel doit en être le traitement, soit préservatif, soit curatif.

La Société desire de savoir si les médecins étrangers ont observé cette maladie comme on l'a vue à Paris. Nous espérons qu'ils nous donneront à ce sujet tous les renseignemens qui seront à leur portée.

Ce Programme doit être regardé comme une suite de celui que nous avons proposé sur le *muguet*, ou *millet*; tous les deux appartiennent à la médecine des enfans nouveau nés.

Les 600 livres destinés aux frais de ce prix seront fournies, par l'intérêt annuel d'une somme de 1200 livres que le trésorier de la Société royale a reçue d'un citoyen qui n'a pas voulu se faire connoître; pour servir à la fondation d'un prix de médecine-pratique.

« Depuis long-temps, dit ce citoyen, dans la Lettre qu'il nous a adressée, le public voit avec douleur l'état de l'hôtel-dieu de Paris, & l'insuffisance de cet établissement pour contenir, d'une manière convenable, le grand nombre de malades que fournit cette capitale. Le Gouvernement ayant annoncé qu'il alloit être construit quatre nouveaux hôpitaux; au bruit de ce projet l'humanité & la bienfaisance ont offert des sommes considérables. Un particulier a cru qu'il tendroit au même but que se proposent les fondateurs de ces hôpitaux, s'il contribuoit à donner de l'activité aux moyens propres à prévenir les maladies; ou à en hâter la cure, puisque le résultat de ces moyens doit être de diminuer le nombre des malheureux qui viennent chercher un asile dans les établissemens projetés, ou d'abrégier le temps qu'ils y demeurent. »

La Société publiera séparément & en entier

la pièce que le fondateur a remise , & dans laquelle sont expliquées toutes ses intentions.

Ce prix sera distribué dans la Séance publique du Caième 789. Les Mémoires doivent être envoyés avant le premier janvier de la même année.

Les Mémoires qui concourront à ces prix , seront adressés , francs de port , à M. Vicq-d'Azyr, secrétaire perpétuel de la Société royale de médecine , rue des Petits-Augustins , n° 2 ; avec des billets cachetés , contenant le nom de l'auteur , & la même épigraphe que le Mémoire.

III. Rouissage du chanvre & du lin.

Plusieurs des correspondans de la Compagnie ayant cru remarquer que le rouissage du chanvre & du lin influe sur la santé des hommes qui demeurent près des lieux où se fait cette opération , la Société invite les physiciens , les médecins & les chirurgiens des différens cantons à lui donner des renseignemens exacts sur la manière dont on fait rouir le chanvre & le lin dans les pays qu'ils habitent : elle leur demande s'il en résulte des inconvéniens pour la santé des hommes ou des animaux , & quels sont ces inconvéniens. L'eau dans laquelle on a fait rouir du lin ou du chanvre contracte-t-elle des qualités plus malfaisantes par leur macération , que par celle des autres substances végétales ; enfin , est-ce dans les eaux courantes , ou dans les eaux stagnantes , que doit se faire le rouissage ? & quelle est celle de ces méthodes que l'on doit préférer , soit par rapport à la préparation de ces substances , soit relativement à la santé des habitans ?

La Société distribuera , dans sa Séance publique de la fête de S. Louis 1788 , des prix aux

auteurs des meilleurs Mémoires qu'elle aura reçus sur ce sujet. Ces Mémoires seront envoyés avant le premier juin de la même année.

IV. *Epidémies.*

Le traitement & la description des maladies épidémiques, & l'histoire de la constitution médicale de chaque année, étant le but principal de notre institution, & l'objet dont nous nous sommes le plus constamment occupés, nous invitons les gens de l'art à nous informer des différentes épidémies ou épizooties régnantes, & à nous envoyer des observations sur la constitution médicale des saisons. La Société distribuera des prix d'encouragement aux auteurs des meilleurs Mémoires ou Observations qui lui seront envoyés sur ces différens sujets, dont la connoissance lui est spécialement attribuée par l'arrêt du Conseil de 1776, par les lettres-patentes de 1778, & par un nouvel arrêt du Conseil de 1786.

La Société royale invite les médecins à examiner avec attention l'état des malades qui ont éprouvé des maladies épidémiques, à les suivre au-delà de la cessation apparente de ces maladies, afin de donner à leurs observations un complément nécessaire, & qui est négligé par le plus grand nombre.

V. *Invitation.*

La Société croit devoir rappeler ici la suite des recherches qu'elle a commencées; 1°. sur la météorologie; 2°. sur les eaux minérales & médicales; 3°. sur les maladies des artisans. Elle espère que les médecins & physiciens régnicoles

& étrangers voudront bien concourir à ces travaux utiles, qui seront continués pendant un nombre d'années suffisans pour leur exécution. La Compagnie fera dans ses Séances publiques une mention honorable des observations qui lui auront été envoyées, & elle distribuera, comme elle a fait jusqu'ici, des médailles de différentes valeurs aux auteurs des meilleurs Mémoires qui lui seront envoyés sur ces matières.

*ORDRE des lectures qui ont été faites
dans la Séance publique de la Société
royale de Médecine, au Louvre le mardi
28 août 1787.*

Après la lecture de l'annonce & distribution des prix, faite par M. *Vicq-d'Azyr*, secrétaire perpétuel, M. *Jeanroi* a lu des réflexions sur le traitement des fièvres malignes.

M. *Vicq-d'Azyr* a lu l'éloge de feu M. *Dela-mure*, doyen des professeurs royaux de l'université de médecine de Montpellier, associé régnicole de la Société.

On a ensuite entendu la lecture d'un Mémoire de MM. *De la Porte & Doublet*, sur la maladie qui a régné cette année dans les prisons de la ville de l'Orient, & sur les moyens propres à rétablir l'ordre & la salubrité dans les maisons de force.

Le secrétaire a lu l'éloge de feu M. *Maret*, secrétaire perpétuel de l'Académie de Dijon, précédé d'une notice sur la vie de MM. *Blein, de Joubert, Mollin & Côme d'Angerville*, associés régnicoles & correspondans de la Société; tous les

498 PRIX PROPOSÉS

quatre morts, ainsi que M. *Maret*, de différentes épidémies dont le traitement leur avoit été confié.

La Séance a été terminée par la lecture d'un Mémoire de M. *Andry*, sur une maladie récemment observée dans les enfans nouveau-nés, à laquelle il a donné le nom d'*endurcissement du tissu cellulaire*.

TABLEAU contenant la suite de tous les Programmes ou sujets des Prix proposés par la Société royale de médecine, avec les époques auxquelles les Mémoires doivent être remis.

P R E M I E R P R O G R A M M E.

Prix double de 1200 livres fondé par le Roi, proposé dans la Séance du 15 février 1785, & dont la distribution a été différée dans celle du 29 août 1786. *Déterminer, par l'examen comparé des propriétés physiques & chimiques, la nature des laits de femme, de vache, de chèvre, d'âne, de brebis & de jument.* Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1788.

D E U X I E M E P R O G R A M M E.

Prix de 800 liv. dû à la bienfaisance de M. Lenoir, conseiller d'Etat, bibliothécaire du Roi, associé libre de la Société royale de médecine, proposé dans la Séance du 11 mars 1783, & dont la distribution a été différée dans celle du 15 février 1785, & du 28 août 1787. *Exposer quelles sont les maladies que l'on peut regarder*

comme vraiment contagieuses ; quels organes en sont le siège ou le foyer, & par quels moyens elles se communiquent d'un individu à un autre ? Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1789.

TROISIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. fondé par le Roi, & proposé dans la Séance du 7 mars 1786. *Déterminer quelles sont les maladies dont le système des vaisseaux lymphatiques est le siège, c'est-à-dire, dans lesquelles les glandes, les vaisseaux lymphatiques & le fluide qu'ils contiennent, sont essentiellement affectés ; quels sont les symptômes qui les caractérisent, & les indications qu'elles offrent à remplir. Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1789.*

QUATRIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. proposé dans la Séance du 7 mars 1786. *Déterminer quelles sont les circonstances les plus favorables au développement du vice scrophuleux, & rechercher quels sont les moyens, soit diététiques, soit médicaux, d'en retarder les progrès, d'en diminuer l'intensité, & de prévenir les maladies secondaires dont ce vice peut être la cause. Les Mémoires seront remis avant le premier janvier 1788.*

CINQUIEME PROGRAMME.

Prix de 400 liv. proposé dans la Séance du 7 mars 1786, & dont la distribution a été différée dans celle du 28 août 1787. *Déterminer quelles sont, relativement à la température de la saison & à la nature du climat, les précautions à prendre*

500 PRIX PROPOSÉS

pour conserver la santé d'une armée vers la fin de l'hiver & dans les premiers mois de la campagne ; à quelles maladies les troupes sont le plus exposées à cette époque , & quels sont les meilleurs moyens de traiter ou de prévenir ces maladies. Les Mémoires seront reçus avant le premier janvier 1789.

SIXIEME PROGRAMME.

Prix de 600 livres fondé par le Roi , & proposé dans la Séance du 27 février 1787. Déterminer , 1°. *s'il existe des maladies vraiment héréditaires , & quelles elles sont ; 2. s'il est au pouvoir de la médecine d'en empêcher le développement , ou de les guérir après qu'elles se sont déclarées. Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1788.*

SEPTIEME PROGRAMME.

Prix de 600 livres proposé dans la Séance du 27 février 1787 , & dû à la bienfaisance d'une personne qui n'a pas voulu se faire connoître. *Déterminer par l'observation quelles sont les maladies qui résultent des émanations des eaux stagnantes , & des pays marécageux , soit pour ceux qui habitent dans les environs , soit pour ceux qui travaillent à leur dessèchement , & quels sont les moyens de les prévenir & d'y remédier. Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1789.*

HUITIEME PROGRAMME.

Prix de 600 livres fondé par le Roi dans la Séance publique du 28 août 1787. *Déterminer la nature du pus , & indiquer par quels signes on peut le reconnoître dans les différentes maladies , sur-*

PAR LA SOC. ROYALE DE MED. 501
tout dans celles de de la poitrine. Les Mémoires
seront envoyés avant le premier mai 1789.

NEUVIÈME PROGRAMME.

Prix de 600 livres proposé dans la Séance publique du 28 août 1787, & fondé par un citoyen qui ne s'est pas fait connoître. *Rechercher quelles sont les causes de l'endurcissement du tissu cellulaire auquel plusieurs enfans nouveau-nés sont sujets, & quel doit en être le traitement, soit pré-servatif, ou curatif.* Les Mémoires doivent être envoyés avant le premier janvier 1789.

DIXIÈME PROGRAMME.

Prix proposé dans la Séance publique du 28 août 1787, & dont la somme est indéterminée. *La Société demande des renseignemens exacts sur la manière de faire rouir le chanvre & le lin; elle demande s'il en résulte des inconvéniens pour la santé des hommes ou des animaux, & quels sont ces inconvéniens. L'eau dans laquelle on a fait rouir du lin ou du chanvre contracte-t-elle des qualités plus malfaisantes par leur macération, que par celle des autres substances végétales? &c. &c.* Les Mémoires seront envoyés avant le premier juin 1788.

Ceux qui enverront des Mémoires ou Observations pour concourir aux prix d'émulation, relativement à la constitution médicale des saisons, aux épidémies & épizooties, à la topographie médicale, à l'analyse & aux propriétés des eaux minérales, & autres objets dépendans de la correspondance de la Société, les adresseront à M. Vicq-d'Azyr, par la voie ordinaire de la correspondance, & ainsi qu'il est d'usage

502 PRIX PROPOSÉS, &c.

depuis l'établissement de cette Compagnie; c'est-à-dire; avec une double enveloppe; la première à l'adresse de M. *Vicq-d'Azyr*; la seconde, ou celle extérieure, à l'adresse de *Monseigneur le Contrôleur-Général des Finances, à Paris*, dans le département & sous les auspices duquel se fait cette correspondance.

Il est essentiel de détruire ici l'erreur où sont quelques médecins, physiciens & chirurgiens qui ne correspondent point avec la Société, parce qu'elle a déjà des Associés ou des Correspondans dans les lieux qu'ils habitent. La Compagnie est bien éloignée d'avoir adopté ce principe; elle desireroit avoir tous les gens de l'Art pour correspondans; elle fera parvenir à tous ceux qui lui écriront, les feuilles ou annonces qu'elle est chargée de distribuer.

N^{os} 1, 2, 4, 12, M. GRUNWALD.

3, 6, 9, 10, M. ROUSSEL.

5, M. J. G. E.

7, 8, 13, 14, 15, 16, M. WILLEMET.

11, M. HUZARD.

Fautes à corriger dans le cahier de juin 1787.

Page 439, ligne 5, au lieu de rougatre, lisez rougeatre.

Page 477, ligne 7, d'interne, lisez interne.

Page 497, ligne 1 & 2, Umeiß der algemeinen radnunde zu vertefungen, lisez Verzeichniß der algemeinen Heilkunde zu vorlefungen.

Page 507, ligne 4, ce, lisez se.

Page 520, ligne 27, aux, lisez au.

Cahier de juillet.

Page 48, ligne 5, il y a : telles sont celles qui se trouvent entre la rivière d'Adour & le Levy, ruisseau fort considérable & fort étendu, *qui est au Nord* de la ville, & qui se décharge dans l'Adour; lisez ruisseau considérable & fort étendu, qui est au midi de la ville, &c.

Page 88, ligne 15, *ée*, lisez *de*.

Page 96, ligne 17, envoit, lisez *en voit*.

Page 98, ligne 28, il y a : quand la chaleur extérieure est *très-forte*, & que les malades se plaignent *d'un froid intérieur*; ce qui caractérise la fièvre lypyrique; lisez quand la chaleur extérieure est *très-foible*, & que les malades se plaignent de ressentir à l'intérieur *une chaleur brûlante*; ce qui caractérise la fièvre lypyrique.

Page 118, ligne 30, dan, lisez *dans*.

Page 122, ligne 16, cette, lisez *quelque*.

Page 130, ligne 6, autres, lisez *d'autres*.

Ibid. ligne 31, épigastres, lisez *épigastre*.

Ibid. ligne 36, accompagnent, lisez *accompagnoient*.

Page 134, ligne 21, constitution, lisez *constipation*.

Page 135, ligne 17, ils ne sont, lisez *ils ne se sont*.

Page 144, ligne 9, lisez *le*.

Page 164, ligne 3, Schwilkert, lisez *Schwickert*.

TABLE.

O BSERVATIONS faites dans le département des hôpitaux civils, année 1787, n° 8. Réflexions de M. Saucrotte, chirurgien, sur les causes de la formation de la pierre dans la vessie, &c. Page 337	
Observations faites sur le département des hôpitaux civils, n° 8. Topographie de Toulon-sur-Arroux, avec quelques détails sur l'hôpital de cette ville. Par M. Bonnot, chir.	387
Suite des observations sur l'électricité médicale. Par M. Poma, méd. & M. Arnaud, apothic.	399

<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de juillet, 1787,</i>	438
<i>Observations météorologiques,</i>	446
<i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>	449
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	450

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Médecine,</i>	451
<i>Chirurgie,</i>	466
<i>Vétérinaire,</i>	471
<i>Anatomie,</i>	477
<i>Matière médicale,</i>	<i>ibid.</i>
<i>Botanique,</i>	481
<i>Histoire naturelle,</i>	482
<i>Prix distribués & proposés par la Société royale de médecine,</i>	485
<i>Prix remis,</i>	489
<i>Prix proposés,</i>	491
<i>Ordre des lectures qui ont été faites dans la Séance publique de la Société royale de médecine,</i>	497
<i>Tableau de tous les sujets de prix, &c.</i>	498

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de septembre 1787. A Paris, ce 24 août 1787.

Signé, POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1787.